







LES
SOUVENIRS
DE L'AMITIÉ.

LES

SOUVENIRS

DE

L'AMITIÉ,

OU

VIE ET OPUSCULES

DE P.-L. ARONDINEAU.

TOME I.



PARIS,

P. J. CAMUS, LIBRAIRE, RUE CASSETTE, 20.

NANTES,

MAZEAU, LIBRAIRE, RUE ROYALE, 15.

1840.

PRÉFACE.

L'intérêt avec lequel une foule de personnes de toute classe, et spécialement les jeunes gens ont accueilli, depuis quelques années, des récits analogues à celui-ci; les fruits que la lecture de ces *Vies édifiantes* produit tous les jours : voilà ce qui nous inspire la confiance de présenter au public l'histoire de la vie extérieure, et surtout de la vie intime d'un jeune étudiant.

Nous osons promettre que, quelque soit l'intérêt des autres *Vies* publiées depuis peu, celle-ci offrira un caractère spécial qui la distingue de toutes les autres, et qui, même après tant de publications de ce genre, fait de cette *Vie* un livre véritablement nouveau.

L'union du génie et de la vertu ; le développement successif, mais rapide, des talents et de la piété ; le récit des combats de la nature et de la grâce ; une vie commune et assez uniforme à l'extérieur, mais d'une prodigieuse activité intérieure ; les vicissitudes d'une santé toujours languissante, qui ne faisaient qu'augmenter l'énergie de cette jeune âme ; enfin une riche collection d'opuscules où se réfléchissent l'esprit et le cœur de cet aimable jeune homme ; tels sont en partie les traits dont se compose le tableau que nous avions à retracer.

En prêtant ce jeune ange à la terre, et le rappelant si tôt dans les cieux, la Providence n'a pas voulu qu'il nous fût ravi tout entier. Plus il s'était appliqué à se cacher aux regards des hommes pendant sa vie, plus ses condisciples et ses maîtres ont ressenti le désir de le faire connaître après sa mort. Ils ont rivalisé de zèle pour perpétuer et pour répandre un souvenir si précieux à l'amitié et à la vertu. Ce qui les avait frappés dans leur jeune ami, ce qui les frappait encore, et même plus vivement, depuis son départ pour le ciel, ils se sont empressés d'en composer des recueils. Ainsi se sont accumulés les *Mémoires* des condisciples, des Supérieurs, des Professeurs et des Directeurs de ce pieux enfant *dont la vie était si digne d'être écrite*, disaient tous ceux qui l'avaient connu....... Même zèle pour recueillir de toutes parts ses nombreux opuscules.

Il ne s'agissait donc plus que de faire des extraits et des analyses de tous ces Mémoires, puis de les coordonner, et de rédiger ainsi une *Vie* qui offrît toutes les garanties possibles d'authenticité.

La Providence ayant voulu que ce précieux recueil de Mémoires et de Manuscrits tombât entre nos mains, et que la rédaction de ce petit livre nous fût confiée, nous avons compris que notre tâche était de reproduire avec la plus religieuse fidélité tout le fond, et souvent même le texte, des documents qu'on nous avait procurés. Dès-lors, nous nous sommes scrupuleusement attachés à composer un tissu de ces divers Mémoires, et à laisser parler ceux qui avaient été soit les confidents, soit les témoins d'une si belle vie.

Cela nous était d'ailleurs commandé par notre *position*: nous n'avons pas eu le bonheur

de connaître celui dont nous allions écrire l'histoire. Pour suppléer, autant que possible à cet inappréciable avantage, nous nous sommes efforcés de nous bien pénétrer de tous les Mémoires que nous avions rassemblés, plus heureux encore, toutes les fois que nous avons pu faire entendre Arondineau lui-même, en citant les Lettres et autres Manuscrits où il s'est peint si fidèlement sans le soupçonner.

Plusieurs personnes éclairées à qui nous avons communiqué notre travail, s'accordent à penser que cette *Vie* est de nature à produire une heureuse impression sur différentes classes de lecteurs. Elles espèrent que le monde lui-même, s'il laisse tomber un regard sur ce livre, se sentira peut-être disposé à rendre hommage à la religion, en reconnaissant que la piété ne tue pas le génie, mais qu'elle donne au talent un nouvel essor, et une direction vraiment utile, en même temps qu'elle dilate le cœur, et développe tous les nobles sentiments. Sans doute aussi la lecture de cette *Vie* réconciliera plusieurs personnes du monde avec le genre d'éducation adopté dans les maisons semblables à celles où fut formé un jeune homme si distingué sous tous rapports. Les mères, en mettant ce livre dans les mains de leurs filles, demanderont au ciel des enfants aussi tendres et aussi reconnaissants que Pierre Arondineau. Les personnes d'un naturel sensible s'attacheront à une âme si aimante, et apprendront à purifier leurs affections.

Bien plus : telles furent et l'étendue des desseins de la Providence sur ce pieux jeune homme, et sa correspondance à la grâce, qu'il offre le type le plus intéressant pour toutes les positions analogues à celles qu'il a rapidement traversées. Ainsi, les jeunes élèves des colléges comme des

petits-séminaires se trouveront doucement animés à l'amour de l'étude et de la piété, sans être effarouchés par une vertu parfaite et austère. Ils verront un enfant plein d'enjouement, et qui, avec des mœurs toujours pures et un naturel heureux, ne laissait pas que d'avoir aussi ses défauts. Les élèves des Maisons de Philosophie et des Grands-Séminaires se sentiront enflammés de zèle pour l'étude et pour la piété, en admirant les rapides progrès de leur modèle dans la vertu et dans la science. Arondineau ayant exercé pendant une année les fonctions de professeur, ceux qui se sont consacrés ou qui se destinent à l'œuvre si importante, mais si difficile, de l'éducation, remercieront la Providence de leur avoir ménagé un exemple si précieux. Enfin les amis de la littérature ne liront pas sans un vif intérêt les nombreux Opuscules d'un jeune écolier qui, après avoir débuté par des compositions pleines d'une poésie délicieuse, déployait à l'âge de vingt ans une rare aptitude pour les travaux les plus sérieux.

LES SOUVENIRS

DE L'AMITIÉ,

OU

VIE

De Pierre-Louis ARONDINEAU.

LIVRE Ier.

ENFANCE D'ARONDINEAU, JUSQU'A SON ENTRÉE AU PETIT-SÉMINAIRE DE NANTES.

Pierre-Louis Arondineau naquit à Basse-Goulaine, près de Nantes, le 18 octobre 1814. Dieu qui le destinait à briller d'un éclat plus solide que celui de la naissance, voulut qu'il dût le jour à des parents moins distingués par leur fortune et leur position dans le monde, que par une grande réputation de probité et de religion. Son père, sans avoir été cultivé par une éducation suivie, se faisait remarquer par un excellent

jugement, et sa mère rachetait de même ce qui lui manquait du côté de l'éducation, par la sagacité de son esprit. Mais ce qui les rendait surtout recommandables, c'étaient les qualités du cœur, une vertu devenue comme héréditaire dans leur famille, un esprit de foi digne des premiers temps. Aussi Dieu, pour les récompenser, leur donna-t-il des enfants qui leur ressemblaient. Pierre-Louis était le troisième fruit dont le ciel bénissait leur union, et comme il paraîtra dans la suite de sa vie, il fut, de même que son frère et sa sœur, prévenu en naissant des dons les plus précieux.

Elevé par des parents qui comprenaient si bien leurs devoirs, il eut le bonheur de sucer la vertu avec le lait; et les premiers noms qu'il apprit à prononcer, furent ces doux noms que la piété des mères prend plaisir à mettre sur les lèvres de leurs enfants.

La faiblesse de son tempérament qui ne cessa d'être frêle et souffrant depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, ne fut point pour ceux qui l'élevaient une raison de l'abandonner avec mollesse à tous les caprices de l'enfance. Une sage fermeté tempérée par une grande douceur, telle fut la règle de son éducation première. Au reste il ne fallait pas peu de précautions pour ménager et modérer un caractère qui s'annonçait déjà bouillant de vivacité, et plein de cette sensibilité qui se laisse prendre aux moyens de douceur, et dont la rigueur n'obtient rien. Son cœur affectueux semblait se peindre dans ses grands yeux noirs, et les vives impressions qu'il était facile d'exciter dans son âme, venaient se réfléchir avec la rapidité de l'éclair sur une des figures les plus intéressantes qu'on pût voir.

Dès ce temps on s'apercevait que son enfance avait quelque chose de peu ordinaire. Un visage sérieux et grave, un air réfléchi et méditatif, des questions et des réponses toujours étincelantes d'esprit, formaient avec

son âge un contraste saillant. Il était impossible, en le voyant, de n'être pas frappé de cet aspect de gravité, en même temps qu'on était charmé de la belle naïveté qui respirait dans ses paroles.

A mesure que se développait sa jeune raison, les conseils et les bons exemples dont il était sans cesse entouré, ouvraient son cœur à des impressions heureuses, germe précieux pour l'avenir. Toutefois, les bonnes qualités qu'il avait apportées en naissant, souffraient le mélange de plusieurs imperfections. Si la vertu devint chez lui une seconde nature, c'est que de bonne heure il se montra courageux à réprimer des penchants mauvais. Avec le plus excellent cœur, il avait un caractère ardent, susceptible et colère, qui lui fit commettre de ces fautes dont n'est pas toujours exempte l'enfance même des Saints.

Il ne fut pas étranger à toutes les légèretés du jeune âge; et quoique son activité fut plus interne qu'apparente, il avait une tendance naturelle aux petites espiégleries familières aux enfants qui ont comme lui un caractère de feu. Plus tard, on l'entendit raconter lui-même, pour avoir occasion de s'en humilier, les légères fautes de ses premières années. C'est ainsi qu'il avouait ingénuement qu'ayant un jour négligé son devoir, pour se divertir à contre-temps avec ses condisciples et chanter avec eux de joyeuses chansons, il avait mérité quelques moments de réclusion : on l'avait enfermé seul dans une chambre; mais il trouva le moyen d'échapper à l'ennui et à la mélancolie, en se penchant sur une fenêtre d'où il jouait à la balle avec ses camarades qui se trouvaient en dehors. Cependant il ne parut pas s'accommoder d'un pareil genre de vie, et ce fut apparemment pour éviter un second emprisonnement, ou pour en abréger à son gré la durée, qu'il imagina de faire un passe-partout. Malheureusement le passe-partout qui était de bois, ne se

préta pas long-temps à ses désirs; il le vit bientôt se briser entre ses mains à sa grande douleur. Il prit alors un moyen plus sûr de se soustraire à de telles disgrâces; ce fut une grande docilité à la volonté de ses parents, et une application plus constante à l'étude.

C'était même une chose étonnante que le désir qu'il avait de s'instruire. Il est vrai, les progrès rapides qu'il faisait, devaient être pour lui un puissant moyen d'encouragement. Déjà en effet on pouvait reconnaître que son esprit était doué d'une facilité rare. La manière dont il apprit à écrire, en peut servir de preuve. Il n'eut, à proprement parler, d'autre maître d'écriture que les lettres de son frère alors au collége de Redon; s'il reçut en outre quelques autres leçons, ce ne fut qu'en passant et à de longs intervalles; ce qui ne l'empêcha point de surpasser bientôt ses maîtres.

Dès l'âge de sept ans, il entretenait avec son frère une correspondance d'où l'intérêt n'était pas banni, et dont malheureusement il ne reste plus aujourd'hui que des souvenirs, et le regret de n'avoir pas conservé des lettres pleines de traits naïfs et d'une aimable simplicité.

Avec des dispositions aussi favorables pour la science, les premiers éléments de la langue latine, si arides pour tant d'autres, ne furent qu'un jeu pour lui. Et pourtant il avait peu de moyens d'avancement. Son premier maître, M. le curé de Basse-Goulaine, dont presque tous les moments étaient absorbés par les travaux de son ministère, ne pouvait lui donner des leçons que de loin en loin. De temps en temps aussi, son frère qui terminait alors ses études, recevait de lui des lettres qui contenaient des thêmes, des versions et autres essais de ce genre, puis dans ses réponses, il lui en envoyait la correction qu'il savait entremêler d'éloges donnés à propos au talent naissant d'un jeune frère. Telle

fut la méthode d'enseignement qu'Arondineau suivit d'abord.

Cette marche peu commune d'acquérir de l'instruction, dénotait sans doute dans celui qui l'embrassait avec ardeur un grand désir de savoir. Aussi le succès répondait-il à l'application. « Dès son enfance, » dit un mémoire que nous consultons, « il montra une très-
» grande ouverture pour la science : on remarquait dans
» ses compositions des choses qui eussent fait honneur
» à des élèves d'une classe bien supérieure à la sienne ;
» et quand on lui demandait où il avait pris cela, il
» répondait : *Dans un livre de mon frère.* »

Son zèle pour apprendre perçait pour ainsi dire dans toutes ses paroles : rien de plus piquant que les questions multipliées qu'il adressait à son frère pendant le temps des vacances; il aurait voulu se faire rendre compte de tout ; et l'on n'admirait pas moins la promptitude avec laquelle il saisissait les explications, que l'ardeur qu'il mettait à les provoquer.

Déjà il semblait avoir un commencement de ce sentiment du beau qu'on admira tant en lui par la suite, et qui se manifestait jusque dans de légères esquisses de dessin et de peinture qu'il faisait sans autre règle que son goût naturel. Il aimait singulièrement s'exercer dans ce genre de travail qui souriait beaucoup à l'activité de son imagination. « Je me souviens, » dit un de ses condisciples, « qu'étant encore tout enfant, il s'amusait à faire
» de petits portraits, à crayonner les colonnes et les
» voûtes de l'église ; ce qu'il exécutait avec une délica-
» tesse surprenante, en sorte qu'on s'empressait de se
» procurer ses esquisses pour les conserver précieuse-
» ment. Un connaisseur qui en vit un jour quelques-
» unes, en fut charmé, et il conseillait à ses parents,

» au lieu d'un prêtre, d'en faire un peintre. *Mais » moi,* disait-il aussitôt, *je ne le veux pas, je veux être » prêtre.* »

Delà venait que ses plus doux amusements étaient d'imiter dans ses récréations les cérémonies de l'église. Il avait eu soin de s'associer une petite compagnie d'enfants qui partageaient ses goûts, et ensemble ils s'exerçaient pieusement à faire des processions, et, comme ils le disaient eux-mêmes, *à célébrer les Vêpres ou la Messe.* Peut-être n'était-il pas toujours aisé aux spectateurs de garder tout le sérieux d'un religieux silence, en les voyant *affublés, en guise de chapes, de lambeaux de tapisseries, et d'autres pièces de toute forme et de toute couleur;* mais rien ne pouvait démonter la gravité de ces jeunes lévites auxquels on pardonnait volontiers, en faveur de leur âge et de leur naïve piété, des choses où se mêlait quelquefois le ridicule. Une fois pourtant la décence et la majesté de la cérémonie furent troublées. De jeunes profanes qui n'avaient pas mérité d'être admis dans l'association des fervents, firent un jour entendre des paroles railleuses, au moment où la procession défilait. Arondineau, vif et bouillant, n'était pas d'humeur à souffrir de pareilles insultes. Il perd bientôt patience ; on en vient aux mains, et les jeunes clercs, maîtres du champ de bataille, se surent bon gré d'avoir interrompu le chant des hymnes, pour venger une injure qu'ils tenaient faite à la religion.

Cependant, à part quelques saillies où l'emportait comme involontairement un caractère impétueux, la vie du jeune Arondineau avait déjà quelque chose de cette piété édifiante, et de ces vertus aimables qui doivent durer d'autant plus long-temps qu'elles sont le fruit des premières impressions. Aussi quand il s'agit pour lui de sortir de cet âge si justement appelé l'âge d'innocence, il ne fit que passer d'un état d'innocence où sa

liberté n'avait point de part, à un autre plus glorieux pour lui, et plus précieux devant Dieu. C'est là le témoignage de ceux qui l'ont le mieux connu. Nous pouvons à ce sujet citer les paroles d'un de ses amis de collége : « Il paraît qu'il a passé son enfance dans la » plus grande simplicité et innocence possibles. Il me » disait un jour que se trouvant une fois avec deux ou » trois de ses camarades, il se laissait donner dans les » mains des coups de discipline par un élève qui leur » disait que chaque coup qu'ils recevraient ajouterait » une perle à leur couronne. »

C'est ainsi que dès son enfance on voyait naître en lui ces dispositions à la solide vertu qu'il devait porter à un si haut degré dans les quatre dernières années de sa vie ; c'est ainsi que, poussé d'un saint désir de la gloire du ciel, il préludait, jeune encore, aux exercices de la vie pénitente. On sera peut-être moins étonné de cette ardeur pour la mortification dans un âge où elle n'est d'ordinaire rien moins qu'attrayante, si l'on considère que déjà une de ses pensées habituelles l'attirait doucement vers le service des autels. Aurait-il donc déjà compris que la vie du prêtre doit être une vie de sacrifice?

Fidèle à l'attrait de la grâce, il éprouvait dès-lors qu'il y a plus de bonheur à s'entretenir avec Dieu qu'à se dissiper par des divertissements bruyants et continuels. Chaque jour on le voyait, au lieu de donner tout son temps aux jeux et à l'oisiveté, se réunir le soir à d'autres enfants pieux comme lui, pour réciter ensemble le Chapelet et payer avec joie ce tribut d'amour à celle que déjà il se plaisait à appeler *sa bonne mère.*

Ses amis savent avec quel plaisir il aimait à se rappeler, dans un âge plus avancé, ce beau temps d'innocence et de ferveur, et les hommages pieux et enfantins

qu'il rendait à Saint Roch et à Saint Brice, patrons de sa paroisse.

Il serait difficile d'exprimer quelle était déjà cette douce modestie qui donnait tant de charmes à toutes ses actions. Qu'il nous suffise de citer le témoignage d'un de ses amis d'enfance, qui vécut long-temps avec lui, et fut par là plus à portée de le connaître. « C'est » avec le plus grand plaisir que j'accepte la commission » que vous me donnez de vous envoyer un mémoire de » ce qui m'a tant édifié dans mon petit Pierre....... Je » ne pourrai vous en dire qu'une très-faible partie; car » pour rappeler tout ce qu'il y avait à admirer en lui, » il faudrait écrire le récit de toutes ses journées........ » Ce qui m'a surtout frappé, dès que je commençai à » le connaître, c'est sa modestie : dès sa plus tendre » jeunesse, on eut dit qu'elle lui avait mis un bandeau » sur les yeux, tant il aimait à les tenir baissés. Presque » jamais il ne les levait sur la personne à qui il parlait. » Elle nous fournissait même quelquefois occasion de » rire à son sujet par les quiproquo qu'elle lui faisait » faire. C'est ainsi que croyant un jour parler à sa mère » dans l'église, il s'adressa à une femme étrangère, et » lui dit, tenant toujours les yeux baissés : *Ma mère,* » *il y a quelqu'un à la maison qui vous demande.* Il lui » arrivait fort souvent des aventures de ce genre. »

Cependant Arondineau voyait s'approcher de lui une époque bien intéressante pour l'enfance, celle de la Première Communion. Sa conduite qui avait été jusque là si satisfaisante, devint encore meilleure dès ce moment, et ne fut plus qu'une préparation à cette grande action dont les suites sont si importantes pour le reste de la vie. Cette sagesse prématurée, jointe au développement de son intelligence, lui valut une faveur qu'il accepta avec joie, parce qu'elle lui donnait occasion d'exercer le zèle dont il était déjà rempli : il fut

chargé par M. le curé de Basse-Goulaine d'apprendre la lettre du catéchisme à un certain nombre d'enfants dont l'ignorance grossière et quelquefois rebutante ne fut pas capable de le décourager. Chaque jour le voyait s'occuper avec ardeur de l'instruction chrétienne de ceux qu'il ne surpassait pas en âge, et dont l'intelligence tardive lui donnait beaucoup de peine, comme il en fit un jour l'aveu. On aime à voir cet essai de l'apostolat dans un enfant qui n'avait pas encore atteint sa onzième année.

C'est par une telle conduite que le jeune Arondineau disposait son âme à devenir la demeure de son Dieu; c'est ainsi que croissait à l'ombre du sanctuaire ce nouveau Samuel, dont on aurait pu dire comme du premier : « Et il croissait devant le Seigneur, et il était » agréable à Dieu et aux hommes. » I. *Rois*, II. 26. Aussi mérita-t-il de recevoir avec le Pain des Anges cette abondance de grâces que Dieu se plaît à verser dans un cœur bien préparé.

Ce qui nous est une preuve certaine du bonheur qu'il goûta le jour où, pour la première fois, le Dieu de l'innocence vint se reposer sur son cœur, c'est le doux souvenir qu'il en garda toute sa vie, et le soin qu'il prit dans la suite de composer lui-même un petit Office complet pour célébrer la mémoire de sa première communion. Sans doute il n'a pu rassembler dans un ouvrage de peu d'étendue, tout ce qui, dans les livres saints, figure ou annonce le sacrement d'amour; mais il serait peut-être difficile de faire un choix meilleur que celui qu'il a fait des plus touchants passages de l'Ecriture, où l'on voit le contentement et la joie de l'âme fidèle quand une fois elle est unie au divin époux, où l'on entend les paroles affectueuses de l'époux invitant l'âme fidèle à s'asseoir à son banquet. Il récitait quel-

quefois cet Office la veille de ses jours de communion ; et s'il éprouvait des aridités passagères, c'était assez, pour les dissiper, que cette récitation de prières dictées par l'Esprit-Saint, ou tirées des plus beaux chapitres du IVe livre de l'Imitation.

Cependant Arondineau manifestait un vif désir d'entrer au collége, et l'on pensait à le placer dans une maison d'éducation, où recevant des leçons plus suivies, il pût continuer ses études avec plus de fruit. Les progrès qu'il avait déjà faits, étaient, pour un enfant de la campagne, presqu'abandonné à lui-même, une espèce de prodige qui était une assez bonne recommandation pour la maison où il serait reçu. Les jeunes étudiants du collége qui existait alors à Vertou (1), avaient un jour dirigé leur promenade du côté de Basse-Goulaine. On fit rencontre du petit Arondineau. Le professeur qui présidait la promenade fut frappé de son air vif et spirituel, de son ton de naïveté, et de ses réparties pleines de finesse et d'à-propos : il lui demanda s'il voudrait étudier; et il s'aperçut bientôt que non-seulement il avait ce désir, mais qu'il avait déjà commencé à le réaliser avec un succès peu commun. Le professeur enchanté de cette découverte fit son rapport au supérieur qui se hâta de faire pour son collége cette heureuse acquisition.

Il avait douze ans à cette époque, et il semblait avoir conservé encore toute l'aimable simplicité de ses premières années. On la voyait peinte dans ses traits; elle respirait dans ses paroles et dans toute sa conduite : « Je me rappelle, » disait plus tard un de ses condisciples, faisant l'éloge de cette simplicité, « que, peu de jours » après la rentrée des classes, il vint m'aborder pour » la première fois avec une cordialité et une ouverture

(1) Bourg situé à deux lieues de Nantes, sur la route de Clisson.

» que je remarquai dès le moment même ; et pourtant » quand on est enfant, on ne remarque guères ces » choses-là. »

Un tel caractère devait être goûté de tous ceux qui avaient un bon esprit ; mais aussi les espiègles du collége s'en prévalurent pour lui faire de ces plaisanteries malignes qu'on ne supporte pas toujours sans aigreur ni représailles. Toutefois ils trouvèrent en lui le caractère le plus propre à les désarmer. « S'il sut se défen- » dre, dit l'un d'eux, il ne sut jamais se fâcher. » Les espiégleries de ses condisciples ne servaient qu'à faire ressortir sa douceur. « On ne se rappelle pas l'avoir vu répondre » une seule fois par des injures. S'il ne lui restait plus » aucun moyen de défense, il baissait la tête jusqu'à ce » qu'on eut cessé de l'importuner, ou bien il allait s'as- » socier à d'autres de ses camarades et s'amuser avec » eux sans se plaindre, comme si rien n'eut été. »

Il portait jusque dans ses yeux un ton de timidité et de réserve qui contrastait singulièrement avec le genre un peu libre de certains élèves qui se trouvaient alors au collége.

Non-seulement son esprit de douceur l'empêcha toujours de prendre part à ce mauvais esprit de critique et d'insubordination qui souffle quelquefois jusques dans les meilleures maisons d'éducation ; mais il en éprouvait une douleur sensible. Il a souvent témoigné depuis, combien il avait souffert de voir le peu de charité qui régnait parmi des frères, et cette manie de vouloir faire de l'esprit et de mauvaises plaisanteries sur les élèves et sur les maîtres.

Toutefois il put trouver à Vertou des condisciples dignes de son amitié. L'innocente liaison qui l'unissait à des cœurs aussi vertueux que le sien, lui fit passer de doux moments ; mais l'affection qu'il leur portait ne put rien diminuer de celle qu'il avait toujours eue

pour de tendres parents. Il apprit un jour que son frère qu'il chérissait tant, et qui à son tour lui portait un si vif intérêt, pensait à se déterminer pour le choix d'un état de vie. Comprenant dès-lors les graves conséquences qu'entraîne une pareille détermination, il songe aussitôt à intéresser le ciel en faveur d'un frère; il prie, il fait prier; et lorsqu'une lettre lui eut appris que son frère avait conclu l'affaire de sa vocation, il en témoigna la joie la plus vive.

Cependant l'hiver de cette année mit sa patience à une épreuve assez rude; écoutons un de ses condisciples: « Cette année le froid fut très-piquant, et il eut » beaucoup à souffrir: ses mains furent toutes couvertes » d'engelures; pourtant il ne perdit rien de sa sérénité. » Il ne voulait pas qu'on le plaignît, et il aimait à me » faire peur, en enfonçant la pointe de son canif bien » avant dans ses plaies. Le mal alla si loin qu'il fut » obligé d'aller passer le reste de l'hiver à Basse-Goulaine.»

Mais comme il s'écoutait trop peu pour chercher à prolonger un temps de repos aux dépens de ses études, on le vit bientôt reparaître au collége, où il lui fallut peu de jours pour réparer le temps perdu, et se mettre en état d'occuper de nouveau un rang distingué dans son cours. Du reste quoique sensible à l'émulation, et désireux d'obtenir des places honorables, qui pussent causer de la joie à ses parents, « il ne paraissait pas » plus touché des bons que des mauvais succès dans ses » compositions; » et comme rien ne pouvait le décourager, rien aussi ne lui inspirait cet orgueil qui eut pu rendre son talent odieux à ses jeunes émules.

Dès cette époque, Arondineau possédait une foule de connaissances qu'il avait puisées dans la lecture « des » livres de son frère; » et il en rendait compte à ses condisciples avec une justesse et une netteté qui les remplissaient d'étonnement. Ces connaissances étaient

augmentées chaque jour par la lecture des ouvrages du collége que l'on mettait entre les mains des élèves. Les abrégés d'histoire de Rollin furent les délassements de ses premières études; mais il savait en profiter plus qu'on ne pouvait l'espérer à un âge encore si tendre. « Il a lu, » dit un mémoire déjà cité, « presque » tous les livres qu'on nous prêtait au collége : les his- » toires ancienne et romaine, les vies de Théodose et » de Duguesclin, la Jérusalem délivrée, etc., etc. Il me » parlait quelquefois des Francs-maçons dont il avait lu » quelque chose dans Barruel, de Fénelon, de Bos- » suet.... Je n'avais nulle idée de tout cela; mais plus » tard j'ai été à même de voir qu'il avait là-dessus des » idées fort justes. »

La seule vue de quelques cartes géographiques lui avait inspiré l'idée d'en tracer lui-même d'après les modèles qu'il avait sous les yeux; car ce n'était pas toujours pour satisfaire des caprices d'enfant, et sans se proposer un but d'utilité, qu'il s'amusait à dessiner pendant les intervalles libres que lui laissaient les devoirs communs de la classe. Ce qui suffisait pour occuper ses condisciples pendant des heures entières n'était souvent pour lui que l'affaire de quelques instants. Sa mémoire était si heureuse qu'il n'avait besoin ordinairement que de lire rapidement la leçon indiquée pour la réciter aussi bien et quelquefois mieux que ses condisciples qui avaient passé beaucoup de temps à l'apprendre.

Il faut avouer aussi que son amour pour la lecture et le dessin, joint à un caractère ardent qui n'était pas exempt de toute légèreté, lui firent quelquefois précipiter son devoir. La suite de cette histoire nous fournira l'occasion de faire de temps en temps de semblables aveux, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cette époque qu'il appelait celle de *sa conversion*, et où nous le verrons nous offrir, sans presque nul mélange de fai-

blesse, l'exemple de toutes les vertus. Qu'il nous soit donc permis de dire la vérité, et de la dire toute entière ; nous ne faisons pas seulement l'éloge d'Arondineau ; nous écrivons sa vie.

A peine eut-il achevé les premières classes élémentaires,que commença à se révéler son goût pour la poésie. Dès cette année où il n'était encore qu'en cinquième, « il fit des vers dont plusieurs furent admirés. » Mais ces premiers essais dans la versification française furent alors assez peu de chose. C'était seulement un germe précoce qui faisait naître pour l'avenir des espérances que nous verrons se réaliser. Bientôt son talent en ce genre prendra de rapides développements.

LIVRE II.

ENTRÉE ET SÉJOUR D'ARONDINEAU AU PETIT-SÉMINAIRE DE NANTES.

Arondineau venait d'atteindre sa 13e année. Il avait vu s'écouler rapidement son année de Cinquième à Vertou, et le temps des vacances au milieu d'une famille chérie avait passé plus rapide encore. Il fallut songer à interrompre un repos si doux. Arondineau ne vit point arriver l'époque de la rentrée avec tristesse et mélancolie. S'il aimait les vacances, il aimait aussi le collége. Toutefois il ne dut pas se promettre ce sentiment de bonheur et de joie qu'un cœur sensible éprouve toujours en revoyant ses anciens maîtres. Au lieu de rentrer à Vertou, il devait aller continuer ses études à Nantes, dans un établissement plus considérable, dans un petit-séminaire d'où l'on avait vu sortir un grand nombre de jeunes gens recommandables sous le double rapport de la science et de la vertu.

On put aisément s'apercevoir dès les premiers jours de son arrivée qu'il avait un de ces heureux caractères qui se trouvent bien partout où la Providence les place. Il ne savait guère ce que c'était que *s'ennuyer*, si nous en jugeons par une lettre qu'il écrivit vers ce temps à son frère. Elle commence par ce début simple et naïf : « Quoique j'aie le pouce bien lassé à force de jouer aux » marbres, je vais pourtant t'écrire..... Tu sais sans

» doute que Monseigneur est venu ici samedi. Il a été » complimenté par MM. les rhétoriciens et les huma- » nistes. Je ne sais s'ils s'en sont bien acquittés, ni » même, ce qui est plus important, s'ils nous ont ob- » tenu des congés. » Il s'étend ensuite avec une sorte de délectation sur les charmes de la vie écolière, se félicite d'avoir trouvé à Nantes des condisciples non moins aimables que nombreux, et raconte une partie des espiégleries qu'il aime à faire à ses intimes, « sans » que ces jeux produisent jamais la haine ou la jalousie, » puis il termine par ces mots : « Enfin je trouve qu'ici on » est moitié mieux qu'à Vertou... je trouve que le temps » passe vite. »

Cependant on remarquait un changement sensible dans son caractère. La vie de collége lui avait fait perdre en peu de temps cet air de gravité que nous lui avons vu dans ses premières années. Ce n'était plus ce ton sérieux d'un philosophe de sept ans; c'était chez lui un esprit de gaîté et de joie qui ne se ressentait en rien de sa gravité d'autrefois. On pourrait même ici faire un reproche à Arondineau. Cet esprit d'enjouement et de gaîté que ses condisciples aimaient tant en lui, pouvait se manifester sans inconvénient pendant le temps des récréations ; mais il perçait quelquefois pendant les classes et les études. Il avait à la vérité apporté au petit-séminaire cette piété pour laquelle il avait donné de si belles espérances ; mais soit effet de la légèreté naturelle à cet âge, soit résultat de sa condescendance pour ses condisciples qui s'accommodaient encore moins que lui de la règle du silence, on le vit s'oublier un peu sur ce point. Mais c'est là comme une ombre qui servira à faire ressortir avec plus d'éclat la vertu de ses dernières années. Au reste il sut toujours conserver un bon esprit au milieu même de ses légèretés. Jamais de ces conspirations de collége contre un joug qui sem-

ble pesant ; jamais de ces petites vengeances contre l'autorité obligée quelquefois de paraître sévère. Lorsqu'il recevait une punition , ce qui lui était attiré par sa facilité à communiquer à ses voisins ses réflexions et ses plaisanteries au détriment du silence, il prenait aussitôt un air timide, soumis et contrit ; puis un instant après, on le voyait sourire finement, mais nullement dans l'intention de fronder l'autorité de son professeur, et uniquement par l'effet de sa gaîté qu'une punition n'était pas capable de troubler ; d'autant plus que celles qu'on lui imposait étaient toujours légères, comme les fautes qui les lui attiraient.

Cependant ces espiégleries ne l'entraînaient pas dans des pertes de temps qui, en leur imprimant un caractère de gravité, les eussent rendues moins excusables. Arondineau sentait trop le prix du travail pour se laisser aller à la paresse. C'était un de ces esprits qui ne peuvent demeurer oisifs. Aussi le voyait-on s'affectionner aux auteurs qu'on lui mettait entre les mains, les étudier avec ardeur, et remplir avec diligence la tâche imposée par le professeur. Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée dès l'année précédente, il faisait marcher le devoir avant tout ; et s'il y a eu quelques exceptions sous ce rapport, elles ont du moins été fort rares.

Nous avons déjà dit quelque chose de son amour pour la lecture , et du profit qu'il en avait retiré, avant même d'entrer au petit-séminaire. Cet amour des livres instructifs le poursuivit pendant tout le cours de ses études. Il comprenait déjà combien sont doux les fruits de la science, et il éprouvait que la racine elle-même n'en est pas toujours amère. Le désir de connaître lui faisait puiser avidement à toutes les sources. Il ne se bornait pas à lire une seule fois un ouvrage à la hâte, afin de pouvoir dire : « Je l'ai lu ;» mais il lisait avec dis-

cernement, réflexion et persévérance, relisant volontiers les mêmes ouvrages avec un intérêt toujours nouveau. Il le témoigne lui-même à son frère : « C'est avec » un extrême plaisir que j'ai reçu l'ouvrage que tu as » bien voulu me communiquer; j'en ai déjà dévoré le » premier tome, et quoique je l'eusse déjà lu auparavant en grande partie, la lecture ne m'en a point » paru fastidieuse. »

Cet amour pour l'étude ne paraîtra pas surprenant si l'on considère qu'Arondineau, bien que léger parfois comme ceux de son âge, regardait néanmoins le bon emploi du temps comme un des principaux devoirs de l'écolier. Il ne pouvait concevoir comment des enfants, qui se piquent de piété et d'amour pour leurs parents, ne se font nul scrupule de perdre des heures entières, tandis que peut-être un père et une mère s'imposent pour eux les plus pénibles sacrifices. Notre jeune élève avait une religion plus éclairée. C'est qu'aussi il embrassait avec plus d'ardeur les moyens de se soutenir et d'avancer dans la vertu.

Il existait au petit-séminaire de Nantes une de ces pieuses associations qui ont pour but de former les jeunes gens à la piété, et de les prémunir contre les dangers qui les attendent plus tard. Arondineau demanda et obtint d'y être agrégé. Ce ne fut pas un désir vain de se distinguer entre ses condisciples qui le poussa à cette démarche : il ne voulait d'autre distinction que celle de la vertu. C'est ainsi que l'atteste un de nos mémoires : « Pendant long-temps sa modestie ne » put se résoudre à accepter une des charges de la » Congrégation. S'il céda à la fin, ce ne fut qu'après » bien des sollicitations et une résistance qui l'avait » rendu plus digne de cet honneur. Au reste, il se distingua bien moins par son titre de secrétaire que par » son exactitude aux réunions, son zèle à réciter le

» petit office, et surtout par la piété angélique avec la-
» quelle il communiait tous les jours de fête, dans la
» chapelle de la Ste Vierge. Ce pieux enfant est devenu
» plus tard un grand dévot à Marie ; il a été élevé à un
» haut degré d'union avec N. S. ; mais nul doute que
» c'est dans cette petite Congrégation qu'il a puisé son
» grand amour pour la Ste Vierge, et que c'est par elle
» qu'il a mérité d'approcher N. S. de si près. »

Enchanté qu'il était d'avoir un nouveau titre à la bienveillance de Marie, il ne voulait pas jouir tout seul de son bonheur ; il eut voulu le partager avec tous ses amis. On le voyait chercher à faire des prosélytes à sa bonne mère, dire à tous le bonheur que l'on goûte à l'aimer, et la protection dont elle couvre ses serviteurs. Il fallait l'entendre dans son langage d'enfant de Marie relever tous les avantages qu'offrent à la jeunesse ces touchantes associations où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme, dont l'aimable patronne est la reine du ciel, dont tous les membres sont frères, et où l'on ne connaît d'autre émulation que celle de la vertu.

Mais il ne se contentait pas de paroles pour faire goûter la piété à ses condisciples ; il portait au lieu saint un recueillement qui parlait au cœur de ses jeunes confrères un langage bien éloquent et bien persuasif. « J'ai encore bien présentes à l'esprit toutes les places
» qu'il a occupées successivement à la chapelle du sé-
» minaire, » dit un de ses amis, « et partout je le vois
» également recueilli..... il était toujours penché sur
» son livre et comme immobile. Il se plaignait quelque-
» fois d'être distrait par un commencement de passion
» pour la poésie, et il en éprouvait une peine vérita-
» ble....... C'était un bonheur de le considérer au pied
» des autels, et portant à la table sainte cette modestie
» d'ange qui se révélait au naturel dans sa démarche,
» son maintien et sa figure..... c'était surtout à la cha-

» pelle que cette belle vertu brillait en lui dans tout son
» éclat. Mes regards, moins modestes que les siens,
» s'arrêtaient avec complaisance à le considérer, les
» yeux baissés, la tête pieusement inclinée, et toujours
» dans l'attitude de la prière..... Toute sa personne an-
» nonçait un enfant étranger à ce qui l'entourait, aux
» cérémonies mêmes et à la pompe du culte, occupé
» de celui-là seul à qui on les offrait..... Ses devoirs de
» religion étaient tous remplis avec une régularité édi-
» fiante. Jamais il ne s'est trouvé en défaut avec la règle
» qui veut qu'on aille se confesser chaque mois; et il ne
» pouvait comprendre ce que je lui disais quelquefois,
» que je n'aimais pas beaucoup cet article du réglement.»
C'est que, depuis sa première communion, il n'avait point, comme beaucoup d'autres, oublié le banquet plein de charmes où il avait goûté tant de douceurs. Il approchait de la table sainte très-fréquemment pour un enfant; mais il avait bien soin d'y apporter cette préparation dont le défaut trop souvent tourne en poison la plus grande des grâces. La veille de ses jours de communion, il ne causait point à l'étude, ni au dortoir, et il s'entretenait volontiers sur ce sujet-là en récréation.— « Je lui demandai la veille d'une fête, » dit encore un de ses amis, « s'il allait faire la nuit
» quelque poésie,comme il avait coutume, il me répondit
» que non,parce qu'il devait communier le lendemain.»

On retrouve ces beaux sentiments de ferveur dans ses lettres à son frère, où son cœur s'est révélé tout entier avec cette piété franche, ces inclinations vertueuses qu'un souffle impur n'avait point flétries. Avec quel bonheur il y revient sans cesse à parler de Dieu, des choses du ciel, et de tous les objets dont une âme pure aime à s'entretenir. Il termine presque toutes ces lettres en lui demandant un souvenir dans ses prières : « Prie
» Dieu, » lui dit-il, « qu'il m'accorde une solide piété.»

Et ailleurs : « Ne m'oublie point dans tes prières.......
» Prie, je t'en conjure, et tâche d'obtenir pour moi
» ce que tu as obtenu pour toi.... Prie le bon Dieu bien
» plus pour la santé de mon âme que pour celle de
» mon corps, etc., etc. »

Si l'on voit avec plaisir le cachet de la piété à la fin de toutes ses lettres, on ne le retrouve pas avec moins de satisfaction au commencement de tous ses devoirs de classe. Il aimait à appeler la bénédiction du ciel sur son travail par une invocation ou à la reine des anges, ou à celui qui est le père des lumières et le distributeur des talents. Un grand nombre de ses manuscrits nous sont restés comme de pieux monuments du soin qu'il prenait de sanctifier ses études et ses succès, en les consacrant à Dieu par ces mots : LAUS DEO, LAUS MARIÆ (Gloire à Dieu ! gloire à Marie !).

On s'attend bien qu'un cœur ainsi épris de l'amour de Dieu devait recevoir dans la patience et le calme de l'esprit, les épreuves et les souffrances qui sont pour l'homme sur la terre comme un pain de chaque jour. Etait-il affligé d'une maladie, il souffrait sans murmures. Si quelquefois il parlait de ses infirmités, ce n'était pas pour s'en plaindre, c'était seulement pour en plaisanter gaiement, comme de la chose la plus indifférente du monde. Il eut à essuyer plusieurs fois de graves maladies ; presque toujours il lui fallait supporter de ces petites indispositions qui souvent finissent par lasser et aigrir les caractères les plus patients. L'hiver surtout était pour lui un continuel martyre ; extrêmement sensible au froid qui était très-nuisible à sa faible santé, il voyait ses mains et ses pieds dévorés par de cruelles engelures ; mais rien ne pouvait lui ôter sa gaieté accoutumée. Voici en quels termes il rend compte à son frère de ses légères infirmités. « Hem ! hem ! je
» suis un peu enrhumé, mais ce n'est rien. Hem ! hem !

» je suis sûr que tu l'es plus que moi, et je voudrais
» changer de rhume avec toi : c'est une preuve que je
» ne le suis pas beaucoup. Quelques engelures me
» poussent, séduites par le froid de ces jours nébu-
» leux ; mais la journée d'aujourd'hui les a bien trom-
» pées : il n'a point fait froid; je triomphe de ces
» vilaines. Avec tout cela je me porte à merveille ; j'ai
» soin de ma santé ;...... cependant je ne prends point
» de lait le matin, c'est du luxe de poitrine. »

Il lui écrivait une autre fois : « Tu ne te figures pas
« l'état où ce léger prélude de l'hiver m'a mis. Enge-
» lures aux mains, engelures aux pieds, marchant à
» peine *clopin-clopant :* je me serais bien passé de
» cette ressemblance avec messire Vulcain...... Les
» cruelles, mercredi, m'ont fort déconcerté ; il m'a
» fallu rester à cause d'elles, pendant que les autres
» allaient en promenade; et comme elles m'empêchaient
» de faire aucun mouvement, j'étais gelé au dernier
» point, si bien que j'étais tout disposé à gagner l'infir-
» merie. Mais comme ces derniers jours elles ont été
» un peu moins méchantes, je n'y suis point allé......
» Mon expérience me fait beaucoup craindre pour toi
» les rigueurs de cet hiver. Du reste, mon rhume est
» de peu d'importance ; il se réduit à me faire salir un
» peu plus de mouchoirs, à m'embarrasser un peu la
» gorge et à me faire tousser. J'espère le dompter aussi
» bien que mes engelures. »

Le pauvre enfant souffrait beaucoup plus qu'il ne disait; mais son courage le mettait au-dessus de son mal. Souvent au plus fort de sa douleur il se prenait à faire des vers en disant : « Bah! il faut vaincre le mal. » Il allait jusqu'à trouver dans ses souffrances des inspirations poétiques. Ainsi, composa-t-il un jour sur ses engelures, une fort jolie pièce de vers latins. Il montrait le

même courage à supporter de fréquentes migraines, auxquelles il fut sujet toute sa vie.

Pendant long-temps, il eut au poignet gauche une grosse loupe qui ne fit pas moins admirer sa force d'âme. Il souffrit qu'on employât pour la faire disparaître tous les moyens que les médecins imaginèrent ; et tout l'art de la médecine ayant été inutile, il consentit à ce qu'on la lui brisât en l'écrasant, et supporta une si cruelle opération avec le plus grand courage.

Mais son amour pour l'étude, loin de s'émousser au milieu des souffrances, semblait au contraire s'accroître plus ardent et plus impérieux, dans ces temps de repos qu'elles le forçaient de prendre malgré lui. Voici ce qu'il écrivait au sortir d'une grave maladie qui l'avait obligé d'aller se rétablir au sein de sa famille : « *Gaude* » *in Domino ;* la fièvre est passée, l'aimable quinine l'a » chassée ; je me porte bien... Mes forces commencent » à revenir, je ne me sens plus si faible pour marcher. » Je voudrais bien retourner au Séminaire, samedi pro- » chain; mais l'on s'y oppose, il faut bien se résigner.»

Ce qui donnait un nouveau charme à tant d'excellentes qualités, c'est qu'elles étaient relevées par une modestie qui semblait s'alarmer de la moindre louange. Lui seul ignorait tant de vertus et de talents qui déjà faisaient l'admiration de tout le monde. « La modestie » l'accompagnait partout. On pouvait la retrouver dans » son marcher, dans ses habits et dans toutes ses ma- » nières. Jamais la moindre affectation : toute sa per- » sonne marchait à l'abandon d'une belle simplicité. » « Quoique ses talents l'élevassent sans contredit au- » dessus de tous ses condisciples,» écrit un élève du petit-séminaire, « nous ne remarquâmes jamais qu'il s'en » prévalût pour nous dominer, comme cela arrive à » tant d'autres bien moins distingués que lui. Il vivait

» parmi nous aussi réservé et aussi modeste que
» le moindre de nous, ne se décélant que par ses suc-
» cès. Aussi, loin d'exciter la jalousie de ses compagnons
» d'étude, se conciliait-il toute leur estime, jusqu'au
» point que chacun aimait à soumettre ses propres
» compositions à sa critique. Ceci lui arriva mainte et
» mainte fois, et toujours on en était satisfait, tant il
» procédait avec simplicité et franchise. Lorsqu'on pro-
» posait en classe quelque composition importante, ou
» qu'on désirait savoir celui qui avait le mieux réussi,
» tous les yeux se portaient sur lui ; on le nommait, et
» l'on demandait à voir son ouvrage. »

Mais cette préférence et cet empressement, loin de l'enfler de vanité, semblaient lui peser au contraire, et ne servaient ordinairement qu'à l'embarrasser beaucoup. « J'admirais, » dit un autre de ses condisciples,
« comment pour la moindre parole de louange, il rou-
» gissait et baissait les yeux..... J'avais pitié de lui,
» surtout lorsqu'on lisait ses poésies en classe ; et comme
» d'ordinaire je les avais lues auparavant, je n'étais plus
» attentif qu'à le considérer. Il avait la vue baissée, ne
» s'inquiétant nullement de l'effet qu'elles pouvaient
» produire, et ne manifestant aucun signe de joie. Quel-
» quefois il prenait en main sa plume ou un livre, moins
» encore pour échapper aux pensées de vanité que pour
» se dérober à un embarras qu'il ne pouvait dissimu-
» ler. »

« Je ne l'ai surpris qu'une fois faisant l'éloge de son
» propre ouvrage : il avait fait le devoir d'un de ses
» condisciples. Ce devoir reçut en classe de grands ap-
» plaudissements ; on en parla encore à la récréation
» suivante. Je savais qu'il en était le véritable auteur, et
» je m'amusai quelque temps à lui entendre dire *que ce*
» *n'était pas mal* ; et puis je lui appris qu'il avait été
» trahi. »

Qu'il est beau de voir ainsi dans un jeune homme la plus rare modestie unie au talent le plus distingué ! Quoi de plus délicieux que l'aimable relief qu'ils se prêtent mutuellement, que ce doux reflet de la vertu sur le talent, et du talent sur la vertu ! Sans doute il n'est pas donné à tous les hommes de briller par les dons de l'esprit, et l'on peut être vertueux sans avoir du génie ; mais celui qui peut réunir à la fois les qualités de l'esprit et du cœur, sera toujours plus à même d'exercer autour de lui une plus grande influence.

Arondineau se fit remarquer à ce double titre dès son entrée au petit-séminaire ; mais, il faut bien le dire, les quatre années qu'il y passa sont peut-être encore plus remarquables par les succès de sa vie littéraire que par l'éclat de cette vie toute pieuse et toute angélique à laquelle il s'abandonna sans réserve pendant son cours de philosophie.

On a pu voir jusqu'à présent que les faits et les témoignages ne nous ont pas manqué pour donner une idée générale d'une vertu et d'un talent qui n'étaient que les prémices de ce qu'Arondineau devait être plus tard; mais comme ici les témoignages de ses compagnons d'étude se pressent en foule, on nous permettra d'en citer encore quelques-uns pour compléter ce premier aperçu.

« Je saisis avec joie, » dit l'un d'eux, « l'occasion » que vous m'offrez de rendre témoignage aux excellen- » tes qualités de notre ami. La première chose qui me » frappait en lui, était sans contredit la supériorité de » son talent sur tous ses condisciples. Il excellait en tout, » comme l'attestent les prix qu'il remportait constam- » ment chaque année, et dans tous les genres ; mais ce » qui étonnait tout le monde, était surtout et la facilité » avec laquelle il réussissait dans les études les plus » difficiles, et le degré de perfection dans lequel il y

» réussissait ; car il est constant d'une part que sa faible » santé ne lui permettait pas un travail pénible ; et de » l'autre, que tout ce qu'il entreprenait, il le conduisait » à une perfection où nul autre n'atteignait ; en sorte » qu'il semblait avoir la science infuse. Il a marché » ainsi constamment à la tête de ses cours, sans que le » changement de classe ou de matières l'ait jamais ré- » duit à l'infériorité. Il fut certainement le seul entre » ses condisciples qui non-seulement montrât un esprit » aussi universel, mais qui excellât autant dans cha- » cune des facultés propres aux différentes classes. »

Ecoutons sur le même sujet un autre de ses condisciples : « Il justifia parfaitement les espérances qu'on avait » conçues de lui. En 4e, 3e, 2e et Rhétorique, il rem- » porta d'emblée les prix d'excellence, et chacun sait » que lorsqu'il n'était pas le premier en quelque genre » de composition que ce fut, c'était ordinairement parce » qu'il le voulait bien. Il avait surtout une facilité sur- » prenante pour faire les vers : vers latins, vers grecs, » mais surtout vers français ; ce qui faisait qu'on l'appe- » lait souvent *le poète*. En 3e et surtout en 2e, il faisait » en vers les devoirs que ceux de sa classe avaient à » faire en prose ; et les jours de composition, où les » autres avaient bien de la peine à jeter sur le papier » quelques lignes de prose, il faisait des vers qui étaient » pour l'ordinaire abondants et fort poétiques. Aussi » plusieurs de ses compositions ont-elles paru, quoi- » qu'à son grand déplaisir, soit dans le journal de » Nantes, soit dans un recueil de poésies imprimé à » Paris.»

» Il ne réussissait pas moins bien dans ses composi- » tions en prose, et elles lui attiraient tout aussi bien » que sa poésie les applaudissements de ceux qui les en- » tendaient lire. Pour lui, entreprendre un travail en » quelque genre que ce fut, et y réussir, était une

» même chose....... S'il avait une imagination vive et » brillante, ce n'était point au détriment de la solidité » du jugement, et il l'a bien montré soit en philosophie, » soit en théologie, où il excella comme dans ses huma- » nités. A cette solidité de jugement se joignaient une » vivacité et une pénétration qui saisissaient avec rapi- » dité des choses où les autres trouvaient des difficultés » insolubles. »

Ce concert unanime de tant de voix à proclamer à l'envi le talent d'un jeune condisciple serait sans doute suffisant pour faire conjecturer au lecteur les rapides progrès d'un génie naissant qui, à son aurore, apparaissait sous de si heureux auspices. Mais ici se présente un autre point de vue plus propre encore à faire apprécier Arondineau, et qui, si nous étions assez heureux pour ne rien lui ôter de l'intérêt qu'il offre de lui-même, pourrait être accueilli favorablement. Ce serait, à la place d'un simple récit, de mettre Arondineau lui-même en action, de faire connaître l'ouvrier à ses œuvres, en offrant de temps en temps aux jeunes amis des lettres des essais qui, sans avoir toujours la perfection de l'âge mûr, pourront leur être d'un agréable encouragement. Puissent-ils, en le prenant quelquefois pour modèle dans les exercices de l'esprit, respirer sans cesse le doux parfum qu'exhalent ses vertus! Pour ne pas prolonger indéfiniment cette histoire, nous nous bornerons à choisir parmi les nombreuses compositions de notre jeune littérateur celles qui se rattachent à quelques traits de sa vie, ou qui sont plus propres à faire ressortir son bon esprit, ses inclinations vertueuses, renvoyant à la fin de l'ouvrage tout ce qui n'aura pas trouvé place dans le cours du récit.

Le talent d'Arondineau s'était déjà révélé pendant son année de 4e. Dès ce temps il s'essaya par de petites compositions en prose et en vers, dont nous aimerions

à citer ici des fragments, si nous n'avions à regretter la perte de toutes ces pièces.

Il était encore en 3e quand on le vit, devançant son âge et sa classe, s'élancer avec une ardeur pleine de joie dans l'attrayante carrière de la littérature qui s'ouvrait devant lui. Son caractère simple et naïf comme celui de l'apologue ne pouvait manquer de sympathiser beaucoup avec ce genre de travail où il n'est pas donné à tout le monde de réussir. Ce fut aussi dans ses moments libres une de ses occupations favorites. Nous ne prétendons pas sans doute donner ses fables comme des modèles achevés, ce serait trop exiger de demander toute la perfection du style et des pensées à un enfant de quatorze ans qui était bien loin de s'imaginer qu'on dût jamais livrer à l'impression ses œuvres d'écolier. On ne s'étonnera donc pas d'y rencontrer par fois des négligences, des fautes même, si l'on remarque surtout avec un de ses professeurs « qu'Arondineau composait ses poésies à la hâte, et s'en tirait à bon marché, grâce à sa grande facilité. »

Au reste, cette sorte de composition n'était pas pour lui un amusement sans utilité ; un but moral le dirigeait toujours. Ainsi, par exemple, il ne se lasse point de relever dans ses vers les avantages du travail, et de signaler les maux qu'amène l'oisiveté. C'est ce qu'il se propose dans sa fable *du Chien paresseux*.

LE CHIEN PARESSEUX.

Un chien, vrai Laridon, héros de la paresse,
Négligeait le travail et par fois le manger ;
Le repos seul faisait l'objet de sa tendresse,
Pour le repos souvent il perdait son dîner.
Des Chinois opulents partageant l'indolence,
Il eut fort désiré
Qu'un esclave eut rempli sa panse.
Ses compagnons actifs, par un travail sensé,

Avaient formé pour eux des maisons de branchages ;
Ils y trouvaient l'été d'agréables ombrages,
Ils pouvaient de l'hiver y braver les rigueurs.
Laridon du repos savourait les douceurs
Et se riait de leur peine ;
Mais l'hiver arriva. Sa dévorante haleine
Ternit la verdure et les fleurs ;
Les fleuves enchaînés dans leurs lits s'arrêtèrent,
Immobiles de froid les Naïades restèrent,
Et l'air glacé souffla ses humides vapeurs.
Laridon en ces temps affreux pour la nature
Tremblait et grelottait en proie à la froidure.
Ah ! disait en pleurant ce pauvre Laridon,
Si j'avais, aussi moi, construit une maison,
Je ne connaîtrais pas tous les maux que j'endure.
Aussi dès qu'en nos champs renaîtra la verdure,
Je veux d'un gazon verdoyant
Couvrir le bel appartement,
Où parmi les plaisirs que donne la mollesse
Doit s'endormir en paix ma tranquille vieillesse.
Cependant les zéphirs dissipent les hivers,
L'aimable bocage
Reprend son feuillage :
Mille oiseaux divers
Enchantent les airs
De leur doux ramage :
Les fleurs et les moissons décorent les guérets,
La nature partout a versé ses bienfaits.
Laridon cependant languit dans l'indolence ;
Durant son cours le soleil
N'éclaire que son sommeil.
Enchaîné par la négligence,
Du froid oubliant les rigueurs,
Il ne songe qu'aux douceurs
Qu'il trouve dans la nonchalance,
Et pour se mieux tromper allègue les chaleurs.

De Laridon lâches imitateurs,
(S'il en est dans cette classe),

Quittez un funeste repos ;
Au maître le plus tendre accordez cette grâce ,
Et ne rendez pas vains son zèle et ses travaux.

Sa fable *des Deux Ecoliers* est une autre preuve de l'estime qu'il faisait du bon emploi du temps :

LES DEUX ÉCOLIERS.

Un précepteur élevait deux enfants
De même âge à peu près , mais quant au caractère
Tout-à-fait différents.
L'un d'eux , dit-on , paresseux n'aimait guère
A feuilleter le dictionnaire.
Virgile , Homère , Cicéron ,
Démosthène ainsi que Platon,
Bref, les savants , soit nouveaux , soit antiques,
Etaient pour lui ce que pour les bourriques
Sont les plus beaux des diamants.
Pourtant se piquait-il d'être plein de finesse ,
De connaître mille expédients ,
Des tours.... oui , de ces tours d'adresse
Qui trompent les soins vigilants
De ce fâcheux Argus que Magister l'on nomme ;
Cet Argus , qui toujours sur lui jetant les yeux ,
Souvent par sa férule interrompait son somme.
Son compagnon , loin d'être paresseux ,
S'empressait fort à satisfaire
Son précepteur qu'il chérissait ;
Et jamais sur lui ne tombait
De ce nouveau Jupin l'effroyable tonnerre.
Qui plus est , il s'instruisait ,
Et par son heureux génie
Il assurait déjà le bonheur de sa vie.
Tandis que le paresseux ,
Ayant passé l'adolescence
Dans la paresse , dans les jeux ,
Se vit rebuter en tous lieux
A cause de son indolence.

Travaillons donc dès notre enfance ,

Afin de ne pas recevoir
Le mépris qui suit l'ignorance.
Rien n'est si beau que le savoir.

Il faut remarquer que ces morceaux littéraires s'exécutaient ordinairement dans l'intervalle d'une classe à l'autre, et qu'assez souvent même ils n'étaient autre chose que le devoir commun de la classe. Mais cette rapidité de composition qui se fait un peu sentir dans un choix trop précipité d'expressions et de rimes, n'ôte rien à ses fables de ce naturel qu'on aime tant. Il semble couler de sa plume dans sa fable intitulée :

LE VIEUX RAT ET SON FILS.

L'on rapporte qu'autrefois
Un vieux Rat, mais fin matois,
Qui sentait le renard d'une lieue à la ronde,
Voyant son fils Raton près d'entrer dans le monde,
Lui fit le beau discours que je vais rapporter :
Mon fils, si tu veux arriver
A de vieux jours, comme tes pères,
Il te faut surtout bien garder
Des pièges qu'on nomme ratières.
Tu les connais, mon fils. Raton avec serment
(Les serments ne sont rien pour les têtes légères)
Lui promet aussitôt d'être toujours prudent.
A quelque temps de-là le petit personnage
Quitte le paternel logis
Pour aller courir le pays
Et gripper quelque fromage.
A peine a-t-il fait dix pas
Qu'il aperçoit le plus beau des appâts :
C'était d'un vieux jambon une tranche excellente,
Jaune, bien cuite, enfin de mine séduisante.
Le Raton en eut fait volontiers son repas,
Mais il craignait quelque ruse.
Mon père, l'un de ces jours
(Si toutefois mon père ne m'abuse),

M'a conseillé de me garder toujours
Des piéges de l'engeance humaine.
Voilà pourtant une charmante aubaine !
Un morceau tout divin ! de mémoire de Rat
Je suis sûr qu'on ne vît jamais de meilleur plat.
Il faut dans un tel cas regarder de plus proche,
Peut-être n'est-il rien qu'on puisse appréhender.
Du piége là-dessus le jeune Rat s'approche ;
Vu de plus près l'appât vient plus fort le tenter.
Ma foi, dit-il, la perte n'est pas sûre :
Il faut courir des risques pour gagner,
Surtout pour faire une telle capture.
Sans plus tarder donc le Raton
Saute joyeux sur le jambon.
Mais en prenant le lard il se sent pris lui-même.
Adieu la bonne chère et le mets délicat....
Victime d'un frivole appât,
L'infortuné dans sa douleur extrême
Appelle en vain son père à son secours.
Il fallut qu'en ce piége il vît finir ses jours.

Il ne peut prospérer l'enfant d'humeur légère
Qui ne se souvient point des avis de son père.

Tout enfant qu'il était, Arondineau saisissait déjà les défauts et les travers des mœurs du monde. Et plus d'une fois il employa sa verve à critiquer avec finesse le ridicule affiché par les fats. Voyons le mettre en scène

LE FAT ET LE ROULIER.

Bien frisé, bien crêpé, monté sur un beau coche,
Certain fat allait au café
Mettre le dernier sou qui restât dans sa poche :
Petits fats aiment fort la prodigalité.
Son coursier orgueilleux de traîner ce beau sire,
Marchait la tête haute et le crin hérissé,
Et prenait tous les tons que la noblesse inspire.
Le char tout luisant de beauté
Volait avec agilité

Et faisait bien de la poussière.
Par malheur le chemin se trouve embarrassé
Du carrosse pesant d'un roulier peu pressé.
Qu'on nous laisse passer, dit le fat en colère :
Gens sans nom, ces chemins ne sont pas faits pour vous.
Personne ne s'émeut de ce premier courroux.
Et faquin de crier à l'assassin, au traître !!!
Et roulier de braver les cris du petit maîtr .
Tel autrefois on vit l'ambassadeur anglais
Disputer pour le pas l'ambassadeur français.
Le roulier enfin plus sage
Laisse libre le passage.
Cependant irrité de ce retardement,
Le faquin qui craignait de manquer la soirée,
Presse à coups redoublés son coursier écumant ;
Lorsque soudain la calèche heurtée
Sur le pavé s'étendit en morceaux.
Horrible fut la culbute,
Et peu s'en fallut que la chute
Dans la région des tombeaux
N'entraînât le pauvre sire.
Le roulier qui le voit ne se met point à rire
Comme en cette occasion l'eussent fait bien des gens.
Il emporte le fat : par ses soins diligents
La santé de ce coup est bientôt rétablie.
Notre roulier pour lors lui fit une leçon
Qu'il dût se rappeler au moins toute sa vie ;

Quelle que soit, dit-il, votre condition,
Ne méprisez point l'indigence ;
Aux hommes les plus bas quelquefois l'opulence
Est contrainte de recourir.
Vous-même étiez près de périr
Quand je vous sauvai l'existence.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les fables qui nous restent de son année de 3e. Nous nous contenterons de dire que toutes respirent, avec la simplicité et le naturel des pensées et du style, une morale pure comme

le cœur qui la dictait. Soit qu'il dépeigne un vice avec ses traits hideux, soit qu'il relève agréablement les charmes de la vertu, c'est toujours l'amour du beau et de l'honnête qui l'inspire.

Néanmoins nous ne pouvons omettre de citer encore ici une pièce qui nous conduira tout naturellement à un article bien intéressant dans la vie d'Arondineau : ses rapports avec ses condisciples. Convaincu qu'une liaison vertueuse est pour le jeune homme une source de précieux avantages, il comprenait aussi tous les dangers de ces amitiés dont la vertu n'est point la base. Voici, avec quelle sagesse et quel art son ingénieux talent nous peint le danger des mauvaises compagnies :

LE PANIER D'ORANGES.

Un père avec douleur voyait son tendre fils
Au milieu des méchants se choisir des amis ;
Craignant donc qu'une impure flamme
Ne vint corrompre sa belle âme :
Cher enfant, lui dit-il, quel serait mon malheur
Si des vices affreux remplaçaient la candeur !
Ta société, mon fils, m'a causé ces alarmes.....
Si tu m'aimes encor tu peux sécher mes larmes ;
Romps aujourd'hui tout pacte avec l'iniquité ;
Souviens-toi des conseils que te donne ton père ;
Fuis toujours les méchants, et tu pourras me plaire.
— Mon père, je le sais, depuis que je suis né
Vos conseils ont toujours respiré la tendresse ;
Mais je crois qu'il est bon pour ma faible jeunesse
De hanter des amis pleins d'esprit et de sens,
Qui m'apprennent bientôt la carrière du monde ;
Si je ne fréquentais que de saints ignorants,
Quel serait mon partage ? ignorance profonde.
D'ailleurs, papa, vous pensez trop mal d'eux ;
Ils sont sages et vertueux,
Et s'ils ne l'étaient pas, par ma bonne conduite
Je saurais bien les corriger.

Pourquoi donc voulez-vous, papa, que je les quitte?
Le père qui sentit encor mieux le danger
Où l'exposait sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence.
Mais tandis que l'enfant était loin du logis,
Il emplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus deux ou trois de pourries,
Et fait à son retour ce présent à son fils.
Le jeune homme empressé, le prend, le considère,
Mais à peine a-t-il vu : Qu'avez-vous fait mon père?
Quoi, parmi des fruits sains mêler des fruits gâtés!
— Ne craignez rien, laissez-moi faire,
Des bons la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés.
— Ah, je prévois tout le contraire!
Et les fruits corrompus vont corrompre les bons.
— Sois tranquille, mon fils, ou du moins attendons;
Et pour pouvoir juger qui de nous prend le change,
Laissons ces fruits ensemble, ensuite nous verrons
Ce qu'aura produit ce mélange.
L'enfant consent à tout; on ferme le panier.
Huit ou dix jours après on en fait l'ouverture.
Hélas! qu'y trouve-t-on?... un monceau de fumier,
Un tas de pourriture.
Je l'avais bien prévu, dit aussitôt l'enfant
D'un air tout triomphant.
Ah! pourquoi n'avoir point, papa, voulu vous rendre
A l'avis que je proposais?

Et toi, mon fils, pourquoi, reprit le père tendre,
Quand je te conseillais
D'éviter des méchants la troupe peu sincère,
N'as-tu pas écouté cet avis salutaire?

On comprend sans peine quels devaient être les amis d'un enfant qui sentait si vivement les périls auxquels est exposée l'innocence quand elle est en contact avec des cœurs gâtés; aussi ne crut-il pas pouvoir prendre trop de précautions pour garantir la sienne des piéges que des écoliers vicieux ne manquent jamais, jusque

dans les plus saints établissements, de tendre à l'inexpérience de leurs jeunes condisciples. « Jamais on ne le » vit fréquenter ceux qui avaient une conduite un peu » louche, et qui auraient pu le scandaliser. » Mais qu'il fut bien récompensé de cette sage réserve ! Et ici on ne sait lequel admirer davantage ou du discernement exquis de cet enfant dans le choix de ses amis, ou de la protection de la Providence qui l'adressa toujours aux plus vertueux. Un grand nombre d'entre eux se sont consacrés comme lui au service des autels, et la ferveur de leur zèle peut encore réjouir l'Eglise dans ces temps de refroidissement et d'indifférence. D'autres occupent dans le monde des places honorables et s'y concilient l'estime et l'affection de tous les gens de bien. Les qualités de son cœur et cette aimable simplicité qui brillait dans toute sa personne étaient comme un charme secret qui les portait vers lui ; et à son tour il se sentait porté vers eux par un charme semblable : tant il est vrai que les cœurs bien nés savent se comprendre, tant il est vrai que la vertu rapproche les cœurs bien plus encore que le vice.

Ecoutons Arondineau caractériser lui-même familièrement ses amis dans ses lettres à son frère : « Tu ne » saurais croire tout le bonheur que j'éprouve dans la » compagnie de M*** et L***. Le premier est un des » plus vertueux du séminaire : il est doux, un peu plai- » sant, fort aimable ; le second est aussi fort pieux et » tout prêt à rire avec ses amis ; du reste, il est laid à » plaisir : s'il savait que je l'ai ainsi crayonné, il rirait » beaucoup. » Ailleurs, il parle ainsi des mêmes : « Je » trouve un plaisir extrême à m'entretenir avec L*** et » M***. Ce dernier est peut-être le meilleur enfant que » tu aies jamais vu : il communie presque tous les huit » jours....... sa conversation est très-agréable....... on » l'appelle *le petit saint*, *l'agneau sans tache.* » « Pour

» A***, » écrivait-il une autre fois à son frère, « c'est » le meilleur enfant du monde, si tu n'y étais pas. » C'était, selon lui, un excellent caractère, un de ces hommes avec qui on pouvait plaisanter impunément, parce qu'il entendait parfaitement la plaisanterie. Aussi « avait-il joie à s'abîmer en lui », selon son expression. Nous retrouvons dans une autre lettre des traits relatifs au choix de ses amis ; mais comme ces traits sont mêlés à d'autres détails qui peuvent offrir de l'intérêt, nous citerons cette lettre presqu'en entier (c'est toujours à son frère qu'il écrit) : « Je profite du moment où tu sors de » retraite pour t'adresser la parole, et quoique je le » fasse pendant l'étude, je ne suis pas punissable, grâce » à l'art divin de l'écriture. Il y a déjà long-temps que » je ne t'ai vu ; la seule nouvelle que j'ai reçue de toi, » c'est que tu étais bien portant ; je ne te demanderai » donc pas si tu es mort, comme un certain *quidam*, » mais bien si tu as les doigts perclus......... Pour moi, » j'habite toujours la même chambre et la même *ter-* » *rasse*. Malgré l'absence de quelques fats qui ont cru » la *moyenne* (1) indigne de leur personnage, on y » trouve encore de braves gens, Dieu merci. Parmi mes » condisciples, sont les fils de M. H***, au nombre de » trois, tous bons enfants, mais dont le plus aimable et » le meilleur, à mon goût, est le moins âgé. Il est fort » gai, fort gentil et fort bon ; je l'aime beaucoup, et je » joue beaucoup avec lui. M. R*** qui est encore notre » professeur, nous a promis quelques *tasses de rire*, » pourvu que nous n'en prissions pas avec excès. Il » nous a bien engagés à travailler, nous disant (ce qui » est le meilleur) qu'il tâcherait de nous rendre la classe » fort amusante. Les écoliers fort souvent aussi la ren- » dent intéressante à leur manière. Je te le demande,

(1) Il s'agit de la cour de récréation des moyens élèves.

» n'aurais-tu pas ri, si hier tu avais entendu la belle traduction d'un élève de 3e, pour rendre ces mots : *O Bajule, nimis patiens!* Voici la phrase : O toi, qui portes des faix à couler bas ! Excuse le désordre de cette lettre : je crains que la cloche fatale n'interrompe trop tôt notre entretien. Cependant, comme dans ma dernière lettre, je t'ai promis des vers (triste promesse), je vais t'écrire une petite fable que je composai dans les derniers jours qui suivirent ton départ ; car depuis que je suis rentré, ma verve est comme éteinte :

Jean et Thomas allaient de compagnie
Au village voisin.
A les entendre il n'était rien
Qui pût donner l'alarme à leur troupe aguerrie.
Moi, dit Thomas, j'ai toujours eu du cœur,
Et ni loups ni coquins ne m'ont jamais fait peur.
Et moi, dit Jean, sais-tu que mon courage
Fut admiré de tout notre village,
Quand j'osai seul combattre un affreux sanglier,
Qui, partout exerçant sa rage,
Déchirait le troupeau sous les yeux du berger ?
Tandis que ces deux Alcides
Se vantaient comme intrépides,
Tout-à-coup dans la haie ils entendent du bruit ;
Jean détale aussitôt, son compagnon le suit.
Ce n'était point un loup qui faisait fuir nos hommes ;
Ce n'était pas même un coquin :
C'était l'ombre d'un lapin.

Voilà notre portrait de tous tant que nous sommes,
Braves hors du danger, mais bien cois quand il vient.

Toutes ses lettres sont dictées avec cet enjouement, cette aimable familiarité qui fait d'une lettre ce qu'elle doit être, une conversation soignée et toujours naturelle. Déjà il semblait avoir compris ce précepte d'un

auteur célèbre, que, pour bien faire une lettre, il faut abandonner les rênes à sa plume et la laisser trotter. Nous pourrions, à l'appui de ce que nous disons, citer ici plusieurs autres fragments de ses correspondances; mais nous aurons souvent lieu d'en faire des citations dans la suite de sa vie. Nous observerons seulement qu'il savait se garder dans ses lettres d'un abus trop commun parmi les écoliers, celui de perdre des moments précieux dans des relations frivoles et quelquefois dangereuses. Rien d'étranger à la vie écolière dans sa correspondance. Il y parle de ses études, de ses succès et de ses petits échecs qu'il avoue avec franchise; il revient souvent avec délices aux plaisirs qu'il goûtait avec ses jeunes amis; il semble qu'il ne pouvait pas plus être sans eux dans ses lettres que dans ses classes. Ce n'est pas qu'il livrât aveuglément son cœur à ces amitiés particulières si nuisibles à l'amitié commune, et que l'on paie soi-même quelquefois si cher. Doué d'une sensibilité extrême, il éprouva plus que personne le besoin d'avoir des amis dans cet âge où le cœur s'ouvre à des impressions nouvelles, et reçoit de tous les objets qui l'entourent une influence heureuse ou funeste; mais il appela la religion à son secours, et avec elle il trouva le secret de conserver pures ses affections et son cœur.

Il ne dédaignait la société d'aucun de ses condisciples; il les aimait tous, et il en était également aimé. Si quelques-uns occupaient dans son cœur une place choisie, ils la devaient à leur vertu, et sans doute aussi à cette aménité de caractère qui rend la vertu douce, prévenante, charitable, pleine d'une aimable gaîté. « S'il désirait que ses amis fussent vertueux, il voulait » aussi qu'ils fussent gais et prêts à rire avec lui, sa- » chant bien dès-lors que la véritable vertu et la vérita- » ble joie étaient sœurs....» Aussi lui-même était-il fort gai dans ses rapports avec ses condisciples.

Comme il savait employer utilement le temps des études, il savait aussi mettre à profit le temps des récréations. Ami des jeux de son âge, si propres à délasser l'esprit en même temps qu'ils sont un frein utile à l'imagination active des jeunes gens, « il se prêtait volon» tiers aux divertissements du collége. » La faiblesse de son tempérament semblait devoir lui interdire les jeux de course et tous les autres exercices bruyants ; et cependant toujours prêt à faire plaisir à ses condisciples, il y prenait part quelquefois par une condescendance d'autant plus méritoire qu'il se tirait assez maladroitement de ces sortes de jeux ; mais il trouvait moyen de se dédommager dans la vivacité de son esprit qui, jusqu'au milieu des jeux, lui fournissait une foule de plaisanteries et de réflexions piquantes, dont il savait entremêler à propos ses divertissements.

Il mettait au-dessus de tous les plaisirs celui de la conversation, où il trouvait toujours de quoi exercer utilement un esprit plein de feu. C'était alors que sans s'en apercevoir il étonnait par une pureté de langage, une délicatesse de pensées, une finesse de réparties qui semblaient couler comme de source, et qui donnaient tant de charmes à ses entretiens.

Ces conversations donnèrent quelquefois naissance à d'innocentes saillies où la charité n'était point mise de côté, et qui ne servaient qu'à rendre plus agréables les rapports d'une amitié inaltérable.

« Il aimait, » dit un de ses condisciples, « à nous
» entretenir quelquefois d'un sujet de conversation qui
» lui plaisait beaucoup, c'était *le Curé de campagne*. Il
» ne trouvait rien de plus beau que ce poste-là. Être
» curé de campagne, instruire les enfants, visiter les
» malades, aurait été son plus grand bonheur. Il en-
» trait aussi dans les détails de son ménage de curé :
» point de femmes à son service ; une grande sobriété,

» afin de conserver l'esprit plus libre; jamais de viande,
» excepté, ajoutait-il, *quand tu viendras me voir.* Du
» reste, jamais que des légumes et du laitage ; par-là il
» voulait être à même de faire plus d'aumônes, d'acheter
» des livres ; et puis, une chose qui lui tenait surtout au
» cœur, c'était encore d'édifier par-là ses paroissiens ;
» bien qu'en général il n'aimât pas à censurer, il ne pou-
» vait s'empêcher d'exprimer librement sa peine sur les
» mauvais effets que produiraient des repas splendides
» chez des ecclésiastiques. »

Mais le sujet le plus ordinaire de ses conversations était la littérature. Comme il excellait entre tous ses condisciples, ceux-ci aimaient à lui demander ce qu'il pensait des écrivains du jour, et des modèles en divers genres qu'on mettait entre les mains des élèves. Son sentiment toujours modeste était aussi presque toujours d'accord avec la vérité. S'il lui arriva quelquefois de porter des jugements où l'imagination et l'impression du moment avaient part, il n'avait pas honte plus tard de revenir sur ses pas. C'est ainsi qu'après s'être fait quelque temps l'admirateur enthousiaste des poésies de M. de Lamartine, il avoua volontiers dans la suite qu'il avait poussé l'enthousiasme trop loin.

Quelquefois ses moments de loisir se passaient à combiner des plans de poème, d'histoire, de discours et d'autres compositions littéraires ; et s'il est vrai de dire qu'il sortit de cette joyeuse académie bien des châteaux en Espagne, il est également vrai d'ajouter qu'il en sortit aussi de belles inspirations qui ne furent pas toujours inutiles pour les membres qui la composaient.

Un trait bizarre en ce genre, mais que nous n'omettrons pas, parce qu'il montre combien travaillait l'esprit d'Arondineau, c'est le chimérique projet qu'il fit un jour d'inventer une langue. La langue française ne lui plaisait pas. « Il voulait, » dit un de ses amis qu'il

avait sérieusement associé à cette plaisante entreprise ; « il voulait composer une langue. Il m'entretint de son » idée pendant toute une matinée ; elle devait être très- » harmonieuse, très-régulière. Il entra dans quelques » détails de sa syntaxe dont je ne me souviens point. Le » soir il arriva en classe avec un gros cahier de papier » blanc ; c'était le dictionnaire. Il commença par former » les mots qui sont le plus à l'usage des poètes, et qui » correspondent à ceux-ci : ange, soleil, lune, aurore, » etc. Il me pressa de l'aider, et je forgeai aussi quel- » ques mots ; mais la plus grande difficulté fut de les » retenir ; et lorsqu'il y en eut un certain nombre, il » essaya de les réciter, mais il s'y perdit. Le projet en » resta là. » Et le jeune littérateur reconnut sans peine que son entreprise n'était pas exempte de témérité.

Ce fut vers cette époque qu'un de ses condisciples lança contre lui une satyre qui semble l'avoir fait sortir de son caractère. L'agresseur déjà d'un âge mûr, ne dut pas s'applaudir d'avoir jeté le gant à un jeune poète de 14 ans, qui crut de son honneur d'entrer en lice, et de se venger par des représailles peut-être un peu immodérées. Le duel s'engage, mais duel terrible ; en deux traits de plume la réponse est lancée avec roideur contre l'adversaire qui, nous devons le dire pour l'intelligence du texte, avait le malheur d'être privé d'un œil :

Quel mortel s'introduit dans les sacrés bocages ?
Muses, faites silence, écoutez ses accents.
Faunes, quittez les verts ombrages
Que vous offre le doux printemps.

Mais quoi ! tout tremble. O Ciel! quel son épouvantable !
Non, jamais le Cyclope, avec ses lourds marteaux,
Ne fit d'un bruit plus détestable
Retentir ses brûlants fourneaux.

Est-ce donc là, grand Dieu ! l'illustre satyrique
Qui devait étonner l'univers par ses chants,
Et se flattait des premiers rangs
Dans la carrière poétique ?

L'agresseur voulut répliquer par une chanson où il accusait Arondineau de médisance ; mais il dût encore se repentir d'avoir voulu combattre avec des armes inégales. Arondineau lui répondit par le quatrain suivant :

Votre muse, je sais, m'accuse de médire ;
Mais voyez, Monseigneur, en quelle occasion.
Qui n'écrirait une satyre,
S'il avait lu votre chanson ?

Là finit le combat, combat où l'amour-propre eut sans doute sa part, et dans lequel Arondineau sortit de la règle de modération qu'il suivit toute sa vie, particulièrement dans ses rapports littéraires avec ses amis ; car, loin d y faire parade de son esprit aux dépens de leur amour-propre, il ne cherchait qu'à se soustraire à ces parallèles que les étudiants aiment à établir entre les brillants sujets de leur classe ; il craignait d'obtenir une préférence qui eût pu faire la plus légère peine au cœur d'un rival humilié. Aussi pouvait-on remarquer qu'il se prêtait difficilement au vœu de ses amis, quand, pour des occasions solennelles, on avait recours à son talent. Si quelquefois on le vit condescendre avec joie au désir de ses condisciples, c'était quand il espérait leur obtenir une faveur. Sa muse, amie des congés, autant et plus pour les autres que pour lui-même, se croyait richement payée de quelques instants de travail, quand, en plaidant la cause des écoliers, elle obtenait vacance de classe pour une longue journée. Nous retrouvons dans ses manuscrits une petite pièce qui fut composée dans ce dessein. Mgr. l'évêque de Luçon était venu visiter le petit-séminaire. L'occasion était trop favorable pour

qu'Arondineau ne la mît pas à profit. Chargé de haranguer le prélat, il fit, pour exciter sa noble compassion sur le sort du peuple écolier, un petit discours en vers, où, sous le voile de l'allégorie, il sollicitait pour quelques heures *une mise en liberté*. Le sens de l'allégorie était facile à saisir. Après avoir mis en scène un jeune rossignol rendu par Minerve à la douce liberté qu'il avait perdue, et exprimant à l'aimable déesse sa joyeuse reconnaissance, le poète continuait ainsi :

Du Rossignol captif nous plaignons la disgrâce;
Mais ne sommes-nous pas prisonniers comme lui ;
Confinés tous les jours dans une triste classe,
Adoucie, il est vrai, par un maître chéri,
Mais qui n'est après tout qu'une prison charmante ?
Aujourd'hui, grâce au ciel, une aurore brillante
Nous amène un libérateur
Qui répandra sur nous son insigne faveur.
Quelques-uns enivrés d'un sublime délire
Le porteront d'un vol audacieux
Par delà tous les cieux.
. . . .
Mais notre humble musette apportant à son tour
Le tribut d'un juste hommage,
Célébrera toujours dans son simple langage
Ses bienfaits, ses vertus, ses attraits, son amour.

Il aimait tant à obliger ses condisciples, que volontiers il eut fait souvent leur devoir, s'il n'avait craint de favoriser ainsi la paresse. Tout ce qui eut pu les mortifier, il l'évitait avec le plus grand soin. Ce n'est pas qu'il ne ressentît un secret penchant à cet esprit de critique auquel sont souvent exposées les personnes douées comme lui d'une finesse qui saisit rapidement les plus légers défauts; et il devait lui en coûter beaucoup pour comprimer des saillies sans cesse renaissantes. Ainsi

quand des esprits moins justes que le sien laissaient échapper devant lui des choses inexactes ou choquantes, on s'apercevait facilement à son extérieur des efforts qu'il faisait pour retenir un premier mouvement ; et s'il ne lui était pas toujours possible d'arrêter tout-à-coup cette impression involontaire qui peint sur la physionomie le mécontentement de l'âme , ce n'était jamais l'effet de la suffisance, « c'était le résultat involontaire et simultané d'une répugnance excitée tout-à-coup dans son âme *comme ferait un fer chaud sur la chair.* » Nous lisons les lignes suivantes dans un de nos mémoires : « Il s'a-
» nimait quelquefois beaucoup dans les discussions que
» nous avions sur la littérature ; mais pour mon compte,
» je ne me souviens pas qu'il ait jamais rien dit qui
» pût blesser l'amour - propre des autres et leur
» rappeler sa supériorité. Je me souviens au contraire
» qu'il prenait beaucoup de soins pour ne point nous
» choquer lorsqu'il nous contredisait. Je crus une fois
» qu'il allait relever une sottise que j'avais dite, et dont
» je m'aperçus aussitôt. Je le regardai , et je vis ses yeux
» s'enflammer.... Je me croyais perdu...! mais il ne dit
» rien. J'ai remarqué d'autres fois combien, dans des oc-
» casions semblables , il lui était difficile de contenir son
» premier mouvement : il levait involontairement les
» épaules , et ses yeux s'animaient ; mais il avait bien-
» tôt comprimé cette vivacité. » Pourtant cela ne doit s'entendre que des circonstances où il aurait cru faire de la peine en relevant les défauts des autres ; car il aimait assez à rire et plaisanter quand il y avait matière, pourvu toutefois qu'il ne s'agît pas de défauts d'esprit ; car il disait « que la chose qu'il pardonnait le plus faci-
» lement, c'était de n'avoir point d'esprit. » Aussi le vit-on plus d'une fois mettre en œuvre tout ce que la délicatesse pouvait lui suggérer pour consoler ceux qui avaient à regretter d'être peu favorisés sous ce rapport.

Ce que nous avons vu jusqu'à présent dit assez que l'affection d'Arondineau pour ses condisciples n'était pas chez lui l'effet d'une sensibilité purement naturelle ; mais les traits suivants nous montrent bien son cœur ouvert surtout à la charité chrétienne. « Un jour deux élèves entrent en dispute : la querelle s'échauffe, des paroles mortifiantes sont échangées avec vivacité, et ils se séparent mécontents l'un de l'autre. Arondineau l'apprend, et il songe aussitôt aux moyens de rétablir la bonne intelligence entre les deux ennemis. Il les prend chacun en particulier et leur parle avec tant de douceur et de persuasion qu'il les amène à ce qu'il désirait. Celui qui avait le plus grand tort, consentit à faire les premières démarches, et l'autre se prêta de bonne grâce à une réconciliation qui ne fut jamais dans la suite obscurcie du plus léger nuage. »

Un autre jour, on mit son zèle à une épreuve assez singulière où brillèrent davantage encore sa charité et sa prudence : « On lui amena un condisciple qui feignit l'incrédulité devant lui, et joua si bien son rôle qu'Arondineau se persuada qu'il avait en effet perdu la foi. Aussitôt il essaie de le ramener à de meilleurs sentiments ; l'incrédule résiste. Arondineau redouble d'efforts ; mais l'opiniâtreté de son adversaire est inflexible. Tremblant alors pour son malheur, et craignant d'un autre côté de se compromettre, en soutenant une discussion qu'il sentait au-dessus de son âge et de ses lumières, il change de batteries, laisse là les arguments, et se contente de faire mille amitiés au prétendu incrédule, puis il l'engage à s'adresser à un professeur du séminaire qu'il lui dépeint sous les couleurs les plus séduisantes, et il lui propose d'être son introducteur près de lui. » Il n'en fallait pas tant pour convaincre le jeune controversiste, non pas des vérités de la foi dont il était vivement persuadé, mais de la charité de son vertueux condisciple.

S'il se croyait quelquefois obligé de donner des conseils à des amis qui lui accordaient volontiers un droit dont il n'abusait pas, on remarquait qu'ils étaient toujours pleins d'une sagesse fort au-dessus de son âge. Quelqu'un censurait un jour devant lui certaines pratiques de piété qui lui semblaient minutieuses : « Prends » garde à ce que tu dis, reprit-il avec une pieuse sim» plicité. Mon frère m'a parlé d'un élève qui pensait » comme toi ; il ne prenait point d'eau bénite, et mé» prisait les petites choses : eh bien, le bon Dieu n'a » point béni ses études ; il n'a point réussi dans le » monde.....» Le même lui disait dans une autre circonstance que la lecture de Massillon l'avait beaucoup touché. « Fort bien, reprit Arondineau, il te faut » maintenant lire Bourdaloue. Massillon fait chrétien, » mais Bourdaloue fait solidement chrétien. »

En terminant ce tableau abrégé des rapports d'Arondineau avec ses condisciples, nous ne pouvons nous empêcher de former un désir, celui de voir toutes les amitiés des jeunes gens aussi vraies et aussi pures que celles dont ce vertueux enfant leur offre le touchant modèle. La vie des classes, trop souvent fastidieuse pour eux, leur apparaîtrait pleine de charmes; et comme Arondineau, ils chériraient leur douce captivité, si surtout ils savaient comme lui, en ne voyant que des frères dans leurs condisciples, ne considérer aussi que des pères tendres et dévoués dans les maîtres chargés de leur éducation. Car, si des rapports bien doux unirent Arondineau avec ses compagnons d'étude, des liens non moins précieux ni moins chers à son cœur l'attachaient aussi à ses maîtres. Il s'était accoutumé de bonne heure à voir en eux des amis véritables dont toute l'ambition tend aux progrès et au bonheur de leurs élèves. Aussi n'avait-il aucune peine à leur accorder une pleine confiance.

Nous ne pouvons mieux faire connaître combien ses heureuses qualités l'avaient rendu cher à ses maîtres qu'en citant l'extrait d'une lettre de son professeur de Seconde :

«...... Bien peu de jeunes gens m'ont donné autant de » satisfaction par leur caractère et leurs bonnes qualités. » Il y avait en lui quelque chose que je n'ai retrouvé » dans aucun autre : c'était une candeur admirable. » Cette belle qualité donnait une grâce naïve et presque » enfantine à tout ce qu'il faisait, et prêtait à ses moin- » dres conceptions comme à toutes ses actions un char- » me inexprimable. On voyait empreint sur son front » cet air d'innocence, de tendresse, de confiance et de » vérité, qui imprime aux traits quelque chose de cé- » leste. Sans défiance, sans soupçon, sans détour, tout » ce qu'il faisait, tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il dé- » sirait, il l'exprimait avec la simplicité la plus aimable » et la plus touchante. N'était-ce pas là le cachet d'une » belle âme, et le présage des plus heureuses quali- » tés?..... C'est un bonheur pour moi que de pouvoir » joindre ma voix au concert si unanime d'éloges et de » regrets dont il est l'objet, et c'est aussi une dette que » je dois payer à la douce mémoire d'un jeune homme » qui aurait été l'ornement de l'Eglise, si la bonté de » Dieu n'eût pas jugé qu'il fallait l'enlever à la terre, » parce qu'il était mûr pour le ciel. »

Plein d'une respectueuse déférence pour la volonté de ses maîtres et leur système d'éducation, Arondineau se faisait un honneur de justifier leurs vues, s'il en était besoin, auprès de ces élèves au ton tranchant, qui ne se font aucun scrupule de blâmer dédaigneusement ce qu'ils ne comprennent pas, ou ce qui n'est point en harmonie avec leurs goûts. Ainsi ne pouvait-il cacher la peine qu'il ressentait, lorsque certains esprits critiques jetaient un vernis de ridicule sur une pieuse pratique

recommandée par les supérieurs aux élèves ecclésiastiques, celle de consacrer le matin leur quart-d'heure de récréation à méditer quelques vérités chrétiennes. Pour lui ce fut avec joie qu'il s'imposa ce léger sacrifice; plus tard nous le verrons en recueillir les fruits.

Cependant, nous l'avouerons, Arondineau laissait encore quelque chose à désirer : son bon esprit et son bon cœur ne l'avaient pas entièrement délivré des légèretés dont nous avons parlé plus haut, et sa vertu n'était pas sans aucune ombre. Mais on retrouvait en lui un esprit de déférence et de délicatesse pour ses maîtres, jusque dans les rencontres où, jeune encore, il oubliait par fois cette règle de silence qui n'était pas pour lui une légère mortification. Toujours la faute était suivie d'un prompt et salutaire remords. Il recevait d'ailleurs la réprimande de si bonne grâce que cela seul était capable de faire oublier le délit. S'il avait à s'excuser, il attendait, pour le faire, le temps des récréations pour ne pas troubler l'ordre de la classe ; et après avoir discuté avec esprit et enjouement, et jamais d'un air récalcitrant ou irrité, il revenait gaiement accomplir sa punition par quelques vers toujours d'un excellent goût, et souvent agréablement malins.

« Les professeurs aimaient tant ses petits chefs-d'œu-
« vre, que, quand ils voulaient réprimer les légères sail-
» lies d'un esprit si ardent, ils lui ordonnaient de faire
» un quatrain qui, pour l'ordinaire, était charmant.
» Son professeur de 3e rapporte que, lui ayant un jour
» commandé de mettre en vers deux versets de l'Evan-
» gile, il lui composa sur-le-champ dix ou douze beaux
» vers latins, et à peine s'écoula-t-il un quart-d'heure
» entre la sentence et l'exécution. »

On ne sera pas fâché de voir comment il savait charmer sa douleur dans ce genre de composition, assez

connu en termes de collége, sous le nom de *Pensum*. En voici un échantillon :

Que je crains un homme à lunettes !
Il va vous lorgner en tout lieu.
Voyez-vous blanc, il verra bleu ;
Un vire-main, un petit jeu,
Un fétu, le bruit des fourchettes
Le met aux aguets : ah ! grand Dieu !
Que je crains un homme à lunettes !
Il va vous lorgner en tout lieu.

Il serait injuste de dire qu'Arondineau partageât l'indolence de ces élèves qui voudraient pouvoir fermer toujours l'oreille aux sons importuns du réveil-matin, et ne peuvent s'arracher que lentement et à regret à la mollesse de l'oreiller. Un jour pourtant il crut, à tort, avoir besoin de prolonger son sommeil au-delà de l'heure du lever ; il fut sourd à la cloche fatale, et en dépit du réveil-matin, il dormit outre mesure. Par malheur la visite du dortoir fut faite, et le ronfleur pris en flagrant délit, fut condamné, pour réparer sa faute, à faire en vers latins l'éloge du sommeil. On trouvera parmi les pièces imprimées à la fin le charmant *Pensum* qu'il fit en cette occasion.

Ce sont là sans doute les détails les plus défavorables que nous ayons à donner sur la vie d'Arondineau; et ici encore, on peut le dire à sa louange, si, par une suite de la légèreté de son âge, il mérita quelquefois des punitions, jamais au moins ces punitions ne l'aigrirent contre ses maîtres. Il se montrait toujours à leur égard aussi gai et aussi prévenant. Ses lettres, expression fidèle de ses véritables sentiments, font son plus bel éloge sous ce rapport. On y peut voir avec quelle ingénuité il avoue lui-même les bons effets que produisaient en lui des punitions qu'il ne regardait point comme injustes. Il écrivait un jour : « Je ne cause guères depuis quelque temps à l'é-» tude, car j'en avais été trop puni durant quelques

» jours.... cela m'a fait ouvrir les yeux.... Je suis dans le » dortoir de M. T*** qui est un brave homme, car il ne m'a » pas encore puni, quoique je le mérite assez souvent. »

Toutes les fois qu'il raconte ses petites mésaventures, c'est avec la plus aimable franchise : pas un mot pour alléguer de mauvaises excuses, ou manifester des sentiments d'animosité contre ses maîtres. Il s'y plaît au contraire à en parler toujours dans les termes d'une estime affectueuse. Il saisissait avec avidité tous les moyens de leur témoigner combien son cœur leur était reconnaissant. Il mettait à célébrer leurs fêtes un empressement qui leur est encore d'un doux souvenir. Chaque fois qu'elles revenaient, sa muse semblait de plus en plus féconde à chanter un sujet, où, pour être éloquent, il n'avait qu'à laisser parler son cœur. Aussi les chants qui lui furent inspirés par son amour pour ses maîtres, ne sont pas les moins belles de ses petites productions. Il était encore fort jeune, lorsqu'il fit pour son professeur de Troisième une églogue où il sut allier à la simplicité d'un langage sincère la délicatesse du compliment. On y lisait ces vers :

MYRTIL ET LYCIDAS.

MYRTIL.

Quel beau jour, Lycidas! mon frère, quel beau jour!
Nous allons à Daphnis témoigner notre amour.
Quand j'y pense, mon cœur palpite d'allégresse ;
Fêter le bon Daphnis, couronner sa tendresse,
Quel bonheur!.......................

LYCIDAS.

Comme la violette au fond des noirs buissons
Aime à cacher ses attraits et ses dons,
Ainsi Daphnis couvre ses actions
Du voile de la modestie.

MYRTIL.

La violette voit tous ses soins superflus ;

Par son odeur elle est trahie,
Et Daphnis l'est par ses vertus.

LYCIDAS.

Je ne puis rien, Myrtil, tu sais mon ignorance.
Aimer Daphnis, voilà mon unique science.

Il offrit plusieurs fois un hommage semblable à ses présidents de dortoir et d'étude. Il raconte lui-même qu'un jour, veille de St-Yves, au retour d'une promenade, il se souvint avec un de ses condisciples que St-Yves était le patron de leur président de dortoir. Ce professeur était un homme d'un caractère doux et joyeux, d'un abord facile, et qui était chéri de tous les élèves. Vite on improvise trois compliments pour les trois amis; mais laissons Arondineau raconter lui-même. Il écrit à son frère : « C'est aujourd'hui la fête de M. L***
» qui, comme tu le sais, est le maître de notre dortoir. Il
» s'appelle Yves. B*** et moi nous y pensâmes hier en
» revenant de promenade, et nous résolûmes de la lui sou-
» haiter. Nous voulions de petits compliments; mais
» c'était bien tard s'y prendre. Cependant nous nous
» mîmes à chercher des pensées sinon belles, du moins
» plaisantes, et nous sommes parvenus en riant et folâ-
» trant à faire deux compliments pour nous et un troi-
» sième pour A***, mon bon ami et le meilleur enfant
» du monde, si tu n'y étais pas. Le soir nous allâmes
» dans la chambre de M. L***, et lui récitâmes nos
» compliments qui l'ont fait bouler de rire. Voici ce-
» lui d'A*** :

Dans les transports de l'allégresse,
Bon Yves, nous venons fêter votre tendresse;
Et notre amour n'a pas *besoin*
De votre *Réveil-matin*.

» Celui de B*** :

Avant que mon cœur vous oublie

Je jure qu'on verra le bonhomme Hérisson (1),
Oubliant sa logique et sa géométrie,
Soutenir hautement qu'un carré fait un rond.

» Le mien était conçu en ces termes (M. L*** fait la » quête pour les pauvres en sa calotte) :

Votre calotte a fait la quête :
Elle était pleine de gros sous ;
Mais quand elle est sur votre tête,
Elle est plus riche de beaucoup.

» Excuse la négligence des rimes.

» Adieu. Ton petit frère. »

Le cœur reconnaissant d'Arondineau était comme un calendrier fidèle qui lui rappelait exactement les douces époques où il pouvait offrir son tribut d'amour à des maîtres qu'il chérissait. Il était ingénieux à rendre inutile le soin que prenaient des maîtres modestes pour lui cacher leur nom. Ainsi son industrieuse tendresse lui fit-elle découvrir le nom de son professeur de Seconde, après plusieurs tentatives infructueuses. On était à la veille de la fête ; mais le jeune poète qui n'était jamais plus rapide à la composition que lorsqu'il s'agissait de satisfaire un besoin de son cœur, hâta sa plume ; et il eut encore le temps de faire avec une délicatesse qui ne se ressentait guères de la promptitude de l'exécution, plusieurs chansons et compliments dont nous citerons seulement les strophes suivantes :

Je reposais dans le bocage,
Quand, par un rêve fortuné,
Des cheveux blanchis du vieil âge
Mon front se vit environné.

Du sein de la sombre vieillesse,
Attendri, je portais les yeux

(1) Ancien professeur de mathématiques de la maison.

Sur le beau ciel de ma jeunesse,
Et je comptais mes jours heureux.

Pouvais-je, en ce rêve agréable,
Penser au printemps de mes jours,
Sans penser à ce père aimable
Qui fait ma joie et mes amours?
. . . .

A ces souvenirs pleins de charmes
Que je repassais tour à tour,
Je m'éveillai baigné de larmes,
De larmes de joie et d'amour.
Ce rêve n'a point du mensonge
La séduisante illusion;
Souvent Louis d'un si beau songe
Nous donnera l'occasion.

Cette même année, le jour de la fête du Supérieur, il fut chargé par ceux de sa classe d'être l'interprète de leurs sentiments près de celui qui leur prodiguait tant de soins. Ici encore, comme il trouvait la matière abondante et selon son cœur, il n'eut pas de peine à obtenir de sa muse un grand nombre de vers qui malheureusement n'ont pas été conservés. Pour suppléer cette perte, nous transcrirons une lettre dans laquelle il donne des détails assez piquants sur cette joyeuse fête de famille :

« Mon cher frère, si j'ai un peu tardé à t'écrire, tu » n'y perdras rien. Il faudrait un volume pour décrire » toutes les circonstances de la fête que nous célébrâ- » mes dimanche, et les plaisirs que nous a offerts la » promenade du lendemain. C'est dans la chambre de » M. Sagory qu'on a débité les compliments et chanté » les chansons. Toutes les classes s'y rendirent successi- » vement après Vêpres. Presque toutes avaient des ins- » truments (je veux dire les hautes classes); la nôtre » seule en manquait, mais on l'en a trouvée bien com-

» pensée par les compliments et les chansons qui ont
» beaucoup plu aux assistants. Les premiers comme les
» dernières étaient au nombre de trois ; on les a récités
» et chantées alternativement. Je n'avais qu'une chan-
» son qui a été chantée la dernière ; l'air en était fort
» beau ; quant à la composition, on l'a peut-être trou-
» vée plus belle qu'elle n'était. Je te la citerais, si elle
» était digne d'être citée. Les Septièmes avaient des
» compliments d'un genre tout nouveau sur les règles
» du Rudiment ; en voici quelques-uns : En allant je
» dirai : *Eo ad patrem*, et quand je reviendrai : *Redeo*
» *à patre.* Si de quelqu'un je pouvais dire : *Magis pius*
» *quàm tu*, aussitôt je devrais lire : *Mirabile visu.* Par
» là tu peux juger des autres. C'était M. leur profes-
» seur qui en était l'auteur. Après avoir complimenté
» ainsi le bon Stanislas, de retour sur nos terrasses,
» nous avons couru, chanté, dansé à n'en pouvoir plus.
» J'avais mal à la tête ; mais je n'allai pas le dire en un
» si beau jour; au contraire, je fus toujours en mouve-
» ment, tantôt dansant une ronde, tantôt chantant une
» chanson : la voix et les jambes ne me manquèrent
» point. Enfin l'heure du souper arrivée, nous nous
» rendîmes au réfectoire. Quand un estomac modeste
» pût être satisfait, la porte du réfectoire des grands
» fut ouverte, afin qu'on entendît leurs chansons, où
» régnait, tant dans l'air que dans les paroles, la plus
» vive allégresse. Pendant qu'elles étaient chantées, on
» abaissait peu à peu une couronne suspendue sur la
» tête de M. Sagory ; quand elle fut entièrement tom-
» bée, les cris de *vive Stanislas* ! retentirent de toutes
» parts, et les couplets qu'on chanta à la fin du souper
» furent souvent interrompus par ces acclamations.

» Mais ce qui arriva hier, a effacé tout ce qui était
» arrivé dimanche. Depuis long-temps nous avions ouï dire
» que M. Sagory saurait bien nous consoler de la perte

» de la sortie ordinaire. Des professeurs avaient an» noncé qu'il y aurait des choses extraordinaires, mais » l'on ne savait à quoi s'en tenir. Figure-toi notre em» pressement universel à courir dans les bois pour voir » ce qui nous y attendait ! Mais quelle surprise pour » les grands de voir un jeu de Perrot, un billard, des » vélocipèdes, un carrousel ! et pour les moyens, de » posséder aussi ce dernier objet ! Quelle ardeur ! Quel » empressement à jouer à tous ces jeux ! Aussitôt on se » met en rang, on court, on veut monter sur le car» rousel ; à peine peut-on souffrir qu'on ait des devan» ciers, des successeurs. Pour moi, j'y allai sept ou » huit fois.

» Cependant l'heure de dîner arrive. Quel plaisir » nouveau ! quel nouvel étonnement ! Des tentes dres» sées sous une charmille où le zéphir répandait une » aimable fraîcheur ; au milieu, une belle table entou» rée d'une compagnie encore plus belle que formaient » tous les maîtres de notre séminaire et plusieurs prê» tres étrangers. Nos tables étaient alentour à quelque » distance. Déjà la soupe était servie, l'on commençait » à manger, quand tout-à-coup l'on vît entrer par le » fond de la charmille des acteurs déguisés en paysans » au milieu desquels était un Magister. Tous avaient de » longues perruques de filasse qui s'agitaient sur leurs » épaules. Ils étaient au nombre de six. Aussitôt on fait » silence, on dresse une oreille attentive, on se lève, » *pendet quisque ab ore loquentium.* Le Magister, cra» chant à tort et à travers le latin et les sentences, fait » un long compliment ; les paysans chantent de petites » chansons naïves et causent avec le Magister. Je n'au» rais pas fini de sitôt, si je voulais te raconter toutes les » beautés de cette petite pièce. Le plus bel éloge que » je t'en puis faire, c'est de dire qu'on l'a préférée au » dîner quoiqu'il fût excellent.

» Le plaisir que nous avons eu hier m'aurait consolé
» du manque de sortie, s'il était pour moi un plaisir
» comparable à celui qu'on goûte auprès d'un bon frère.
» L'autre jour, je réfléchissais sur les faveurs que nous
» a faites le Ciel : j'ai trouvé beaucoup de points sur les-
» quels tu lui dois plus que moi ; mais un m'a frappé,
» dont je ne pourrai jamais lui rendre de dignes actions
» de grâces : c'est qu'il m'a donné un frère bien meil-
» leur que le tien. Pries donc le bon Dieu, afin d'avoir
» un frère comme j'en ai un. Adieu, je me porte bien.

» Ton frère, ton ami, P. L. Arondineau. »

Ce fut surtout en Rhétorique que son bon cœur le rendit inventif et habile à fêter ses maîtres. Le jour du premier de l'an, on admira avec quelle délicatesse de sentiments il sut faire ressortir la sollicitude du protecteur de leur enfance dans un compliment d'une idée aussi heureuse que nouvelle. Il suppose dans le compliment intitulé *Les Heures*, que chacunes d'elles passent successivement au-dessus de la demeure de ce Supérieur bien-aimé, et, ravies de le voir s'occuper sans cesse du bonheur de ses enfants, viennent dire tour à tour ce qu'elles ont vu des œuvres continuelles de sa tendresse pour eux. Il avait donné le plan de cette ingénieuse composition ; mais, comme il l'exécuta de concert avec plusieurs de ses condisciples, et que d'ailleurs il est besoin de nous borner, nous omettrons de la citer ici, aussi bien que le charmant compliment adressé à son professeur de Rhétorique et plusieurs autres productions du même genre et de la même époque.

Une circonstance cependant approchait où notre jeune poète devait se surpasser. Cette époque qu'il avait toujours vue arriver avec un nouveau plaisir, cette fête du Supérieur, que tant de fois il avait embellie de ses chants, il allait la célébrer encore ; mais c'était pour la

dernière fois qu'il lui était donné d'y faire entendre les doux accents de la reconnaissance. Cette circonstance sembla donner un nouvel essor à sa brillante imagination. Il se fit un devoir d'en déployer toutes les ressources pour contribuer à l'éclat de la fête ; et ce fut sous l'impression de ce vif sentiment de gratitude et d'amour dont il était électrisé, qu'il fit sa belle allégorie du *Gondolier*. Le soir, veille de la St-Stanislas, le Supérieur du petit-séminaire est agréablement surpris de se voir tout-à-coup environné d'un groupe d'enfants joyeux, qui se rangent en cercle autour de lui, comme pour lui former une couronne. Alors, au nom de tous, Arondineau, d'une voix émue, ouvre la fête par sa touchante allégorie. Il débitait le récitatif, et un chœur l'entrecoupait en symphonie.

ALLÉGORIE. — Le Gondolier.

Un jour bercé par un songe tranquille,
Je fus soudain transporté dans une île
Que l'Océan ceint de ses plis d'azur ;
Ce beau séjour ne connaît point d'orages,
On ne voit point de ténébreux nuages
Mettre un bandeau sur son ciel toujours pur.

Des champs d'Eden n'enviant point les charmes,
D'heureux mortels y vivent sans alarmes
Dans les détours d'un bosquet enchanteur.
Cette île a tout ce que nos sens admirent ;
Pour elle aussi tous les hommes soupirent :
Cette île, amis, c'est l'île du bonheur.

Mais avant d'arriver à ce lieu de délices,
Il faut avoir des flots affronté les caprices,
Et l'orage y gronde toujours !
La foule des humains se presse sur les rives ;
Des Gondoliers sont là : leurs barques fugitives
Fendent les vagues dans leur cours,

Comme un ange de paix, un d'eux à sa nacelle
Appelait par ses chants les jeunes passagers ;
Depuis quinze ans déjà, le Ciel des noirs dangers
Défendait sa barque fidelle :

BARCAROLLE.

Air des Gondoliers

Enfants, loin du rivage, } *Bis.*
Ne craignez point l'orage ;
Venez prendre passage (*Bis.*)
Sur mon bord enchanteur ;
Venez prendre passage
Pour l'ile du bonheur.

REFRAIN.

La Croix est ma boussole, } *Bis.*
Je me ris des dangers :
Venez dans ma gondole,
O jeunes passagers !

De ces trompeurs frivoles } *Bis.*
Méprisez les paroles.
Ah ! fuyez leurs gondoles, (*Bis.*)
Ils outragent les Cieux ;
Ah ! fuyez leurs gondoles,
Vous mourriez avec eux.
La Croix, etc.

Lorsque la foudre tonne, } *Bis.*
Que gondolier frissonne,
Je prie, et la Madone (*Bis.*)
Protége mon esquif;
Je prie, et la Madone
Me sauve du récif.
La Croix, etc.

Vers cette île si belle } *Bis.*
Je conduis ma nacelle ;
Un Ange de son aile, (*Bis.*)
Depuis quinze ans déjà,
Un Ange de son aile
Toujours la protégea.
La Croix, etc.

Les uns méprisaient ces discours;
Et sur des barques couronnées
Avec des fleurs empoisonnées,
Ils allaient exposer leurs jours.
Mais d'autres, lui prêtant une oreille attentive,
Suivaient un si bon gondolier.
Les nacelles bientôt abandonnent la rive :
Grand Dieu! c'est l'heure du danger!

Le tonnerre gronde,
Quels brillants éclairs!
Une nuit profonde
S'épaissit sur l'onde;
Sortis de leurs fers,
Les vents, dans les airs,
Accourent en foule,
Et leur souffle roule
La vague des mers.

Alors les gondoliers, vaincus par la tourmente,
Voient leurs esquifs sombrer avec leurs passagers,
Ou bien sans gouvernail sur l'onde bouillonnante
Se briser contre les rochers.

Mais celui qui chantait sur le bord du rivage,
Au milieu du péril, au Ciel levait les yeux;
La barque surnageait sur le gouffre écumeux,
Et si le gouvernail, emporté par l'orage,
Echappait à sa main,
Un Ange le prenait et lui rendait soudain.

On entendait de sa gondole
Les cris qui s'élevaient des barques d'alentour;
Leurs passagers s'abîmaient tour à tour;
Soutenus quelque temps par un effort frivole,
Ils disparaissaient sans retour.

Et lui pourtant, au bord de l'île enchanteresse,
Arrivait avec ses enfants
Qui saluaient le port par leurs cris d'allégresse.
Passage fortuné! vifs transports! doux accents!
Du tendre gondolier vous chantez la sagesse,
O passagers reconnaissants!

ROMANCE.

AIR : *Qu'elle passe vive et légère.*

Maintenant, à la barcarolle
L'hymne d'amour doit se mêler.
Ah, sois béni, dans ta gondole,
Sois béni, tendre gondolier!

C'est toi dont la nacelle
Nous fit, malgré les vents,
De cette île si belle
Toucher les bords charmants.
Maintenant, etc.

A ta main protectrice
Est dû ce beau séjour;
Pour un si doux service,
Gondolier, quel retour!
Maintenant, etc.

Voudrais-tu des guirlandes,
Des festons enlacés?
Non, gardez ces offrandes,
Non, ce n'est pas assez.
Maintenant, etc.

Faut-il perles d'Aurore,
Rubis et diamants?
Non, il faut plus encore
Pour des soins si touchants.
Maintenant, etc.

Faut-il pierre argentine,
Vases d'ivoire et d'or?
Faut-il brillante hermine?
Non, il faut plus encor.
Maintenant, etc.

Pour prix de tes mérites,
Faut-il parfums et fleurs?
Non, non, nous sommes quittes,
Il ne faut que nos cœurs.
Maintenant, etc.

Comme ce gondolier, sur l'océan du monde,
Votre main nous conduit, ô tendre bienfaiteur,
A l'île du bonheur!
Délivrés par vos soins de la fureur de l'onde,
Où tant d'autres, hélas! ont trouvé le malheur,
Nous chantons, sur le bord, les bienfaits d'un bon père.
Pour ces bienfaits, point de salaire,
Aucune offrande sur la terre,
Aucune, excepté notre cœur!

La journée du lendemain vit continuer la fête avec un intérêt nouveau. La grande salle de la maison de campagne fut ornée, sinon avec magnificence, du moins avec une simplicité charmante. Le goût pur et naïf des écoliers reconnaissants avait seul présidé à cette décoration de verdure et de fleurs, où la mousse et le buis, s'unissant avec art, tantôt couraient sur la muraille en légers festons, et tantôt formaient avec grâce des espèces de lustres champêtres. On y voyait aussi des inscriptions en langues différentes, où de jeunes mains avaient tenté de formuler avec des fleurs deux sentiments bien doux : AMOUR et RECONNAISSANCE. Mais ce qui contribua le plus aux plaisirs de la fête, ce furent sans contredit les chants joyeux dont on célébra les bienfaits d'un père.

On avait réservé, pour couronner la fête dans l'après-midi, une petite pièce qui ne pouvait manquer de piquer la curiosité des élèves. C'était un drame avec son théâtre, son appareil magique, et ses personnages en brillants costumes. Arondineau avait encore donné l'idée de ce drame intitulé : *Le Chevalier* ou *le Retour*. Il en avait composé les plus longues et les plus belles scènes. La citation d'une pièce de cette étendue serait ici un hors-d'œuvre, nous nous contenterons de remarquer que ce petit drame, qui n'est pas exempt de tout défaut, et où l'on désirerait peut-être un peu plus d'intérêt, n'est pas cependant sans mérite pour un auteur de 16

ans. Le plan et toute la conduite de la pièce, une poésie où respire la plus touchante sensibilité, la facilité à reproduire le même sentiment sous mille formes diverses, tout cela révèle un talent supérieur, un développement d'imagination qu'on ne rencontre pas tous les jours chez les jeunes humanistes. Aussi la représentation se termina-t-elle au milieu des applaudissements unanimes d'une joyeuse assistance, où l'on voyait des maîtres jouissant avec délices d'avoir trouvé dans leurs élèves des cœurs aussi reconnaissants, et des élèves ravis d'avoir pu être agréables à leurs maîtres. « Longtemps après cette fête, on aimait encore à s'entretenir des souvenirs de cette belle journée. Chacun avait travaillé de son mieux à l'embellir ; mais on peut dire que nul n'y avait contribué autant qu'Arondineau, sur lequel roulèrent presque toutes les compositions poétiques. »

En parlant des relations de notre intéressant jeune homme avec toutes les personnes qui environnèrent son enfance, il semblerait naturel de dire quelque chose de ses rapports avec un père et une mère qui ne vivaient que pour leurs enfants ; mais ces relations sont restées ensevelies dans le secret du parloir. Ses parents venaient le voir à Nantes toutes les semaines ; ce qui explique comment les mémoires manuscrits ne nous offrent aucun vestige d'une correspondance qui s'entretenait de vive voix. Ce que nous pouvons dire, c'est que les jours où il devait recevoir leurs visites, étaient pour lui des jours de bonheur. Il les attendait avec cette impatience qui compte tous les instants, et souffre du plus léger retard. Paraissaient-ils, il volait dans leurs bras avec cette expression de joie difficile à rendre, mais que comprend toujours avec délices le regard d'un père ou d'une mère. Il n'avait rien de caché pour eux, et, pour leur faire quelque plaisir, il entrait avec eux dans

tous les détails qui pouvaient les intéresser, leur racontant avec simplicité ses succès, ses espérances ou ses craintes; et toujours plein pour eux de l'humble soumission d'un fils, il recevait leurs conseils avec la plus grande docilité.

On retrouve cette même docilité dans ses fréquentes relations avec son frère ; et ici, nos mémoires nous présentent un assez grand nombre de traits que nous sommes heureux de pouvoir offrir au lecteur. On a déjà vu quelque chose de ce doux commerce d'amitié qui unissait les deux frères. Il forme un des plus intéressants épisodes de la vie que nous écrivons.

M. Paulin Arondineau, jeune ecclésiastique dont nous aimerions à dire ce que nous en pensons, si sa modestie ne nous l'interdisait, achevait au grand-séminaire de Nantes ses cours de Théologie, à la suite desquels il devint professeur de Physique, pendant que son frère poursuivait ses études au petit-séminaire. L'âge de M. Paulin, les brillants succès qu'il avait obtenus dans ses cours, et plus encore ses vertus, lui avaient acquis sur son jeune frère une douce autorité à laquelle celui-ci déférait d'autant plus volontiers qu'il aimait éperdument son aîné. Il l'avait pris pour modèle et pour maître dès ses plus tendres années : il avait coutume de dire *qu'il voulait devenir prêtre comme son frère, savant comme son frère, et pieux comme son frère.*

La confiance qu'il avait en lui ne connaissait point de bornes. Il lui ouvrait son cœur avec un abandon plein de charmes, épanchait son âme dans son âme, lui révélait tous ses secrets, ses joies innocentes, et quelquefois ses peines d'un jour. Aussi disait-on de lui : « Qu'il » ne voyait que par les yeux de son frère, que, si son » frère désapprouvait une chose, c'était assez pour que » lui-même refusât de l'approuver. » Rien n'était touchant comme de l'entendre dire d'un ton contrit et humilié : « Je ne ferai plus désormais telle ou telle chose ;

» mon frère me l'a défendu..... Il m'a dit qu'il y aurait
» du danger à continuer, et que cela ne pouvait servir
» à un prêtre. » Ainsi montrait-il envers lui l'humble et touchante docilité d'un enfant à l'égard de son père. Il s'était avisé une fois, par un pur esprit d'enfantillage, de faire tailler ses cheveux dans le goût du jour, et de leur donner une tournure à la mode : son frère vint le voir sur ces entrefaites, et s'apercevant de la nouveauté de sa coiffure, il affecta à son égard une indifférence qui lui fut un reproche. Au lieu de s'entretenir cordialement avec lui selon sa coutume, il tint conversation avec des étrangers pendant tout le temps que dura sa visite. Pierre devina sans peine la cause d'une froideur si inaccoutumée ; il comprit la leçon, se tint pendant la séance dans l'humble attitude d'un patient repentant, et ne se retira qu'avec la ferme résolution de ne jamais apporter à sa chevelure un soin qui lui avait coûté si cher.

Comme ils n'habitaient pas la même maison d'éducation, leurs entrevues étaient assez rares, et leurs relations s'entretenaient le plus souvent par lettres. On ne sait le nombre de celles que le jeune Arondineau écrivit à son frère. Il goûtait tellement cette douce correspondance que la moindre occasion lui mettait la plume à la main, et lui dictait des épîtres charmantes où ses études revenaient presque toujours. « Notre profes-
» seur, » écrivait-il un jour, « nous lit un voyage dans
» l'Asie, écrit à peu près dans le style de M. de Châ-
» teaubriand : je m'applique beaucoup au petit résumé
» que nous sommes obligés d'en faire, et c'est quelque-
» fois avec succès ; on peut par là s'exercer très-avanta-
» geusement à écrire..... Mais quelle chute déplorable
» m'arrête au milieu de mes victoires ! Je m'étais élevé
» assez haut sur l'aile du génie, et voilà que, nouvel
» Icare, ma chute devient aussi déplorable que mon
» élévation avait été glorieuse. Mais pourquoi tant de

5

» périphrases pour dire que j'ai été le 12e ? Je ne laisse » pas néanmoins d'être le 1er en excellence, et j'espère » que la prochaine composition vengera ma honte et » mes malheurs. »

Rien ne pouvait altérer la vive affection qu'il avait pour son frère. Sans cesse il en était occupé dans son cœur ; il en parlait souvent à ses amis, il le recommandait à leurs prières, quand il se trouvait dans quelque circonstance importante, comme celle d'une ordination, et l'on doit bien penser qu'il ne lui épargnait pas les siennes ; c'est ce qu'il lui proteste souvent dans ses lettres. « Je prie pour toi, et ce n'est pas te faire injure » de te dire que c'est afin que tu deviennes meilleur, » puisque l'Esprit Saint a dit : *Que celui qui est saint, se* » *sanctifie encore davantage.* » — « Je ne te souhaiterais » rien, » lui dit-il ailleurs, « si je n'avais lu un passage » de l'Ecriture, qui dit : *Qui sanctus est, sanctificetur* » *adhuc.* Mais, en conséquence de cette maxime, je » souhaite pour toi que, continuant à marcher à grands » pas dans la carrière de la vertu et des sciences, tu sois » ministre de J.-C. dans le ciel, après l'avoir été sur la » terre. Adieu, ton frère. Ce mot dit tout. »

Une des plus grandes joies qu'on pût lui procurer, c'était de lui parler de son frère, de lui donner des nouvelles de son frère. Tardait-il à recevoir de ses lettres ? mille inquiétudes se pressaient dans son âme, et c'était pour lui comme une nécessité de le provoquer, par de tendres reproches, à rompre un silence qui lui causait tant de peine : « Ce n'est pas un délice, » lui écrivait-il une fois, « de parler à un sourd, ni d'écrire à quel- » qu'un qui ne vous répond pas. Jusqu'ici, j'avais ex- » cusé ta négligence, je me disais : Son encre est peut- » être gelée ; car je ne doute point que ton cœur, com- » me le mien, ne soit plein d'amour pour un frère. » Mais, maintenant que la chaleur bienfaisante du soleil

» a dissipé les rigueurs de l'hiver, quel prétexte peux-
» tu alléguer ? Est-ce qu'un homme absorbé dans les
» sublimes méditations de la Physique et de la Théologie
» ne peut plus descendre à un entretien familier ?......
» Mais la leçon est assez longue et donnée avec assez de
» liberté ...... »

Devenu professeur, M. Paulin Arondineau put rendre plus fréquentes ses visites au petit-séminaire, au grand contentement de son cher petit Pierre qui les trouvait toujours trop courtes ou trop rares. L'impatience qu'il avait de s'entretenir tête-à-tête et cœur à cœur avec lui le faisait revenir souvent à des plaintes touchantes et aimables : « Je souffle dans mes doigts pour t'écrire ;
» cependant je ne vois pas ce qui a pu t'empêcher de
» me répondre. Le froid ? — Tu as du feu. — La fièvre ?
» — Je ne crois pas qu'elle ait eu le malheur de te re-
» prendre, sans quoi je la trouverais plus haïssable
» que jamais. Réponds-moi donc, je t'en prie, ou viens
» me voir : j'ai grand besoin de toi... Tu viendras, je
» pense, dès demain : aussi bien M. le supérieur m'a-t-
» il dit que tu étais bien méchant, de n'être pas encore
» venu me voir. Viens-donc... Je finis en me recom-
» mandant à tes prières, en t'avertissant de la retraite
» de mes engelures et de mon rhume, et du moins d'ac-
» cès qu'a près de moi la migraine. Continue à te pas-
» ser de la fièvre et tu me feras plaisir..... »

Etant allé lui-même plusieurs fois pour le voir à la maison de Philosophie, il se vit avec douleur frustré du plaisir qu'il s'y promettait. Son frère était absent. Voici de quelle manière il s'en plaint : « Quelle horrible
» fatalité m'empêche de te voir toutes les fois que je
» vais frapper à ta porte. Je ne doute pas que tu n'aies
» songé à mes mésaventures. Mais ce n'est pas le tout.
» Il faut que tu répares, autant que possible, cet in-
» convénient. Si l'intention est réputée pour le fait,

» j'ai le mérite de t'aller voir, mais je n'en ai pas le » plaisir. J'espère que tu me procureras, sinon celui » de t'aller voir, du moins celui de te voir. »

On conçoit combien les vacances devaient être pour cet enfant un temps de délices, puisqu'elles lui procuraient la société d'un frère qu'il aimait comme un autre lui-même. Il apprit un jour à l'approche des vacances que son frère se disposait à aller passer plusieurs semaines chez M. le curé d'Avessac, paroisse assez éloignée de Basse-Goulaine. A la première nouvelle de cette fâcheuse détermination, il lui écrit une lettre dans laquelle on lit ce passage plein de sentiment et d'adresse : « Hier, j'aurais eu le bonheur de te voir, si tu n'eusses » été en promenade. Mais j'espère que tu ne manqueras » pas de venir au petit-séminaire un de ces jours, et » sans délai. Comme tu te disposes à partir dès samedi » pour Avessac, je ne pourrais te voir avant ton départ. » Et puisque Avessac se trouve ici, je vais te dire quel» que chose sur le voyage que tu veux y faire. Je crois, » non pas moi seul, mais bien des personnes sensées, » je crois que c'est un voyage inutile et peu convenable. » Inutile, parce que si tu n'y allais pas, M. le curé » d'Avessac viendrait lui-même à Basse-Goulaine ; peu » convenable, parce que, pour une chose inutile, tu » prives tes parents et tes amis du plaisir de ta pré» sence qui leur est si chère. L'importun jaseur ! vas-tu » dire, en lisant le présent article. Est-ce à lui de me » donner des conseils ? ne suis-je pas son aîné? ne parle » pas si haut, bon frère. Si mon avis ne te plait pas, » songe au motif qui me l'a dicté. Adieu, je t'aime en » frère. » Il paraît que ses efforts furent inutiles. Il eut beau plaider sa cause et la motiver d'après son cœur, le voyage eut lieu. Pendant le séjour de son frère à Avessac, il en reçut une lettre à laquelle il répondit en ces termes : « Ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir ;

» mais j'ai été étonné de voir que tu n'y parles point de » retour. Cependant bien des motifs t'engagent à reve- » nir au plus tôt. Sans parler du plaisir que tu nous » ferais, tu pourrais aider M. le curé de Basse-Gou- » laine, qui vient de tomber malade. Ne l'oublie pas » dans tes prières. L'espoir des vacances m'avait pro- » mis un plaisir extrême, mais le peu de temps qui me » reste à passer sans toi me semble être une année.

»..... J'ai été fort surpris de voir à la fin de ta lettre » ces mots : *Pourquoi ne me ferais-tu pas quelques vers » français?* Pourtant j'ai dit : vaille que vaille, j'ai du » temps, de suite je vais lui en fabriquer à ma manière. » Quel sujet prendre? le prier de revenir, lui dire que » nous l'aimons : car c'est bien vrai. Allons, voyons, » il me faut une vingtaine de vers ; faisons un dialogue, » et mettons pour personnages MYRTIL et MÉRIS. Main- » tenant il s'agit de les faire parler, il est temps (1).

MYRTIL.

Quoi donc, Méris, nos vœux sont-ils donc superflus?
Peux-tu bien vivre encore ?... pour moi, je ne vis plus.

MÉRIS.

J'essayais, mais en vain, de cacher ma tristesse ;
J'errais dans cette allée, et je pleurais sans cesse.
C'est là, Myrtil, c'est là qu'il charmait notre ennui..

MYRTIL.

C'est un frère si bon !

MÉRIS.

C'est un si bon ami !

MYRTIL.

Les vignes, les guérets, tout pleure son absence.

(1) Il avait 14 ans quand il fit cette improvisation.

MÉRIS.

De nos crimes le Ciel veut-il tirer vengeance?
. . . .
Courbés sur les sillons, les blés féconds languissent,
Vois comme en ce verger tous les fruits dépérissent.
Ah! s'il était ici, ces maux sembleraient doux :
Il n'est rien d'ennuyeux quand il est avec nous.

MYRTIL.

Je n'oublierai jamais sa bonté, sa tendresse :
C'est à lui que j'allais confier ma tristesse.
Qui séchera les pleurs que je verse pour lui?
Non, non, je n'y tiens plus, je succombe aujourd'hui...
Que faire, hélas! si j'ouvre quelque livre,
Ce livre à mon esprit retrace ses vertus.
Ah! reviens, cher Daphnis, ou je cesse de vivre!
Si tu ne viens, Myrtil n'existe plus.

MÉRIS.

Je sais, Myrtil, combien nous sommes tous à plaindre,
Mais à quoi bon toujours pleurer et toujours craindre?

MYRTIL.

N'insulte pas à ma douleur,
Laisse-moi pleurer mon malheur....
Peut-être enfin le Ciel, fatigué de mes vœux,
Me rendra ce Daphnis qui seul me rend heureux.

» Il y a ici beaucoup plus de plaisir qu'à Avessac. » Quitte donc tes landes retirées pour l'agréable Basse-» Goulaine ; tu pourras philosopher à ton aise. Je suis » avec le plus ardent patriotisme, ton frère et ami très-» affectionné. Ton petit Pierre. »

» Toutes ses lettres, » dit un mémoire, « sont plei-» nes de traits jetés çà et là comme des fleurs suaves, » bien agréables au cœur d'un frère. » Il en commence une par ces mots : « Je m'empresse de satisfaire tes » désirs, et plus encore les miens ; car il n'est rien que

» j'aime tant que de m'entretenir avec toi. » S'il trouve dans ses jeunes condisciples des qualités aimables, des vertus dont il s'édifie, ce n'est rien en comparaison de tout ce qu'il admire dans son frère. Quand il parle de lui, c'est toujours sur le ton d'une affection et d'une estime sans mesure. Ne voit-on pas son cœur s'épancher avec une sorte de complaisance dans les strophes suivantes, où respirent les plus beaux sentiments de l'amour fraternel :

Que ce jour est cher à mon cœur !
Enflammé d'un amour sincère,
Je m'écrie au sein du bonheur :
Ah ! qu'il est doux d'avoir un frère !

Je suis un arbrisseau tremblant ;
Un chêne contre l'ouragan
M'offrit son abri tutélaire ;
Et ce chêne, c'était mon frère !

Je suis un ramier, jeune encor ;
Couché dans le nid solitaire,
Je ne pouvais prendre l'essor :
Sur ses ailes me prit mon frère !

J'habite en son cœur généreux,
Et sa tendresse tutélaire
N'a point d'égale sous les Cieux,
Si ce n'est celle de son frère.

O tendre objet de mes amours !
Tu fais le charme de ma vie ;
Ton image douce et chérie
Semble me poursuivre toujours !

Tu fais la moitié de mon âme :
Je me réjouis avec toi ;
Nos cœurs n'ont qu'une même flamme,
Qu'un cri d'allégresse ou d'effroi.

Soyons deux colombes aimantes,
Deux anges d'amour fraternel ;

Soyons deux lampes éclatantes,
Veillant aux deux coins de l'autel.

Marchons unis dans la vallée,
Vers le terme portons nos pas;
L'homme est l'hirondelle exilée
Qui gémit en d'autres climats.

Ecartons-nous du précipice,
Prêtons-nous un secours mutuel;
Qu'un même jour nous réunisse
Dans le sein du Père Eternel!

Là, prenant la lyre sacrée,
Nous célébrerons tour à tour
Le fleuve où l'âme est enivrée
De bonheur, de gloire et d'amour.

Cependant son goût pour la poésie était devenu comme une sorte de passion qui ne pouvait manquer d'inspirer des craintes pour une santé déjà si faible; son frère justement alarmé, lui fit des représentations à ce sujet, et l'engagea avec des paroles dictées par l'affection la plus tendre, à suspendre son ardeur lyrique. On sent combien de telles mesures étaient devenues nécessaires, en lisant ce passage d'un mémoire : « Sa » muse ne lui laissait pas un moment de repos : c'était » à chaque instant de nouveaux vers : il en faisait con- » tinuellement; on en trouvait sur tous les papiers qu'il » avait entre les mains. Dans son bureau, à sa place, » autour de lui, on trouvait de petits morceaux de pa- » pier, où il en avait écrit quelques-uns; il semblait les » faire en se jouant et comme par habitude; souvent, » en essayant sa plume, au lieu de tracer un mot insi- » gnifiant, comme tout le monde fait en pareille occasion, » il écrivait un vers. »

Maintenant on comprendra sans peine combien la prière de son frère devait trouver de résistance dans un enfant qui semblait ne pouvoir plus vivre que de poésie;

y renoncer, était pour lui renoncer au bonheur. Toutefois, par déférence pour son frère, il fit sur lui des efforts incroyables pour enchaîner un élan qui ne pouvait souffrir de frein. L'affliction peinte sur le visage, il dit un jour à ses amis : « Je ne m'occuperai plus désormais de poésie, mon frère me l'a défendu ; il m'a » dit que je me fatiguais trop; et, ce qui me touche plus » encore, que les poètes très-souvent devenaient gens » de mauvaises mœurs. »

Ses professeurs joignirent leurs instances à celles de son frère : obligée d'entrer en composition avec des adversaires sans miséricorde, sa muse se vit condamnée pour un temps à demeurer sans voix : c'était pour Arondineau la plus cruelle des privations. Aussi la tentation n'eut-elle pas beaucoup de peine à se glisser bientôt dans son cœur : Il voulait encore la combattre, mais elle était si forte, et si douce !... Il ne put repousser un ennemi qu'il aimait... Les résolutions s'évanouirent : il succomba...

Mais on peut remarquer avec quelle adresse il sut choisir, pour remonter sa lyre, la fête de ces mêmes professeurs qui l'avaient condamnée au silence. Il dédia à son frère lui-même une jolie pièce de vers qui fut accueillie, comme il s'y était attendu après la violation d'une promesse solennelle. M. Paulin fit au poète ses remerciements, mais il les accompagna d'une sévère critique, et imposa au coupable une petite pénitence à faire toutes les fois qu'en dehors de ses devoirs de classe il se remettrait à versifier. Arondineau passa nouveau contrat; mais cette fois encore il fut infidèle ; et s'étant laissé vaincre à un penchant que la défense irritait davantage, voici le tour ingénieux qu'il prit pour avouer sa faute à son frère :

« Mon cher frère, je t'écris en tremblant; pourquoi ? » diras-tu, est-ce que tu crains ma critique ? — Non ;

» mais il fait grand froid, du moins pour moi qui ai de » petits frissons... Comme tu ne peux me confesser, » et qu'il ne s'agit pas de cela, je ne te dirai point : » mon père, je n'ai pas fait *ma pénitence*. Je ne veux » pas même que tu saches si je l'ai omise, de peur » d'essuyer de nouvelles critiques. — Mais que dis-je? » j'aurais le courage de faire de nouvelles fautes, afin » d'acheter d'aussi belles critiques que les tiennes.....»

Il lui écrivait dans une autre lettre :

« Aurais-tu jamais cru qu'après une retraite, et à la » veille de l'examen, je me fusse amusé à faire des » vers, et, des vers français?... Je te vois déjà chan- » ger de couleur,... quoi! des vers!... et la péni- » tence?.... Il est temps que j'allègue mon excuse; » c'est que M. G., (chose étrange), m'en a donné en » *pensum*. J'ai eu tort néanmoins, il me semble; car » j'ai fait, pour finir ma pièce, plus de vers qu'il ne » m'en avait demandé, et même j'y ai mis un peu trop » de soin. »

Ainsi toujours obsédé avec violence et en même temps avec délices par le génie de la poésie, il avait ressaisi avec plus d'enthousiasme que jamais cette lyre qui résonnait si bien entre ses doigts. Si parfois comme Israël captif il la suspendait un instant à quelque saule triste et silencieux, il n'attendait pas comme lui, que ceux qui avaient interrompu ses chants, vinssent le prier de chanter comme autrefois l'hymne de joie. Alors, comme pour réparer un temps perdu, il fit entendre mille accords, qui pour se succéder avec rapidité, n'en étaient pas moins mélodieux; alors, pour emprunter les paroles d'un mémoire, «... On eut bien » plus lieu de s'étonner encore, quand après l'avoir vu » obtenir tant de succès dans les compositions si naïves » de l'Apologue, si brillantes de la description, si ra- » pides du récit, si enjouées de la plaisanterie, on le

» vit s'élever d'un air grave et sérieux aux plus subli-
» mes inspirations de l'ode, et manier sa lyre avec une
» hardiesse qui n'appartient guères qu'aux génies les
» plus exercés. Il s'élança dans cette carrière par un
» dithyrambe dont le début est rapide comme le Temps
» qui en est l'objet, et la fin majestueuse comme
» l'Eternel qui apparaît seul, immuable au milieu de la
» mobilité des siècles. »

Arondineau alla puiser quelques-unes de ses inspirations lyriques dans les plus beaux sentiments d'amour pour son pays. Quand au milieu de ses tranquilles études littéraires il entendait prononcer le nom de la patrie, son cœur, né pour les nobles émotions du dévouement, tressaillait, et quoique sa santé et sa contenance n'indiquassent pas qu'il fut fait pour les armes, il disait néanmoins quelquefois *que s'il avait été soldat, il eût été brave.* Ne se voyant donc pas destiné à porter son courage sur un champ de bataille, il voulut du moins le peindre dans ses vers, et il composa la pièce intitulée :

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Tu m'appelles, ô ma patrie,
Tu m'appelles au champ d'honneur.
Pour toi, je vais donner ma vie,
Si je ne puis être vainqueur.
Mes mains s'agitent sur ma lance,
Mes pieds demandent à partir;
Mon cœur s'enflamme de vaillance :
Je suis Français, vaincre ou mourir!

De l'antique chevalerie
J'entends exalter les hauts faits;
Je veux montrer à ma patrie
Qu'il respire encore des Français.
L'Ange éclatant de la victoire
Tient la palme ; il faut la ravir;
Il est au bout du champ de gloire :
Je suis Français, vaincre ou mourir!

Que tes Lys sont charmants, ô France
Que je me plais sous tes drapeaux!
Aujourd'hui l'œil de la vaillance
Me les fait voir encor plus beaux.
Et, sous de semblables auspices,
L'ennemi me ferait pâlir?
Non, le danger fait mes délices;
Je suis Français, vaincre ou mourir!

Père chéri, sensible mère,
Adieu, je vais braver la mort;
Mais, si je meurs dans la carrière,
Gardez-vous de pleurer mon sort.
Il est, il est une autre vie
Pour le Chrétien qui sait périr,
Qui sait périr pour sa patrie;
Je suis Français, vaincre ou mourir!

Adieu, vallons, dont mon enfance
Foula l'émail délicieux;
Echos, aux lieux de ma naissance,
Volez et portez mes adieux.
Dites que j'aime ma patrie;
Dites qu'avec un doux plaisir
Pour elle j'expose ma vie;
Je suis Français, vaincre ou mourir!

C'était en 1829 qu'Arondineau poursuivait avec tant de gloire ses cours d'humanités. A cette époque l'horizon politique commençait à se noircir : un nuage épais semblait y couver de nouveaux orages. Quelque chose en parvint aux oreilles du jeune poète. Craignant dès-lors une révolution semblable à celle dont plus d'une fois sa mère lui avait fait dans son enfance le récit lamentable, il exhala ses craintes par une allégorie imitée d'Horace et appliquée à la France :

Eh quoi! sur le gouffre de l'onde
Tu vas te rengager encor!
J'entends la tempête qui gronde :
Pauvre vaisseau, demeure au port.

Le vent a déchiré tes voiles ;
Le crêpe effrayant de la mort
Cache le Ciel et les étoiles ;
Pauvre vaisseau, demeure au port.

Vois ce météore terrible
Qui s'enfonce sur l'autre bord
En balançant sa tête horrible.
Pauvre vaisseau, demeure au port.

Peut-être l'Ange tutélaire
N'étendra plus son aile d'or
Pour te garantir du tonnerre.
Pauvre vaisseau, demeure au port.

Souviens-toi de ces jours d'alarmes
Où je frissonnai sur ton sort ;
Ah! ne fais plus couler mes larmes :
Pauvre vaisseau, demeure au port.

Un autre sujet de ses méditations poétiques, c'était la vie pleine d'événements de cet homme fameux qui naguères ébranla l'Europe. L'histoire et la chute de ce conquérant que la main de Dieu avait promené de triomphe en triomphe, et puis renversé tout-à-coup, quand il eut rempli sa mission, inspirait à notre jeune poète de profondes réflexions et de bien beaux vers. Nous en laissons l'appréciation au lecteur

NAPOLÉON

sur

LE ROCHER DE SAINTE-HÉLÈNE.

O mer, qui sur les pics de ce rocher tremblant
Roules les vastes flots et la vague qui fume,
Comme un coursier dompté par un guerrier vaillant
Bat la terre et fougueux blanchit le mors d'écume ;
Je me plais à rêver aux roulements affreux

De ton humide char traîné par les tempêtes :
J'aime entendre le bruit de tes flots orageux,
Quand la brise du nord vient hérisser leur crête,
Et qu'ils vont comme un trait vomi de ton carquois,
Assaillir et percer les dépouilles des bois.

J'entends la vague mugissante,
Fille de l'Océan, flèche de la tourmente.
Elle accourt bondissante,
Bouillonne, se grossit, forme un mont sur les eaux,
Dans ses plis écumants embrasse les vaisseaux ;
Comme un serpent perfide
Qu'un voyageur foula sur le gazon naissant,
En sifflant se redresse, et, d'un dard homicide,
Dans sa sombre fureur menace le passant;

Puis, lorsque cette vague a fait un grand ravage,
Couverte de débris on la voit s'applaudir :
Les vagues d'alentour lui cèdent le passage ;
Elle s'énorgueillit de son barbare ouvrage :
C'est la reine des mers; et voilà qu'au rivage,
Elle retombe et vient mourir.

Je m'élevai comme elle, enfant de la tempête ;
De sinistres débris j'environnai mes pas ;
Mon chariot d'airain, des rois broyait la tête,
Et sa roue écrasait les hauteurs d'ici-bas!
Mais mon jour est venu : flot élevé sur l'onde,
Vague en courroux de l'Océan du monde,
Je renversais pilotes et vaisseaux ;
Mon cœur s'applaudissait de sa puissance affreuse,
Ma tête jusqu'au ciel s'élevait furieuse ;
La mer qui m'enfanta comme les autres flots,
Tremblante devant moi n'avait plus de murmure :
Mon empire était la nature,
Disais-je !.... et je n'ai plus qu'un saule au bord des eaux.

O mer, ce cœur qui rêve au bord de tes abîmes,
Est un cœur ivre encor du sang de tes victimes,
Un cœur qu'ont soulevé les plus noirs ouragants!

Oui, ce cœur malheureux conçut plus de tempêtes
Que n'en ont enfanté les flots bercés des vents!
Mais j'ai vu de mes eaux tomber aussi les crêtes,
Comme la paille aride au souffle des autans.
Ce soleil dont les feux dévoraient l'étendue,
Qui dorait le cristal et divisait la nue,
Va plonger dans les mers son éclat épuisé;
Demain il paraitra plus radieux encore,
Mais mon astre éclipsé ne verra plus d'aurore;
Dans la nuit du passé ma grandeur s'évapore
Comme le feu mourant d'un palais embrâsé,
Et ma gloire n'est plus qu'un sanglant météore
Planant sur un sceptre brisé.

Malheureux! mais pourquoi ce murmure terrible?
Le volcan rentre éteint dans son cratère horrible;
Le torrent qui grondait, et, descendant par bonds
De la cime des monts,
Entraînait les débris des plaines désolées,
Et l'arbre et la cabane et les fleurs des gazons,
Va se perdre au fond des vallées.

Tout meurt! le chêne tombe assailli par les vents,
Les pins mêmes, des bois audacieux géants,
Succombent sous l'effort des sombres ouragants.
Et toi, fier Océan, qui, dans tes bras immenses,
D'une humide ceinture enlaces l'univers,
Sans cesse de ton lit courroucé tu t'élances,
Menaçant de ta rage et la terre et les airs;

Ton bassin est étroit pour tes vagues fougueuses;
Et tes houles ambitieuses
Envahissant tes bords, voudraient tout engloutir.
Mais les flots s'arment-ils emportés par la brise,
Un grain de sable est là qui toujours les divise,
Et l'onde qui se brise
Voit son courroux s'anéantir. ...

C'est ton sort, c'est le mien, c'est l'arrêt immuable,
La borne où vont finir les choses de ce lieu !
Un fleuve, un champ pour moi, pour toi ce grain de sable,
Partout le doigt de Dieu !

Si nous ne craignions de ralentir notre récit, nous citerions encore ici avec plaisir : *Napoléon dans Moscou en feu; La Mort d'Amédée de Bourmont*, et plusieurs autres compositions charmantes ; mais nous croyons devoir renvoyer ces pièces à la fin.

Cependant au milieu même de son enthousiasme poétique, Arondineau n'avait pas oublié les pratiques de la piété. C'était avec une vive reconnaissance qu'il voyait arriver chaque année ces jours de grâces et de salut, où faisant trève avec les choses profanes, l'âme se retire seule avec Dieu pour se retremper dans la foi. Alors plus que jamais il se faisait une sainte violence pour garder un recueillement et un silence qui sont l'âme de la retraite; et la parole de Dieu ne tombait point en vain sur son cœur. C'était ordinairement cette terre bien préparée, où la semence produit au centuple. Néanmoins, à l'en croire lui-même, il apportait un cœur plus dur que le diamant à l'effusion de la grâce, soit que la cause naturelle en fût dans cette tourmente d'imagination qui l'agitait, soit que Dieu, pour le punir des infidélités qui en étaient la suite, l'abandonnât quelquefois aux sécheresses et aux amertumes.

Voici le commencement d'une lettre à son frère, où il rend compte des exercices d'une retraite qui, selon lui, ne l'avait pas converti.

« Mon cher frère, si je ne t'ai pas écrit la semaine
» dernière, c'est que j'espérais aller te voir samedi...
» Je m'empresse donc aujourd'hui de suppléer à l'en-

» tretien que j'aurais eu avec toi. Tu me parles de la » retraite, il faut que je t'en dise quelques mots à mon » tour. Si elle ne m'a pas rendu bon, ce n'est pas faute » de moyens puissants. Nous avions deux sermons par » jour, l'un de M. de Beauregard, l'autre de M. Audrain, sans parler d'instructions familières, faites par » M. Sagory et M. Jubineau. La méditation, la lecture » des livres de piété, occupaient le reste de notre temps. » Le chant des cantiques rompait la monotonie en nous » délassant l'esprit d'une manière agréable. Cependant » je ne te dissimulerai pas que cette continuité d'exer» cices sérieux m'a un peu fatigué, et que j'en ai res» senti quelques maux de poitrine. Mais mon corps » n'était pas si malade que mon âme. J'espère que » la grâce et les prières d'un frère acheveront de la » guérir.

» Au reste, depuis la retraite, j'ai eu deux places » qui m'ont donné plus de points que toutes mes autres » ensemble ; j'ai été le 11ᵉ et le 9ᵉ. Peut-être est-ce un » moyen que Dieu a employé pour rabaisser mon amour» propre : je lui en rends grâces. Cependant j'ai encore » 33 points sur le 2ᵉ en excellence...»

Un des sujets de méditation qu'il affectionnait davantage pendant les jours de la retraite était la divine enfance du Sauveur. C'était là une des dévotions vers lesquelles son âme aimante et pure se sentait un plus doux attrait. « ... Sa simplicité et sa candeur de petit enfant, » dit un de ses amis, « lui avaient donné une extrême » dévotion à la sainte enfance de Jésus. Il me disait » éprouver une très-grande consolation à considérer » notre Seigneur à cet âge ; qu'il aimait à le voir faire » de petites caresses à la sainte Vierge, se récréer par » de petits jeux enfantins sous les yeux de Marie; etc., etc. » Car, disait-il, il me semble que Jésus pendant sa di-

» vine enfance devait faire comme les autres petits in-
» nocents. Et il s'occupait beaucoup de ces considéra-
» tions-là pendant les fêtes de Noël...»

Cette dévotion de son cœur trouvait un nouvel accroissement dans son occupation favorite des vacances, où il pouvait, plus facilement qu'au séminaire, exercer son zèle auprès des plus jeunes enfants de la campagne; leur innocence lui rappelait celle d'un Dieu-enfant. Rien de touchant comme l'intérêt qu'il portait à leur instruction. On se souvient de son commencement d'apostolat à l'époque de sa première communion : il conserva toujours ce même zèle; et chaque année pendant le cours des vacances on le voyait réunir autour de lui de petits enfants, auxquels il eût voulu faire comprendre, par des explications proportionnées à leur âge, tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de consolant dans la religion. « Il aimait beaucoup, » dit encore le mémoire que nous venons de citer, « à se trouver avec eux; et il
» tâchait, par de petites comparaisons, de leur faire
» comprendre ce que c'est que le bon Dieu, comme il
» est aimable, et comment il faut le prier. Il me disait
» un jour à ce sujet qu'il était bien triste de voir une si
» grande multitude d'enfants, que leurs mères laissaient
» courir çà et là du matin au soir, sans leur parler du
» bon Dieu, ou ne leur en parlant que d'une manière
» froide et revêche. Je voudrais, disait-il, qu'il y eut
» des espèces de salles d'asile, où dès l'âge le plus ten-
» dre ils pussent apprendre ce que c'est que le bon
» Dieu, et comprendre un peu comme il est bon....»

Il est beau de voir se développer ainsi dans un jeune homme ces inclinations qui sont comme le germe de la sollicitude pastorale, cet amour pour une religion sainte qui seule peut rendre l'homme heureux. C'est que dès lors son cœur avait puisé à ce livre divin où l'écrivain sacré nous montre la religion si belle et ap-

puyée sur des bases si solides. Jeune encore, il avait senti le désir de connaître l'Ecriture sainte. Il sollicita et obtint la permission d'en lire de temps en temps quelques pages. Du reste, les beautés littéraires de la Bible n'étaient pas les seuls charmes qui l'attachaient à ce livre : sa piété y trouvait aussi un aliment suave ; il pouvait déjà savourer la nourriture des forts : il était capable de vivre de vérité et d'amour.

Ecoutons-le lui-même écrivant à son frère : « Les » chefs-d'œuvres d'éloquence m'occupent beaucoup ; » j'aime Bossuet à la folie ; presque tous les soirs je lis » et relis une de ses oraisons funèbres ; mais j'aimerais » encore mieux pouvoir puiser, comme toi, à la source » où il a puisé, je veux dire dans l'Ecriture sainte. La » pensée de travailler sur la Bible est une de celles qui » me font souhaiter la philosophie et la physique. Oh ! » tu verras comme j'y travaillerai bien ! Mais il ne faut » pas trop penser à ce temps de bonheur, parce que je » ne ferais rien ici. Nous sommes cependant fort bien » sous M. J... : mais ce n'est pas mon frère. »

Il semble quelque temps n'avoir pas eu, à beaucoup près, une égale prédilection pour l'étude des mathématiques. C'est ce que nous apprennent des mémoires, notre ressource accoutumée : « Sa passion si vive pour la poésie » paralysa un peu son ardeur pour les mathématiques ; » ce n'est pas qu'il n'eût un génie propre à ces sortes » d'études, mais les froides spéculations de ces sciences » d'ailleurs si belles, n'offraient pas à son cœur un charme » aussi séduisant que le son du luth ou de la lyre... »

« ... Il n'aimait pas avec excès ce genre d'étude. Il le » trouvait trop sec ; mais s'il entreprenait de faire à son » professeur un compliment en langue algébrique ou » géométrique, il y réussissait comme en tout autre » genre... »

Il s'en exprime lui-même d'une manière fort spiri-

tuelle dans une lettre à son frère. Après lui avoir rendu compte de ses études littéraires... « Passons, dit-il, à » la géométrie. Les deux extrêmes se touchent sur ma » lettre, mais non pas dans mon esprit. La classe est » partagée en deux divisions : la première, dont je » fais partie, espère voir les huit livres de Legendre ; » si je ne me flatte pas de faire un tel saut, du moins » j'ai passé *le pont aux ânes*, et c'est beaucoup.... Nous » sommes tout à l'heure à la fin du 3e livre ; les propor- » tions m'amusent beaucoup, mais les carrés de la diffé- » rence me paraissent insipides. Je souhaite que tes » prières changent ces petites répugnances, et surtout » me rendent un peu meilleur....»

Il paraît cependant, dans une autre lettre, faire sa paix assez sincèrement avec les mathématiques... « Viens » me voir, dit-il, nous causerons ensemble et au long » sur la science des chiffres et des lignes... J'ai été le 3e » en géométrie ; et puisque plus deux lignes ont d'in- » clinaison plus l'angle est aigu, j'espère former bien- » tôt un angle très-aigu avec cette science. »

C'est qu'en effet Arondineau avait un esprit trop solide, pour ne pas apprécier les grands avantages des mathématiques, et ne pas sacrifier quelques vaines répugnances d'imagination à une étude qui même n'est pas sans agrément pour celui qui s'y livre. Toutefois, nous devons l'avouer avec un de ses condisciples : « Il » devait ses succès en ce genre beaucoup moins à son » travail qu'à la pénétration de son esprit, qui saisissait, » pour ainsi dire, au vol, les démonstrations les plus » compliquées, et triomphait à l'instant même des plus » sérieuses difficultés... »

Des progrès plus saillants encore étaient ceux qu'il faisait dans les langues française, latine et grecque. Ce n'est pas que l'étude de cette dernière ait toujours eu pour lui quelque chose d'attrayant ; on pourrait même

lui reprocher d'avoir encore ici écouté quelque temps des préventions de collége, au sujet d'un auteur classique qui, malgré son utilité, eut rarement le bonheur de plaire aux élèves. Le professeur voyant que le poème des racines grecques de Giraudeau était tombé dans un déplorable discrédit parmi ses jeunes hellénistes, avait essayé de le leur présenter sous une forme nouvelle et moins aride. Il ne réussit cependant pas à vaincre entièrement les préjugés : Arondineau les partageait avec ses condisciples.... « Nous allons faire » des thêmes grecs, dit-il ; Mr N**, qui pense, qui rêve, » qui parle, qui écrit grec, va nous faire réimprimer un » vieux *bouquin* (par pléonasme), travail dont on lui » saura peu de gré. J'espère que l'affaire traînera en » longueur, d'autant plus qu'il a recommandé à ses » élèves de l'en faire ressouvenir. (Le bonhomme ! s'il » n'y pense que quand on le lui dira !...) »

Il ne faudrait pas conclure de cette critique un peu mordante, où se montre encore le caractère enfant, qu'Arondineau n'eût pas d'estime, ni d'amour pour la langue d'Homère. «Bientôt, » dit un des mémoires, « il la » posséda si parfaitement qu'il était à même d'entendre » à la lecture tous les auteurs à l'usage des élèves, et même » de faire des vers dans cette langue.» Au reste les progrès qu'il fit dans l'étude des langues anciennes, il ne les dut point à ces méthodes nouvelles et laborieuses que quelques génies modernes ont introduites avec plus ou moins de succès. Rien de plus ingénu que le compte qu'il rend d'une de ces méthodes dont on lui avait exposé la marche (1). «... On m'a, dit-il, expliqué l'autre jour » le système *Jacotot*, qui fait tant de bruit. Les Jacoto- » tistes font apprendre à leurs élèves un livre où sont » à peu près tous les mots et les tours ordinaires des

(1) Il était alors en troisième.

» langues grecque, latine, et française. Quand les élè-
» ves, à force de travail, sont parvenus à apprendre ce
» livre, on leur dit : vous savez le grec, vous savez le latin,
» vous savez le français. Mais c'est bien pis : point
» de récréations, point de promenades, point de
» sorties. Il faut travailler sans cesse. Ecole de Jacotot,
» si jamais je te désire, que mes pieds refusent de me
» porter à Basse-Goulaine... que mon cœur n'ait plus d'a-
» mour pour les congés et pour les jeux... Un digne pro-
» fesseur disait naguère à ses élèves, pour encourager
» leur ardeur : le poème est à la Jacotot, apprenez le
» poème, dévorez le poème, vous savez le grec... » Il
écrivait une autre fois : « Le système Jacotot embrasse
» tout : langues, éloquence, poésie, musique, dessin, etc.
» Pour la poésie il fait apprendre un beau poème ;
» il suit à peu près la même marche en tout. Il dit
» aussi que tout le monde est doué des mêmes facul-
» tés naturelles ; cependant il avoue qu'il y a des imbé-
» cilles... »

Quoiqu'il en soit, Arondineau, sans s'éloigner des méthodes ordinaires dans l'étude des langues, parvint bientôt à étonner ses condisciples et ses maîtres par le succès avec lequel il s'appropriait les beautés des différents auteurs qui les avaient écrites avec plus de pureté et d'élégance. Il suivait d'ailleurs dans la lecture des écrivains grecs et latins une marche sûre par laquelle il ne pouvait manquer d'arriver heureusement à son but. ..... Son jugement exquis, et les avis de son professeur lui avaient fait comprendre que c'était dans les auteurs anciens, plus près que nous de la nature, qu'un jeune littérateur devait aller puiser les leçons du beau, s'il voulait ensuite se rendre capable de puiser sans danger à la source des modernes. Aussi avait-il une prédilection prononcée pour Horace, Virgile, et surtout Homère. Le professeur, pour développer

le goût de ses élèves, après leur avoir fait remarquer les beautés si naturelles et pourtant si sublimes du chantre d'Ilion, leur en faisait rendre compte par des lettres critiques. Ces lettres étaient censées écrites à un savant personnage de la Bretagne, dont le nom ingénieusement inventé n'en plaisait que mieux aux écoliers. L'illustre personnage avait la politesse de répondre fort exactement aux lettres de ses jeunes amis, et prenait de là occasion de rectifier leur jugement et de former leur goût littéraire. Chacun réussissait plus ou moins dans cette intéressante correspondance; mais Arondineau y obtenait un plein succès. Ses lettres, toutes dictées par la plus saine critique, étaient empreintes d'un goût pur, et pleines d'agréments très-variés. Aussi devint-il bientôt l'ami du noble littérateur breton qui, parmi les éloges qu'il donnait quelquefois à ses disciples, prodiguait les plus flatteurs au jeune admirateur d'Homère.

Au milieu de tant de succès et d'applaudissements, il se montrait toujours le même, toujours simple, toujours modeste, toujours se dérobant à tous les regards. «... Son » professeur de Rhétorique fut obligé de lui commander de faire de son mieux un discours *contre l'usage des viandes*, qui devait être prononcé au réfectoire » vers le commencement du carême par celui qui aurait » traité le sujet avec plus de succès. Il ne voulait pas » s'y appliquer; il disait qu'il n'oserait pas paraître » ainsi en public. On lui demanda comment il ferait » quand il serait prêtre, ou seulement quand il serait » au grand-séminaire; et il répondit qu'alors il aurait » son surplis, qu'il pourrait faire son signe de Croix, et » qu'il parlerait au nom de Dieu. Il lui fallut pourtant » monter en chaire au réfectoire. Son professeur fut » obligé de l'y conduire par la main; il était tout tremblant, et il s'anima peu pendant tout le discours... »

Et cependant ce n'était pas une pièce à dédaigner. Aussi est-ce avec confiance que nous l'offrons à nos lecteurs à la fin de cet ouvrage, persuadés qu'ils la liront plus volontiers que ne la débita son timide auteur.

Après la lecture de ce discours, on ne vit point le jeune orateur au milieu des mille félicitations de l'assemblée, savourer avec complaisance l'encens si doux de la louange; son embarras ne lui permettait pas même de jeter un regard furtif sur les assistants pour y jouir au moins en secret des effets de son éloquence.

En toute occasion il montrait tant de supériorité que le professeur de Rhétorique répétait souvent avec un air de satisfaction : « Il va bien ce petit enfant-là, il réussit » admirablement, il fera plus tard des merveilles, etc.. » quelquefois il disait à ses élèves : messieurs, ce sera » mon successeur. » Il offrait en effet une variété de talents qui embrassait tous les genres de littérature. Les plus disparates semblaient se réunir à l'envi sous sa plume. On en eut une nouvelle preuve dans plusieurs imitations plaisantes dont il voulut persiffler un certain genre de composition bizarrement affecté par quelques écrivains modernes. Ce fut pour parodier ce mauvais goût qu'il fit la pièce suivante :

LES MASCARADES LITTÉRAIRES

OU LA RONDE DES ROMANTIQUES.

La lune
Brillait...
C'était
La brune....
Lune d'or,
Glisse encor
Sur ma lyre,
Et l'inspire
Des doux feux
De tes yeux.

Quel éclatant concert fait retentir les plaines
Aériennes ?
Quel groupe colossal ébranle de ses bonds
Les vallons ?

Est-ce des vieux lutins la ronde sabbatique?
Ou d'un nuage ailé la lyre fantastique,
Qui sourit au soleil par son accord magique ?
Non, c'est le chœur charmant, le chœur du Romantique
Gothique.

Enfin
Le branle
S'ébranle;
Chacun
En danse
S'élance.....

L.... et L....
Se donnent la main
Au clair de la lune
Qui dore la brune;
Baour-Lormian
Fait la cabriole,
Semblable à la sole
Qui boit l'Océan.

Le pied de ces géants à l'odeur de la tombe
Retombe;
Retombe et se relève à la vapeur du sang,
Du sang.

Porté sur la queue
Rouge, blanche et bleue
D'un affreux Griffon,
H.... vole sans frein, gnôme lourd et rapide;
Et pour le romantique, il joue au sein du vide
Un air de violon.

La voix fantastique
Du nuage en feu

Des Cieux lui réplique,
Et lui sourit bleu.

La lune qui fuyait pâle sur la colline,
A ces concerts
Glisse argentine
Au sein des airs,
Approche, écoute,
Laisse sa route,
Ferme un œil d'or
Et puis s'endort.

Orfraie
S'effraie;
Son cri
Qui fuit
Réjouit
La lyre
Qu'inspire
La nuit.
Vampire
Admire
Le chant,
Croyant
Entendre
D'un Goth
En cendre
L'écho.

Sa voix plus haute
Semble un grelot;
D'un nain qui saute
C'est le galop.

De J. . . . .
La main fidelle
Tient la chandelle
Dont l'étincelle
Les morts appelle
Par les feux gris.

Mais la chauve-souris,

Mais la chauve-souris sortant d'un trou terrible,
Horrible,
Entend le violon et se met à crier,
Vient se joindre aux danseurs, aux danseurs se mêler;
Mais la chauve-souris élève sa grande aile,
Et d'un coup sépulcral, à l'ombre de la nuit,
Elle.... elle.... ô sort fatal! elle éteint la chandelle,
Et rit.

Le branle
Saisi
S'ébranle
Et fuit.
La lyre
Du Goth
H. . . .
Sans dire
Un mot
Admire
L'œil gris
De la chauve-souris,
Qui dans un gouffre
De feu de souffre,
Par une odeur,
Par une odeur de tombe induit le pâle chœur

La troupe,
En groupe,
S'en va
Tout bas.
Des pas
La trace
S'efface.
Ainsi
La brise
Se brise
Et fuit.
N.... i-ni, c'est fini.

Il s'amusa encore dans plusieurs autres compositions burlesques, à travestir différentes nuances du Roman-

tisme ; mais son goût pur ne pouvait s'accommoder long-temps du vague des pensées, de l'enflure ou de la basse trivialité des mots : fidèle imitateur de la belle nature, il revenait plus volontiers au doux enthousiasme du naturel et du vrai ; et si alors quelqu'idée religieuse venait sourire à son âme poétique et lui demander un chant, il cédait sans effort ou plutôt avec joie.

Jamais il n'était plus délicieusement électrisé que lorsqu'il écrivait sous l'influence du sentiment religieux. C'était alors qu'on voyait couler de sa plume des flots de poésie divine. Son *Hymne du soir sur un vaisseau*, est comme une suite de soupirs vers le ciel. Et son *Prêtre exilé* n'est-il pas un touchant mélange de tendre sensibilité, d'espérance et de saint courage, sentiments que la religion seule peut faire naître dans un cœur souffrant ?

Mais quoi de plus attendrissant que sa description d'un jour de première communion : il venait d'assister à une semblable fête dans sa paroisse natale. Son cœur se souvint avec une douce émotion du bonheur que lui-même avait goûté autrefois à pareil jour ; et saintement inspiré par la reconnaissance et l'amour, il décrivit avec beaucoup de sentiment et de délicatesse, cette fête touchante dont les plus petites circonstances ne lui ont pas échappé.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Où vont-ils ces enfants que l'amour électrise,
Ces vierges dont le voile est bercé par la brise,
Et que leur mère suit d'un pas affectueux ?
En eux on croirait voir des anges radieux,
Tant ils ont l'air serein et le maintien tranquille,
Tant leur regard est doux, leur volonté docile.
Où vont-ils ? vers l'église ils dirigent leurs pas.
Ils gravissent le tertre en murmurant tout bas

Quelques mots retenus des augustes cantiques.
La foule les attend sous les sacrés portiques.
Ils entrent en puisant dans l'urne de granit,
Le cristal du ruisseau par le prêtre bénit ;
Et, signant leur front pur de la croix précieuse,
Traversent à pas lents la nef silencieuse.
Ils s'arrêtent au pied du balustre de bois,
Banquet mystérieux où l'arbitre des rois
Donne sa chair divine au pauvre enfant qui l'aime.

Le ministre sacré que ce maître suprême
Eclaire d'un reflet de ses feux immortels,
Que le hameau tremblant voit monter aux autels,
Fait entendre aux enfants l'éloquence d'un père.
Sa voix les attendrit ; et leur humble paupière
Pour la faute d'un jour a répandu des pleurs.
L'amour, le repentir s'unissent dans leurs cœurs.

Bientôt l'airain pieux a sonné pour la messe,
Messe plus belle encor dans ce jour d'allégresse,
Où prosternés en terre et le cierge à la main,
Des garçons dont le bras par la livrée est ceint,
Et des vierges en blanc, symbole d'innocence,
Comme autant de ramiers au nid de l'espérance,
Répandent la prière ainsi qu'un encens pur
Qui, dans l'air balancé, monte en gerbes d'azur.

Déjà vient le moment qu'à la table sacrée
Ils vont s'asseoir. De Dieu leur âme est altérée :
Leur cœur bat de désir, de bonheur et d'amour.
Ils savent bien qu'ils sont des insectes d'un jour,
Près d'un Dieu rayonnant de splendeurs immortelles.
Mais leurs humbles soupirs, mais leur âme a des ailes,
Leurs paupières des pleurs, et leurs mères des vœux,
Et leur Jésus un cœur brûlant d'amour pour eux.

Comme un prophète saint révélant les oracles,
Interprète sacré des ardents tabernacles,
Le prêtre a dit des mots que suit un long soupir.

Enfin la porte s'ouvre : et, ravis de plaisir,
Les disciples nouveaux que l'Eternel convie,
Se sont sentis brûler du charbon d'Isaïe.

Le signal est donné.... d'un pas modeste et lent,
Les yeux baissés, le front d'amour étincelant,
Ils se sont approchés du banquet redoutable.
Le prêtre a fait trois pas : et l'Hostie adorable
Sur leur bouche interdite a mis le Roi des rois ;
Et le peuple à genoux pleure et reste sans voix.

Ils ont communié..... qu'ils chantent ses louanges !
Moins heureux sont les saints, moins heureux sont les anges,
Moins heureux est le ciel avec ses trônes d'or ;
Le séraphin qui brûle est moins heureux encor.
Et l'enfant bienheureux sous l'œil qui le contemple,
Reste long-temps baissé sur le pavé du temple.
Puis il sort ; mais le ciel l'accompagne en tout lieu,
Et celui qui le voit, dit : il possède un Dieu !

Puis il retourne encor au vieux temple gothique,
Il exhale son âme en un nouveau cantique.
Il prête le serment de la fidélité,
Ce serment par le ciel, par la terre écouté.
Et le soir quand la brise erre dans la bruyère,
Quand la croix dans les champs marche avec la bannière,
Il déroule dans l'air son étendard flottant,
Qui se balance au gré du zéphir embaumant.
Respectez ces drapeaux, trop cruelles épines,
Tombez plutôt sur eux, tombez, fleurs des collines.

Tout est beau, tout est pur, à cet âge, à tel jour !...
Mais la nuit a fermé le temple de l'amour.
L'enfant s'est retiré dans son humble chaumière,
Avec sa sœur grandie, avec son vieux père,
Avec sa mère tendre, et là tous réunis,
Trouvent la paix assise au chevet de leurs lits.
Le jeune enfant s'endort ; mais au ciel emportée,
Et sur l'aile des Saints mollement ballottée,
Son âme vit d'extase et de ravissement.

Qu'il est heureux, Seigneur, qu'il est heureux l'enfant
Que tu daignes nourrir de ta chair salutaire,
Ainsi que de son lait le nourrissait sa mère.

Arondineau avait compris combien il y a de douceur dans l'aimable nom de Marie. Ce nom seul suffisait pour enflammer son imagination et son cœur. Aussi ne pouvait-il se lasser de l'exalter dans ses vers. Souvent le retour de ses Fêtes lui inspirait un chant nouveau dont il faisait hommage à sa bonne mère; et Marie ne pouvait refuser cet hommage ; car c'était l'offrande d'un cœur aimant et pur. Il savait encore à peine joindre deux rimes ensemble, que déjà il s'était pris à chanter ses louanges. Il avait quatorze ans au plus, quand il fit, pour un jour d'Assomption, un cantique où peut-être on aurait pu souhaiter un rithme plus heureux, mais dans lequel il cherchait surtout à satisfaire son tendre amour pour la Sainte Vierge, et à imiter l'onction et la touchante simplicité des cantiques du père Montfort. Il commençait ainsi :

Par son divin Fils doucement appelée,
La Vierge sans tache à lui s'est envolée.
O tendre Marie ! ô mère d'amour !
Puissions-nous au ciel vous bénir un jour !

Ah ! quand vous quittez cette vallée amère,
Pourquoi nous laisser gémissants sur la terre?
O tendre Marie ! etc.

On dit que la foudre a grondé sur nos têtes ;
Que le noir aquilon rassemble ses tempêtes.
O mère d'amour ! dirigez nos pas;
Du plus haut des cieux, tendez-nous les bras.

On dit que les loups dans nos plaines rugissent ;
Qu'à ce grand danger tous les bergers frémissent.
O mère d'amour, etc.

Il trouvait dans les poésies de cet homme au zèle apostolique, un charme tout divin. C'est que malgré le

brillant de son esprit, il aimait singulièrement la simplicité. « C'était pour lui un bonheur d'entendre chanter un cantique du P. Montfort. » Lui-même, quelquefois il en chantait des strophes, revenant souvent à celle-ci qu'il affectionnait beaucoup, parce qu'elle exprimait un sentiment de son cœur :

Allez, ô mon bon ange,
Dire à mon bien-aimé,
Que ma peine est étrange
Depuis qu'il m'a charmé.

Le jeune poète dont l'âme s'ouvrait avec tant de délices aux sentiments religieux, pouvait-il oublier de consacrer au Sauveur des hommes quelques-unes de ses inspirations, et de chanter dans ses vers celui qu'il aimait tant, lui qui avait des chants pour tout ce qu'il aimait. Sa cantate sur la mort de J.-C. respire, avec un vif enthousiasme, un ton de grandeur et de majesté qui saisit agréablement.

LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

CANTATE.

Celui qui sur les vents prend son rapide essor,
Qui courbe sous ses pas les voûtes éternelles,
Le Fils du Dieu vivant est sur l'arbre de mort.
Anges, où sont vos ailes ?
— Sur ce bois laissez-moi souffrir ;
Laissez-moi, beautés immortelles :
Je suis né pour mourir. —
Comme un serpent qui siffle en redressant sa crète,
Le passant a branlé la tête,
Et sa lèvre a porté le rire du dédain :
« Toi qui rendais aux morts la vie,
Christ, descends de la croix, et change ton destin:
Alors nous croirons ta magie. »

Opposant à l'outrage un silence obstiné,
Jésus y demeurait par l'amour enchaîné.
Dans ces derniers moments de souffrance et de peine,
Le barbare soldat le tourmentait encor,
Comme s'il eut pensé dans son âme inhumaine
Que pour le Trois-fois-Saint c'était peu de la mort.

Et d'autres agités comme la mer profonde
Flottaient, entre la rage et l'amour suspendus,
Ou, pâles de frayeur, s'arrêtaient éperdus
Comme un rocher battu de l'onde.

Quelle fut ta tristesse, ô disciple chéri,
Lorsque tu vis ton Dieu sur l'arbre funéraire,
De ce paisible agneau le regard attendri,
Et les pleurs de sa mère !

. . . .

Car au pied de la croix elle était palpitante ;
Un glaive à deux tranchants avait percé son cœur;
Ensemble elle roulait sur sa prunelle ardente
Et les pleurs de l'amour et ceux de la douleur.
Ah ! combien elle était amère,
La coupe qu'elle but à ce fatal instant !
Voulez-vous le savoir ? songez qu'elle était mère,
Mère d'un Dieu mourant.

La mort a balancé son glaive sanguinaire....
Son bras est en suspens à l'aspect du Sauveur....
Un cri : « frappe; » et Jésus, sous sa main funéraire,
Baisse la tête et meurt.
Il meurt ; la nature entière
Soudain semble oublier les lois du Créateur :
La foudre étincelle,
La terre chancelle,
Une nuit cruelle
Couvre l'univers.
Les monts se confondent,
Les tonnerres grondent,
Les flots leur répondent
Du sein noir des mers.
Le trépas est troublé dans ses mornes ténèbres;

L'antique Serpent tremble en son obscur séjour ;
Et les morts réveillés sur leurs couches funèbres,
Reparaissent au jour.
Du temple de Juda le voile se déchire :
Les vents impétueux sifflent au sein des airs,
Et du sommet des monts fondus comme la cire,
Retombe avec fracas la roche des déserts.

Vous frémissez aussi, cœurs plus durs que la pierre,
Vous frémissez, Juifs inhumains.
D'où vient cette frayeur? craignez-vous la colère
De celui qu'ont percé vos mains?
Pourtant vous vous disiez : « qu'il meure avec sa gloire!
» Qu'il règne maintenant sur l'arbre de la mort ! »
Il y règne. — Tremblez. De ce char de victoire
Aux champs de Josaphat il prendra son essor.

Il avait fait ici une imitation trop heureuse du premier de nos poètes lyriques pour ne pas revenir bientôt à ce beau genre de poésie dont J.-B. Rousseau dota notre langue ; et cette fois encore ce fut Jésus-Christ qu'il chanta, mais Jésus-Christ vainqueur de la mort.

LA RÉSURRECTION.

CANTATE.

La nuit embrasse encor de ses ailes funèbres
Le marbre du sépulcre où le Roi du ciel dort;
A peine un demi-jour flotte au sein des ténèbres,
Comme le noir reflet du glaive de la mort.
Mettant sur sa tête inclinée
Le crêpe de la sombre nuit,
La nature semble enchaînée
Et morte avecque Jésus-Christ.
Ses gardes qu'animait la rage
Veillaient seuls au seuil noir du lugubre tombeau;
La lune avait blanchi leur effrayant visage :
Ils attendaient un jour nouveau.

Il vint... quelle éclatante aurore
Soudain apparaît et colore
Tout l'Orient de son flambeau!

La nature entière s'éveille,
Et son créateur qui sommeille
Est encore dans le tombeau.

Mais non.... il ne dort pas... de la nuit funéraire,
Dans des flots de lumière,
Le voyez-vous sortir comme un astre éclatant ?

Plus brillant que l'aurore,
Son front que l'ange adore
Se lève triomphant.
Non, non, il ne dort pas; de la nuit funéraire,
Dans des flots de lumière,
Le voyez-vous sortir comme un astre éclatant ?

Il marche, orné par la victoire;
Qu'il est grand et majestueux!
Gardes, pourquoi baisser les yeux?
— Ils n'ont pu soutenir un rayon de sa gloire.
Comme une trombe de cristal,
Il vole et disparaît sur son aile argentée,
Et les anges prenant la cithare enchantée,
Au glorieux vainqueur du génie infernal
Offrent de leurs concerts le parfum virginal:
De Jéhovah chantons la gloire;
Il a paru comme un guerrier;
Il ressuscite, et la victoire
Le couronne de son laurier.

Lorsque sa voix, en miracles féconde,
Créa d'un mot le ciel, la terre et l'onde,
Et qu'il revint sur son trône éternel,
Tenant en main les colonnes du monde
Et l'univers fait pour un dieu mortel,
Le ciel entier le chantait sur sa lyre;
Mais aujourd'hui mourant il va percer
La pâle mort jusque dans son empire,
Et l'Infini semble se surpasser.

De Jéhovah chantons la gloire;
Il a paru comme un guerrier;
Il ressuscite, et la victoire
Le couronne de son laurier.

Il brise l'orgueilleuse tête
Du dragon, fils de la tempête,
Ferme l'enfer, ouvre le ciel;
L'univers, voilà sa conquête.
Honneur, triomphe à l'Eternel!

Justes, ce jour finit vos peines;
Du sein de vos prisons lointaines
Prenez votre essor vers le ciel;
L'Eternel a rompu vos chaînes.
Honneur, triomphe à l'Eternel.

Il ne faut pas croire toutefois qu'à ces pièces que nous indiquons se bornent toutes ses productions littéraires : outre que nous en renvoyons un grand nombre à la fin pour éviter dans le récit des longueurs fatigantes, nous pouvons dire que beaucoup de ses compositions ont été perdues, soit par la négligence de ceux qui les possédaient, soit plutôt par le soin qu'il prenait lui-même de les faire promptement disparaître. Car « il » lui arrivait souvent de les déchirer après les avoir lues » à un ou deux amis. Ainsi périrent les *Adieux d'An-* » *dromaque*, *Priam aux pieds d'Achille*, imités ou tra- » duits de l'*Iliade ; Agar dans le désert*, dont la lecture » en classe excita une impression que plusieurs années » n'ont point encore effacée, etc., etc. » Il fallait donc souvent user d'industrie pour dérober ses vers au triste sort qu'il leur réservait. Voici un petit trait qui montre combien il était peu jaloux de voir ses œuvres acquérir une célébrité dont tant d'autres sont affamés. C'est un de ses amis qui le rapporte. « Arondineau » était malade à Basse-Goulaine, lorsqu'à son insu » l'ont fit imprimer son Elégie sur la mort d'Amédée » de Bourmont. A son retour, je me hâtai d'aller lui » protester que je n'avais eu aucune part à cette in- » discrétion. Je vis bientôt sur son visage combien il

» était mortifié. Je croyais qu'il allait me dire : *Si du » moins on l'avait fait imprimer telle que je l'ai corri- » gée.* (Il y avait en effet introduit plusieurs chan- » gements.) Mais il n'en parla pas, et n'en a jamais » parlé. Plus tard, pendant son cours de philosophie, » quelqu'un lui présenta un volume de poésies, en lui » disant que son élégie s'y trouvait imprimée ; mais il » ne voulut pas le regarder. »

Cette maladie qui l'avait obligé d'aller revoir le pays natal, renouvela les inquiétudes de tous ceux qui s'intéressaient à une santé bien précieuse, mais aussi bien faible. On chercha les causes du mal, et l'on crut les trouver encore dans le trop violent exercice qu'il donnait à son imagination. Dès-lors revinrent avec plus de force que la première fois les prières, les sollicitations, les défenses pour l'engager à dire adieu à la poésie. On lui représenta que c'était là un ennemi qu'il devait combattre sans pitié, s'il ne voulait pas succomber bientôt, et laisser dans le deuil des parents qui seraient inconsolables. C'étaient des amis, c'étaient des maîtres dévoués, c'était un frère bien-aimé qui lui tenaient ce langage : Arondineau n'eut pas la force de leur résister. Eloigné pour un moment de la tentation, il se crut fort contre elle, et consentit à tout ce qu'on voulut. On convint donc d'une nouvelle trève que notre poète promit de garder plus fidèlement que la première. Ainsi voulut-il bien oublier au moins pour un temps qu'il savait faire les vers. Mais ce temps ne fut pas perdu pour les lettres.

Il fallait un aliment à cet esprit toujours ardent et toujours avide. Il le trouva dans les charmes de l'éloquence. Ce n'est pas que déjà il ne se fut exercé au genre oratoire ; on en avait vu quelque chose dans son discours contre l'usage des viandes. Mais pendant le

repos de sa verve poétique, il donna une nouvelle application aux compositions de ce genre, proposées aux jeunes rhétoriciens. Suivons-le quelques instants dans cette nouvelle carrière.... Il s'est déjà transporté sur un champ de bataille. Il a considéré Charles-Martel et ses quelques Français en présence d'Abdérame et de ses trois cent mille musulmans, et il a senti qu'il y avait là un beau sujet de harangue militaire. Il a fait plus que le sentir : il l'a réalisé. Le style animé et rapide qu'il prête au prince français, les adroites insinuations et les raisons énergiques qu'il lui met à la bouche, pour animer ses soldats aux élans du patriotisme et au dévouement du courage, montrent qu'il avait bien su se mettre à la place de son héros.

Cependant on approchait d'un examen public des classes. En cette circonstance critique pour des écoliers, les rhétoriciens de cette année jugèrent, par modestie ou pour d'autres raisons, avoir besoin d'indulgence. En conséquence, ils chargèrent l'orateur de leur classe de solliciter la clémence des examinateurs. Et dans cette cause qui, du reste, l'intéressait moins que personne, Arondineau sut faire valoir fort plaisamment et avec adresse les raisons les plus ingénieuses. On jugera du corps de ce discours par l'exorde :

Messieurs,

« Il est dans chaque position des qualités plus ou » moins essentielles. Le brave qui vole au champ d'hon-» neur, pour la cause sacrée de la patrie et des rois, » doit sentir bouillonner dans son cœur ces élans de » courage dont les jeux sont des actes d'héroïsme. Au » général il faut une habileté à toute épreuve, un intré-» pide sang-froid. Au politique, la profondeur des » vues, le coup-d'œil d'aigle qui dans un instant a tout » vu, tout démêlé.

» Mais il est une vertu indispensable à tous les hom-
» mes, une vertu de tous les temps et de tous les lieux,
» je veux dire la clémence. Par elle le général ne se
» présente pas seulement avec des idées de sang et de
» feu ; et s'il a une épée, il a aussi un cœur. Par elle
» les rois sont les pères de leurs peuples, et l'amour
» plutôt que l'effroi de l'humanité. Le sang épargné, la
» paix rendue aux nations, le bonheur, enfant de la
» concorde, tels sont les fruits qu'elle produit dans la
» société, quand elle brille dans les grandes puis-
» sances.

» Sans doute il y a loin d'un collége à un empire,
» d'un *pessimè* à une guerre sanglante, d'un *optimè* à
» la pacification d'un royaume ; mais des mêmes prin-
» cipes on voit surgir les mêmes conséquences, et tou-
» tes les autorités représentant la bonté divine, on est
» toujours en droit de dire avec Rousseau :

Images de Dieu sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

» C'est, Messieurs, une maxime que vous avez,
» j'espère, souvent méditée, que, pour faire des actes
» de vertu, il ne faut pas attendre les occasions écla-
» tantes. Ici par exemple, votre clémence n'a pas un
» théâtre extraordinaire, mais elle n'en sera ni moins
» noble, ni moins efficace. Elle seule fait des examina-
» teurs suivant le cœur des examinés, et des examinés
» suivant le cœur des examinateurs. »

Dans ce petit discours et beaucoup d'autres, qui après tout ne sont que d'heureux essais d'écolier et que leur auteur n'eût jamais la pensée de conduire à leur dernière perfection, qui n'apercevrait cependant un précieux germe que le temps semblait devoir par la suite développer entièrement, et montrer dans tout son éclat ?

Avec un cœur que l'innocence et la vertu avaient les premières formé à l'éloquence, que n'eût-il point fait, s'il eût été appelé à défendre l'opprimé, à poursuivre le crime ? Mais ce n'était pas là que Dieu le voulait ; il lui préparait une place dans son sanctuaire ; et Arondineau jetant ses regards sur la chaire chrétienne ; se disait dans un saint désir : « C'est de là surtout, c'est de » là qu'il est beau de parler aux hommes. »

Le professeur de Rhétorique fit composer plusieurs discours religieux à ses élèves : de tous ceux où s'est exercé notre jeune littérateur, il ne nous en reste que deux, savoir : un court parallèle entre saint François-Xavier et Alexandre, et un discours sur l'héroïsme et la gloire des Saints. Le premier de ces deux morceaux n'est à proprement parler qu'un fragment oratoire où l'on trouve quelques-unes de ces idées grandes et nobles qu'inspire l'éloquence chrétienne.

Mais où l'on vit percer avec plus d'éclat son talent pour la chaire, ce fut dans son discours sur la *Gloire des Saints*. Ce petit panégyrique qui n'est point indifférent sous le rapport du style, se recommande encore davantage par la maturité des pensées et la piété des sentiments. Ce n'est pas qu'il soit sans aucunes taches, mais les beautés assez nombreuses qui s'y rencontrent le rendent digne de figurer parmi les meilleurs morceaux oratoires d'Arondineau. «En lisant ce discours,» disait un jour un de ses amis, « on croirait presqu'entendre un prédicateur à cheveux blancs, accoutumé » à traiter avec dignité les sublimes vérités de la religion, et cependant c'est un jeune homme ; il n'a » encore que seize ans. » Qu'on nous permette d'en présenter l'extrait suivant :

Discours sur l'Héroïsme et la Gloire des Saints.

« Ce n'est pas dans les grandeurs du monde qu'il faut » chercher la véritable gloire. Le monde n'a qu'une » gloire vaine et périssable comme lui. Elle peut flatter » l'imagination, mais pour peu qu'on en considère l'ori- » gine, on sentira qu'elle est petite, fragile et mal fondée.

» J'ai vu le riche de la terre dans tout l'éclat de sa » grandeur. Ses vêtements étincelaient d'or et de pier- » reries; ils réunissaient tout ce que la nature a de plus » précieux à ce que l'art peut offrir de plus brillant. » Fier de ses trésors, il marchait la tête levée, et s'enor- » gueillissait de la pourpre dont il était couvert. Tous » les fronts s'inclinaient devant l'appareil de sa gloire. » Une foule de serviteurs observaient son moindre ges- » te, et couraient avec empressement au-devant de ses » désirs. Son faste a ébloui mes yeux; j'ai cherché ce » qu'il y avait sous ces pompeuses apparences: je n'ai » trouvé que vanité.

» J'ai vu le savant avec tout l'étalage de ses connais- » sances. De son compas audacieux il mesurait le ciel » et la terre, et il disait dans son cœur superbe: La sagesse » est mon partage. Je ne pus d'abord retenir mon admi- » ration. J'examinai quelles étaient ces rares connais- » sances: il ne put m'expliquer un grain de sable! Et » quand sa science plus profonde aurait pu pénétrer les » mystères de la nature, que devais-je penser d'un » homme qui avec tous ses talents n'apprenait pas à » devenir plus vertueux?

» J'ai vu un conquérant sur son char de triomphe. » La terre s'ébranlait au bruit de ses armes: les nations » tremblaient devant lui. Des lauriers sanglants couron- » naient sa tête. Il ne marchait que parmi le carnage et » les ruines. Ses favoris l'appelaient un héros, mais les » peuples qu'écrasait sa barbarie ne voyaient en lui

» qu'un cruel tyran. Et en vérité, quel héroïsme que » celui qui consiste à désoler la terre pour satisfaire son » ambition, sa vengeance? Je frissonnai d'horreur, et » je ne vis dans le conquérant qu'un homme qui, en » domptant les nations, ne savait pas se dompter lui- » même.

» J'ai porté mes yeux sur tous ceux que le monde » honore, pour trouver où était l'héroïsme et la vérita- » ble gloire. Partout je n'ai trouvé que vanité et afflic- » tion d'esprit.

» J'ai vu un Saint! Quelle autre impression il a faite » sur mon âme! Plus je l'ai examiné, plus il m'a inspiré » de respect et d'amour. Pourquoi? parce qu'il a réalisé » l'idée du plus grand héroïsme par les obstacles que sa » vertu a surmontés sur la terre, et celle de la gloire la » plus grande, la plus vraie et la plus solide, de la gloire » éternelle qu'il possède au milieu des délices de l'em- » pirée.

» Les philosophes ont défini l'héroïsme le sacrifice de » la volonté aux règles du devoir. On juge du degré » d'héroïsme par la grandeur des obstacles qu'on a sur- » montés. Et quels sont les obstacles que les Saints n'ont » pas eus à vaincre? obstacles dans les attraits du monde, » obstacles dans ses persécutions, obstacles dans leur » propre cœur!

» Le monde s'est offert à leurs yeux avec ses plaisirs, » sa gloire et ses honneurs. Il leur a présenté sa coupe » enchanteresse mais empoisonnée. Ils l'ont rejetée » pour le calice des amertumes, etc....

» La gloire! Qui ne la cherche pas dans le monde? On » a soif de sa propre gloire, on veut se faire un nom » parmi les enfants des hommes..... Les uns cherchent » la gloire dans les richesses, les autres dans la science, » les autres dans la puissance; que sais-je? Que de » chemins ne prend-on pas pour arriver à l'immortalité,

» excepté celui qu'il faut prendre? Ce chemin, les Saints » l'ont pris, c'est celui des humiliations......

» Ils ont passé sur la terre comme un voyageur im» patient d'arriver au sein de sa patrie; rien sur la » route ne peut fixer son intérêt; il a toujours les yeux » tournés vers elle, et son image lui est toujours présente. » Ainsi le monde a offert aux Saints un chemin semé de » fleurs; Jésus-Christ un chemin semé d'épines; et ils » ont choisi le dernier.

» Oui, il était semé d'épines, le chemin qu'ils ont choisi. » Car outre cette lutte continuelle contre les amorces » du monde, ils ont eu ses persécutions à souffrir. Et le » monde a trouvé bien des moyens de persécuter les » enfants de la lumière, railleries amères, calomnies » atroces, souvent la force et les tortures. Il en coûte » plus qu'on ne pense pour soutenir, sans se laisser abat» tre, l'arme du ridicule. Quelquefois un mot, une parole » piquante font tomber un homme. On se sent blessé » au vif, l'amour propre est au désespoir. On aime » encore souffrir, mais souffrir avec gloire. Il n'en a » pas été ainsi des Saints. Ils ont tout quitté pour l'igno» minie de la Croix, ils ont méprisé les railleries du » monde...........

» Mais ce n'est pas seulement au dehors que les Saints » ont rencontré des obstacles, ils en ont rencontré en » eux-mêmes, et certes de plus grands encore.

» Leurs passions se sont soulevées comme une mer » orageuse.... Ainsi la volupté avec ses délices, la con» cupiscence avec ses flammes, les sens avec leur appé» tit brutal, tout s'est réuni pour leur livrer la guerre. » Au milieu d'une si horrible tempête, on les a vus iné» branlables comme le rocher que bat en vain la vague » mugissante.

» On trouvera bien des âmes intrépides dans les com-

» bats et prêtes à sacrifier leur vie pour leur patrie et » leur roi. Ils ne regardent pas, ces hommes magnanî» mes, le danger qui les menace; qu'importe qu'ils » périssent si leur pays triomphe; qu'importe qu'ils » soient sauvés si l'honneur national reçoit une atteinte: » je dis qu'on trouvera encore beaucoup de ces braves: » et nos annales en font foi. Mais des hommes qui luttent » sans cesse contre eux-mêmes, qui résistent continuel» lement aux crises de leurs passions et domptent leurs » penchants déréglés, où sont-ils? Où les trouve-t-on? » Combien d'autres Alexandres après avoir taillé en » pièces de formidables armées et comme enchaîné la » victoire à leur char, n'ont plus ni force, ni courage » quand il faut vaincre, dompter, subjuguer leurs pas» sions?

» Le Juste est plus héroïque qu'Alexandre! Il fait ce » qu'Alexandre, ce que tous les héros du monde n'ont » pu faire. Il dompte ses goûts par la sobriété, ses sens » par la mortification, ses affections par la retenue, ses » passions par la chasteté. Ainsi victorieuse de tous les » obstacles, son âme possède au suprême degré cette » liberté, cette indépendance qui donne tant d'énergie » à ses fonctions.

» L'homme esclave de ses sens est réduit à l'état de la » brute. Le Saint délivré de leur esclavage, donne l'es» sor à ses pensées, s'élève par la méditation jusques » dans le sein de Dieu pour y contempler le vrai beau » qui en est l'essence. Il le saisit et en fait la règle de sa » conduite, et son âme libre des chaînes du vice com» mande au corps en souveraine.

» Voilà le vrai héros! Celui qui a fait à son devoir le » sublime holocauste des plaisirs et de la gloire, de ses » inclinations, de son propre cœur, des jouissances les » plus douces de la vie.

» Ainsi, quand le Juste serait tout entier dans la tom-
» be, en vertu de son incomparable héroïsme, il aurait
» droit à notre respect et à nos hommages. Mais il n'est
» pas tout entier dans la tombe ! Il est au ciel rayonnant
» de gloire !

» Cette gloire, elle est si grande, que nous ne pou-
» vons la voir qu'en énigme, et comme au travers d'un
» miroir. Elle est si pure, que, durant toute l'éternité, elle
» ne sera obscurcie d'aucun nuage.

» Un grand monarque comble ses favoris des bienfaits
» les plus insignes....... Que seront les favoris de l'E-
» ternel ?.....

» Un prince quelque généreux qu'il soit, craint d'é-
» puiser ses trésors ; et, ses moyens étant bornés, sa
» générosité doit aussi l'être...... Mais Dieu n'est pas
» comme les princes de la terre !.....

» Tout, dans les empires du monde, est sujet aux vi-
» cissitudes. Les pages de l'histoire sont pleines de ces
» épouvantables catastrophes qui, du faîte des gran-
» deurs, précipitent un homme aux dernières extrémités
» de l'indigence.

» Les Elus n'ont point à craindre ces révolutions ;
» leur gloire est à la fois éternelle et infinie, comme
» celui dont ils la reçoivent. Car, c'est sa propre divi-
» nité que Dieu leur communique. Ils le voient, ils le
» comprennent, sa majesté est dévoilée à leurs yeux,
» voilà la source de leur gloire et de leur félicité......

» Qu'elle est donc belle cette assemblée des Saints !
» qu'ils sont éclatants sur leurs trônes, ces héros magna-
» nimes? Ils pleuraient dans la vallée, Dieu a essuyé leurs
» larmes ; ils bornaient leurs désirs, et une félicité im-
» mense leur était réservée ; ils étaient doux et humbles,
» et ils ont emporté la terre des élus ; Ils étaient pacifi-
» ques, Dieu les a appelés ses enfants ; ils avaient soif
» de la justice, et ils sont rassasiés ; miséricordieux, ils

» ont reçu miséricorde ; persécutés sur la terre, ils ont
» une récompense infinie dans les cieux !

» Venez maintenant, venez, grands de la terre, héros
» du siècle, fiers enfants des hommes ! Venez, riches, sa-
» vants, potentats ? Voyez-vous ces douze Pêcheurs dont
» la voix éloquente a soumis l'univers à la Croix ? Voyez-
» vous ces martyrs tout baignés de leur sang ? un baume
» bien salutaire a coulé sur leurs plaies ! Voyez-vous ces
» Pontifes, ces Docteurs qui ont été comme autant de
» colonnes dans le temple de la religion, comme autant
» de pilotes éclairés, dans la barque de Pierre ! Et ces
» prêtres dont les mains sont plus pures que la neige, et
» ces vierges dont les cœurs brûlent comme des lampes
» ardentes. Comme ils sont enivrés de délices ! Les splen-
» deurs divines les couronnent ! Monde ! où est ta gloire ?.
» où sont tes plaisirs ? où sont tes honneurs ?

» Mais non : gloire, plaisirs, honneurs aux héros du
» ciel, aux favoris du Tout-Puissant ! L'œil n'a point vu,
» l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a
» point compris les biens ineffables qui sont leur par-
» tage ! »

Jusqu'ici on avait vu Arondineau, se tenir assez renfermé dans le cercle des occupations de la vie écolière ; et à part quelques traits de légèreté, que d'ailleurs il ne serait pas toujours ou juste ou facile de disculper, on peut dire que ses jours avaient coulé au petit-séminaire, dans le calme et la paix. Mais alors au petit-séminaire de Nantes, comme en beaucoup d'autres colléges, les élèves voulurent prendre part aux grands évènements dont la France était alors agitée. La vue d'un trône renversé dans trois jours était plus que suffisante pour échauffer de jeunes imaginations. On parla donc politique, révolution, combat, comme si la politique des écoliers devait s'éten-

dre au-delà de leurs livres; des partis se formèrent, chacun voulut avoir son opinion, tout prêt à la défendre en paroles et même en actions. On avait droit d'attendre de la conduite passée d'Arondineau, qu'il saurait se modérer dans ce moment d'effervescence. Le contraire arriva : il fut un de ceux qui donnèrent comme le branle; il se laissa aller à une boutade d'esprit guerrier, qui paraissait d'ailleurs un contre-sens avec sa constitution physique. Mais quelquefois l'ardeur de son âme brûlante se communiquant à son corps, on voyait ses membres se roidir presque convulsivement : et alors on ne le reconnaissait pas. Il animait des gestes et de la voix des simulacres de bataille. Lui-même il se précipitait tête baissée dans les groupes, puis la scène se terminait par quelques chants joyeux ou de vifs éclats de rire : c'était ainsi qu'avec plusieurs amis il voulait *préluder aux batailles qu'ils prétendaient*, disaient-ils, *livrer un jour.*

On ne tarda pas à s'apercevoir du tort que lui faisait cet élan patriotique. Son esprit sembla prendre un caractère d'indépendance, qui n'était pas, il est vrai, l'effet de l'orgueil ou de l'insubordination, mais qui, avec une imagination de feu comme la sienne, pouvait avoir des résultats fâcheux; des craintes se manifestèrent sur son compte. On rapprocha sa conduite antérieure avec ce qu'il était actuellement : on se rappelait cet air de modestie, de retenue, de soumission qu'on aimait tant en lui, et l'on disait : Combien il est changé !.. On le cherchait lui-même dans lui-même, et on ne l'y retrouvait plus. Pour comprimer un peu son exaltation, un de ses maîtres tenta de lui donner une direction utile : mais ce moyen ne trouva point en lui cette ouverture de cœur et cette docilité d'enfant, qui seule en assure les fruits. Plus alarmé que personne, son frère vint plusieurs fois lui donner des avis : et l'on voyait de grosses larmes

couler des yeux du pauvre Arondineau, qui comprenait son tort, et se voyait comme entraîné malgré lui à une ardeur dont il n'était plus maître. Au milieu de tout cela sa passion pour les vers s'était rallumée. Et cette fois, ce fut plus que jamais un délire qui ne voulait entendre à aucun accommodement. Il avouait « qu'il passait les » nuits presqu'entières en rêveries poétiques, et cela » non par un travail contentieux, mais comme en cé- » dant à un besoin. Aussi le matin à peine était-il à l'étude » qu'il recueillait promptement les compositions de la » nuit; et c'étaient ordinairement celles-là qui étaient les » plus remarquables. » L'expédition d'Alger avait exalté son imagination de poète au-delà de toute expression. Pendant long-temps il la chanta en mille accents divers.

Ce fut pendant une de ces longues nuits, où sa tête brûlante ne pouvait souffrir le sommeil, qu'il composa son *Harmonie du ciel*. On y voit avec plaisir qu'au milieu même d'une espèce de fougue guerrière et poétique à la fois, il continuait à aller puiser ses inspirations dans les idées religieuses. C'est même quelque chose de ravissant que le sentiment de religion et d'amour qui respire dans cette pièce charmante : « On dirait la voix d'un » ange qui, ennuyé de l'exil de la terre, monte dans les » cieux, chante son extase, et, dans un doux délire, » croit entendre les chœurs célestes répondre à ses » concerts. »

HARMONIE.

LE CIEL.

Le ciel est rempli de mystère :
Qu'il est beau cette nuit ! et que le reste est vil !
Prends l'essor, ô mon âme, et foule aux pieds la terre :
Sois pareille à Jacob pleurant au bord du Nil;
Mon âme, élève-toi par delà toute sphère,
Et, brûlante, prélude au terme de l'exil !...

(Symphonie.)

Sur le sommet des monts l'ombre s'est abaissée,
Un crêpe noir a bruni les forêts :
Point de brise au vallon, point de feuille froissée :
Tous les êtres, Seigneur, devant toi sont muets!...
Mais le globe est étroit, étroit à ma pensée!
La pensée est un œil qui ne s'endort jamais!...

(Symphonie.)

Le ciel, du Créateur annonce la puissance,
Il déroule pour l'homme un horizon immense
Dont chaque point est un hymne à son Dieu!
Caractères brûlants des pages du grand livre,
Phares qui ressemblez aux lampes du saint lieu,
Poussière de soleils que l'on se plaît à suivre,
Brillants fanaux, globes de feu,
Tous vos traits de clarté sont des flèches mortelles
Pour le cœur des hommes pervers;
Mais celui qui bénit le roi de l'univers
Préfère à tout vos gerbes d'étincelles
Et vos mondes ardents suspendus dans les airs!..

(Symphonie.)

Pourquoi, mon âme es-tu saisie?
Pourquoi ces vagues sentiments?
Des larmes ont baigné ma paupière ravie,
Ma bouche a soupiré de longs gémissements :
Pourquoi, mon âme, es-tu saisie?
Pourquoi ces vagues sentiments?

(Symphonie.)

Est-ce le firmament qui cause ton extase?
Sont-ce tous ses flambeaux dont la splendeur t'embrâse,
Ou l'astre roi des nuits sur la nue agité?
Est-ce l'espace enfin dont la grandeur t'écrase
Comme un point dans l'immensité?

Ah! j'admire le ciel et ses globes de flammes!
De celui que j'adore ils m'offrent un rayon;
Mais je ne vois pas là qu'un visible horizon :
Rien ne saurait borner l'horizon de mon âme;
Elle monte vers Dieu pareille à l'aquilon.

D'où me vient cette soif de la céleste sphère?
Cet élan qui m'emporte et m'arrache à la terre
Comme un aigle prenant l'essor?
Astres, ce n'est point vous que demande ma vue;
Je cherche quelque chose au-delà de la nue,
Au-delà des soleils jetés dans l'étendue,
Au-delà des planètes d'or!
Ah! c'est que de mon cœur la patrie est perdue,
Et je voudrais la voir encor!!

(Symphonie.)

L'homme est un Océan, un grand désert aride,
Un infini pour qui tout le globe est trop peu;
Il dévore la terre, et son cœur encor vide
Meurt affamé d'amour ou se console en Dieu.

L'homme est un exilé qui pleure sa patrie,
Un enfant de l'Eden qui n'a plus d'harmonie,
Un captif qui du ciel a goûté les plaisirs;
Un séraphin tombé des portes éternelles,
Un séraphin sans luth, un séraphin sans aîles,
Mais non pas sans soupirs.

(Symphonie.)

Ah! si c'en était fait! si des célestes voûtes
L'homme ne devait pas trouver encor les routes,
Ma cruelle douleur n'attendrait pas le soir!
Mais le Christ a brisé nos chaînes;
Mon cœur me dit qu'il doit revoir
De son ciel, de son Dieu les splendeurs surhumaines;
Et sentant s'alléger le fardeau de ses peines
Il pousse un cri d'espoir!

Pourquoi gémissez-vous inclinés vers la terre,
O vous tous qui comptez des soleils nébuleux,
Vous qui portez une âme en proie à la misère,
Et soupirez des accents douloureux?
Pourquoi gémissez-vous inclinés vers la terre,
Accusant un sort trop cruel?
Si vos jours sont affreux, ou votre vie amère,
Levez les yeux au Ciel!

(Symphonie.)

Peut-être votre cœur, comme un brâsier rapide
Qui veut tout dévorer,
Brûlant la paille sèche et la bruyère aride,
De peur de n'aimer plus, n'ose pas adorer.
Mais en vain pour nourrir vos âmes,
Vous pressurez tous les plaisirs divers :
C'est une goutte d'eau dans le bassin des mers,
Une étincelle au sein d'un océan de flammes,
Un grain de sable au milieu des déserts.
Amour et vérité ! voulez-vous satisfaire
Ce désir de l'homme immortel ?
Si la terre est étroite et votre vie amère,
Levez les yeux au Ciel !

(Symphonie.)

Que son aspect soit en haine à l'impie,
Que les vers soient l'objet de son ambition :
Mort de crime, au sépulcre il doit porter envie ;
C'est son pareil qu'il cherche, et son âme abrutie
Aime en lui le tableau de sa corruption.

(Symphonie.)

Mais, ô douce et tendre Espérance,
Tu fus le premier rêve errant sur mon berceau ;
Fais toujours à mes yeux luire ton saint flambeau :
Tu m'as bercé dans ma paisible enfance,
Ah ! berce-moi jusqu'au tombeau !

(Symphonie.)

Mon âme est sur la terre un oiseau de passage,
Une voile passant sur l'eau,
Un ramier qui porte un message
Et doit rapporter un rameau.

Mon âme a soupiré vers le Dieu qu'elle adore ;
Le Ciel est devenu l'objet de ses désirs :
Mes vœux montent vers lui sur l'aile de l'Aurore;
Et quand sous son manteau de pourpre et de saphirs,
L'Occident voit pâlir le rayon qui le dore,
La brise y porte encore
L'ardeur de mes soupirs !

(Symphonie.)

La nuit surtout, voyant la nature agrandie,
Je me livre en silence aux rêves du bonheur,
Et les touchants pensers de la mélancolie
Se pressent dans mon cœur.

Il me semble par fois recouvrer mon délire
Et mes ailes de feu!
Je crois encore avoir mes transports et ma lyre,
Je crois chanter, voler et m'abîmer en Dieu!

Ecoutez..... à mon âme attentive et ravie
Quel bruit a retenti soudain?

(Symphonie.)

C'est des Anges du Ciel la tendre symphonie....
Qu'il est doux dans l'exil le chant de la patrie
Au prisonnier d'un corps humain!
Je veux puiser aux sources de la vie;
Anges, recommencez votre douce harmonie:
Je veux chanter l'hymne divin!

(Symphonie.)

Je ne puis plus rester exilé sur la terre;
Mon cœur a faim de Dieu, mon âme solitaire
A soif de bonheur et d'amour!
Séraphins, dites-lui que je languis sans cesse,
Que je meurs de tristesse
En attendant le jour!
Non, je ne puis rester exilé sur la terre:
Mon cœur a faim de Dieu, mon âme solitaire
A soif de bonheur et d'amour!

(Symphonie.)

Oh! qui me donnera les ailes de l'Aurore,
L'essor impétueux de l'aigle du désert,
Le vol de l'Aquilon, ou plus rapide encore
L'élan du char d'airain qui roule dans l'Ether!
Feuille des bois par le vent balancée,
Flamme aux Cieux élancée,
Fumée, oiseaux, vapeurs, qui dans l'air montez tous,

Que n'ai-je votre sort ainsi que ma pensée
Pour monter comme vous!

(Symphonie.)

Mais si je cherche en vain l'aile de la colombe,
Du moins j'en aurai les soupirs,
Et si mon œil forcé sur la terre retombe,
Consumé par l'amour, j'appellerai la tombe
Pour m'enivrer des célestes plaisirs.

Cependant on n'apercevait pas encore le terme d'une effervescence qui avait amené une alternative de relâchement et de ferveur, de dissipation et de recueillement. C'était une de ces crises où l'âme veut et ne veut pas, où les résolutions se succèdent sans aucun effet, où une conscience toujours timorée se livre à elle-même les plus violents combats. L'âme d'Arondineau souffrait beaucoup dans cette fausse position ; et c'est peut-être dans ces circonstances pénibles qu'il fit un jour cet aveu à quelqu'un de ses amis, « qu'il n'osait » pas approcher de la table sainte, et que ce n'était qu'à » force d'exhortations que son confesseur parvenait à » diminuer ses craintes et à le rassurer un peu. » Heureusement il avait toujours eu un grand amour pour le sacrement de nos autels. Dans ses perplexités, il se souvint des heureux moments qu'il avait passés en sa présence. Il se souvint que là était la consolation et la force de celui qui souffre, et il alla y chercher la force et la consolation.

Pendant les moments qu'il passait seul avec son Dieu, on le surprit plus d'une fois le visage tout en feu ; des pleurs brûlants roulaient le long de ses joues : alors on pouvait soupçonner qu'il parlait à Dieu de ses combats avec un ennemi qui ne lui donnait point de relâche, avec une imagination que rien ne pouvait calmer, et dont un grave inconvénient était d'épuiser tous les jours

ses forces par de continuelles productions. Mais comment être exaucé quand on craint encore de l'être? quand le cœur est encore esclave, et que le sacrifice n'est pas entier? Pauvre enfant, renoncer à la poésie, et renoncer à vivre, lui semblaient une même chose : et cependant il n'y avait plus à retarder... Il fait enfin un nouvel effort.... Il veut tout de bon interrompre ses chants... Tant de voix lui ont dit : Ne chante plus.... et lui, triste, il a regardé sa lyre, et ses doigts en ont fait sortir un dernier accord : c'est l'adieu d'Arondineau à la poésie.

UN CHANT

OU ADIEUX A LA POÉSIE.

Adieu, rêves, transports! plus de chants, plus de lyre....
Sévrons de ce nectar un cœur infortuné.
N'allaitons plus ce cœur d'un si tendre délire;
Brisons entre nos mains ce luth d'or qui soupire,
Comme un jeune époux couronné.

Car on m'a dit : « Le Ciel accuse ta folie;
» Enfant, tu ne dois pas chanter ainsi toujours,
» Ne vas pas t'enivrer de trop de mélodie;
» Mais bois, silencieux, la coupe de ta vie,
» Et glisse muet sur tes jours !

» Pose un frein à ta bouche, et ris d'un art frivole;
» Laisse sous les rameaux siffler l'oiseau craintif.
» Toi, prépare ton cœur pour une autre parole,
» Sans suivre le penchant et la vaine auréole
» Des chantres au Cinnor plaintif. »

Adieu donc, chants d'Eden, céleste symphonie,
Des lyres de Daphnis, des harpes du Thabor!
Ma muse a soupiré le chant de l'agonie.
Adieu, blanc Séraphin, bel Ange d'harmonie,
Qui me couvrais d'une aile d'or!

Je ne chanterai plus! — Mais, avant de me taire,
Je veux que mon beau luth vibre un dernier soupir,

Je veux que sous l'abri du chêne solitaire
Il rende encore un son doux et plein de mystère,
Comme un cygne qui va mourir.

Je ne chanterai plus ! ni le jour, ni dans l'ombre,
Quand le ciel est couvert du manteau noir des nuits ;
Soit qu'aux champs dépouillés voltige un brouillard sombre,
Soit que le printemps vienne avec ses fleurs sans nombre,
Avec ses plaisirs et ses bruits!

Je ne chanterai plus une vague pensée ;
Je ne chanterai plus mes bonheurs et mes maux,
Les bois, la grande mer, la cloche balancée ,
Le Ciel , les vitraux peints, et la flèche élancée
Des hauts clochers de nos hameaux.

Pourtant à mon berceau j'eus des songes étranges !
Jeune encor, je me plus à moduler des vers ;
Je bégayai du Christ les sublimes louanges,
Je chantai les oiseaux et le Ciel et les Anges,
Et l'épine des buissons verts.

Pourtant, plus d'une nuit sur ma couche passée,
Mon cœur harmonieux veilla dans les concerts,
Souvent de rêves d'or sa langueur fut bercée ,
Et par les Séraphins , mon âme cadencée
Crut se réveiller dans les airs.

Pourtant j'aimais voguer sur une eau qui s'épanche
Du vert pilier des monts jusqu'aux saules du val ,
Lorsque la nuit paraît et que sa reine blanche
Pour voir son beau corps pâle avec attrait se penche
Sur le miroir du pur cristal.

Pourtant en moi je sens un penchant qui m'entraîne,
Une voix qui me dit : « Chante », et moi j'ai chanté ,
Non pour un feu trompeur qui s'éteint dans la plaine,
Mais comme le ramier qui murmure sa peine
Au bois par la brise agité.

Je suis bien malheureux ! sans soupirs et sans aile,
Je ressemble à Jacob sur l'Euphrate ou le Nil ;
Mais Jacob accordait sa cithare fidèle ,
Jacob chantait par fois sur sa harpe immortelle
Pour se consoler dans l'exil.

Tout chante autour de moi ! le tonnerre sur l'onde,
Le tendre rossignol au bois silencieux,
Le vent sur la montagne ou sur la mer profonde,
Sur la grève les flots ; l'homme en ce triste monde,
Les Anges au plus haut des Cieux!

Les Cieux! là tu marquas, Seigneur, ma destinée !
Là m'attend en silence un luth d'ivoire et d'or ;
Mais mon âme ici-bas d'épine environnée,
Languissante, bat l'air de son aile fanée
Qui brûle de prendre l'essor.

Ah! je voudrais monter vers ce lieu plein de charmes,
Ce pays de plaisir, d'amour et de bonheur,
Où la sainte Sion vit pure et sans alarmes,
Où le céleste époux sèche toutes les larmes
D'épouses dormant sur son cœur !

Je languis.... le captif à la plage étrangère
Soupire son malheur afin de l'adoucir :
Je languis aussi moi, prisonnier sur la terre;
Dieu ! laisse moi mon luth pour bercer ma misère,
Laisse-moi chanter ou mourir !

Cependant Arondineau qui avait éprouvé par lui-même combien il est déplacé et dangereux pour ceux qui sont encore sur les bancs de l'école, de se mêler des affaires politiques, était revenu sur ce point à des sentiments plus modérés et plus sages. Il avait repris peu à peu cet air modeste et calme qui lui était si naturel. Le jour de la distribution des prix étant arrivé, pendant que son professeur rendait compte à l'assemblée des motifs qui l'empêchaient de prononcer devant elle son éloquent plaidoyer pour la poésie (1); on le vit se cacher derrière ses condisciples pour échapper aux regards et aux signes par lesquels on s'efforçait

(1) La faiblesse de sa voix et l'état actuel de sa santé ne lui permirent pas de débiter ce discours qu'il a lui-même jeté au feu.

de le faire remarquer. Mais s'il avait pu se tenir caché, lorsqu'une autre voix que la sienne prononçait son discours, et si, heureux alors, il avait pu remercier Dieu d'un incident si bien d'accord avec sa modestie, il n'eut pas le même avantage, quand peu après il entendit proclamer son nom à plus d'une reprise : force lui fut de se montrer pour aller recevoir sur son front modeste ces lauriers qui font battre le cœur avec tant de joie, et qu'Arondineau aimait surtout pour en faire un doux hommage à un père et à une mère. Il remporta, selon sa coutume, les plus beaux prix; son nom volait de bouche en bouche et tous les yeux étaient portés sur lui. «Mais » tout cela, disait un vénérable ecclésiastique, me parut » beaucoup moins remarquable que l'air de modestie, » de timidité, de pudeur, je dirais presque de honte, » qu'il conserva en allant se faire couronner par son » père, par son frère, par plusieurs de ses maîtres, et » les autres personnes les plus qualifiées. Il y avait sous » ce rapport quelque chose de véritablement frap- » pant. »

Ce fut au milieu de ces brillants succès dont il n'était point ébloui, qu'Arondineau termina ses humanités, préludant ainsi avec gloire à d'autres succès plus solides qui l'attendaient dans des études plus graves et plus profondes. Au reste, une pensée bien différente de celle de la gloire le préoccupait alors. Il allait quitter le petit-séminaire, pour ne plus y rentrer; et ce n'était qu'avec de vifs regrets qu'il disait adieu à une maison où les années s'étaient écoulées avec tant de rapidité et de charmes, où tout encore attachait son cœur, et la tendresse des maîtres, et l'aimable union des élèves, et les exemples de la piété, et la sécurité qu'y retrouve l'innocence. Ces sentiments de regret et de reconnaissance, il les avait exprimés avec amour, quelques semaines avant la fin de l'année, dans un compli-

ment à son professeur de Rhétorique, où il faisait ses adieux au petit-séminaire. Cette pièce est encore une de celles qui font honneur à son cœur excellent; car elle est l'expression fidèle des plus beaux sentiments d'un jeune homme s'éloignant avec peine d'une maison dans laquelle il a puisé avec abondance la vertu, l'instruction et le bonheur.

LIVRE III.

ARONDINEAU A LA MAISON DE PHILOSOPHIE DE NANTES.

Un jeune homme qui vient de terminer ses humanités, comprend sans peine qu'il est temps de faire trève aux légèretés et aux amusements du jeune âge, dont le tumulte l'a jusqu'alors empêché de réfléchir mûrement. C'est à cette époque que, franchissant un présent rapide qui absorbe l'enfant tout entier, et portant ses regards sur l'avenir, il l'interroge pour connaître la place qu'il doit occuper un jour. Mais les réponses de l'avenir ne se font pas toujours entendre clairement au milieu des passions naissantes. Il faudrait écouter dans le calme et le silence du cœur, les conseils de la raison et de la religion. Or tous les lieux ne sont pas également favorables à cette vie tranquille, à cette paix de l'âme, si nécessaires quand il s'agit de prendre une détermination de cette importance. Le séminaire de Philosophie s'ouvrait naturellement au jeune Arondineau, et lui offrait sous ce rapport tout ce qu'il pouvait souhaiter. C'est pour les jeunes gens comme une agréable transition entre la vie de collége souvent volage et dissipée, et la vie réfléchie de l'homme fait. Nous dirons bientôt quel profit Arondineau en sut retirer pour sa perfection. C'est de la

retraite qui commence les exercices, qu'il date le commencement de *sa conversion*, c'est-à-dire, de cette direction nouvelle qu'il donna à ses travaux vers la fin la plus sublime que l'homme et le chrétien puissent se proposer. Mais, pour moins interrompre ensuite le récit des progrès qu'il fit dans la vertu, nous allons commencer par donner une idée de ceux qu'il fit en même temps dans la science.

Ce fut le 20 octobre 1831 qu'Arondineau fit son entrée au séminaire des philosophes à Nantes, joyeux de pouvoir continuer ses études auprès et sous la direction de son frère devenu cette année professeur de Philosophie. Il avait plus d'une fois témoigné par le passé le désir de voir arriver ce temps où la métaphysique viendrait offrir à son esprit des idées grandes et nouvelles pour lui, et dérouler à ses regards son vaste monde de merveilles. Quel contraste néanmoins entre les formes élégantes, variées de l'éloquence et de la poésie, et la marche austère, uniforme de la logique?... Entre un langage harmonieux et fleuri, et l'expression précise et abstraite de la pensée?... Ce changement subit devait-il sourire beaucoup à l'esprit d'un jeune humaniste qu'on avait vu se livrer à l'étude de la littérature avec un enthousiame toujours croissant? «... Après avoir été » si tendrement caressé, je dirais presque gâté par les » muses,» ainsi que s'exprime un condisciple, «il semblait » ne s'en éloigner qu'à regret, et redouter de trouver » moins de succès en métaphysique. Il est vrai, ce dut » être pour lui quelque chose de bien pénible de faire » ses adieux à la littérature,.. toutefois il n'avait pas lieu » de craindre la philosophie, qui ne lui fit pas un moindre accueil que la poésie et l'éloquence... »

C'était en effet un esprit capable de se prêter à tout et de passer d'un genre à l'autre avec une rare flexibilité de talents. Il en donna de nouveau la preuve en se por-

tant aux études philosophiques avec la plus étonnante facilité. Bientôt les formules scolastiques lui devinrent aussi familières qu'elles étaient encore barbares pour la plupart des autres. Quelquefois, pour égayer la classe de chant (exercice pour lequel il n'avait pas les plus heureuses dispositions), il disait plaisamment à l'élève qui présidait : « Allons, monsieur le professeur, don- » nez-nous la théorie. » Et là-dessus, il faisait des réflexions piquantes, d'heureuses applications des formules scolastiques.

Cet esprit d'enjouement, on le retrouvait dans Arondineau, à la conférence de philosophie qu'il présidait : C'est en effet un usage commun à plusieurs séminaires, de partager les élèves en différentes divisions, dont chacune a pour président un des plus habiles, et où l'on repasse en commun les matières expliquées en classe. Notre jeune maître de conférence était plein de complaisance et de charité pour ceux surtout dont l'intelligence moins développée avait peine à saisir les explications; mais il ne laissait pas cependant de se laisser aller parfois dans les premiers temps à un penchant qui le sollicitait. Des pointes d'esprit lui échappaient comme malgré lui, «... Et sans avoir l'air d'y toucher, » dit un de ses amis, « il piquait avec beaucoup de finesse. Je puis le » dire avec connaissance de cause, ayant moi-même » ressenti plus d'une fois la force de ses traits mordants; » tout cela néanmoins ne l'empêchait pas de s'acquitter » parfaitement de sa fonction ; il n'y avait pas de diffi- » culté qu'il n'éclaircît : et je me souviens qu'on disait de » lui qu'il rivalisait avec son frère, pour la manière » d'expliquer avec méthode et lucidité les matières de » philosophie. »

Ces progrès surprenants lors même qu'il ne se livrait pas sans réserve à l'étude de la métaphysique, donnaient la mesure de ce qu'il aurait pu être, s'il

eût apporté à l'étude de cette science une application sérieuse et soutenue. Mais cette application n'était pas possible dans ces premiers temps à un esprit encore entraîné malgré ses efforts par la fougue de son imagination. A mesure qu'il avançait dans la réforme qu'il croyait devoir faire de tout lui-même, son étude devint plus régulière ; l'ardeur et la continuité de son travail parurent même une chose étonnante, relativement à la faiblesse de sa santé.

Après avoir suffisamment étudié les thèses secondaires qui lui demandaient peu de temps, il s'appliquait avec un soin spécial à approfondir les questions plus importantes, qui n'étaient jamais pour lui sans intérêt. Comme il avait le travail très-facile, il devançait presque toujours le cours de la classe ; et lorsqu'on arrivait à l'examen d'une nouvelle question philosophique, il se trouvait tout prêt à la discuter pertinemment. Cependant il n'aimait pas à provoquer une discussion, sa modestie lui faisant redouter tout ce qui pouvait le donner en spectacle. S'il prenait la parole, c'était seulement lorsqu'il y était invité par son frère, ou lorsqu'on avait soulevé quelque difficulté sérieuse dont il avait saisi en même temps et le nœud et la solution. «... C'était un spectacle curieux et intéressant de voir les deux frères aux prises l'un avec l'autre, l'aîné avec l'avantage d'une plus longue étude, et d'une argumentation serrée, le plus jeune avec sa pénétration d'esprit, et une fécondité d'idées qui variait étonnamment ses moyens de défense. » Plus d'une fois la victoire demeura indécise sur des matières de controverse : le plus jeune cédait alors par respect pour l'âge et l'autorité de son aîné. Mais souvent il allait le trouver en particulier pour continuer la discussion et la pousser jusqu'à ses dernières limites, toujours cependant avec modération ; aussi rendait-il les armes de bonne foi, sitôt qu'il avait vu clairement la vérité.

La sage méthode qu'il suivait dans ses études était d'ailleurs d'un secours puissant à son talent, pour acquérir et conserver les connaissances solides dont il nourrissait son esprit. Il se rendait compte de tout, il ne se lassait point d'analyser, et de soumettre à des examens réitérés, les questions les plus arides ; de cette manière il discernait aisément le vrai du faux, et parvenait bientôt à posséder ses matières avec netteté et lucidité. Il nous reste plusieurs monuments de ses travaux en ce genre, entr'autres un *Compendium* ou abrégé de tout son cours de philosophie ; il pourrait être proposé comme modèle, et nous voudrions pouvoir l'insérer ici tout entier. Il suffit d'en lire les premières pages, pour être frappé du bel ordre qui règne dans la distribution de ses parties, du choix judicieux des questions, de la précision de leur exposé, et du discernement des preuves.

Parmi les questions particulières qui paraissent l'avoir intéressé davantage, on remarque surtout celle de la certitude, qui agitait alors bien des esprits. Le système de M. de Lamennais, était, à cette époque, l'objet d'une ardente controverse, et la réputation de l'auteur, jointe à l'éclat de son style brillant, était propre à en imposer au jeune Arondineau. Mais, se défiant bientôt des premières impressions, et comprenant que d'heureuses préventions ne sont pas des preuves, il entreprit l'étude approfondie du nouveau système : il fit d'abord de nombreux extraits de l'*Essai*, s'attachant de préférence aux passages qui lui semblaient plus fondamentaux, et demandaient un examen plus sérieux et plus long. Ce premier travail ne lui parut pas suffisant ; il commença une analyse complète de tout l'ouvrage, il l'étudia chapitre par chapitre, pesa sans préjugés la défense et la réfutation, et réduisit les thèses à leur expression la plus simple. Le raisonnement ainsi dépouillé des charmes du

style, ne lui parut plus aussi fort qu'il eut pu lui paraître, revêtu de couleurs séduisantes. Les erreurs du système se découvrirent à lui dans tout leur jour; et malgré l'estime qu'il portait au génie de l'auteur, il ne put partager des idées qu'il voyait s'écarter de la vérité.

Ce fut à cette occasion qu'il composa, dans un genre assez piquant, une pièce intitulée : *le Songe d'un grand homme*, ou *Voyage à l'Ile de la Sagesse.* Cette pièce, dont s'empara bientôt un journal, est comme le résumé de ses recherches et de ses convictions sur la philosophie de Descartes et sur celle de M. de Lamennais, défendues, chacune par son illustre auteur, dans un dialogue aussi pourvu des agréments du style qu'on le peut souhaiter dans ces matières métaphysiques. Partout les paroles mises à la bouche de M. de Lamennais, sont tirées de ses propres écrits, et si notre jeune philosophe ne connaissait point assez les œuvres de Descartes, pour en tirer aussi toute la réfutation, il y a suppléé par le sel délicat qu'il prête aux reparties de ce grand philosophe, dont l'esprit, comme on sait, ne manquait pas d'aménité. Nous regrettons que la longueur du morceau ne nous permette pas de le citer ici en entier; d'autant plus qu'après avoir offert des preuves nombreuses du talent d'Arondineau en littérature, il semblerait naturel d'en présenter aussi de ses succès en philosophie. Mais comme une telle composition ne saurait être du goût, ni à la portée de tous les lecteurs, nous nous contenterons d'en produire en cet endroit le commencement et les dernières lignes, réservant pour la fin de l'ouvrage, toute la partie doctrinale et logique de ce morceau.

SONGE D'UN GRAND HOMME,

ou Voyage à l'Ile de la Sagesse.

« Un génie accoutumé à philosopher contre la philosophie, et à raisonner contre la raison, s'était endormi sur les bords du Tibre. Toutefois, les grandes pensées qui l'avaient occupé tout le jour, ne l'abandonnèrent pas; dans son sommeil agité, il déplorait encore les égarements de la philosophie niaise de Descartes et les maux causés à la société par la méthode sceptique de Bossuet et de Fenélon. De temps en temps, d'une voix grêle sortant d'un corps usé par l'énergie de son âme, on l'entendait s'écrier : O faiblesse de l'esprit humain! ô orgueilleuse raison! contradictions étranges! et cependant cette philosophie s'établira, et l'école en fera la base de son enseignement! Il est vrai, reprenait-il pour se consoler, le nombre de ses partisans a diminué sur la terre, mais comment réparer les écarts de tant d'hommes qui ne sont plus? O Descartes, ô Bossuet, que ne puis-je m'entretenir avec vous et faire briller à vos yeux un rayon de l'astre qui m'éclaire? Et cette impuissance apparente le replongeait dans sa douleur, quand tout-à-coup, comme par une soudaine illumination, son esprit est changé, la joie succède à la tristesse. « Orphée, s'écrie-t-il, est descendu aux enfers, le sens commun l'atteste, donc je pourrai parler à ces illustres morts. La conclusion est rigoureuse; d'ailleurs nous ne raisonnons pas, c'est un fait! » A l'instant, l'incomparable auteur se voit transporté dans une île solitaire, telle que jamais il n'eut pu s'en figurer d'aussi délicieuse. La variété des sites, la fraîcheur des ombrages, l'entier silence et le parfait isolement faisaient de ce lieu enchanteur, un asile propre aux méditations philosophiques. C'était la demeure de la Sagesse. Son palais s'élevait au milieu de l'île, bâti sur des colonnes inébranlables; le soleil l'éclairait

toujours et d'une lumière si douce que, loin de fatiguer les yeux par son éclat, elle les récréait admirablement. Comme le génie admirait ces beautés sans nombre, il vit des hommes qui se promenaient dans un bois voisin. C'était la troupe peu nombreuse des heureux mortels qui consacrèrent leurs jours à la recherche de la vérité. On comptait parmi eux, le méthodique Descartes, le hardi Mallebranche, le sublime Bossuet et l'aimable Fenélon. Informés des débats qui partageaient la terre, ils désiraient vivement d'en savoir des nouvelles. L'illustre auteur s'avança vers eux, instruit par un secret pressentiment de la belle rencontre qu'il allait faire. Descartes le reconnut aussitôt, retint l'indiscret empressement de ses disciples, et, après des marques d'un profond respect, lui adressa ces mots :

« Illustre philosophe, je suis charmé de vous voir; on dit que vous avez fait des merveilles sur la terre depuis que nous n'y sommes plus.

» Oui, répondit celui-ci, je crois avoir posé la certitude sur ses vraies bases, en rappelant les hommes à l'autorité qu'ils refusaient d'admettre, et sapant les fondements d'une philosophie aussi dangereuse que niaise.

» Ici, les philosophes de l'Ile de la Sagesse, comprirent à qui Descartes parlait. Bossuet demeura immobile, Fenélon parut sensiblement affligé, Mallebranche fit un signe d'impatience, et la jalousie de Leibnitz éprouva un secret contentement.

» Je vous entends, reprit Descartes, vous voulez parler de ce cartésianisme qui consacrait l'erreur, le doute et la folie.

—» Quoi! la lumière a déjà pénétré dans ces lieux.

—» Assurément, répondit-il, qui n'a entendu parler des doctrines de l'Essai?

» L'auteur fut transporté. Daignez, chère ombre, s'écriait-il, daignez m'apprendre à qui je m'adresse.

— » A un homme soumis à l'autorité du vrai. Si vous désirez le savoir, vous parlez à l'ombre de Descartes.

» A ces mots l'assemblée ne put s'empêcher de sourire de la surprise du nouveau philosophe, et le front des auteurs de Port-Royal se dérida pour la première fois.

— » Grand philosophe, génie incomparable, reprit l'auteur de l'Essai, quel dommage, qu'une méthode absurde vous ait égaré!

— » Vous me faites des compliments de plus d'une espèce. Les uns, il est vrai, ne me flattent pas plus que les autres, car je n'ai jamais cru avoir un génie extraornaire; et, si j'ai avancé assez loin dans la découverte de la vérité, je l'attribue uniquement à ma méthode. Ainsi, quoique votre compassion parte, je n'en doute pas, d'un bon naturel, je ne m'en accommoderai guère, jusqu'à ce que vous m'ayez montré la fausseté de mes principes. Une injure n'est pas une raison, vous l'avez dit dans votre défense, et j'aurai souvent lieu de le dire pour la mienne. Quoiqu'il en soit, nous pouvons choisir pour juges les membres de cette honorable assistance.

» Ce sont les ombres des plus grands philosophes qui aient existé.»

Vient ensuite la discussion entre les deux auteurs, à la suite de laquelle Descartes conclut ainsi :

. . . . « Cessez donc d'appeler sceptiques, hérétiques et niais, ceux qui suivent la méthode que je viens de vous exposer; quand une injure est mal fondée, la honte est toute entière pour celui qui la dit.

» A ces mots, Descartes et les philosophes de l'Ile de la Sagesse parurent s'enfoncer dans l'épaisseur du bois, pour épargner à l'illustre auteur le chagrin de sa défaite. Fenélon resta seul près de lui, et, les yeux mouillés de larmes, il traça ces mots sur le sable :

Reconnais, ô mon fils, la raison qui t'appelle,
C'est vraiment triompher, qu'être vaincu par elle.

» Quand l'illustre auteur eut lu ces mots, Fenélon lui fit un signe d'amitié, puis il se retira. Tel fut le songe du grand homme ; le ciel et la terre attendent quel sera son réveil. »

Ce fut aussi vers ce temps qu'il se livra d'une manière plus suivie à l'étude de l'Ecriture Sainte. Il avait toujours ressenti une douce propension pour ces livres qui ne sont point, comme les ouvrages sortis de la main des hommes, sujets à l'erreur et au mensonge ; mais jusqu'alors il s'était peut-être porté vers eux, trop guidé par l'amour des beautés littéraires, dont une recherche passionnée à l'excès, l'empêchait souvent de nourrir sa foi de la manne de vie qu'ils renferment. Le sentiment de la piété fut désormais son premier guide dans l'étude des saints livres. Ce n'est pas qu'il fût devenu insensible aux figures pleines de hardiesse, aux traits sublimes de l'auteur inspiré : plus d'une fois on le vit encore tressaillir à la lecture du prophète Isaïe, dont la parole de feu le transportait ; mais cette jouissance qu'offraient à son esprit, de vives images et de belles pensées, n'était plus rien pour lui en comparaison du profit spirituel qu'on doit chercher avant tout dans des livres qui sont les testaments de la volonté de Dieu, et la règle de conduite du chrétien. Des notes détaillées qu'il rédigeait avec le plus grand soin, d'après les conférences qui se donnaient sur ce sujet au séminaire de philosophie, attestent encore aujourd'hui combien il portait d'intérêt à ce genre d'étude. Il approfondit par la suite plusieurs livres de la Bible, et pendant les vacances il en traduisit des passages intéressants, parmi lesquels se trouvent les lamentations de Jérémie. L'élégance de cette traduction, le ton de sensibilité et de douce mélancolie qui y respire, montrent l'âme du jeune traducteur identifiée, pour ainsi dire, avec l'âme du prophète ; tant il savait

fondre ses sentiments et son langage avec ceux de l'écrivain sacré.

Les psaumes de David, si pleins d'onction et de poésie divine, ne pouvaient pas lui être indifférents. Il en traduisit plusieurs, parmi lesquels nous devons citer le psaume si court et à la fois si ravissant, qui commence par ces mots : *Ecce quàm bonum et quàm jucundum*, etc. Le cœur d'Arondineau avait goûté trop délicieusement combien il est doux de s'aimer en frères, pour ne pas goûter aussi combien est douce la peinture de l'amitié fraternelle. Nous présenterons ici avec la traduction de ce psaume le charmant commentaire dont il l'accompagne :

« Oh? comme elle est belle, comme elle est agréable » l'union des frères rassemblés sous un même toit !

» Telle on voit l'essence répandue sur la tête d'Aaron, » descendre sur sa longue barbe et parfumer tous ses » vêtements : telle encore la rosée qui fertilise Hermon » et tombe sur la Montagne Sainte.

» Car le Seigneur répandra sa bénédiction et ses grâ- » ces sur l'amitié fraternelle.

» Tout ce petit psaume respire la sensibilité la plus » délicieuse et l'onction la plus touchante.

» C'est l'aimable épanchement d'un cœur plein d'une » douce émotion. En vain chercherait-on ailleurs ce » moëlleux exquis dont il offre l'image. Virgile et Théo- » crite n'ont rien de si doux. Tout autre que le Pro- » phète-Roi ne pouvait avoir cette simplicité admirable » qui rend mieux le sentiment que toute la pompe du » style, cet heureux abandon par lequel le psalmiste » laisse couler ces touchantes paroles comme un ruisseau » de lait et de miel, abandon plus grâcieux encore que » celui d'Anacréon.

» Dans la ravissante extase de la charité il s'écrie, et
» tous les cœurs sensibles s'écrient avec lui : *Ecce quàm*
» *bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum* !
» Il compare ensuite l'union fraternelle à tout ce qu'il y
» a de plus beau et de plus grâcieux. Elle est semblable
» à l'essence délicieuse qui découle sur la barbe d'Aa-
» ron, et parfume tous ses vêtements. On sait quelle
» était la magnificence du Grand-Prêtre. Qui n'a entendu
» parler de sa longue barbe, de la richesse de ses ha-
» bits, et de son air majestueux? Eh bien : l'union frater-
» nelle est plus douce que le parfum embaumant qui
» s'exhale à son approche : *Sicut unguentum in capite*
» *quod descendit in barbam barbam Aaron, quod des-*
» *cendit in oram vestimenti ejus.*

» Voyez l'agréable rosée qui tombe comme des lar-
» mes argentines au sommet d'Hermon et fertilise la
» montagne sainte. Elle rend au gazon sa fraîcheur ;
» elle ranime la fleur mourante. Mais la fraternité n'est
» pas moins belle et moins efficace : *Sicut ros Hermon*
» *qui descendit in montem Sion.* Et pourquoi cette union
» est-elle si belle, si efficace, si délicieuse? C'est que
» le Seigneur répand sur elle ses bénédictions : *Quoniam*
» *illic mandavit Dominus benedictionem in sæculum.*
» L'idée du Dieu qui lance la foudre, jetant un œil de
» complaisance sur l'amitié fraternelle, et répandant sur
» elle la rosée de ses grâces plus douce que la rosée du
» ciel, termine avec éclat ce délicieux épanchement du
» cœur. »

On a pu voir précédemment que la conduite du jeune Arondineau, au petit-séminaire, avait généralement édifié ses condisciples, et qu'ils avaient déjà admiré en lui bien des bonnes qualités qu'ils appelaient des vertus; mais il était loin d'en juger lui-même de la sorte. Il savait trop, pour se contenter d'un commencement de perfec-

tion, que le cœur de l'homme étant fait pour Dieu, il ne peut goûter un repos entier, que du moment où il s'est donné à Dieu sans réserve. C'était une de ces âmes que Dieu se plaît à poursuivre d'une manière spéciale, et tourmente en quelque façon, afin de se les attacher sans partage.

En désirant le séminaire des philosophes, pour y trouver dans la métaphysique un aliment solide à son intelligence, il le désirait encore davantage comme un lieu de retraite où il entreprendrait la réforme parfaite de son cœur, réforme après laquelle il soupirait, sans l'avoir encore entreprise à son gré.

Dès le commencement de cette année, les exercices de la retraite que suit la communauté, avaient été pour lui une belle occasion dont il sut profiter. Des jours consacrés au recueillement, des instructions adaptées aux divers besoins de l'âme, des visites souvent réitérées au sacrement d'amour, partout des exemples d'édification et de ferveur, partout la voix de Dieu qui appelle à lui par de tendres invitations, tout cela ne pouvait manquer de faire sur le cœur d'Arondineau, une de ces impressions fortes dont on garde long-temps le souvenir. Aussi faisait-il dater de cette époque, comme nous l'avons dit, le commencement de ce qu'il appelait *sa conversion.* Avec une imagination vive et un cœur sensible à l'attrait de la grâce, il sentit d'abord combien il est déréglé de ne pas vivre tout entier pour Dieu, de chercher sa satisfaction dans les louanges des hommes, dans l'estime ou l'affection des créatures. La vue de ses péchés passés l'accabla pour ainsi dire, les écarts de son imagination l'affligèrent, et son cœur se trouva dans un état de souffrance. Sa conduite pourtant ne prit pas dès-lors cette uniformité que devait lui donner une vertu plus avancée. D'un côté on le vit quelque-

fois, par un reste de vieilles habitudes, agir avec le caractère enfant, s'ouvrir à une gaîté immodérée, et céder sans résistance à son penchant pour les traits piquants et satyriques. Puis il revenait sur lui-même, et se reprochait amèrement des fautes qu'il avait résolu cent fois d'éviter. La tristesse alors saisissait son âme, et il tombait dans un sérieux qui faisait regretter à ses amis son ancienne gaîté. Ceux qui connaissent par expérience les peines et les tourments qu'une imagination vive et ardente ne cesse de se créer, comprendront seuls tout ce qu'Arondineau eut alors à souffrir. Combien de fois il répandit devant Dieu des larmes amères et douces tout à la fois. Un mot de son directeur ou de son frère le faisait fondre en larmes ; on s'efforçait de le consoler, et les paroles de consolation semblaient aiguiser sa douleur, loin de la calmer. Plus on mettait de douceur dans les avis qu'on lui donnait, plus il semblait s'affliger lui-même.

Son directeur, pour faire diversion à cet état de contention et d'angoisses cuisantes, cherchait à distraire son esprit par toutes sortes de moyens; et comme l'étude de la philosophie ne suffisait pas à tant d'activité, il lui permit de revenir de temps en temps à une occupation qui, naguère encore, avait fait ses délices, et il lui conseilla même de faire en vers la traduction du Ier livre de l'Iliade. Arondineau se prit donc à traduire Homère, mais ce n'était pas sans s'affliger de ce qu'il regardait comme des ménagements particuliers réclamés par sa faiblesse. C'est ce qui donna lieu à la scène suivante, que raconte un de ses amis. « Il me souvient qu'un » jour étant allé le voir à la porte de sa chambre, nous » vînmes à parler de son ancien goût pour la poésie ; et » comme je lui demandais s'il s'en occupait encore : *Oui*, » me répondit-il, *M. de Courson sait que je suis un petit* » *enfant*, *il ne veut pas me sévrer tout d'un coup* ; *et*

» *ainsi je passe ma folie, en traduisant le I*[er] *livre*
» *d'Homère en vers.* Il me montra en même temps son
» commencement de traduction; et comme je lui disais
» que je trouvais cela fort bien, il se mit à verser des
» larmes : *Oui*, dit-il, *fort bien! mais à quoi bon tout*
» *cela?...* Puis se reprenant : *Allons*, dit-il, *il ne faut*
» *plus être enfant..; plus enfant, plus enfant. Allons,*
» *soyons sages, ne soyons plus enfant...* Il prononçait
» ces paroles avec un accent qui me pénétrait, et qui
» me montrait à quels combats il était en proie, et tout
» ce qu'il lui en coûtait pour se vaincre. »

Cependant il paraîtrait qu'il éprouvait encore de délicieux moments quand une inspiration poétique venait à se ranimer dans son âme abattue : traduire Homère était son bonheur. Aussi le temps des récréations fut-il quelquefois sacrifié, sans que, pour ainsi dire, il s'en aperçût. Une fois, étant monté dans sa chambre pour se préparer à la promenade, il voulut écrire quelques vers avant de descendre. Il commence donc, se promettant bien de cesser après quelques instants. Mais voilà que l'inspiration s'empare tellement de lui, qu'il n'entend pas le son de la cloche; la communauté part pour la promenade, et lui, sans se douter de rien, reste à composer dans sa chambre, jouissant plus agréablement dans ce contre-temps involontaire qu'il n'eût fait au milieu de la plus belle promenade du monde.

Au reste il faut remarquer que les condisciples d'Arondineau ne pouvant savoir quelle était la cause de si grands combats, attribuèrent généralement à son ancien amour pour la poésie les pénibles difficultés qu'il éprouvait alors et qu'il surmonta avec tant de courage. Mais il n'est pas besoin de sujet particulier de tourment à une âme dont l'activité trop grande

fait elle seule le supplice. La mauvaise santé d'Arondineau contribuait aussi peut-être à le jeter dans cet état de mélancolie qui s'alimente de tout, des choses mêmes les plus indifférentes d'ailleurs. Il se passait alors quelque chose de bien pénible dans ce jeune cœur si sensible et toujours mécontent de lui-même, parce qu'il croyait ne pas faire encore pour son Dieu tout ce qu'il devait. — « On aurait pu, » dit un confident des secrets de son âme, « on aurait pu comparer son » état à celui de saint Augustin, non pas Augustin lut- » tant contre de grossières passions dont ce pauvre en- » fant n'a jamais été l'esclave, mais Augustin luttant » contre l'impulsion de la grâce qui le portait à tout » abandonner pour embrasser en ce monde la vie par- » faite, la parfaite humilité, l'abnégation de Jésus- » Christ. » Ce qu'il y a d'admirable, c'est que nonobstant un si grand obstacle, il parvint au terme qu'il désirait si vivement, à une vertu solide, basée sur le mépris de lui-même, et rapportée tout à l'amour de Dieu. Il se laissa conduire en tout par le directeur auquel l'avait confié une providence pleine de bonté pour lui. Il savait que c'est un moyen infaillible de marcher d'un pas ferme et progressif dans les sentiers de la perfection : Il savait aussi que la volonté propre, toujours inconstante et souvent désordonnée, est une mauvaise conseillère dans ce qui regarde les voies du salut : il travailla avec d'infatigables efforts à s'en détacher, pour ne plus s'attacher qu'à la volonté de Dieu. Il brisa donc tous ses penchants pour se plier avec plus de souplesse à tous les mouvements de la grâce. Rien ne l'arrêtait : tout lui était doux dans ces jours où il commençait d'aimer Dieu sans aucun partage, où il échangeait les jouissances de la terre contre les jouissances du ciel, et où son cœur ne voulait plus avoir de sentiments, d'inclinations, de joies, que

dans le cœur de son Dieu. Si jamais il pouvait être permis de reprocher à quelqu'un d'avoir trop de modestie, nous pourrions bien ici faire un pareil reproche à notre pieux jeune homme. Occupé uniquement à s'abîmer dans les voies de la perfection intérieure et de la vie cachée, il déroba aux regards ce qu'il y avait de plus précieux en lui, et il priva par là notre faiblesse du soutien qu'elle eût puisé dans un plus grand détail d'actions vertueuses. Heureusement pour notre édification, le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes ne fut pas secondé de tout le monde ; et plus il s'efforçait de s'ensevelir dans le silence et l'oubli, plus tous les yeux de ceux qui l'entouraient se portaient avec admiration sur le modèle qui leur était offert, pour s'exciter par ses exemples à la ferveur et à l'amour de la vertu. Sans cesser d'être affable et gai dans ses récréations, il se montra plus réservé, et pour réprimer toute tendance naturelle à rechercher de préférence ceux de ses condisciples dont la conversation lui était plus agréable, il s'appliqua à fréquenter ceux de la maison dont les goûts semblaient devoir moins sympathiser avec les siens. C'est ainsi qu'il voulait expier toutes les immortifications qu'il avait pu commettre dans des intimités où il est si difficile que la nature ne se glisse pas, et ne rende moins purs et moins parfaits les rapports de l'amitié.

Une expérience non moins douce que constante, c'est que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, et qu'il se plaît à inonder de ses consolations et de ses grâces, un cœur qui n'a pas craint de lui faire un grand sacrifice. C'est ce qu'éprouva notre pieux jeune homme. Une joie pure et divine le dédommageait au centuple, et il se trouvait dans une paix et une liberté de cœur dont il n'avait jamais soupçonné les douceurs. Tous les fantômes qui, de loin, avaient épouvanté son imagina-

tion, disparurent comme un charme trompeur, qui se rompt pour faire place à la vérité. La vertu lui apparaissait douce et belle, plus attrayante mille fois que les plus beaux rêves du génie. Elle avait pour lui quelque chose d'entraînant, qui lui faisait regretter de l'avoir connue si tard dans toute sa beauté, et de n'avoir pas fait pour elle un plus grand sacrifice. Il chercha donc s'il n'en avait point encore d'autres à faire : et il ne furent pour lui qu'un jeu.

A défaut de grands vices et de passions honteuses, il fit à Dieu le sacrifice d'un penchant naturel, qui le poussait à critiquer finement, et à manier la satyre avec des tours piquants, et une délicatesse extrême. Déjà, par le passé, il avait vu le danger de ces sortes de plaisanteries, qui, en froissant l'amour-propre, blessent souvent et aigrissent les cœurs. Devenu plus que jamais indifférent à orner ses discours de jeux d'esprit et de pointes brillantes, il s'interdit entièrement des saillies, qui d'ailleurs étaient en lui si naturelles, qu'elles semblaient couler de source. Et pour être plus mortifié et plus agréable devant Dieu, il aima mieux paraître moins aimable et moins spirituel aux yeux des hommes.

Dans le même temps il mettait la main à une autre œuvre, non moins importante. Heureusement né sous beaucoup d'autres rapports, Arondineau avait, comme nous l'avons déjà fait entendre, apporté en naissant, un naturel vif et colère qui, dans son enfance, lui fit commettre plus d'une faute. Plus tard, le développement de la raison et une éducation chrétienne avaient, jusqu'à un certain point, modéré ce penchant, dont son âme se trouvait humiliée, sans qu'elle eût encore la force d'en réprimer tous les mouvements. Mais ardent qu'il devint à réformer tout ce qu'il y avait en lui d'imparfait, il parvint bientôt à dompter ce caractère bouillant, jusqu'à ne pas se laisser aller à la plus légère im-

patience. Il devint même par la suite, d'une si grande douceur, qu'on aurait pu dire de lui, comme d'un autre saint François de Sales, qu'il semblait être né le plus doux des hommes, et que jamais il n'avait su ce que c'était qu'un mouvement de colère. Ce n'est pas toutefois que les occasions lui manquassent : il était presque toujours souffrant, mais d'une humeur égale ; ses mauvais yeux, desquels il ne voyait que de très-près, lui causaient de fréquentes méprises, dont ses condisciples se plaisaient à rire ; mais lui, toujours le même, semblait ne s'apercevoir de rien, ou bien il se mettait du parti des moqueurs, et plaisantait volontiers avec eux.

Un livre qui lui servait beaucoup pour conserver son âme dans une paix inaltérable, c'était l'Imitation de Jésus-Christ, dont il goûtait avec délices le langage d'onction et de paix. Ce livre ne lui avait point été étranger par le passé ; mais depuis son redoublement de ferveur, il ne pouvait se lasser de le lire ; il le comprenait mieux, il y trouvait des leçons appropriées à tous les besoins de l'âme. Son directeur lui avait conseillé de le lire en suivant l'ordre du *Peritia libelli*, et il le faisait avec beaucoup de fruit et une grande abondance de consolations intérieures. Ce fut au sortir d'une de ces lectures qu'il s'écriait un jour en présence de son frère : « Quel grand crime pour l'homme d'être orgueilleux. »

On remarquait qu'il évitait avec soin tous les sujets de conversation, où son ancienne passion pour la poésie eût pu se réveiller. Quelqu'un parut un jour avoir oublié que sa résolution était invariablement prise de ne plus jamais faire un seul vers, sans l'autorisation de son directeur ; il le pria donc de lui composer quelques couplets de cantique. Arondineau s'en excusa modestement mais avec fermeté ; et pour vaincre sa délicatesse de conscience, son condisciple fut obligé d'aller demander pour lui l'agrément du supérieur.

Une autre fois quelqu'un ayant fait un quatrain , vint le lui présenter , le priant de le corriger : Arondineau s'en défendit , alléguant qu'il avait entièrement renoncé à la poésie , et qu'il désirait ne s'en occuper désormais en aucune manière. L'auteur insista, et se retrancha à lui demander seulement si les vers avaient la mesure, et s'ils étaient tournés avec élégance : mais il ne put rien obtenir. Cependant comme la poésie avait cessé d'être en lui une passion, ses supérieurs lui permirent volontiers, lui conseillèrent même de versifier de temps en temps pour se délasser l'esprit. Il le fit quelquefois , mais seulement par obéissance pour ses maîtres , et par complaisance pour des condisciples qui ne pouvaient s'accoutumer à ce long silence d'une verve naguères si animée. Du reste les sujets profanes semblaient désormais ne plus rien dire à son cœur, et sourire faiblement à son imagination. Aussi quand on voulait obtenir de lui quelques stances, il fallait lui proposer un sujet religieux où il pût satisfaire en même temps et le désir de ses condisciples , et la ferveur de sa piété.

Malgré la répugnance qu'il ressentait à revenir à de nouvelles compositions poétiques , il se trouva cependant un jour doublement heureux de pouvoir par quelques moments de travail rendre un agréable service à plusieurs amis. Ils désiraient vivement chanter un morceau de musique vocale , dont l'air était fort beau, mais dont les paroles un peu légères blessaient leur délicatesse ; pour lever la difficulté , ils vinrent prier Arondineau de remplacer ce couplet inconvenant par une strophe plus chaste , qui fût néanmoins en harmonie avec la douceur et la tendresse du chant. C'était une de ces occasions auxquelles on ne peut rien refuser : Arondineau fit promptement la strophe demandée. «... C'est » une étincelle de l'ardent amour dont il était em- » brâsé. »

O manne, ô pain de vie, ô Jésus, mes amours!
Souffrir, aimer, mourir, aimer, aimer toujours!
Heureux qui près de toi voit s'écouler ses jours!
Il languit, il soupire, ô Jésus mes amours!
Souffrir, aimer, mourir, aimer, aimer toujours!
Achève, triste vie, achève enfin ton cours!
Souffrir, aimer, mourir, aimer, aimer toujours,
Toujours, toujours, toujours!

Une pieuse coutume que la dévotion à Marie avait introduite au séminaire des Philosophes, réunissait tous les jours du mois de mai les élèves de cette maison au pied d'une statue de la Sainte Vierge. Pour rendre plus solennel et en même temps plus agréable à la reine des vertus cet hommage de ses enfants, on résolut de chanter tous les soirs un cantique à sa louange, mais un cantique nouveau composé par un cœur cher à Marie qui fût comme l'interprète et l'écho fidèle de tous les autres cœurs. Nul qu'Arondineau ne pouvait comme lui remplir ce vœu de ses condisciples: il voulut bien encore se mettre à l'ouvrage au nom de tous, et il montra que la piété, en imposant un frein à son imagination, n'avait pas étouffé son génie. Quels touchants sentiments de confiance et d'amour dans ces couplets!

A tes pieds, ô tendre Marie,
Tu vois l'amour nous réunir.
Ah! de grâce, mère chérie,
Etends ton bras pour nous bénir!

Nous pleurons sur la terre,
Tu règnes dans les cieux;
Protège, heureuse mère,
Des enfants malheureux.
A tes pieds, etc.

Ta prière puissante
Est l'espoir des pécheurs;

Reine compatissante,
Offre à Jésus nos pleurs.
A tes pieds, etc.

Jésus, sur le Calvaire,
Nous remit en tes bras;
Il savait que sa mère
Ne nous oublierait pas.
A tes pieds, etc.

Tu portes nos misères;
Tu fais notre bonheur;
Et tous les cœurs des mères
Semblent être en ton cœur.
A tes pieds, etc.

Ç'en est fait, je n'aspire
Qu'au bonheur de t'aimer;
Ah! permets que j'expire
Avant de t'oublier.
A tes pieds, etc.

Que ton sein soit ma couche;
J'y veux vivre et mourir.
Que ton nom dans ma bouche
Soit mon dernier soupir.
A tes pieds, etc.

Arondineau puisait ces beaux sentiments de piété dans l'exercice amoureux et assidu de l'oraison, dans des communions fréquentes mais plus ferventes encore, dans des visites au sacrement de l'autel, qu'il regrettait de ne pouvoir multiplier et prolonger au gré de ses désirs. Il passait en adoration la plus grande partie de ses moments libres, avec une ferveur qui se montrait sur son visage et dans la position de son corps, sans qu'il lui fût possible de la modérer. Plus d'une fois ses amis lui donnèrent des avis à ce sujet: il les écoutait volontiers, les remerciait, et promettait de faire des efforts sur lui-même; « Mais dès le jour suivant il retombait

» dans le même état, on pourrait dire, dans la même » extase. »... On voyait sa poitrine se gonfler et se rabaisser avec une violence qui ne pouvait être que l'effet de l'amour dont son cœur battait pour Jésus. C'était alors qu'il donnait un libre cours à ses pleurs, dont il semblait avoir une source intarissable, quand il était en présence du Saint des saints, tout abîmé dans son néant, et comme plongé avec ivresse dans un océan de délices et d'amour.

Il célébra dans cette ferveur de dévotion une fête qu'il aimait beaucoup, celle des SS. Cœurs de Jésus et de Marie : et sans doute que Jésus et Marie durent se complaire dans un cœur si bien préparé et si semblable à leurs cœurs sacrés.

Après la communion, il s'empressa, comme s'il n'eût pu comprimer au dedans le feu dont il était rempli, de jeter sur le papier quelques-uns des sentiments qu'il éprouvait. «... Cette pièce porte une empreinte de piété » qui ne paraît point l'expression d'une âme nouvelle- » ment livrée à Dieu. » C'est le langage passionné de l'amour. Elle n'est qu'amour depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Aujourd'hui, 29 juin 1832, jour des SS. Cœurs de » Jésus et de Marie, moi Pierre-Louis Arondineau, » après avoir reçu mon amour dans mon cœur, j'ai » juré et jure encore à son divin Cœur, amour et escla- » vage perpétuel. Considérant l'ineffable tendresse du » Cœur de Jésus pour les hommes, et en particulier la » bonté ravissante dont il a usé envers moi, voyant » d'autre part, l'ingratitude dont les hommes le paient, » et la mienne mille fois plus noire que celle de tous les » hommes ensemble, j'ai renoncé à mon cœur coupa- » ble, pour vivre dans l'adorable Cœur de mon aimable » Jésus. Oui, Jésus, c'en est fait, votre Cœur sera mon

» séjour. C'est là le lieu de mon repos ; j'y habiterai en » paix, j'y demeurerai toujours, parce que je l'ai choi» si. O mon bien-aimé ! la plaie de votre sacré côté est » encore ouverte ; permettez que j'y entre ; cachez-moi » bien avant dans cet asile. Fournaise ardente, embrâ» sez-moi ! Divin brâsier, consumez-moi ! Sang de Jé» sus, lavez-moi, enivrez-moi ! O Jésus ! blessez-moi, » blessez-moi au cœur ; blessez-moi d'amour ; blessez» moi mille fois plus vivement que vos ennemis ne m'ont » blessé ! Mettez des charbons ardents à vos flèches, » teignez-les de votre sang, allumez-les aux flammes de » votre Cœur, et les lancez continuellement dans le » mien ! O Cœur de Marie, pure hostie du divin amour, » jetez en moi un peu du feu qui vous consume ! O » Marie, ma bonne mère, que votre amour soit mon » amour ! O mes SS. patrons, SS. Anges, S. Jean, » S. Augustin et vous saintes amantes de J.-C., attaquez » mon cœur de toutes parts, jusqu'à ce qu'il succombe » et défaille d'amour ! O ! être blessé d'amour ! languir » d'amour ! mourir d'amour ! languir, souffrir, aimer, » mourir ! Oui, Jésus ! oui, Marie ! à jamais ! Ainsi » soit-il. » PIERRE-LOUIS.

On devine sans peine quels devaient être ses sujets de conversation. La bouche parle de l'abondance du cœur ; et comme le jeune mondain aime à parler du monde, de ses fêtes bruyantes et de tous ces dangereux prestiges qui captivent ses affections, de même et avec plus de bonheur notre pieux jeune homme mettait ses délices à s'entretenir de l'amour de Jésus, et de la dévotion à ce divin Cœur, dont il était l'heureux esclave.

Il s'appliquait à tenir un juste milieu entre une gravité trop sérieuse, et une gaîté démesurée, évitant avec soin les paroles inutiles, et encore davantage celles où la charité eût pu être blessée. Aussi le voyait-on s'attacher de plus en plus ses condisciples, par ce ton de

retenue, d'abandon et de franchise avec lequel il conversait; aussi tous aimaient-ils à se trouver avec lui, pour entendre de sa bouche les paroles de piété, qu'il savait amener avec tant d'à-propos et de grâce. Impossible de profiter avec plus d'adresse que lui, des choses les plus indifférentes, pour tourner la conversation vers les choses du ciel, de s'exprimer avec plus d'intérêt et de communiquer mieux ses impressions à ceux qui l'écoutaient. Personne ne se retirait sans le désir de devenir meilleur, après l'avoir entendu parler de Dieu avec cette abondance intarissable comme la source à laquelle il puisait ses amoureux entretiens. C'était surtout quand il se rencontrait dans la société de quelques confrères de choix, avec lesquels il était plus libre, que son âme se déployait toute entière.... A la maison de philosophie, un certain nombre d'élèves avaient coutume de se réunir de temps en temps, pour s'entretenir pieusement et se soutenir dans la ferveur. Notre pieux philosophe était l'âme de ces petites assemblées. On se plaisait à le laisser parler... «On n'aurait pas voulu perdre une syllabe de ce qu'il disait avec tant de persuasion.... et pourtant personne n'était plus simple que lui, soit dans les choses qu'il disait, soit dans la manière de les dire.... C'était alors qu'il fallait l'entendre.... c'était alors qu'il était d'une éloquence, d'une âme qu'il semblait vouloir communiquer à tous ses amis.»

On admirait le talent qu'il avait de porter toujours à quelque chose de pratique. Un jour qu'il avait parlé avec un pieux enthousiasme du P. Claver, dont il venait de lire la vie toute de zèle et de renoncement, quelqu'un saisi d'admiration pour le saint missionnaire, s'écria tout-à-coup : « Qu'il voudrait bien ressembler au père Claver, et aller, comme lui, évangéliser les nègres. » « Eh bien, reprit Arondineau, il ne tient qu'à nous de » contenter notre zèle, sinon en allant vivre au milieu

» des nègres, au moins en nous consacrant au salut des
» bonnes gens des campagnes, qui sont souvent aussi
» grossiers et aussi ignorants que les nègres. » Delà il prit occasion de faire plusieurs réflexions pieuses, que lui inspirait son zèle pour le salut des âmes, et qui furent goûtées comme elles devaient l'être par de jeunes cœurs, désireux, à son exemple, de voir le règne de Dieu établi et florissant parmi les hommes.

Un autre jour il disait, dans un de ces élans de ferveur qui lui étaient si fréquents : « Dieu a allumé en nous
» le feu de son amour, mais il nous laisse le soin de l'en-
» tretenir ; il faut donc que nous y mettions sans cesse
» du bois et des matières propres à l'entretenir ; car au-
» trement il s'éteindrait. » Pour lui, on peut dire que son soin unique et son occupation de tous les instants, était de l'entretenir, ce feu sacré ;.. aussi ne s'éteignait-il jamais dans son cœur, et chaque jour y prenait-il de nouveaux accroissements.

S'il était admirable et édifiant pendant les heures de délassement et de récréation, il ne l'était pas moins pendant le temps de l'étude et du silence. Séparé du monde par l'aimable solitude qu'il habitait, il s'était fait encore dans son âme, comme une autre retraite, inaccessible à tout bruit extérieur. Rien au monde n'était capable de lui faire perdre le recueillement, le calme et la paix. Pour se faire une idée de ce qu'il était sous ce rapport, il faudrait entendre parler ceux qui le voyaient tous les jours, et tous les jours s'étonnaient de le voir si maître de lui-même, et de tous ses sens... Aucun événement du dehors ne semblait avoir de retentissement dans son âme. C'est que dès-lors, il habitait une demeure que les hommes ne peuvent troubler ; il possédait en lui-même celui qui fait trouver la paix au milieu des vents et des tempêtes. Heureux d'avoir mis sa confiance au Seigneur, il ne comprenait plus comment l'homme

peut se laisser aller aux troubles et à la crainte, quand il lui est si facile de trouver la sécurité, quand il est toujours invité à se reposer dans le sein même de celui qui s'appelle le Dieu de paix. Cette confiance en Dieu était sans bornes, comme l'amour qui en était la source ; et comme il savait que cette vertu est d'un grand secours dans le chemin de la perfection, il aurait voulu l'inspirer à tous ceux qui l'environnaient. Plusieurs de ses condisciples déploraient un jour devant lui leurs misères et leurs infidélités, dont la multitude les jetait dans une sorte d'abattement : « ...Ce qui doit » nous rassurer, leur dit-il, c'est l'espérance que le Sei- » gneur nous donne en lui ; » et il cita en même temps ce verset du psaume IVe : « *Quoniam tu, Domine, sin-* » *gulariter in spe constituisti me.* »

De pareils sentiments pouvaient bien édifier de plus en plus ses confrères, mais ils cessaient d'être pour eux quelque chose d'incompréhensible, quand ils rappelaient à leur mémoire les sacrifices qu'il avait faits pour Dieu, quand ils réfléchissaient à ceux qu'il lui faisait encore tous les jours. Il leur semblait qu'il était de la bonté et de la justice de Dieu, d'être l'espérance et le tout de celui qui avait tout quitté pour lui..... Car ce n'était pas seulement de ses poésies, de ses amis et de tous les événements humains, qu'il paraissait détaché ; son renoncement universel s'étendait aux plus petites choses. « Il faut, disait-il un jour, nous défaire pour Dieu » des plus petites attaches ; elles se glissent souvent dans » les choses les plus légères ; il n'est pas rare de les voir » se placer jusques dans les petits livres de dévotion. » Soyons fidèles à rompre avec elles, autant qu'il nous » sera possible... »

Il est vrai, il se sentait encore quelque affection pour certains objets de piété ; mais ce n'était qu'autant qu'ils lui étaient un moyen de soutenir sa ferveur. S'il aimait,

par exemple, les petites images du mois que l'on distribue dans les séminaires, c'était parce qu'elles lui rappelaient la vie édifiante d'un Saint; c'était parce qu'elles lui imposaient la douce obligation d'honorer ses mérites, de marcher sur ses traces, et de se former sur ses exemples à la vertu et à la sainteté. Il avait une dévotion particulière aux Saints dont il avait ainsi reçu l'image au commencement de chaque mois; et ce fut pour en perpétuer les fruits et pour conserver toujours sous ses yeux le souvenir de leurs vertus, qu'il transcrivit soigneusement dans un petit cahier les différentes prières et sentences pieuses que portaient ses images.

Quand il considérait les grandes choses que tant de saints personnages ont faites pour la gloire de Dieu, et qu'il faisait un retour sur lui-même, il ne pouvait se pardonner d'avoir été jusque-là si stérile en bonnes œuvres; et la vue de l'immense différence qu'il trouvait entre eux et lui, l'aiguillonnait vivement, et lui faisait demander à Dieu avec ardeur de se servir de lui pour sa gloire. Il lui tardait de voir arriver le moment où il pourrait donner un libre essor au zèle qui le pressait; et, pour se consoler de ce retard, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le bien de la maison, auquel personne ne s'intéressait plus que lui. Aussi était-il habile à prévoir de loin tout ce qui pouvait être avantageux à la communauté et à ses membres.

Vers la fin de son année de philosophie, il disait à quelques-uns de ses condisciples, sur un ton de simplicité charmante : « ..... Comme il nous faudra être sages » l'année prochaine, nous serons les premiers de la » maison, et chargés de donner le bon exemple à nos » frères..... »

Toutefois, il y avait un article de la charité fraternelle qu'il n'était pas habile à remplir. Un de ses condisciples qui lui avait donné toute sa confiance, l'avait

prié de remarquer ses défauts, et de l'en avertir charitablement, mais sans crainte et sans exception. Cependant il s'aperçut au bout de quelque temps (ce sont ses propres termes) « qu'il eût mieux fait de le charger » uniquement d'être son intercesseur auprès de Dieu. »

Sans doute, un trait semblable ne pouvait être en lui l'effet de l'indifférence ; lui qui prenait tant d'intérêt aux avantages même temporels de ses confrères, lui qu'on voyait passer une partie de ses loisirs à expliquer les matières d'études à des élèves à qui le travail était plus fatigant, aurait-il pu leur montrer de la froideur ou de l'insouciance, quand il s'agissait d'un puissant moyen de sanctification ? « Non, » continue le mémoire que nous venons de citer, « mais sa grande modestie, sa » bonté d'âme, et l'exemption des grandes saillies aux- » quelles j'étais sujet, ne lui permettaient pas même » de soupçonner des défauts dans les autres. »

Il donna à la fin de cette année une nouvelle marque de son attachement à tous ses confrères. Plusieurs allaient se dire adieu, peut-être pour long-temps. Cette seule pensée était capable d'attendrir un cœur sensible comme celui d'Arondineau. Il pleura à chaudes larmes en embrassant ses amis d'enfance, et ces larmes n'échappèrent point à ceux qui en étaient l'objet. Eux-mêmes ils trouvèrent cette séparation bien pénible, après des jours pleins d'innocence et de bonheur.

Parmi les condisciples de notre pieux jeune homme, il en était un qui avait pénétré bien avant dans son âme, et qui ne devait plus le revoir, après l'avoir connu seulement une année. C'est à lui que nous devons le mémoire qu'on va lire. On nous pardonnera la longueur de cette citation, parce qu'elle est un souvenir de vive affection et un hommage glorieux à la vertu d'un ami fort regretté. Ces pages furent écrites d'un seul jet

et comme d'inspiration, au moment où leur auteur apprit qu'on allait publier *la Vie d'Arondineau* : tous ceux qui l'ont connu le reconnaîtront sans peine à son style.

« Lorsque j'arrivai en philosophie, un de mes soins » les plus empressés fut de faire connaissance avec le » *petit Pierre*. J'avais beaucoup entendu parler de son ta» lent poétique; j'avais même vu quelques pièces de » vers de sa composition, dont les suaves et délicieuses » couleurs m'avaient enchanté; ce fut une bonne for» tune pour moi de pénétrer dans son intimité, et d'en» trer dans la confidence de ses travaux; je fus bientôt » dans le secret de toutes ses inspirations. Il composait » avec une facilité étonnante; son âme débordait de » sentiments et d'images, et se versait par flots sur le » papier. Il traduisit en peu de temps un ou deux chants » de l'*Iliade*; il se passait peu de jours sans qu'il fît » vingt ou trente vers, peut-être davantage, si je ne » me trompe; ce qui ne l'empêchait pas de suivre exac» tement tous les exercices, d'étudier suffisamment sa » philosophie, et de faire fort bien sa conférence. Il me » lut cette traduction; elle était pleine d'élégance et » d'harmonie. Mais la poésie religieuse, la poésie bi» blique, la poésie chrétienne lui allaient bien mieux que » cette imitation servile, que cette contrefaçon classique » du poète païen. Je me souviendrai toujours d'une » *Harmonie sacrée* où il chantait sa patrie bien-aimée, » *sa Cité éternelle et divine, la Jérusalem mystique*, » *l'Eglise*, et qu'il me lut à voix basse, en secret, » dans l'embrâsure de sa petite porte. Il y a sept ans, » cela; et je crois encore le voir, je crois encore l'en» tendre! Oh! comme cette poésie était vraie, naturelle » et profondément sentie! cela allait au cœur, parce » que cela venait du cœur. Ce n'était point une versifi» cation froide, morte, glacée, tissue de réminiscences

» classiques, teinte d'un vernis romantique de mauvais » goût ; c'était un chant d'enthousiasme et d'amour, qui » s'échappait du fond de ses entrailles ; un chant cé- » leste, le chant d'un ange, d'un séraphin, qui vous » emportait au Ciel.

» Telle fut sa vie pendant les premières semaines que » nous passâmes ensemble dans la maison de philoso- » phie. Il remplissait exactement tous ses devoirs de » piété ; mais ce n'était point encore un fervent sémi- » nariste : il observait assez fidèlement le matériel, la » lettre du réglement ; il assistait ponctuellement à tous » les exercices et remplissait les devoirs généraux im- » posés à tous les élèves ; cela fait, il donnait un libre » essor à son imagination ; il n'avait encore abandonné » à Dieu et livré à l'obéissance que la moindre partie de » lui-même ; une fois rentré dans sa cellule et dégagé » du joug de la règle, il se plongeait avec passion dans » ses rêveries favorites : son âme se dilatait avec eni- » vrement, et il y avait dans tout cela une sensualité » pure et chaste, sans aucun doute, mais encore bien » imparfaite. Le poète effaçait le jeune clerc ; la vie des » sens et de l'imagination, la vie naturelle était trop ar- » dente et trop forte ; elle étouffait la vie surnaturelle, » la vie de la charité pure, et arrêtait son développe- » ment.

» La vanité n'était point non plus éteinte dans son » âme. Il n'était point fier de son talent, il n'en faisait » point parade, il le cachait même avec une sorte de » pudeur virginale ; il nous fallait souvent insister pour » lui dérober le secret de ses inspirations ; mais quand » nous avions vaincu sa modestie ou sa timidité, il pa- » raissait satisfait de nos éloges, notre admiration lui » faisait plaisir, et quoique ses grands yeux noirs res- » tassent constamment baissés, quoiqu'il n'osât jamais

» lever complètement la tête, en y regardant bien, on
» voyait passer sur ses traits pâles et enfantins un éclair
» de sa joie intérieure (1).

» Mais tout cela ne dura que quelques semaines ; au
» bout d'un ou deux mois environ, toutes ces imperfec-
» tions avaient déjà disparu.

» Dès-lors, il fit des progrès étonnants dans la piété; il
» se détacha de plus en plus de sa volonté propre, pour
» s'attacher uniquement à Dieu ; il brisa tous ses pen-
» chants pour se plier, avec plus de souplesse, à tous les
» mouvements de la grâce; je ne me souviens pas de l'a-
» voir, depuis cette époque, surpris une seule fois s'a-
» bandonnant à ces jouissances de l'imagination ou de l'a-
» mour-propre, qu'il avait senties si vivement, et qui
» devaient avoir encore tant d'attraits et de séduction
» pour lui. Dans les récréations, sans cesser d'être affa-
» ble, il devint plus réservé avec nous, il évitait avec soin
» tous les sujets de conversation qui auraient pu réveil-
» ler sa passion pour la poésie, et nous remarquâmes
» qu'il recherchait souvent, de préférence, les élèves
» pour lesquels il devait ressentir le moins de sympathie.
» Il emprisonna sa pensée dans le cercle d'occupations
» qui lui fut tracé par son directeur, et contraignit im-
» pitoyablement son imagination, jusque-là si libre, si
» mobile, si vagabonde, à suivre pas à pas un régle-
» ment où l'emploi de tous ses instants était tracé minu-
» tieusement. Or, je ne pense pas que, durant tout le
» reste de l'année, il ait dévié un seul moment de cette
» ligne inflexible. Il évita avec le plus grand soin tout
» ce qui eût pu l'en distraire ; non content de ren-
» fermer sa vie et son activité intellectuelle, dans les li-

(1) L'unanimité des témoignages de ceux qui ont constamment vécu avec Arondineau, nous empêche de garantir l'exactitude de cette observation.

» mites étroites de la communauté, il chercha même à
» s'isoler de tout le mouvement intérieur, qui de temps
» en temps, venait accidenter cette vie monotone,
» comme les oscillations du pendule. Ainsi, les troubles
» politiques qui agitèrent l'Ouest pendant cette année,
» jetèrent bien des émotions dans nos âmes; ce bruit
» d'armes qui se faisait autour de nous, remuait tout ce
» qu'il y avait de vie dans nos cœurs de quinze ans; et
» certes, le cœur du petit Pierre devait battre bien
» fort, quand les roulements du tambour faisaient
» trembler toute la grande ville, depuis le pavé des
» rues, jusqu'au faîte des maisons; quand la foule hur-
» lante et déguenillée courait aux armes et tourbillon-
» nait sur les places publiques, comme les vagues sous
» la tempête, puis passait par torrents sous les fenêtres
» de notre communauté, avec sa musique, ses chants de
» guerre, ses canons, ses bagages et ses cris de mort;
» quand les gendarmes postés dans nos corridors, nous
» comptaient et nous gardaient à vue; quand toutes les
» pierres de nos cellules et les vitres de nos croisées s'a-
» gitaient au bruit de ces 60,000 hommes débordant
» sur les campagnes; alors sans doute, il dut se remuer
» bien des choses dans cette âme ardente de jeune
» homme et de poète; nous étions tous, même les plus
» froids, profondément émus, quelques-uns de crainte,
» la plupart d'un enthousiasme inexprimable. Eh bien!
» au milieu de cette exaltation, de cet enivrement, qui
» faisait bondir la poitrine des plus flegmatiques, pen-
» dant ces semaines orageuses, où nous passions sans
» cesse de la joie la plus délirante à des inquiétudes
» accablantes et à un désespoir qui tenait de la rage, il
» eut la force de demeurer impassible; je crois qu'il ne
» s'occupa pas un instant de tous ces bouleversements du
» monde extérieur, qui devaient avoir tant d'écho dans
» son imagination avide d'émotions; il s'isola de tout ce

» bruit, ferma ses sens à ce spectacle si dramatique, à » cette poésie brûlante de la guerre. Aussi inaccessible à » la crainte qu'à l'enthousiasme, il ne me parut pas se » distraire une seule fois des occupations qu'il s'était im- » posées; seulement les études ayant été presqu'inter- » rompues pendant quelques jours, il en profita pour » passer des heures plus longues en oraison. Je crois en- » core le voir dans la chapelle, à genoux, les bras » croisés, selon son habitude, la tête et les yeux baissés, » comme les anges adorateurs qu'on place aux côtés de » l'autel; ce n'était plus un homme, c'était un séraphin, » il n'était plus de la terre, il vivait dans le ciel, il vivait » de Dieu et avec Dieu.

» Tout le reste de l'année, sa vie extérieure fut à peu » près la même; obéissance et régularité parfaites, mo- » destie parfaite, et humilité parfaite; son recueillement » apparaissait dans toute sa personne; il avait presque » toujours la tête et les yeux baissés, non par aucune » affectation, mais par une timidité et une pudeur vir- » ginale; dans les conversations, il s'effaçait le plus qu'il » pouvait, et il eût voulu faire oublier son talent. Comme » ces fleurs qui craignent la chaleur et la poussière du » jour, et n'ouvrent leur calice que pendant la nuit, » pour recevoir la rosée du ciel, il fermait son âme aux » regards des hommes et ne l'ouvrait que sous l'œil de » Dieu et de ses anges.

» On pourrait croire peut-être que son âme s'était » éteinte dans cette abnégation absolue. J'avoue à ma » honte, que je tombai dans cette erreur, et j'allai même » jusqu'à reprocher à son directeur de l'avoir rendu pour » toujours inutile; j'aurais presque dit, comme Lamarti- » ne, d'André Chénier: « Vous tuez de la gloire, il en a » pour vous et pour lui. » Je l'avais vu mourir à tout ce » qui faisait auparavant notre vie, à la poésie terrestre,

» c'est-à-dire, à l'idéal du monde extérieur, et je ne » comprenais rien à cette vie nouvelle dont il vivait, « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.*» il était » devenu pour moi un mystère, une énigme insoluble. » Je ne reconnaissais plus cette âme rêveuse et profon- » dément sympathique, où toutes les harmonies de la na- » ture trouvaient un écho fidèle, cette harpe dont toutes » les cordes vibraient au moindre vent qui passait sur » elles; et je demeurais stupéfait, triste et plein d'une in- » dignation secrète; nos relations devinrent assez rares, » et je m'éloignai de lui comme d'un mort qu'on n'espère » plus pouvoir réchauffer. Cependant, lorsqu'il levait la » tête, j'étais étonné du feu qui brillait dans ses yeux; il » y avait quelque chose de mystérieux et de céleste, et » si un ange s'incarnait, je ne crois pas qu'il pût avoir un » autre regard. Souvent aussi, pendant les longues visi- » tes qu'il faisait au saint Sacrement, toujours à genoux, » les bras croisés, comme pour contenir sa poitrine qui » se soulevait d'amour, ou pour embrasser le Dieu qu'il » possédait dans son cœur, la tête affaissée sous le poids » de cette majesté suprême qui semblait descendre sur » lui, il demeurait long-temps comme en extase; plus » d'une fois je restai, à son insu, à le considérer du bas » de la chapelle, et j'observais en lui une émotion inex- » primable, qui se trahissait par une sorte de tressaille- » ment, et s'échappait en soupirs. Il était évident qu'il » se passait entre Dieu et lui, des choses indéfinissables » et inaccessibles à mes regards profanes.

» Lorsque je quittai Nantes, il me dit adieu avec une affec- » tion qui me toucha vivement; je crois avoir surpris une » larme dans ses yeux, et une agitation secrète, dont je ne » saurais trop dire les causes. Etait-ce un souvenir ou un » pressentiment, qui lui était monté au cœur? Est-ce » notre passé ou notre avenir, qui lui avait apparu?

» Je ne sais. Depuis ce jour, je ne l'ai point revu, » mais son image reste dans ma mémoire, comme la sta- » tue vénérée d'un saint au fond d'un sanctuaire, et » j'espère qu'il veille sur moi du haut du ciel, comme un » ange gardien.

» Vous avez vu s'achever la dissolution de son corps ; » dès cette époque, il était d'une faiblesse désespérante; » miné par une fièvre presque continuelle, il maigris- » sait et s'affaissait de jour en jour ; un coup de vent l'eût » renversé ; il était manifeste que cette frêle et chétive » organisation ne pourrait contenir long-temps son âme » de feu. Et cependant la Providence a prolongé cette » douloureuse consomption, cette lente agonie pendant » plusieurs années, sans doute pour laisser contempler » à loisir les grandes choses qu'elle avait opérées dans » cet enfant. Enfin l'heure arriva où elle lui fit grâce de » la vie, et lui permit de s'envoler au ciel.

» Dans son sublime *adieu à la poésie* il avait dit : » *Les cieux ! là tu marquas, Seigneur, ma destinée...* et » le reste que vous savez jusqu'à ces mots prophétiques : » *Laisse-moi chanter ou mourir* ! Dieu lui a donné la » plus belle part ! la poésie terrestre lui a été interdite, » il lui a été ordonné de *glisser muet sur ses jours* ; il n'a » répété et traduit dans la langue humaine aucun des » sons mélodieux de cet immense concert que chantent » ici-bas toutes les créatures ; sa voix était trop pure » pour se mêler aux bruits de ce monde ; il est mort ; il » est allé chanter avec les anges le chant de l'éternité ; » et il a laissé sur la terre mieux que des poésies fugitives » et vagues, bien mieux qu'une gloire littéraire, le sou- » venir de ses vertus, l'exemple de sa vie. Au lieu de » n'être qu'un poète, il a été un Saint, et certes l'un » vaut mieux que l'autre ; le plus souvent les poètes n'ont » de vertu que dans leurs livres, ou tout au plus dans

» leurs imaginations ; ils s'en croient dispensés quand
» elle leur a passé par l'esprit ; ils pensent l'avoir suffi-
» samment pratiquée , quand ils l'ont comprise, sentie,
» exprimée dans leurs vers ; ce sont des échos qui rem-
» plissent le monde du retentissement de leurs voix, mais
» qui restent vides ; ce sont des miroirs qui réfléchissent
» admirablement la nature, mais tout les traverse, tout
» passe par eux, rien ne demeure en eux, rien ne vient
» d'eux, la réalité leur manque. N'allez pas chercher
» dans leur parole la force et la vie, ce serait faire comme
» ces enfants qui voulaient cueillir des fruits dans un bas-
» sin d'eau transparente, et n'y trouvèrent que la mort.
» Oh ! si vous étiez comme eux dans le secret de leur
» misère, si vous saviez ce qu'ils sont quand l'enthou-
» siasme les abandonne ! les poètes sont presque tous
» des missionnaires infidèles qui s'adorent, et se font ado-
» rer, s'ils peuvent, et sacrifient des âmes en holocauste
» à leurs fantaisies. Mais les Saints, voilà les hommes de
» la vertu pratique et réelle; ils ne comprennent pas seu-
» lement le bien, ils le font ; ils ne le font pas seulement
» comprendre, ils le font faire, parce que leur vie est
» plus éloquente que les plus beaux vers ; si le *petit*
» *Pierre* fût devenu un grand poète comme Lamartine,
» il eût pu entretenir quelques nobles rêveries dans des
» âmes oisives, mais il n'eût pas converti une seule âme,
» tandis que par ses exemples il fera pendant long-temps
» de saints prêtres ; le monde aurait connu son nom,
» mais il eût peut-être été inconnu des anges. Eternel-
» lement il brillera au ciel parmi cette humble et modeste
» pléiade de jeunes Saints dont l'influence inaperçue
» de la foule prépare de si grandes choses dans l'ombre
» et dans le silence de nos séminaires; près des Louis de
» Gonzague, des Stanislas Kostka, des Berchmans, des
» Calixte Frèze et des Gohier, il veillera sur nos jeunes

» Lévites; comme une étoile lumineuse et protectrice, il » les dirigera dans leur marche et les conduira au but » suprême de toutes choses, au salut des hommes et à la » manifestation de la gloire divine.

» Et puis, pourrions-nous dire à ceux qui ne com- » prendraient pas ces vérités, à une époque où tant de » jeunes imaginations semblent regarder la poésie comme » la dernière fin de l'homme, dans une société toute » charnelle qui ne comprend rien de mieux que ce » monde visible, il importe qu'il se trouve des âmes » d'élite auxquelles tout cela ne suffise point. Si la » nature, avec toutes ses séductions, a été trop peu de » chose pour une âme qui comprenait et sentait si bien » ses beautés ; si cette âme s'élevant au-dessus même de » l'idéal de cette nature, a trouvé un monde meilleur, » si ce monde lui a paru si beau, qu'elle n'a plus jeté un » seul regard en arrière, jusqu'à ce qu'elle pût s'y envo- » ler pour toujours; il y a donc réellement au-dessus de » ce monde, un autre monde bien plus parfait pour le- » quel nous sommes faits; si la vie du poète qui est l'idéal » de la vie naturelle n'a pu la contenter, elle était donc » destinée à une vie surnaturelle que rien de fini ne peut » nous offrir. Oui, l'homme est ici-bas comme l'enfant » au sein de sa mère, il n'a point la conscience de la vie » qui germe en lui, il ne soupçonne pas ce qu'elle peut » être un jour ; et cependant il s'agite, il souffre, il sent » qu'il n'est que le commencement informe, l'ébau- » che incomplète de l'homme parfait, *initium aliquod* » *creaturæ*, comme dit l'Apôtre : il y a en lui un besoin » profond de l'infini ; et s'il veut s'entendre lui-même, » il reconnaîtra que pour être *achevé*, il doit s'unir à » Dieu, vivre de sa vie et participer à sa nature, *ut simus* » *divinæ consortes naturæ*, (S. Pierre.) — *Fecisti nos ad te* » *Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat* » *in te.* » (S. Aug. Confess. L. I. c. 1, n. 1.)

Reprenons maintenant la suite de notre récit. Arondineau, avec une vertu aussi solide, avait sans doute moins d'écueils à redouter que beaucoup d'autres, pendant les jours dangereux des vacances; cependant il n'avait rien négligé pour se préparer à les passer saintement. Avant de quitter le séminaire, une association de prières s'était formée entre lui et les plus fervents de la maison. Quoique séparés de corps, ils voulaient être unis de cœur et d'affection dans le cœur de Jésus où ils devaient se réunir à certains moments de la journée. Il n'oublia pas non plus, en quittant le séminaire, de se tracer pour les vacances un réglement dans lequel il partageait son temps entre les exercices de piété, l'étude et la récréation. Cette petite pièce est encore un précieux monument de son amour pour Dieu, de son zèle pour le travail, de sa charité pleine d'attention et de délicatesse pour le prochain.

La fidélité avec laquelle il observa ce réglement qu'il s'était prescrit lui-même de concert avec son directeur, fut pour lui une nouvelle source de grâces. Il continua d'être au sein de sa famille et au milieu de tous ceux qui l'entouraient, ce qu'il avait été au séminaire de philosophie, un modèle de toutes les vertus. Ainsi les vacances qui montrent si souvent la faiblesse de ces vertus de collége, de ces piétés de sentiments, que le moindre souffle renverse, ne firent que donner un nouvel éclat à la vertu et à la ferveur d'Arondineau.

Un de ses passe-temps les plus doux, parce qu'il était utile à d'autres, était d'enseigner les principes des langues latine et française à plusieurs enfants. Il se félicitait surtout de pouvoir, en leur donnant quelques notions des sciences profanes, les former en même temps à la piété. Il mettait tout en œuvre, il se faisait tout à tous avec eux pour les attirer à Jésus-Christ et leur faire goûter plus volontiers la morale qu'il s'efforçait de leur incul-

quer. Avec quelle adresse ne les portait-il pas fréquemment à Dieu et à la vertu, tantôt à la suite d'un beau trait qui avait piqué leur curiosité, et tantôt au milieu des exercices de piété qu'il aimait à faire avec eux. Dans les explications qu'il leur donnait, il était d'une patience et d'une égalité d'humeur qui le faisaient admirer, ne se rebutant jamais de leur peu d'ouverture, et cherchant toujours à leur rendre le travail plus facile et plus agréable. Son esprit travaillait souvent sur les moyens de simplifier les règles des premières études, pour les rendre moins arides et plus avantageuses aux enfants, et il parlait quelquefois des plans qu'il s'occupait dès-lors à former à ce sujet.

Mais ce qu'on remarquait en lui par dessus tout, c'était son angélique dévotion pour le sacrement de l'autel. Toujours aussi affectueux, aussi fervent au milieu du monde qu'il l'avait été dans la retraite, il était profondément affligé de voir les hommes laisser Jésus-Christ seul pendant des journées entières, et souvent il allait le visiter, pour le dédommager de ce délaissement.

Quoiqu'il eût peu d'aptitude naturelle pour les cérémonies de l'Eglise, l'amour qu'il portait à notre Seigneur lui donnait un grand zèle pour tout ce qui pouvait concourir à la décence et à la majesté du culte. Décorer les autels, les entretenir avec tout le soin et la propreté convenables, faire dans la maison du Seigneur tout ce qu'il savait être agréable au cœur de Jésus, telles étaient les occupations dont il se croyait honoré, et qui n'étaient pas un de ses moindres plaisirs pendant le temps des vacances. Il éprouvait beaucoup de douleur quand il trouvait éteinte la lampe qui doit brûler devant le S. Sacrement. On le voyait aller lui-même chercher du feu dans le bourg pour la rallumer, et ce fut pour prévenir cet accident, ou du moins l'empêcher de se

renouveler tant de fois, qu'il se chargea, aux vacances suivantes, de l'entretenir chaque jour.

C'était un bonheur pour lui d'accompagner notre Seigneur, quand il sortait de son tabernacle pour aller se donner en viatique aux malades, et fortifier le mourant à sa dernière heure. Mais comme il se plaisait à suivre Jésus hors de ses temples, il aimait de même assister à son sacrifice, et servir le prêtre à l'autel. Si quelquefois il n'y avait pas de messe dans sa paroisse, il allait dans les paroisses voisines pour ne pas se priver du bonheur de l'entendre, s'exposant volontiers pour cela à la fatigue et à la pluie. La considération de Jésus-Christ renouvelant le sacrifice de la croix, et l'invitant à s'appliquer les mérites de son sang, faisait disparaître à ses yeux toute autre considération.

Il déplorait un jour le malheur de tant d'hommes qui n'aiment point assez notre Seigneur. « Ah, disait-il, s'ils » le connaissaient seulement!... si l'on s'appliquait da- » vantage à le leur faire connaître, ce serait là le moyen « de le leur faire aimer. Il faudrait exposer aux hommes » ses grandeurs, ses vertus, les actions de sa vie et tout » ce qu'il a fait pour eux. Si Dieu m'en juge digne, ce » sera ainsi que je le prêcherai aux peuples.» Et sans doute Dieu l'en jugeait digne; car il avait toutes les vertus qui font l'ornement des élèves du sanctuaire.

Arondineau n'oublia point non plus, pendant le temps des vacances, la dévotion qu'il avait toujours ressentie si vive et si tendre pour la Reine des Vierges. Où pourrait-on trouver plus d'amour pour Marie que dans les touchants couplets qu'il fit alors pour la fête de l'Assomption? Mais il faut raconter la circonstance dans laquelle ils furent composés, ou plutôt un de ses amis d'enfance va nous l'apprendre: « Après notre Seigneur, la très-sainte Vierge était l'objet de sa plus vive tendresse. Tous les beaux cantiques qu'il a composés en

son honneur attestent en même temps et son amour et sa dévotion envers celle qu'il aimait à appeler *sa bonne mère*. Je le priai un jour, pendant ses vacances de philosophie, de m'en composer un pour la fête de l'Assomption, et il faisait un peu de difficulté, parce qu'on lui avait recommandé de ne pas trop s'occuper de poésie, de peur que ça ne le fatiguât. Mais je lui dis : Comment, mon Pierre, on voit dans la vie de saint Paulin, que tous les ans il composait une pièce de vers qu'il allait porter sur le tombeau de saint Félix de Nole, et toi, tu ne voudrais rien faire pour porter sur le tombeau de Marie ! Il semble que la sainte Vierge attend cela de toi. Alors il ne lui fut plus possible de s'en défendre ; et dans une heure ou deux, la veille de l'Assomption, il composa le beau cantique suivant. Il dictait, et moi j'écrivais : »

L'ASSOMPTION.

L'amour met fin à la carrière
De celle qui vivait d'amour ;
Mais bientôt Dieu lui rend le jour :
Jésus ressuscite sa mère.

Quel éclat ! quels flots de lumière
Dérobent Marie à mes yeux !
Jésus même quitte les Cieux
Pour venir recevoir sa mère.

Cieux ! pourquoi ravir à la terre
Son espérance et son amour ?
Ah ! rendez-nous, céleste Cour,
Rendez à des enfants leur mère.

Non, non ; la vie est trop amère ;
Laissons notre mère mourir.
Un enfant doit se réjouir
Du bonheur dont jouit sa mère.

Quittons plutôt, quittons la terre
Pour aller la rejoindre au Ciel.

Fuis loin de moi, monde mortel,
Je veux au Ciel suivre ma mère.

O Marie, à mon cœur si chère,
Soyez sensible à mon malheur;
Du milieu de votre grandeur,
Daignez encor rester ma mère.

Je suis prêt à vous satisfaire :
Votre joug, Marie, est si doux!
Parlez, que me demandez-vous ?
Je veux vous obéir, ma mère.

— Mon fils, d'un cœur pur et sincère
Si tu voulais me bien servir !
Tu me fais tous les jours mourir,
Et tu dis que je suis ta mère!

Mais si tu veux changer, espère,
Reviens, et j'entendrai tes cris.
Si tu cessas d'être mon fils,
Ai-je cessé d'être ta mère ?

— Oui, c'en est fait, la foi m'éclaire:
De mon péché je vois l'horreur :
J'ai trop affligé votre cœur,
Puis-je encor l'affliger, ma mère !

Ayez pitié de ma misère,
Considérez mon repentir :
Je veux vous aimer ou mourir ;
Pardon, pardon, pardon, ma mère !

Votre cœur est si débonnaire!
Votre cœur, Marie, est si doux!
Dites-moi, comment pourriez-vous
Rejeter votre enfant, ma mère.

Si le démon me fait la guerre,
J'irai me jeter dans vos bras :
Vous ne les retirerez pas
Pour me laisser tomber, ma mère.

Jésus, mourant sur le Calvaire,
Nous a tous remis dans vos mains.

Ne nous laissez pas orphelins,
Gardez pour nous un cœur de mère.

Répandez sur la terre entière,
Répandez partout vos faveurs;
Forcez ainsi tous les pécheurs
De reconnaître en vous leur mère.

Lorsque les vents et le tonnerre
Font frissonner les matelots,
Parlez en souveraine aux flots;
Parlez aux nautonniers en mère.

Arrosez d'une eau salutaire
Le champ du pauvre laboureur;
Content du fruit de son labeur,
Il reviendra bénir sa mère.

Marie, apaisez la colère
Du Ciel irrité contre nous.
Aux traits de son juste courroux
Opposez votre cœur de mère.

Quand viendra mon heure dernière,
Venez m'aider à bien mourir;
Faites que mon dernier soupir
Soit votre nom chéri, ma mère!

« Il aurait continué », ajoute le mémoire; « mais je l'interrompis en lui disant : Allons, mon Pierre, c'est assez. »

Cependant la fin des vacances approchait, et Arondineau, dans l'état de souffrance où était toujours son tempérament, ignorait si on lui permettrait de reprendre le cours de ses études. Il ne redoutait rien tant que d'être condamné à prolonger des semaines de repos, et néanmoins au milieu de ses craintes et de ses incertitudes, il était d'une conformité admirable à la volonté de ses supérieurs, conservant toujours cette aimable gaîté qu'on retrouvait en lui dans tous ses rapports avec le prochain. Il écrivait, vers ce temps, la lettre suivante à son frère :

« Mon très-cher frère, que faire dans un gîte à moins
» que l'on ne songe? Etant donc au gîte, je songeais. Je
» songeais que tu serais peut-être venu mercredi; et
» c'était un songe agréable. Je songeais le soir au départ
» de G*** que j'avais été conduire jusqu'à l'extrémité
» de la prée, et que j'aurais volontiers conduit plus loin;
» et c'était un songe désolant. Je songeais que peut-être
» le lendemain j'aurais reçu une lettre de toi; songe con-
» solant. Enfin je songeais à aller te voir demain; songe
» amusant.

» Mais après tant de songes, point de visite, point
» de lettre, point de voyage à Nantes: quelle acca-
» blante réalité! Je me console en t'écrivant, et j'espère
» qu'au moins tu dissiperas mes longues incertitudes sur
» mon sort. Irai-je là? resterai-je ici?.... J'attends en
» paix les décisions. Je t'écrirais bien mille actes de
» conformité plutôt que d'en faire un. Je tâche de me
» familiariser avec les petits désagréments futurs-con-
» tingents.... A propos, êtes-vous en retraite? Quelque
» bonne opinion que tu puisses avoir de mon prétendu
» recueillement, j'aurais bon besoin d'en faire une. Mais
» je sais bien qui dira que je n'en sais point profiter.....
» Je t'envoie mon cœur, mets-y quelques vertus par tes
» prières, et l'envoie au ciel, si tu peux.

» Mille respects et ma reconnaissance filiale à Mon-
» sieur de Courson; voilà le temps où il m'a engendré
» à Jésus-Christ. Tu as contribué à ce commencement de
» conversion, aides-moi à en célébrer l'anniversaire.....

» Ton frère, PIERRE. »

La réponse à cette lettre fut ce qu'il désirait, une autorisation à reprendre ses études. Ainsi le moment approchait où il allait se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, en se revêtant de l'habit clérical. Déjà son directeur lui avait permis cette première démarche vers le sanctuaire. Mais ce n'était pas assez; il voulut voir

encore son directeur, et, dans un dernier examen, lui dire tous les secrets de son cœur, qui n'en étaient plus pour lui. Ce nouvel examen ne fut pas long, et bientôt il eut la consolation de prendre l'habit ecclésiastique, en rentrant au séminaire des philosophes pour y suivre, selon l'usage, un cours de physique et de mathématiques.

Il serait difficile de dire tout le bonheur qu'il ressentit alors... Oui, s'il eut dans sa vie des jours de joie, celui dont nous parlons fut de ce nombre. On la lisait sur son visage, elle était peinte dans ses yeux et dans ses discours. Ce contentement était bien légitime. Il avait fait un pas de plus vers Dieu. Une lettre qu'il écrivit dans cette circonstance à un de ses amis, montre combien il s'estimait heureux et honoré sous le saint habit qu'il portait, et combien aussi avec des sentiments tels que les siens, il était capable de l'honorer lui-même.

« Mon très-cher ami, sois sûr que je saisis avec bien » du plaisir l'occasion de converser un peu avec toi. » Je n'eusse pas osé troubler sans raison le silence de ta » douce solitude ; mais j'ai un service à te demander : » c'est la meilleure recommandation auprès de toi.

» Je te tutoie encore ; j'en suis confus, j'espère tou- » tefois que ton amitié me pardonnera. On dit que tu te » trouves à merveille au grand-séminaire. Je ne de- » mande pas si nos anciens s'y plaisent aussi. Avec le » bon abbé G*** (1) qui va les égayant, le cœur sur la » main, le sourire sur les lèvres et des paroles plus » douces que le miel à la bouche, ma foi ! je ne les plains » guères. (Voilà une phrase qui ne te plaira point.) Mais » badinage à part, je sens dans notre séminaire un vide » très-cruel, quand je pense aux physiciens de l'année » dernière, et je ne suis pas le seul à le sentir. Nous

(1) Il s'agit de celui même à qui il écrit.

» voilà onze en soutanne, en comptant les deux qui la
» prennent demain. Je l'ai donc prise aussi moi, et je
» suis déjà familiarisé avec elle. Plût à Dieu que je me
» fusse dépouillé du vieil homme, pour me revêtir du
» nouveau. Mais hélas ! je suis toujours le même.......
» Que faire, lâches et froids comme nous le sommes? Oh!
» je t'en prie, demande instamment pour nous l'esprit
» d'une ardente charité. Recommande-nous à nos an-
» ciens confrères; que pour l'amour du sacré Cœur ils
» pensent à nous dans leurs prières. Nous aimons à nous
» joindre à eux dans les nôtres pour être exaucés plus
» sûrement ; qu'ils intercèdent pour nous de leur côté.
» J'espère que demain, jour de la Présentation, nous
» nous réunirons tous dans le cœur de notre bonne mère.
» Nous sommes déjà dans la joie en pensant que demain
» nous allons avoir une si belle fête, que Mgr. va venir
» dire la messe, etc. etc. Partagez notre bonheur, et
» priez pour nous..... Ne nous oublions jamais. Tout à
» toi en J.-C. Adieu. *Laudetur Jesus Christus....*

» Ton ami tout dévoué, P. L. ARONDINEAU. »

Arondineau prenait un tel soin de cacher sa vertu, que Dieu seul et son directeur pouvaient s'apercevoir de ses progrès de chaque jour. Toutefois il ne lui fut pas possible de cacher long-temps à des condisciples l'ardeur d'une charité qui s'exerçait à chaque instant sous leurs yeux, qui s'exerçait pour eux, et leur était d'un si grand avantage. Il se souvenait de ce qu'il avait dit l'année précédente. « Que les aînés de la maison devaient l'exemple à leurs jeunes frères. » Aussi s'appliquait-il au commencement de cette année à porter les nouveaux à la ferveur. Il les recherchait, il s'offrait de lui-même à leur faire connaître les usages de la maison, leur parlait du bon esprit qui l'avait toujours animée, et qu'ils devaient transmettre à leur tour à ceux qui les suivraient. Comme il n'était jamais plus éloquent que

lorsqu'il s'agissait de charité et de zèle, et que d'ailleurs ses exemples et les bons offices qu'il était ingénieux à rendre à tous, donnaient une grande autorité à ses paroles, il n'avait pas beaucoup de peine à persuader. En considérant toute l'influence qu'ont sur le reste de l'année les premiers jours passés ou dans la ferveur, ou dans la dissipation, il cherchait les moyens d'arrêter ou de prévenir les moindres désordres. La prière et l'observation exacte du réglement étaient les deux moyens auxquels il s'attachait de préférence, parce qu'il les croyait les plus efficaces. Jamais on ne le voyait violer la règle ; et ceux-là mêmes qui eussent été les plus portés à l'enfreindre, apprenaient de lui que l'observation du silence n'était point, comme ils l'avaient cru, quelque chose d'impossible ; et ils se soumettaient plus volontiers à une mortification qui leur fournissait un excellent moyen d'employer avec fruit tous leurs instants. Ils pouvaient d'ailleurs remarquer que la ferveur de leur jeune modèle était loin de nuire au succès de ses travaux. Il n'avait pas, comme on l'a vu plus haut, un goût sensible pour l'étude des mathématiques : mais il faisait céder à la raison toute répugnance naturelle ; et s'il ne pouvait travailler par affection, il travaillait par vertu. Il ne laissa pas néanmoins de faire de tels progrès dans la physique qu'il fut choisi pour diriger une des petites conférences dans laquelle il avait le talent de présenter toutes ses démonstrations d'une manière si claire et si facile à suivre, que les moins exercés dans ces matières pouvaient aisément le comprendre. C'était là un contraste frappant, mais bien édifiant aussi pour ceux qui l'avaient vu si long-temps n'aimer et ne chercher partout que poésie et littérature.

Quelquefois devant lui on parlait à dessein de ses anciens goûts pour la versification ; mais c'était alors que l'étonnement redoublait. Il paraissait aussi indifférent

pour une occupation qu'il avait tant affectionnée autrefois, que si jamais il n'y eût été sensible; on s'apercevait bientôt que c'était lui rappeler un pénible souvenir, en sorte qu'on était obligé de passer à un autre sujet de conversation. Mais si alors on voulait lui faire goûter un vrai plaisir, c'était de ramener l'entretien sur ce qu'il aimait uniquement, c'était de parler des douceurs du service de Dieu, des charmes de la piété, du contentement d'un cœur vertueux; car il en revenait toujours là avec un nouveau plaisir.

C'était surtout pendant les exercices de piété qu'il semblait davantage se perdre en Dieu; l'usage de tous ses sens était, pour ainsi parler, suspendu, « et quelquefois il paraissait comme mort. » Il avoua même un jour à son frère « qu'il s'efforçait d'avoir toujours Dieu présent, mais avec tant de contention et de fatigue pour son esprit, que si on ne l'eût arrêté, il en fût tombé grièvement malade. » Il y avait là un excès de ferveur qu'il fallait corriger: son frère tâcha de modérer un zèle qui n'eût point voulu reconnaître de bornes: et Arondineau comprit la sagesse de ses avis. Il avait trop de fois entendu parler des dangers du scrupule, de ses vaines craintes et du ridicule qu'il jette souvent sur la piété, pour ne pas craindre d'y tomber. Sitôt qu'on l'eût averti qu'il touchait peut-être à cet état pénible, il s'empressa d'arrêter le mal dès sa source; non pas qu'il refusât de souffrir toute sorte d'épreuves et de purifier sa vertu par le feu des tribulations; mais il n'avait pas la présomption de croire qu'il se soutiendrait mieux que tant d'autres dans un état de souffrances, où le chemin du ciel se retrécit et devient plus escarpé, sans être toujours l'occasion d'une plus ample moisson de mérites. Il ne renonça point à l'exercice continuel de la présence de Dieu, mais il voulut y apporter cette liberté d'esprit, qui le rend et plus facile

et plus avantageux. »... Il prit alors un air un peu plus vivant, et pour faire disparaître de ses conversations tout ce qui aurait pu sentir la gêne, il s'efforça de les rendre plus ouvertes, plus enjouées, et toujours selon le goût de ceux qui s'entretenaient avec lui.

Du reste on ne vit point Arondineau donner alors dans un autre excès, qui succède souvent aux tentations de scrupule. Le relâchement ne vint point refroidir sa piété : et comme ce n'était point une ferveur passagère qui l'avait fait entrer dans le chemin de la vie intérieure, il continua d'y marcher sans variations : on l'avait vu, l'année précédente, oublier l'heure de la promenade, et par suite d'une distraction de poète ne pas s'apercevoir qu'il était resté dans sa chambre. Un trait assez singulier du même genre, mais qui avait une cause bien différente, vint donner à ses confrères une nouvelle marque de son étroite union avec Dieu. Obligé, un jour de promenade, de partir après la communauté pour la maison de campagne, il se mit seul en chemin, espérant en peu de temps rejoindre ses condisciples. En attendant, il crut sans doute n'avoir rien de mieux à faire que de s'occuper de quelques pensées pieuses sans s'inquiéter beaucoup d'une route qu'il avait parcourue bien des fois, et qu'il pensait suivre directement. Mais il fut tellement absorbé dans sa méditation qu'il prit un autre chemin, et sa surprise fut grande, lorsqu'après avoir long-temps marché, il se vit sur les bords de la Loire, tandis qu'il se croyait tout près de la maison de campagne, située du côté opposé de Nantes.... Il lui fallut alors revenir sur ses pas ; et tous ceux de ses condisciples qui apprirent cette aventure, crurent ne pouvoir donner d'autre cause à cette distraction que son esprit intérieur.

Cependant le temps où l'Eglise confère les Saints Ordres approchait. Arondineau fut appelé à recevoir la Ton-

sure. Il était loin de se croire digne d'une telle faveur ; et pendant que tous ses confrères le regardaient comme le mieux disposé à cette cérémonie touchante, il voulait attendre encore pour s'y mieux préparer. Il s'ouvrit même à un de ses amis, de l'intention où il était de faire tous ses efforts pour obtenir de différer. Il sollicita donc comme une grâce précieuse un délai dont il disait avoir besoin : mais il ne put rien obtenir. Et comme la pensée de son indignité l'effrayait toujours de plus en plus, et que, pour la première fois, il se sentait de la répugnance à obéir, son directeur fut obligé, pour dissiper ses craintes et sa résistance, de le menacer de l'envoyer à l'ordination sans aucune retraite : certainement il n'y aurait pas eu imprudence à l'y conduire ainsi ; car son frère ayant appris les raisons qu'il alleguait pour attendre l'ordination suivante, ne craignait pas d'avouer : « qu'elles ne l'empêcheraient pas de se présenter lui-même pour recevoir le sacerdoce. »

C'eût été résister à la voix de Dieu, que persister à vouloir différer son premier pas dans le sanctuaire. Toutes les voix lui disaient que sa vocation était écrite dans le ciel. Dès ce moment il ne songea donc plus qu'à se préparer à une démarche, que son humilité pouvait bien lui faire redouter, mais que son amour pour Dieu et un zèle ardent pour le salut des âmes lui faisaient désirer encore davantage. «.... Qui pourrait dire ici la pureté de cœur, la force d'amour, le dévouement entier qu'il apporta à cette sainte action. » Déjà sans doute il avait fait à son bien-aimé l'immolation de tout lui-même : mais il allait la renouveler en face des saints Autels, il allait devenir l'héritage de Dieu, et prendre Dieu pour héritage : oh ! comme il se réjouissait à cette pensée ! son corps semblait, à cette époque, s'affaisser de plus en plus sous la fatigue et l'épuisement, mais son âme était dans la joie, et il oubliait tous ses maux. « Il aurait fallu voir, dit un

de ses condisciples, l'attention, le recueillement et la piété avec lesquels il écoutait les petites instructions que M. le supérieur nous faisait dans les jours de promenade qui précédèrent l'ordination. Je me rappelle qu'il commençait toujours cet exercice en prenant la place qui le mettait le moins à son aise. » Comme pour se préparer par la mortification à mieux profiter des instructions de son supérieur.

La retraite d'Ordination venait de commencer : quelques jours encore, et Arondineau allait être au comble de ses vœux. Un événement inattendu vint troubler ces jours paisibles de préparation et de recueillement. On venait de découvrir quelque temps auparavant la retraite de la duchesse de Berry, et des recherches ultérieures se faisaient dans la ville par suite de son arrestation. L'autorité civile crut devoir les étendre jusqu'aux trois séminaires qu'on fit en conséquence évacuer dans le plus court délai. Force fut aux séminaristes d'obéir aussitôt à une mesure qui ne leur laissa pas le temps de se pourvoir de domicile. Heureusement ils trouvèrent dans la charité des habitants de Nantes, un empressement bien touchant à leur offrir un asile. On se disputait à qui leur donnerait l'hospitalité pendant cet exil de quelques jours. En sorte que ce contre-temps n'eut guère d'autre suite fâcheuse que d'interrompre la retraite d'ordination ; encore ne fut-elle pas interrompue pour tous les ordinands. Arondineau était trop familiarisé avec le recueillement, pour ne pas le conserver toujours et le porter partout avec lui. Mais écoutons le récit de toute sa conduite pendant ces jours de trouble, tel que le raconte un de ses compagnons d'infortune. «... Nous fûmes recueillis tous les deux par une dame fort respectable, qui nous prodigua toute sorte de soins. Une fois établi dans cette nouvelle habitation, Arondineau voulut reprendre, ou plutôt continuer les exercices de la

retraite, et je suivis son exemple... Je le priai en conséquence de nous donner tous les soirs un sujet d'oraison pour le lendemain ; et il le faisait avec sa charité, sa simplicité et sa piété ordinaires. Le lendemain nous faisions ensemble la méditation, et le premier jour il me reprocha ce que j'avais cru voir en lui dans les mois précédents et qu'il avait travaillé à faire disparaître, sitôt qu'on l'en eût fait apercevoir : *Concentre donc en toi*, me dit-il, *les saintes affections que le bon Dieu te donne ; il faut simplement méditer, et ne faire aucune aspiration qui puisse être aperçue.* Je m'appliquais à faire tout ce qu'il me conseillait, parce que j'avais bien de la confiance en lui. Nous allions à la messe dans la chapelle de *la Providence* avec notre bonne mère d'alors ; ensuite nous récitions notre office et nous faisions l'examen particulier. Pour la lecture spirituelle, nous la faisions le soir, avant le souper, avec les personnes de la maison. Nous lisions alternativement quelqu'une des *Elévations* de Bossuet ; et quand la lecture était finie, Arondineau, sur la demande de son auditoire, en reprenait les points principaux ; et il le faisait toujours avec aisance, candeur, intérêt, et surtout avec amour de Dieu. Ce fut dans un de ces moments vraiment heureux que notre bonne dame s'écria : *Ah, mon fils, que vous prêcherez bien* ! Je suis sûr que le bon Dieu fut content de ces petites soirées. Après le souper, la prière et le chapelet nous étaient récités par madame N*** dont toutes les prières étaient de la plus belle longueur. Je me rappelle encore qu'après cela les genoux nous faisaient bien mal à tous les deux ; ce qui nous faisait dire en riant : *Que les bonnes dames seraient scandalisées de savoir que les séminaristes ne font pas d'aussi longues prières qu'elles.* Nous ne sortîmes qu'une fois dans les rues de la ville, pour visiter des personnes de connaissance, et assister au salut de la Cathédrale. Arondineau

se retira près d'un gros pilier parmi de pauvres femmes qui ne cessaient de le regarder et d'admirer son recueillement et sa piété..... »

Au bout de quelques jours il fut permis aux séminaristes de rentrer dans leur habitation. Dès-lors Arondineau dont l'édifiante conduite hors du séminaire, avait été une excellente préparation à la réception de la tonsure, revint plein d'une sainte joie reprendre des exercices de piété qu'à proprement parler, il n'avait point interrompus. Sa mauvaise santé l'obligeait de se lever un peu plus tard que la communauté: mais la veille de l'ordination: « N'oubliez pas, dit-il à l'excitateur, ah ! n'oubliez pas de m'éveiller demain aussitôt que les autres. » C'était là un de ses plus beaux jours. Le contentement qui paraissait en lui semblait dire à tous combien il est doux de se dévouer au service du Seigneur, et de choisir pour sa demeure les tabernacles du Dieu d'amour. « Mais, dit un de ses amis, tout ce qui paraissait à son extérieur n'était qu'un bien faible indice des saintes dispositions qui ornaient son âme. Aussi me croirais-je heureux d'apporter à la réception du sacerdoce toute la ferveur qu'il m'inspira le jour où nous fûmes tonsurés.

« Je n'ai point d'expression pour rendre sa piété et la touchante modestie qu'il fit paraître pendant toute la cérémonie de l'ordination; j'avais sans cesse les yeux sur lui, car c'était sur lui que je voulais me régler (et sa vue seule excitait ma ferveur); mais je puis assurer que je l'ai toujours vu, sans en excepter un seul instant, abîmé dans la méditation la plus profonde. Je me sentais quelquefois tenté de considérer tranquillement les cérémonies, pour me délasser l'esprit; mais aussitôt je consultais le modèle que j'avais sous les yeux, et je le trouvais toujours plongé dans l'union à Notre Seigneur

au milieu de laquelle il semblait prendre ses plus chères délices...... »

Après tant de soins apportés à la réception de la tonsure, son cœur fut mis à l'épreuve d'une pénible sécheresse, au moment même où il avait cru pouvoir espérer des joies et des consolations, telles que son âme n'en avait encore point goûtées. Son directeur lui demandait un jour en présence de plusieurs séminaristes « S'il n'avait pas été content des dispositions qu'il avait apportées à la tonsure, et il le priait en même temps de dire avec simplicité ce qui lui avait manqué. Arondineau se trouva un peu embarrassé ; il rougit, il hésita, puis par obéissance : *Ce qui m'a manqué*, dit il, *c'est un peu plus de mortification; parce que, n'ayant pas éprouvé les consolations auxquelles je m'étais attendu, j'en ai supporté la privation avec peine.* »

Ce n'était pas là sans doute une preuve que Dieu n'avait pas agréé les dispositions d'un cœur qu'il avait accoutumé à ses divines consolations ; mais il avait voulu les rendre plus méritoires en les rendant plus généreuses ; et quoique la grâce dans cette circonstance n'agît pas en lui d'une manière qui lui fût sensible, il n'en reçut pas moins des faveurs précieuses et un accroissement de ferveur, dont lui-même ne s'aperçut pas, mais qui ne fut pas perdu pour l'édification de ses condisciples. Du reste son détachement, son oubli de lui-même croissaient en proportion de sa ferveur et de son amour pour Dieu : c'était le faire souffrir que de lui parler, même en passant, de sa piété et de ses vertus : pour lui, « il ne parlait jamais de lui-même, et ce silence a toujours été une de ses vertus de prédilection... »

Une fois engagé dans la milice du Seigneur, il ne pouvait se refroidir pour le saint exercice de la prière, et pour toutes les pratiques de dévotion qui doivent préparer

le jeune clerc à devenir un digne et fervent défenseur de la religion. On remarquait la manière toute pieuse et toute angélique avec laquelle il récitait le petit office de la sainte Vierge , pendant les jours de promenade ; ce n'était pas là une tâche pénible dont il s'acquittât avec précipitation. On croyait lire sur son front la joie qu'il éprouvait à célébrer les louanges de Marie dans son cœur plus encore que sur ses lèvres : aussi était-ce un bonheur pour ses condisciples que de pouvoir réciter l'office avec lui. En pensant aux obligations de la vie sacerdotale qui doit être l'exemple et le livre des laïcs, Arondineau résolut de s'interdire plus que jamais tout ce qui était imperfection et ce qui aurait pu scandaliser ou blesser le moins du monde la dignité de la vie ecclésiastique. Sans cesser d'être charitable et plein d'indulgence pour les autres, il devint sévère à lui-même , jusqu'à ce point d'aller presque tous les soirs s'excuser ou bien plutôt, comme le disait un de ses condisciples , s'accuser auprès du supérieur, de ces légers manquements à la règle, qui échappent involontairement aux plus parfaits. Dieu pour achever de purifier la vertu de son serviteur et la rendre plus digne de lui, ne tarda pas à lui demander quelques fruits de cet esprit de sacrifices qu'Arondineau regardait comme la vie du prêtre, et qu'il avait sans doute demandé à Dieu en se consacrant au service de ses autels. Sa santé qui n'avait jamais été bien solide , s'altéra à cette époque d'une manière assez inquiétante. Il aurait bien voulu cacher une fatigue qui minait son corps, mais son visage le trahissait. Tous ses condisciples le plaignaient, lui seul était insensible à son état, toujours occupé de Dieu, dans le sein duquel il semblait puiser l'oubli de toutes ses douleurs. Nous nous plaisons à dire qu'il paraissait sans cesse occupé de Dieu, ce n'est point une exagération. Tous ceux qui vivaient avec lui, ne pouvaient se lasser de le répéter

avec admiration. Il aurait fallu le voir avec cet air d'une piété édifiante, cette démarche qui n'avait rien que de grave, mais en même temps rien que de simple; cette attitude, qui était celle du recueillement le plus parfait. « Jamais,» dit un de nos mémoires,«on ne pouvait découvrir en lui la plus légère trace de dissipation, c'est trop peu dire, le plus petit indice que dans le moment c'était la nature, et non la grâce qui le faisait agir....»

Cependant la fatigue faisait des progrès sensibles; le médecin déclara qu'il devait, sans différer davantage, interrompre ses études et quitter le séminaire, pour aller respirer l'air de la campagne. Beaucoup de séminaristes comprendront quels sacrifices ce fut pour notre pieux jeune homme, que de quitter le séminaire. Il avait senti combien il est doux pour des frères de demeurer ensemble, et que c'est dans la solitude que Dieu parle au cœur. Mais pour obéir au Dieu dont la main l'avait conduit dans la maison de philosophie, il consentit à s'en éloigner pour quelque temps; encore ne fut-ce pas sans verser bien des larmes.

Quelques jours avant son départ, il disait à un de ses amis: « J'ai médité aujourd'hui sur la conformité à la volonté de Dieu; mais je veux le faire encore. Ah! que ce sujet là renferme de choses! et qu'il y a de goût à le méditer!.... » Et il prononçait ces paroles avec un ton si pénétré, qu'on voyait, à l'entendre, combien il s'appliquait à rapporter toutes ses pensées à une seule fin, et combien il trouvait de délices dans cette conformité au bon plaisir de Dieu, dont on disait: « Que son cœur était véritablement affamé. »

Il avait eu, lors de son départ, un entretien avec un directeur du grand-séminaire, qui avait reçu avec bien du plaisir la visite de ce jeune clerc, et qui en parlait quelque temps après avec toutes sortes d'éloges. « J'ai conversé avec lui, écrivait-il, et j'en ai été véritable-

ment enchanté. Impossible de dire des choses plus édifiantes sur la tonsure qu'il venait de recevoir, sur le sacerdoce auquel il aspirait, sur la conformité à la Providence dans l'état de mauvaise santé où il était, sur la manière dont il se proposait d'employer son temps de repos. Tous ses moments devaient être consacrés, partie à ses exercices de piété *dont il ne veut rien retrancher*, partie à faire quelques œuvres manuelles pour se délasser, selon l'avis de son directeur,..... partie à instruire de petits enfants, etc. Il témoignait avoir pour ce dernier soin un goût très-prononcé, et cela, par des motifs qui sentent véritablement le prêtre. Je crus découvrir dans cet enfant un fond de docilité qui me charmait. Il citait à tout instant les conseils que son directeur et son frère lui avaient donnés pour sa conduite, et il était dans la résolution sincère de s'y conformer, parce que c'était là se conformer à la volonté de Dieu. »

Ce fut dans ces dispositions d'abandon filial à la Providence qu'il voulut vivre à Basse-Goulaine. Il est des malades que leurs souffrances absorbent tout entiers : ils se plaignent continuellement, et se rendent à charge à tous ceux dont ils reçoivent les soins ; pour celui dont nous parlons, on eût dit, à l'entendre, qu'il n'était point ou presque point malade ; et, parce qu'il avait le cœur le plus sensible et le plus aimant, sa plus grande peine était de voir ses parents affligés et inquiets de son état de langueur. Les remèdes dont il lui fallait user, et les soins qu'on lui prodiguait, étaient un supplice pour lui. Il fallait lutter contre toute l'activité de cet esprit de mortification, ennemi de la moindre délicatesse, pour lui prouver que les remèdes lui étaient d'une absolue nécessité. « Il craignait de scandaliser par les soins qu'on l'obligeait de donner à sa santé. Mais son directeur avait-il parlé? il sacrifiait la mortification du corps à la mortification de la volonté. » Une lettre qu'il écrivit

à son frère pour lui donner des détails sur sa santé et ses occupations à Basse-Goulaine, nous le montre se conduisant toujours par la volonté de son supérieur dans la maison paternelle comme au séminaire. On voit aussi, par le ton dont elle est écrite, combien l'affectait peu une maladie qui ne pouvait rien diminuer de sa ferveur :

« Mon cher frère, c'est avec une bonne chaufferette
» sous les pieds, et un *terrasson* plein de feu pour me
» chauffer les mains, que je me mets à t'écrire : tu vois
» que je ne pèche pas par excès de courage. Je n'ai
» encore commencé ni mon panier, ni ma gède (1). Je
» vais y travailler incessamment. » (Son directeur lui avait conseillé de suspendre pendant quelque temps tout travail de l'esprit, et de se délasser en tressant, comme les anciens solitaires, de petits ouvrages d'osier.) « Mes
» visites, jointes aux occupations que M. le supérieur
» m'a laissées, ont jusqu'à présent conduit, sans beau-
» coup de peine, mes journées à leur fin. Les soirées
» en sont la plus belle partie : je les passe à lire, à faire
» lire, à apprendre le catéchisme, à causer, et j'ai soin
» pourtant de me coucher à neuf heures, ce qui n'est
» pas trop tard, vu l'heure à laquelle je me lève. On
» n'est guères matinal en ce pays-ci..... Je laisse à mon
» père à te donner des nouvelles de ma santé. Inutile-
» ment en parlerais-je ici, sinon pour te dire en deux
» mots de te réjouir, et de prendre part à la joie que
» j'ai de me trouver mieux, surtout aujourd'hui. Si je
» suivais, aussi moi, mon impatience, je te demande-
» rais comment tu te portes, si tu n'es point gelé par
» ce grand froid, etc..... Mais la réponse à toutes ces
» questions n'en viendrait pas plus vite, ainsi n'en par-
» lons plus....Tu pourras dire à M. le supérieur que je vis

(1) *Gède*, mot du pays, pour désigner une espèce de corbeille.

» fort tranquille à Basse-Goulaine. Je t'avouerai que, » malgré sa défense, je me permets de servir la messe » ordinairement.... Mais j'ai une très-bonne raison d'en » agir ainsi, c'est que les *petits* ne se trouvent presque » jamais là pour la servir. Du reste, je prends toutes » les précautions convenables; tu pourras en parler à » M. le supérieur, si tu le juges à propos. Je pense » aussi que je puis faire mon oraison dans l'Imitation » aussi bien que dans les Soliloques de saint Augustin; » cependant je ne l'ai point fait encore. Quant à faire » mon oraison dans mon lit, je ne l'essaie pas; je tâche » d'observer toutes les recommandations de M. le su- » périeur : j'évite avec grand soin la contention et l'in- » quiétude, ou plutôt je n'y pense pas. J'espère que le » bon Dieu ne permettra pas que cette tranquillité dé- » génère dans une lâcheté coupable; j'espère aussi que » tu lui demanderas pour moi cette grâce. Quand on est » si occupé du soin de son corps, on a besoin d'un se- » cours particulier, pour ne pas s'arrêter à toutes ces » délectations; il faut de bonnes ailes pour voler parmi » ces toiles d'araignées; nous savons bien que nous ne » trouverons de repos qu'en Dieu, et nous nous arrê- » tons au lieu de voler à lui. Permets que je dise avec » toi : *Quis dabit mihi pennas, sicut columbæ, et vo-* » *labo et requiescam?*

» Je n'ai pu te dire tout ce que j'aurais voulu au pre- » mier de l'an; mais tu sais bien ce que j'aurais voulu » te dire. J'insiste sur quelques points : je te demande » pardon des chagrins que je t'ai faits; je te remercie » de tes bons conseils et de tes bonnes prières, auxquels » je dois tant; prions plus que jamais l'un pour l'au- » tre; vivons en communion perpétuelle dans le Cœur » de notre Seigneur et de la sainte Vierge. Dis à tous » mes amis que je ne les oublie pas le moins du monde; » que je voudrais aller me réchauffer dans leurs pieux

» entretiens ; que je compte sur leurs prières ; que la
» distance qui nous sépare de corps, n'a point séparé
» nos cœurs, puisque nous ne devons en avoir qu'un,
» celui de notre Seigneur.

» A tous ceux qui s'informeront de ma santé, chaleur
» corporelle et ferveur spirituelle.

» Adieu, je te souhaite le seul bien que tu ambi-
» tionnes.... Ton frère. »

Le désir qu'il avait de reprendre ses études et de rentrer à la maison de Philosophie, lui faisait facilement prendre pour un retour véritable à la santé un mieux de quelques moments. Mais bientôt les illusions s'évanouissaient ; le mal se faisait sentir plus vivement, et il fallait renoncer au doux projet de revoir bientôt le séminaire, et revenir encore aux remèdes. Il se consolait alors en écrivant fréquemment à son frère ; et cette correspondance est un témoignage aussi touchant que précieux des excellentes vertus qu'il pratiqua cette année, surtout de son inaltérable patience. Il écrivait un jour à son frère : « Tu ne diras plus que je ne me soi-
» gne point. Hier, je me suis appliqué neuf sangsues ;
» je ne puis presque plus me tenir sur les jambes, ni,
» à plus forte raison, les plier, faire la génuflexion, ou
» rester à genoux.... J'ai tout lieu de croire que les
» morsures s'envenimeront; ce sera une petite occasion
» de souffrir ; je ne dois pas me chagriner de si peu de
» chose. Cependant je suis loin d'avoir assez de patience;
» hier et aujourd'hui que mes sangsues m'ont fait un
» peu de mal, si je ne pleure ni ne me plains amère-
» ment, je ne ris pas non plus. Tu comprends ce que
» cela veut dire.... »

Arondineau venait d'apprendre une nouvelle affligeante à laquelle son cœur ne pouvait demeurer insensible. Une épidémie s'était déclarée au petit-séminaire, et les élèves avaient été congédiés. Il avait appris en

même temps, ce qui le touchait encore davantage, que la piété des élèves avait paru un peu moins édifiante cette année que par le passé. Comme il conservait un doux souvenir de reconnaissance pour cette maison, il crut dans cette circonstance que c'était pour lui un devoir d'intéresser le ciel en sa faveur. Il eut donc recours à son moyen accoutumé : il pria, et invita son frère à prier avec lui. «..... Je crois, » lui disait-il, « que nous » devons beaucoup prier, pour que Dieu ait pitié de » cette maison ; nous le devons par reconnaissance, et » surtout par zèle pour la gloire de Dieu, d'autant plus » qu'on m'a parlé d'une diminution de ferveur.... Sans » savoir précisément ce qu'il en est, toujours est-il bon » de prier le bon Dieu qu'il guérisse les corps et les » âmes. J'attends, aussi moi, qu'il guérisse le mien et la » mienne. *Sana me*, *Domine*. Je ne désire pas moins » qu'il te conserve et te fortifie.....»

Il reçut vers ce temps la lettre suivante de son directeur, dont le cœur paternel venait à son secours dans toutes ses peines intérieures.

« Allons, mon cher petit, prenez courage à supporter » votre exil : Dieu veut le prolonger. Adorez et aimez » cette volonté sainte, aimez la, entendez-vous, ce n'est » point assez de s'y résigner, aimez la parce qu'elle est » souverainement aimable.

» C'est aussi la volonté de Dieu que vous preniez tous » les moyens de hâter votre rétablissement. Il faut que » vous vous occupiez très-sérieusement de ce rétablisse» ment, ce n'est pas votre affaire, c'est l'affaire de Dieu. » Vous l'aimez assez pour ne vouloir pas traiter négli» gemment l'affaire qu'il vous confie. J'aime mieux me » servir de ce motif pour vous engager à vous soigner, » que de vous dire bien durement, *maledictus qui* » *facit opus Dei negligenter*.

» Sur toute chose, grand repos d'esprit. Dieu ne veut

» pas que vous le serviez en esclave, mais en enfant ;
» ce serait lui faire injure que de rejeter cette qualité
» d'enfant, quand il nous l'offre si miséricordieusement.
» Ainsi liberté entière et confiance cordiale. Si l'enfant
» prodigue, après que son père lui eût rendu la robe et
» l'anneau, avait persisté à ne se présenter à lui qu'en
» haillons et avec la même crainte et le même tremble-
» ment que lorsqu'il le revit pour la première fois,
» n'aurait-il pas offensé son cœur? Vous avez reçu la
» robe de confiance et d'amour filial, gardez la toujours
» et qu'elle vous enveloppe tout entier. Que l'anneau soit
» toujours en votre doigt; votre père, qui l'y a placé,
» se plait à l'y voir.

» Gaité et abandon dans la famille; *gaude*, *iterùm*
» *dico*, *gaude*; suivez bien mes ordonnances; et nous
» nous reverrons bientôt.

» Vous allez avoir une bonne soirée dans la société
» de votre tendre et excellent frère, sachez en profiter
» pour desserrer votre cœur et l'ouvrir tout entier.
» Dieu vous envoie ce cher frère exprès pour cela.

» Votre affectionné, L. DE COURSON. »

C'était un bonheur pour cet excellent jeune homme, quand sa faible santé lui permettait de diriger ses promenades vers Nantes, où il se sentait attiré sans cesse comme malgré lui. Ce qui faisait dire à l'un de ses condisciples: « Que son corps seulement avait quitté le séminaire, mais que son esprit y était toujours. » Quand il lui était évident à lui-même qu'il ne pouvait pas encore reprendre ses études et les exercices du séminaire, il voulait au moins goûter le plaisir de venir célébrer les principales fêtes à sa chère maison de philosophie.

Quelques jours avant le carême, il fut invité, pour dédommager ses condisciples de la privation de ses bons exemples et de ses conversations si pieuses, à venir leur adresser le petit discours d'édification que les élèves

ecclésiastiques doivent donner tour-à-tour au séminaire. Il se rendit sans peine à cette invitation ; et ce fut pour lui comme un délassement de pouvoir entreprendre cette petite conférence,qu'il fit d'ailleurs un peu à la hâte, comme il le témoigna lui-même.Il s'était réjoui surtout d'avoir à faire, en cette occasion, un petit voyage au séminaire. Mais un empêchement imprévu le retint à Basse-Goulaine et ce fut son frère qui lut son discours à sa place. On regretta de ne pas l'entendre prononcer lui-même ce pieux entretien... Mais l'onction dont il était plein ne laissa pas de parler au cœur de ses condisciples, et de produire en eux les plus beaux sentiments d'édification. «... Dans cette composition,» dit un des auditeurs, « nous le retrouvâmes tous, quelques soins qu'il eût pris de se dérober à l'admiration. La noble simplicité était là, comme partout ailleurs. Il nous semblait entendre, non un jeune homme qui commence à comprendre et à pratiquer la morale du christianisme, mais un homme mûr qui a déjà bien marché dans le chemin de la perfection, et qui parle d'après une conviction que la pratique et la méditation ont profondément enracinée dans l'âme... »

Arondineau ayant pu composer sans beaucoup de fatigue cette conférence religieuse d'ailleurs assez étendue, crut avoir suffisamment recouvré ses forces pour songer à son retour au séminaire. Il profita de cette circonstance pour exprimer un vœu à son frère, dans la même lettre où il l'avait prié de le remplacer pour la lecture de son discours : «..... Ma santé est meilleure ; je ne suis » pourtant pas parfaitement rétabli, mais je n'ai pas » besoin, pour rentrer, d'être fort comme Hercule. » Il ajoutait, avec cette affection pleine de sollicitude qu'il n'avait point pour lui-même : « Tu es malade aussi toi, » et je crains bien que tu ne fasses quelqu'imprudence, » parce que tu ne te pèses point dans la même balance » que moi. Ici nous sommes au bord d'une mer agitée

» par de continuelles tempêtes. Le bruit du vent et des » vagues fait une musique qui interrompt quelquefois » notre sommeil. Ma tête est très-faible, et je suis assez » peureux. Si tu voulais proposer à nos confrères de » réciter les litanies du sacré Cœur les trois jours gras, » il me semble que ce serait une bonne chose, et je se» rais bien content de m'unir pour cela avec eux. » Recommande-moi à leurs prières et recommande leur » de prier beaucoup qu'il fasse mauvais temps les jours » de carnaval. » Pourrait-on ne pas aimer cette piété pleine de candeur, qui ne craint rien tant que de voir Dieu offensé, et qui cherche avec un zèle si ingénu les moyens d'arrêter les désordres du monde !

Si Arondineau regretta jamais d'avoir une santé débile, ce fut surtout pendant ces jours d'expiation, où l'Eglise invite ses enfants aux œuvres de la pénitence. En voyant la sainte Quarantaine devenue une occasion de prévarications pour une multitude de chrétiens indifférents, il aurait voulu, pour dédommager le cœur de son bon maître, pouvoir multiplier les austérités corporelles, mais son état d'incessantes infirmités se refusait à ses désirs ; et, dès qu'il paraissait oublier sa faiblesse, on lui faisait un devoir de se ménager davantage, on lui interdisait toute pratique de mortification extérieure. Comme il n'avait point de volonté propre, il se résignait à tout, et ne pouvant honorer le saint jeûne du Sauveur par des jeûnes et des macérations, il voulut du moins y suppléer par la méditation des souffrances de Jésus-Christ. Ce fut là pendant ce carême son sujet d'oraison presque unique, et loin de s'en lasser, il se sentait de plus en plus attiré à les méditer; il y trouvait de grandes consolations dans ses souffrances, et la force de souffrir avec joie à l'exemple du Sauveur.

Pour imprimer plus profondément dans son âme le souvenir de la Passion, il résolut, avec la permission de

son directeur, d'écrire sur ce sujet les réflexions qui l'auraient touché davantage. Il parle de cette pieuse occupation dans plusieurs de ses lettres, et en particulier dans une lettre latine, où les détails sur sa maladie montrent bien qu'il avait appris dans la méditation de la croix, à unir ses souffrances à celles d'un Dieu mourant. Il écrivait dans une autre lettre : «..... J'ai commencé » mon sermon sur la Passion, c'est le cas de dire que » c'est le diable qui la prêche. Puissé-je, en traitant un » si touchant sujet, graver dans mon cœur tout ce que » j'écrirai sur le papier !... » Du reste il s'appliqua moins à faire un sermon en règle, qu'à réunir comme autant de sujets d'oraison, les différentes considérations que lui suggérait la contemplation d'un Dieu crucifié. Il s'attacha à douze points principaux, qu'il regardait comme les douze vertus de la croix, et qu'il lui semblait que la seule vue du crucifix devrait prêcher et produire dans tous les cœurs chrétiens. Il commençait par ces réflexions préliminaires :

» La Croix étant le livre adorable où Notre Seigneur » a écrit de son propre sang sa doctrine toute céleste, » un chrétien, et surtout un ecclésiastique, ne devrait » jamais la perdre de vue. En nous instruisant, elle nous » fortifie ; en nous apprenant nos obligations, elle nous » communique la vertu nécessaire pour les bien rem- » plir. C'est la voie, la vérité et la vie. O ! si Jésus cruci- » fié venait dans notre cœur, que nous serions bientôt » assez savants ! Le grand apôtre se glorifiait de n'en » savoir pas davantage. *Non judicavi me scire aliquid* » *inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* I. » Cor. Ayons donc toujours les yeux sur le crucifix, » faisons-nous une demeure dans ses plaies sacrées. Ne » cessons jamais d'étudier le grand mystère de notre » rédemption. *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen*, etc.

Viennent ensuite les douze vertus de la Croix, accompagnées chacune d'un commentaire peu long, mais développées avec l'onction de la piété. Ce sont : — L'Amour de Dieu. — La Compassion et la Douleur. — L'Horreur du péché. — La Crainte de Dieu. — La Confiance. — La Joie et la Reconnaissance. — L'Estime des âmes. — L'Humilité. — L'Obéissance. — La Charité envers le prochain. — La Douceur. — L'Amour de la Croix.

Ce jeune serviteur de Dieu si plein de zèle pour le salut des âmes ne pouvait s'empêcher de prendre un vif intérêt aux travaux des missionnaires dans les pays infidèles, pendant ces jours de langueur où la lecture était son seul travail; il lisait avec édification et bonheur les relations de ces hommes apostoliques, qui vont au prix de leurs sueurs et de leur sang conquérir des âmes à Jésus-Christ dans des contrées barbares et sauvages, à des milliers de lieues de leur patrie. «... Les lettres du » père Roy (1) me ravissent, écrit-il à son frère, je les » aime à la folie; ce qui ne m'empêche pas de désirer » quelquefois des tiennes. Mais il ne faut pas chercher » cette petite consolation, surtout à tes dépens, étant » occupé comme tu l'es. Tout ce que je te demande, » c'est que nous nous unissions de plus en plus dans les » saints Cœurs de Jésus et de Marie, et que tu leur envoie de temps en temps des lettres de recommandation pour moi. » Il lui écrivait une autre fois : «... Il » faut que je te remercie de m'avoir fait passer le deuxième tome du père Roy, et le dernier numéro des » Annales de la propagation de la Foi dont tu t'es » privé pour moi, puisque les feuilles n'en étaient pas » coupées. Je te le renverrais dès aujourd'hui, s'il me » paraissait fort intéressant; mais il ne contient point de

(1) Missionnaire jésuite, dont les lettres, en deux volumes, sont pleines d'intérêt et d'édification.

» nouveaux détails. Quant aux lettres du père Roy, plus
» je les lis, plus elles me charment. Il est maintenant en
» Chine, prêt à prêcher, prêt à mourir, prêt à tout ce
» que Dieu voudra. Mais pour moi, sa mort viendra
» trop tôt. Ses lettres sont pleines de leçons pour moi :
» c'est dommage que j'en profite si peu. On m'a parlé
» d'une autre lettre ; je l'attends avec impatience. ... »

Son faible tempérament semblait lui dire qu'il n'était point destiné à aller planter la foi parmi les pauvres sauvages ; mais il n'en prenait pas moins une part très-active aux saints travaux des missionnaires. Associé à l'OEuvre de la Propagation de la foi, il s'employa de tout son pouvoir à gagner des prosélytes à une dévotion si belle, si facile, si admirable dans ses résultats ; et il s'estimait trop payé de ses soins et de son zèle, quand il songeait que peut-être des âmes lui devraient leur salut, et qu'ainsi le sang de Jésus-Christ n'aurait pas coulé en vain pour elles.

Nous avons déjà vu quelle était sa dévotion pour les images des Saints du mois : nous la retrouvons dans plusieurs de ses lettres de cette époque : « Le mois der-
» nier, » écrit-il à son frère, « on avait mis à part deux
» patrons pour moi ; je vois bien que ce mois-ci personne
» n'y a pensé. Toutefois, je me suis dédommagé en pre-
» nant pour patronne celle dont on célèbre l'Annonciation
» le 25 de mars. » Il dit ailleurs: « Je bénis la Providence
» et celui qui en a été l'instrument, de m'avoir donné
» une si bonne patronne, Notre-Dame-des-Sept-Dou-
» leurs. Je voudrais être parmi ses dévots pour la fêter.
» Dis-lui pour moi un *Ave* au pied de sa statue. »

Cependant Arondineau, qui ne désirait le recouvrement de sa santé que pour rentrer au séminaire, ne voyait point de changement à sa position : c'était une alternative sans fin de mieux et de rechutes ; et il lui fallait toute sa patience et toute sa piété pour suppor-

ter, sans se plaindre, un malaise auquel les médecins ne pouvaient donner de nom, et qui agissait sur toutes ses facultés physiques et morales. Ecoutons-le nous donner lui-même quelques détails sur son état : c'est toujours la même indifférence et le même mépris pour tout ce qui tient à son corps ; la santé de son corps n'est rien comparativement à celle de son âme. « J'ai de grandes chaleurs de tête, et des tremblements assez fréquents. » Tout-à-coup, sans que j'aie froid, je frissonne, et » mes nerfs sont dans une grande agitation. Je ne suis » pas bien mal, mais je ne sais ce que tout cela veut » dire. Du reste, je n'ai point l'air malade; on me » prendrait pour un chanoine....... Nous avons ici chapelet, instruction et prière tous les soirs, comme de » coutume ; je suis très-content de cela, mais j'aimerais » encore mieux aller me retremper au séminaire ; j'en » aurais bien besoin. Je suis agité par mille frayeurs, » surtout le soir ; l'agitation du sang et des nerfs y contribue peut-être. J'ai la tête pleine de faiblesses, et le » cœur plein de misères. Je me recommande à tes prières, » à celles de M. le supérieur et de mes bons confrères... » Il ne faut pas être trop inquiet de ma santé; je lisais » ce soir: *Virtus in infirmitate perficitur*. Plaise à Dieu qu'il » en soit ainsi pour nous... Adieu, je t'embrasse de loin, » étroitement tout de même dans les entrailles de J.-C. » Tout à toi dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.»

Voici comme il parle dans une autre lettre écrite quelque temps avant Pâques :

« Mon très-cher frère, il serait pourtant bien temps » que j'allasse à Nantes. Voilà un mois que je n'ai vu » tant d'objets si chers. J'ai long-temps hésité si je ne » partirais pas demain ; mais les réclamations qu'on n'a » cessé de me faire, m'ont obligé de céder. Je ne verrai » donc point encore sitôt le séminaire ; mais, du moins, » j'espère y rentrer la veille de Pâques-fleuries.. je ne

» te parle point de ma santé, tu devines qu'elle n'est
» pas mauvaise; mais le sang me gêne probablement
» encore. Ma santé spirituelle est plus languissante que
» l'autre; les craintes et les frayeurs me troublent sou-
» vent. Je t'expose simplement mes misères tandis que
» je suis en train; mais, sur toutes choses, je me re-
» commande à tes instantes prières. Offre à mon méde-
» cin, puisque je suis si malade, offre, dis-je, à M. le
» supérieur ma reconnaissance pour les services inesti-
» mables qu'il m'a rendus, et la confiance où je suis
» qu'il m'en rendra de nouveaux, et me guérira encore
» par ses prières. Je souhaite mille bénédictions spiri-
» rituelles à nos confrères. Voilà de belles fêtes bien
» près. Je prierais volontiers les vents qui soufflent sur
» nos rivages, de m'apporter quelques-unes des paro-
» les enflammées qui s'échapperont de vos cœurs; mais
» ce serait en vain. Je suis réduit à geler dans mon petit
» coin; ou plutôt si je gèle, ce sera encore ma faute :
» nous avons partout une fournaise ardente, où nous
» pouvons nous jeter; nous avons tous un même maître
» et une même mère. Je m'unis aux communions qui se
» feront chez vous les jours de l'Annonciation et de la
» Compassion.... Je fais long-temps et souvent le caté-
» chisme, quoique je ne m'y entende guères... Je t'em-
» brasse dans les Cœurs de Jésus et de Marie..... »

Enfin, ce qu'il désirait tant, ce qu'il avait sollicité tant de fois, lui fut accordé. Il put rentrer au séminaire. Son rétablissement était loin d'être parfait; mais l'air de son pays, la suspension des travaux de l'esprit, et, plus que tout cela, les soins continuels d'une tendre mère, semblaient pourtant avoir un peu amélioré son état. Ses condisciples, heureux de le revoir parmi eux, s'empressaient tous à le féliciter sur son retour à la maison de philosophie, et aussi sur son retour apparent à la santé. Arondineau se réjouissait avec eux de se re-

trouver parmi des frères ; mais il ne partageait pas également leurs espérances ou leurs illusions sur une santé qui n'était pas ce qu'elle leur paraissait. Cependant fidèle, comme par le passé, à s'oublier pour la gloire de Dieu, il travailla avec un nouveau zèle au bien de la maison par ses prières et ses exemples. Ainsi le vit-on porter un soin spécial à plusieurs condisciples qui, sur le point d'être exposés au milieu des dangers et des séductions du monde, semblaient réclamer une plus grande part de son zèle. Pour en venir plus facilement à son but, il proposa à plusieurs d'entre eux de se réunir avec lui les jours de promenade, pour faire ensemble des lectures ou des études amusantes. Ce fut lui qui fut chargé, à l'unanimité des voix, de régler tout dans ces petites réunions, où l'on admirait, (quoiqu'il fût déjà devenu assez sérieux), combien il montrait d'aménité et de prévenance à l'égard de ses condisciples. Il savait se plier à leurs goûts, avec toute la condescendance et la délicatesse possibles, pour leur faire, à son tour, goûter plus sûrement les réflexions pieuses qu'il était adroit à mêler à cette occupation littéraire. On y lisait d'abord quelques passages de la Bible, et il en relevait ensuite les beautés ; mais, tout en lisant, ou en commentant, « il avait l'œil sur ses auditeurs ; et s'il voyait qu'on commençât à écouter la Bible moins volontiers, il proposait aussitôt de passer à d'autres lectures. Alors on lisait les poésies de Lamartine, ou quelqu'autre ouvrage profane. »

Ces petites réunions où notre pieux séminariste prenait tant de plaisir à faire le bien, et où l'on pouvait voir d'une manière sensible les fruits de son zèle, furent malheureusement bientôt interrompues. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, depuis son retour à la maison de philosophie, quand la maladie l'obligea une seconde fois d'interrompre ses études ; en sorte

que Dieu semblait ne l'avoir ramené au séminaire, que pour lui ménager un nouveau sacrifice. Le changement d'air lui fut encore prescrit; et Arondineau, cédant à l'obéissance, revint chez ses parents, toujours conduit par la volonté de ses supérieurs.

Telle fut la marche que la Providence tint à son égard pendant le reste de cette année. Revenait-il au séminaire avec un visage qui annonçait une santé meilleure, il n'était besoin que de quelques jours, et il paraissait souffrant, et la pâleur altérait tous ses traits : il lui fallait alors songer à un nouveau départ, et ce qui l'affligeait davantage dans tous ces jours dont il déplorait le désœuvrement forcé, c'était la crainte de tomber dans cette négligence de l'affaire du salut, que produisent souvent les maladies de langueur. Aussi se croyait-il obligé, par cela même qu'il se trouvait plus exposé au relâchement, à remplir avec plus d'exactitude et de ferveur tous les exercices de piété qui n'étaient pas incompatibles avec son état. Il ne se contenta pas de conserver religieusement ses anciennes dévotions, il leur en ajouta de nouvelles, comme nous l'apprend un petit cahier de cette époque, que l'on pourrait appeler le calendrier de ses dévotions et de ses fêtes. Il est facile de voir à la lecture de ce pieux Album, qu'il fut inspiré, en le faisant, par un sentiment de reconnaissance pour tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé. Entre les noms de plusieurs Saints qu'il honorait d'un culte particulier, on y trouve consignés tous les jours mémorables de sa vie, et le degré de solennité auquel il les élevait dans son estime.

Voici quelles étaient ses principales fêtes :

— 25 mars, jour de l'Annonciation, anniversaire de mon entrée dans la Congrégation de la sainte Vierge. (*Fête solennelle majeure.*)

— Jeudi-Saint, anniversaire de mon entrée dans l'association du Sacré Cœur. (*Fête solennelle majeure.*)

(Mon heure d'adoration est de 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2.)

— 31 mai, commémoration de tous les bienfaits que j'ai reçus de la sainte Vierge. (*Solennelle majeure.*)

— 21 Juin, fête de saint Louis de Gonzague.

— 2 juillet, Visitation de la bienheureuse Vierge.

— 3 juillet, Anniversaire de ma première communion: (*Annuelle.*)

— Deuxième dimanche de juillet, anniversaire de ma confirmation. (*Fête annuelle.*)

— 16 juillet, mémoire de mon entrée dans l'association du saint Scapulaire. (*Fête solennelle mineure.*)

— 2 août, anniversaire de mon entrée dans la Confrérie du Rosaire. (*Sol. min.*)

(Le soir, je dois réciter le Rosaire de 7 heures à 8 heures.)

— 28 août, saint Augustin.

— 15 octobre, sainte Thérèse.

— 19 octobre, Vie intérieure de la sainte Vierge ; anniversaire de mon baptême. (*Annuelle.*)

— 24 octobre, commémoration de mon entrée au séminaire de philosophie, et de ma prise de soutane. (*Sol. min.*)

— Dernier dimanche d'octobre, anniversaire du commencement de ma conversion. (*Ann.*)

— 11 novembre, saint Martin.

— 14 novembre, saint Brice, commémoration de mon entrée dans la confrérie de saint Brice. (*Double maj.*)

— 21 novembre, Présentation de la bienheureuse Vierge.

— 30 décembre, anniversaire de ma promotion à la tonsure. (*Sol. maj.*)

C'était dans des occupations de ce genre qu'Arondineau trouvait une diversion aux tentations d'ennui et de mélancolie, dont son âme aurait pu être fatiguée pendant ces longs jours où, sans être obligé de garder

la chambre, il était presque incapable d'appliquer son esprit à aucune étude. Une de ses consolations les plus douces était de pouvoir trouver ainsi dans une piété industrieuse des moyens de sanctification ; ce qui faisait dire à un de ses confrères : « Que la piété n'était pas seulement son occupation ordinaire, mais qu'elle était encore son délassement et ses jeux. »

Elle était devenue pour son cœur un besoin aussi pressant que l'était l'air pour la vie de son corps. Souvent, soit pour entretenir le feu du divin amour, soit pour donner un écoulement aux sentiments qu'il ne pouvait contenir au dedans de lui-même, il prenait la plume et épanchait son âme. Il semblait alors que son faible corps recouvrait ses forces pour seconder la violence de son ardente charité. C'est ainsi qu'il écrivit l'entretien sur la dévotion au sacré Cœur. Il nous reste encore de cette époque plusieurs autres monuments de sa piété et de cet amour passionné pour le travail, qui lui faisait solliciter comme une grâce la permission de mettre à profit tous les instants de relâche que lui laissait la maladie.

Un directeur du grand-séminaire qui n'ignorait pas combien ce serait lui faire plaisir, que de lui donner occasion de satisfaire ce besoin d'application, lui proposa un jour de rédiger pour une nouvelle édition du bréviaire la légende de saint Brice, d'après les mémoires de saint Grégoire et de Sulpice-Sévère. Arondineau accueillit la proposition avec joie, et peu de temps après il vint présenter la légende rédigée avec cette précision de style qui convenait, avec le goût et la piété qu'on pouvait désirer. Chargé une autre fois de composer des hymnes pour l'office de saint Louis de Gonzague, il en composa trois avec autant de facilité que d'élégance. Mais il apportait tant de docilité aux observations des examinateurs chargés de la révision des travaux, et l'on était

si persuadé de son aptitude à rendre parfait tout ce qu'il composait, qu'on ne se lassait pas de lui demander un travail plus achevé. Sa patience fut certainement bien exercée dans cette circonstance, où, de l'aveu même des examinateurs, on se montra difficile à l'excès; mais nous pouvons affirmer qu'elle ne se démentit pas un seul instant. Il lui fallut refondre les trois hymnes en deux seulement; ce travail exécuté, on désira encore des changements et des corrections sans nombre: rien ne put le décourager. Au reste, et c'est le jugement qu'ont porté tous ceux qui ont lu ces hymnes et connu l'auteur, « Il s'y est, sans le savoir, peint en perfection. On ne pourrait imprimer sur son compte des éloges plus vrais que ceux qu'il composa en l'honneur de saint Louis de Gonzague... »

Vers la fin de cette année, Dieu lui envoya une nouvelle croix, qui lui fut bien autrement sensible que ses propres souffrances. Il était à peine depuis quelques jours rentré au séminaire, quand il apprend que son père est très-dangereusement malade. Cette fois on ne fut pas obligé de le presser long-temps de partir pour Basse-Goulaine. Ce fut pour lui une nécessité de quitter sur-le-champ son séjour chéri, et de voler vers celui que la religion plus encore que la nature lui avait appris à aimer de toute son âme. Pendant plusieurs jours, il se tint constamment auprès de lui avec toute la sollicitude et la tendresse du meilleur des fils, et il ne songea à se reposer de ses veilles et des nouvelles fatigues qu'avaient amenées ces jours d'inquiétude, que lorsque le danger eût entièrement disparu.

Cependant les soins de la piété filiale et le séjour à la maison paternelle ne l'empêchaient pas de porter ses désirs vers les lieux où il devait se préparer plus prochainement au sacerdoce. Mais comme il s'était vu pendant la plus grande partie de cette année tantôt malade,

et tantôt convalescent, où plutôt toujours en proie à une cruelle langueur, il pressentait avec tristesse que ses supérieurs lui permettraient difficilement d'entrer au grand-séminaire, pour y faire ses études de théologie. Il passa les trois mois d'août, septembre et octobre dans un malaise continuel, et des souffrances plus ou moins vives, ce qui ne l'empêchait pas de pratiquer la mortification des sens de la manière la plus édifiante. Nous en citerons un trait que nous a conservé un de ses amis, et qu'il va nous raconter lui-même :

« Pierre était allé passer une partie de ses vacances à Avessac dans la compagnie de son frère. Comme il n'avait jamais vu ce pays, je voulus lui procurer une partie de plaisir, en le conduisant en bateau d'Avessac à Redon, sur la Vilaine, dont les rives présentaient en plusieurs endroits des points de vue très-pittoresques. Je me promettais bien de récréer son âme de poète : mais quel fut mon étonnement durant le trajet, lorsque je vis qu'il ne manifestait pas la moindre curiosité de voir des sites que je prenais moi-même tant de plaisir à considérer, et qu'il demeurait immobile au fond de la barque qui nous portait? Je l'invitai à lever les yeux, et à contempler les beautés de la nature, qui en cet endroit me semblaient quelque chose de ravissant : il n'en parut pas plus empressé. Je lui dis en riant que j'étais bien étonné de trouver un poète si indifférent aux belles scènes de la nature. Il me répondit qu'il n'avait pas de bons yeux pour les contempler. — Mais, lui dis-je, prends tes lunettes et regarde, ne fût-ce que pour me faire plaisir. Alors il se leva un peu, jeta quelques regards du côté que je lui montrais : *Oui*, dit-il, *tout cela est magnifique* ; puis il se remit à sa place, et durant tout ce voyage qui fut d'ailleurs fort gai, il ne manifesta pas la moindre curiosité, en sorte que je suis persuadé qu'il n'aurait pu dire comment étaient les lieux par où il avait passé. Cette pré-

tendue indifférence qui me surprit beaucoup alors, me fut expliquée bientôt après, lorsqu'on m'apprit que, pour se punir de sa folie de poète, il avait pris à tâche de mortifier tous ses sens, et de les empêcher par là de fournir aucun aliment à son ancienne métromanie... »

Les jours et les semaines s'écoulaient sans ramener à un état meilleur notre jeune convalescent, et ce qu'il avait prévu, arriva : ses supérieurs craignirent de compromettre gravement sa santé toujours débile, en l'appliquant aux études de théologie..... Mais comme on jugea en même temps que ce serait lui imposer une cruelle privation que de le condamner à demeurer dans l'inaction pendant toute une année, on le chargea d'un emploi qui convenait parfaitement à ses goûts, sans exiger un tempérament très-robuste. Il fut placé à la Psallette de Nantes, pour y travailler à l'éducation des jeunes enfants qu'on y élève, et c'est dans cette nouvelle position que nous avons à le considérer.

LIVRE IV.

ARONDINEAU, PROFESSEUR A LA PSALLETTE DE NANTES.

On ne pouvait donner aux élèves de la Psallette un maître plus dévoué, un ami plus tendre, un modèle plus parfait sous tous les rapports. Aussi l'apprécia-t-on bientôt dans cette maison, et il lui fallut peu de temps pour s'attacher tous les cœurs. Mais il ne voulut pas que l'amour-propre fît son profit de ces témoignages d'attachement et d'estime dont il était si universellement entouré. Il n'oublia pas un instant que c'est à Dieu seul que sont dus tous les cœurs, et il tâcha par toutes sortes de moyens de gagner à ce bon maître les enfants confiés à ses soins. Rien n'est édifiant comme le réglement particulier qu'il s'imposa, en entrant à la Psallette. Nous en extrairons quelques articles :

. . . .

VERTUS A PRATIQUER.

« *Pureté d'intention.* — Je me proposerai en tout la plus grande gloire de Dieu ; je veillerai beaucoup à ne point chercher l'estime de mes supérieurs, ni l'amour de mes inférieurs, quoique de mon côté, je doive les aimer beaucoup. J'éviterai donc avec soin de parler de moi,

de faire ou de dire des choses qui pourraient tourner à ma gloire, si elles ne sont pas dans l'ordre de la Providence. Je tâcherai de ne désirer en tout que l'accomplissement de la volonté de Dieu, de ne plus craindre les mépris, les froideurs, etc.... Mais je m'appliquerai surtout à n'être point fâché qu'on me regarde comme fier, entêté, etc..... et qu'on me parle en conséquence....

» *Soin des enfants.* — Ce sont des cœurs destinés à aimer Dieu, des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. C'est un dépôt dont je dois rendre compte, *Depositum custodi.* Je m'appliquerai donc à veiller sur eux; je les aimerai d'un amour tendre, surnaturel, universel, sans acception de personnes. Je ne leur parlerai point rudement; je ne punirai jamais par humeur; je prierai Dieu de rendre la correction utile. Je ne les laisserai point seuls en récréation ou au dortoir; je veillerai à ce qu'ils prennent leur récréation dans un même lieu. Je veillerai surtout à ce qu'ils soient sages à l'Église. En un mot, je tâcherai de leur éviter toute occasion de se perdre. *Non est voluntas patris vestri ut pereat unus de pusillis istis.*

» Pour les fautes légères, je serai indulgent; mais il y a certaines fautes, comme la dissipation à l'Église, le mensonge, la désobéissance, les résistances, que je punirai très-sévèrement. Je tâcherai d'inspirer de la confiance aux enfants par un air gai et cordial, de la piété par quelques mots glissés en récréation, par de petites exhortations en public, ou par des entretiens particuliers. Pendant toutes les récréations j'exercerai sur les élèves une douce vigilance. Je tâcherai de ne point les laisser seuls... Quelquefois je jouerai avec eux: du moins je m'efforcerai de leur parler gaîment et de les récréer. Du reste j'éviterai bien de rechercher leur affection, me proposant seulement de plaire à Dieu.

» Quand j'aurai quelques desseins, je consulterai Dieu par la sainte Vierge; ensuite, si c'est une chose impor-

tante, je consulterai mon directeur (1). Je sacrifierai mes goûts, quand ils se trouveront en opposition avec ceux de mes supérieurs.

» *Esprit d'oraison.* — Comme la multitude des occupations me dissipe et me préoccupe, j'aurai soin à certains moments, et surtout au commencement des exercices, de regarder Dieu, pour voir sa volonté, pour former mon intention et n'agir que pour lui, pour lui exposer mes besoins et implorer son assistance.

» Je dirai mon chapelet, en me promenant dans le dortoir, pendant que les enfants se coucheront. Je veillerai à ce qu'ils se couchent modestement. Je ne m'absenterai point du dortoir... Je ferai mon examen de conscience, préparerai mon oraison, et me tiendrai prêt à me coucher vers 9 heures...

» *Amour pénitent.* — Je me suis révolté contre mon Dieu, j'ai crucifié mon Dieu. Oh! Dieu! que je vous ai aimé tard! *Serò te amavi.* — Que je compense mon ingratitude par un redoublement d'amour! — Tout par amour : ou aimer ou mourir! qu'aura le monstre qui a crucifié mon Dieu?—Qu'il soit crucifié! Qu'il soit oublié, méprisé, haï, qu'il souffre, qu'il meure! *Aut pati, aut mori.* Mais que je serais heureux, si je pouvais avec mon cœur vous offrir mille cœurs! Du moins veux-je m'efforcer d'enflammer de votre amour ceux que vous m'avez confiés, et ceux qui m'entourent. J'y travaillerai par mes prières, par mes exemples, par mes paroles et par mes actions. *Libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus.*

» *Amour de Marie.* — La sainte Vierge étant la mère de tous les chrétiens et surtout des petits enfants, je la

(1) La suite fera voir combien il était exact à s'entendre avec le supérieur particulier de l'établissement. D'ailleurs son directeur avait lui-même une grande part au gouvernement de cette maison.

considérerai comme la grande supérieure de la Psallette: Je la consulterai, je la prierai, je la remercierai au nom de tous ses enfants, etc., etc....

» *Egalité de caractère ; mortification de mes caprices.* — Je ne me laisserai point aller aveuglément à tous les caprices de mon imagination, qui tantôt me porte à mes devoirs avec trop de précipitation, et tantôt me jette dans un dégoût mortel. Je tâcherai de ne point examiner de quel côté souffle le vent de mes caprices, et de ne suivre que l'esprit de grâce. Si cependant je me sens préoccupé, je suspendrai ce qui me préoccupe ; je patienterai en consultant Dieu et le priant de tout terminer à sa gloire.

» Si je suis dans le dégoût et dans l'ennui, je suivrai de mon mieux le train ordinaire, laissant mon imagination faire la folle, et restant toujours de cœur à mon devoir.

» Je me garderai bien de désirer d'être ailleurs, ni de craindre que Dieu me refuse les grâces nécessaires à ma position; loin de là, je m'abandonnerai avec confiance amoureuse entre ses bras paternels.

PRATIQUES.

« Je serai fidèle aux courtes pratiques de l'Association du Sacré-Cœur. Je m'y retremperai dans mes dégoûts ; j'y trouverai ma force. J'irai puiser à cette source les eaux de la grâce. Je chercherai dans cette fournaise le feu ardent du divin amour dont ce Cœur adorable est embrâsé.

» J'irai à confesse tous les huit jours.

» Je repasserai mon oraison en m'habillant ; je ferai ensuite la prière aux enfants ; puis je consacrerai en particulier une demi-heure à l'oraison. Je ne l'abrégerai, ni ne l'allongerai. Je tâcherai de la faire de mon mieux, sans me décourager.

» Je préparerai ma classe, autant que possible, matin et soir. J'éviterai d'y donner trop de liberté aux enfants.

» Je conduirai les enfants à la messe, et j'y assisterai. Je veillerai à ce qu'ils l'entendent bien, et je tâcherai moi-même de la bien entendre.

» A midi, je ferai mon examen particulier durant un quart-d'heure. A dîner et à tous les autres repas, je prendrai de ce qu'on m'offrira.

» A la récréation de quatre heures et demie, ou au commencement de l'étude suivante, je tâcherai de visiter le saint Sacrement. Si je ne puis aller à l'église, je m'y transporterai d'esprit et de cœur, pour rendre mes devoirs à Notre Seigneur.

» Je ferai, autant que possible, ma lecture spirituelle dès le commencement de l'étude du soir.

» Je ferai faire la lecture spirituelle aux enfants. Quelquefois je leur ferai sur cette lecture de petites réflexions. Je leur parlerai de temps en temps, sans me laisser aller à ma timidité. »

Ce réglement particulier déterminait ainsi d'une manière précise et détaillée l'emploi de tous ses moments conformément au réglement général de la maison, lequel est encore en partie l'œuvre d'Arondineau. Jusque-là en effet il n'y avait pas eu de réglement bien fixe pour la Psallette de Nantes : il en existe un actuellement, fruit des communes observations d'Arondineau et de son supérieur, M. Durand, qui lui aussi ne se trouvait jamais en arrière, quand il s'agissait de faire le bien. Comme ils n'avaient tous deux qu'un seul but, celui de se rendre utiles à la jeunesse, les vues de l'un étaient celles de l'autre, et il eût été difficile de désirer un plus parfait accord que celui qui régnait entr'eux. Arondineau n'eût pas fait une démarche, formé un dessein, exécuté la moindre chose, pour le gouvernement de la maison,

sans avoir auparavant demandé et obtenu l'agrément de celui dont il se regardait comme l'indigne représentant. La seule chose qu'on eût pu lui reprocher sous ce rapport, eût été l'excès de soumission et de déférence, et c'est de quoi son supérieur se plaignit plus d'une fois. A cet esprit d'obéissance se joignait un attachement sans bornes, tel qu'on pouvait l'attendre d'un cœur aussi heureusement né. «... Il y avait plus que de l'affection, » dit un mémoire, « c'était de la tendresse. Attentions infinies pour prévenir tous ses désirs, soins empressés pour lui épargner tout ce qui aurait été pénible, redoublement de sollicitude pendant ses maladies qui étaient fréquentes : un enfant n'eut jamais pour son père plus de piété filiale. Ces sentiments persévérèrent l'année suivante qui fut la dernière de sa vie. Bien que cet humble enfant pendant cette année qu'il passa au grand-séminaire, eût voulu demeurer toujours caché, pour vaquer sans interruption et avec plus de recueillement aux exercices de la maison, il y avait une exception pour son frère et pour M. Durand (1). Il faut convenir au reste que ces sentiments furent parfaitement réciproques, et qu'on n'a jamais vu meilleure intelligence, plus d'unanimité et de concorde entre le supérieur et les professeurs d'un établissement. Tout se faisait entr'eux d'un commun accord... » Ainsi pouvait-on dire d'Arondineau, qu'après Dieu et la religion il ne vivait que pour son supérieur et ses élèves. Placé dans un poste où l'expérience est d'un si grand secours, il ne voulut pas ne prendre conseil que de lui-même pour la conduite des enfants

(1) M. Durand, supérieur de la Psallette de Nantes, n'a survécu lui-même que de dix-huit mois au jeune Arondineau. Avant de mourir, il avait réuni ses souvenirs et ceux de ses élèves sur les vertus de son zélé professeur. C'est surtout à cette pièce authentique que nous puisons tous nos détails sur cette partie de la vie que nous écrivons.

confiés à ses soins, lui qui était à cet âge où tant d'hommes ne sont encore que des enfants. Pour suppléer une expérience qu'il n'avait pas, il eut recours à celle des autres, suivant cette parole si pleine de sens qu'il avait écrite à la tête de son plan de vie: « *à prudentibus consilium perquire.* Demandez conseil aux sages. » Comme il ne souhaitait rien tant que les progrès de ses élèves, il embrassait avec soin tout ce qui pouvait favoriser leur avancement : alors le travail le plus aride et le plus compliqué ne lui coûtait rien. Souvent il conférait avec son supérieur sur les moyens d'initier ses disciples aux premières notions de la science, par une méthode simple et abrégée, dont son esprit avait déjà, depuis quelque temps, comme nous l'avons dit, conçu et médité le plan. Nous avons encore sous les yeux de nombreux papiers qui attestent à la fois et l'étendue de son talent et de ses connaissances, et son zèle et ses efforts pour l'instruction de ses élèves. Ce n'était qu'une classe élémentaire et peu nombreuse qu'on lui avait confiée, et pour une année seulement, parce qu'on se proposait surtout, en interrompant le cours de ses études, de lui faire trouver dans une vie plus distrayante le repos si nécessaire à sa santé. Il lui eût donc été facile de satisfaire à son devoir sans s'imposer de longues heures d'un travail pénible et opiniâtre; et combien d'autres peut-être, dans une position semblable, et même à un âge plus avancé, se seraient crus dispensés de toute obligation, après avoir donné au soin de leurs élèves le temps strictement requis par le règlement? combien d'autres se fussent dit, que c'est toujours en faire assez, que d'employer les moyens ordinaires, de suivre les méthodes accoutumées? Tel ne fut point notre jeune professeur. Quelles qu'eussent été les fonctions auxquelles on l'eût appelé, il eût sans doute travaillé de tout son pouvoir à s'en bien acquitter; mais il avait la plus haute idée de celles qui tendaient à ins-

truire la jeunesse. Aussi ce qu'il a fait cette année surpasse-t-il de beaucoup tout ce qu'on pouvait attendre d'un zèle ardent et éclairé. Quand on parcourt ses écrits avec attention, on demeure vraiment étonné, en voyant qu'à cet âge, avec une santé si débile, au milieu de tant de distractions du dehors, pour ne point parler des troubles intérieurs dont il fut alors agité, il a fait plus d'observations dans l'espace de huit à neuf mois, qu'on n'en fait quelquefois dans plusieurs années consacrées à l'éducation. Ici, il fait subir aux règles de la syntaxe latine des modifications qui les rendent plus simples et plus rationnelles; là, c'est un tableau qui présente sous le même point de vue toutes les déclinaisons et les conjugaisons; ailleurs, on trouve des matières de devoirs classiques où il sait faire entrer avec intérêt l'application des différentes règles sur lesquelles il se proposait d'exercer les élèves; ailleurs encore, c'est un abrégé commencé de la grammaire grecque; c'est un recueil d'observations puisées dans ses lectures, dans ses propres réflexions et ses entretiens avec ceux dont il prenait conseil, etc., etc. Il nous est impossible sans doute de citer ou même d'analyser entièrement de pareils travaux. Toutefois nous croyons que plusieurs de ses observations ne seraient pas indignes de fixer un moment l'attention de ceux qui se consacrent à l'instruction des enfants; celles-ci, par exemple: *Donner beaucoup d'idées avant de mettre quelqu'un au latin. — Faire analyser des lectures. — Passer d'abord légèrement sur les règles difficiles pour y revenir ensuite. — Montrer les rapports des différentes règles. — Pour apprendre l'histoire, ne pas se contenter d'abrégés, montrer l'histoire en grand, ensuite faire raconter ou analyser. — Chaque chose a son temps; suivre le goût de chaque âge: aux enfants, des fables et des histoires; aux jeunes gens, de la littérature; plus tard viendront les aperçus philosophi-*

ques. — Ne pas vouloir tout apprendre en un jour. — Point de système ni de méthode extraordinaires ; rien de plus dangereux pour les maîtres et pour les élèves, etc.

Pendant le temps des classes, il expliquait minutieusement toutes les plus petites règles, et quand une première et une seconde explications n'avaient pas suffi, il en donnait de nouvelles, sans jamais se lasser de répéter souvent les mêmes choses. On peut juger quelle violence il lui fallait se faire avec un esprit vif et pénétrant comme le sien, pour s'astreindre de la sorte au travail le plus captivant. Cependant jamais on ne pouvait surprendre dans sa figure ou le son de sa voix la plus légère marque d'impatience.

Pour entretenir l'ardeur de ses élèves, ou lui donner un nouvel essor, il inventait chaque jour, pour ainsi dire, quelques nouveaux moyens d'émulation ; « Et entre tous ceux dont il usait pour y réussir, il était le seul à ne pas remarquer que le plus puissant de tous était le soin qu'il mettait à bien faire sa classe, et l'intérêt qu'il portait au dernier de ses élèves aussi bien qu'au premier..... » Cependant les soins multipliés du maître fructifiaient abondamment, sans qu'il s'en aperçût, pour ainsi parler, sans que du moins il en rapportât rien à lui-même; attentif qu'il était à étouffer les secrets retours de l'amour-propre, et à s'interdire jusqu'à ce contentement intérieur, dont on a tant de peine à se défendre quand on a fait le bien.

Celui qui travaillait avec tant de zèle à cultiver et orner l'esprit de ses élèves, ne pouvait se montrer indifférent à faire croître dans leur cœur les vertus de leur âge. Il se faisait un devoir de leur donner en tout l'exemple de la régularité la plus parfaite ; il n'eût pas souffert parmi eux de ces discours, qui eûssent paru déprécier la piété et tout ce qui tient aux pratiques de la religion.

On se ferait difficilement une idée de tous les soins qu'il prenait pour conserver en eux cette fleur si délicate de l'innocence, qui se ternit trop tôt dans tant de jeunes cœurs, parce qu'on n'a pas veillé assez assidument à la garde d'une vertu sans défiance, qu'une parole, un geste, un regard peut perdre en un moment. C'était peu pour lui d'exercer une surveillance continuelle : plus d'une fois il leur adressa des exhortations publiques ; et il était facile de voir que son cœur parlait encore bien plus que ses lèvres, au ton pénétré de sa voix, et à ses larmes qui souvent donnaient à ses paroles cette éloquence toujours persuasive. Il ajoutait aux entretiens publics les entretiens particuliers. La délicatesse de sa conscience, jointe à son zèle et à son inexpérience, lui faisait multiplier les précautions, pour ainsi dire, sans mesure ni limite ; et quelquefois il fut averti par son supérieur de se modérer sur ce point. Mais qui n'excuserait pas, qui n'aimerait même cet excès de zèle qui le portait avec tant de ferveur à travailler au bien des autres ? Ce fut par ce même principe de charité pour le prochain, qu'il prit un soin particulier de préparer à leur première communion deux enfants qui ne l'avaient point encore faite. Tant de travaux n'étaient pas infructueux, et Dieu semblait se plaire à les bénir. Non content de ce qu'il pouvait faire lui-même pour la piété de ses élèves, il recommandait leurs nécessités à des hommes dont la charité lui était connue. C'est dans ce but qu'il écrivit la lettre suivante à un directeur du grand-séminaire :

» Monsieur, j'ai une petite grâce à vous demander » au nom de notre bonne mère, la commune supérieure » du séminaire et de la Psallette. Comme cette bonne » mère, également tendre pour tous ses enfants, ne » veut point faire parmi eux de jaloux, voyant vos gra- » ves MM. les théologiens si bien partagés en fait » d'instructions, directions, etc., et nos pauvres petits

» écoliers si dénués de tout cela, elle n'a pu y tenir, et » m'a conjuré de vous faire connaître l'indigence spiri- » tuelle de sa pauvre Psallette. Elle pense qu'une petite » instruction, sortie de votre cœur et de votre bouche » qu'elle a remplis du lait de sa suavité, ferait grand » bien à ces chers petits orphelins que la Providence a » jetés entre mes bras, et que ma stérilité laisse mourir » de faim. C'est cette semaine qu'ils doivent gagner le » Jubilé, et mes petits catéchismes sont insuffisants » pour les y bien préparer. Il y a bien, il est vrai, les » grands sermons de la cathédrale, mais qu'y pour- » raient-ils entendre? On les leur a jugés si peu utiles, » que ces messieurs ont décidé qu'on ne les y menerait » pas. Si donc vous pouviez dérober à vos occupations » un petit moment pour venir nous prêcher la Péni- » tence, oh! que ce serait bon! certes, ce ne serait » point, comme je disais, une petite grâce, mais une » bien grande pour nous tous. Si vous y consentez, je » tâcherai par mes prières de reconnaître une telle fa- » veur; mais je vous recommanderai surtout à celles » des petits anges que vous aurez confirmés dans leurs » bons sentiments, et des petits prodigues que vous au- » rez rendus à leur père. Nous ne vous demandons » qu'une seule exhortation sur quel sujet vous voudrez, » quoique je désirasse surtout que ce fût ou sur les mo- » tifs qui nous portent à servir Dieu, ou sur les moyens » à prendre pour le bien servir. *Dominus aperiat tibi » ostium sermonis.... ut verbum Dei currat et clarifi- » cetur*. Quant au moment où vous pourrez nous donner » cette instruction, ce sera toujours bon; nous sommes » prêts à interrompre tous nos exercices pour vous en- » tendre.

» Je vous demande bien pardon, Monsieur, d'abuser » peut-être de votre bonté, mais vous m'avez inspiré

» trop de confiance, et la bonne Vierge compte trop
» sur votre zèle, pour que j'aie craint de m'adresser
» à vous. Pour ma mère,

» Votre indigne serviteur, P. ARONDINEAU.»

Des empêchements qu'Arondineau n'avait point prévus s'opposèrent au désir qu'il avait d'entendre la parole de Dieu annoncée à ses élèves par ce directeur. Il écrivit aussitôt à son frère pour lui faire part de ce contre-temps, et pour le prier de trouver lui-même dans sa charité le moyen de réparer une perte que l'amour de ses chers disciples lui faisait regretter beaucoup :

« Mon très-cher frère, j'ai fait à M. N*** la proposition dont je t'avais parlé. Il m'a témoigné tout le désir » qu'il aurait eu d'y accéder, mais il n'a pas cru que ce » fut conforme *aux saintes règles*. M. de Courson, qui » était là, en a jugé de même ; il a d'ailleurs approuvé » mon dessein, et m'a fait dire de te prier de nous donner quelques petites instructions. J'espère que tu ne » refuseras pas de te rendre à cette invitation de M. le » supérieur. M. N*** t'en conjure, et M. Durand t'en aura » grande obligation. Je crois aussi que ce sera une chose » très-agréable à Dieu et à la bonne Vierge, notre commune supérieure. Que ton humilité ne fasse donc » point de tort à ta charité, puisque celle-ci est la reine » des vertus. Du reste, ces instructions devant être » courtes, elles te coûteront peu et te fatigueront peut-être moins qu'un entretien philosophique. Je pense » donc que tu viendras enfin visiter notre pauvre Psallette demain et dimanche. Je désirerais que l'instruction de samedi fût sur l'Enfant prodigue ; j'aimerais » te voir prêcher ce sujet d'ailleurs si beau ; du reste, » ce sera absolument comme tu voudras.

» Je finis en te conjurant instamment, par le sacré

» Cœur de notre Seigneur, de venir allumer en nous ce
» beau feu qu'il est venu apporter sur la terre. Je suis
» en ce divin Cœur et en celui de Marie,

« Ton frère, P. ARONDINEAU. »

Il fallait voir aussi comme il employait tous ses soins à procurer d'agréables délassements à ses élèves, à rendre leurs récréations plus intéressantes, à leur faire plaisir par toute sorte de moyens. Il se prêtait volontiers à la célébration de ces petites fêtes de famille, où tous les sentiments n'en font plus qu'un, ou une même joie fait de tous les cœurs un seul cœur. L'époque du 1er de l'an, celle de la fête du supérieur, comme aussi les jours où il revenait au milieu de sa petite famille, après une absence de quelque temps, étaient solennisés par des drames, des chants, des compliments, des pièces en prose ou en vers, à la composition desquels avaient travaillé de concert et les élèves et leur professeur.

Arondineau aurait pu, en se réservant pour lui seul ce travail, lui donner plus de perfection; mais il sacrifiait cet avantage à celui bien plus doux pour lui de sympathiser en tout avec ses disciples, et de leur laisser croire qu'ils avaient eux-mêmes concouru pour beaucoup à la composition. Il ne reste de ces petits travaux faits en commun que quelques fragments dont on est redevable à la mémoire de ses élèves; car la fête une fois célébrée, il n'oubliait jamais de retirer aussitôt de leurs mains des pièces dont la conservation aurait inquiété sa modestie.

Les deux couplets qui suivent furent faits à l'occasion d'une absence d'un mois que M. Durand avait faite pour sa santé. Ils devaient être chantés au moment même où on l'entendrait frapper à la porte.

I.

Qui frappe?.... Courons vite,
Frères, mon cœur palpite,

Doucement il s'agite :
O Ciel ! si c'était lui!
Le voilà !.... quand j'y pense ! ...
O bonne Providence!
Tu rends à notre enfance
Son guide et son appui!
Ce soir, dans la chaumière,
Verrons-nous (*bis*) notre père ?
Verrons-nous notre père ?

REFRAIN :

Papa, tu sais bien
Que nous t'aimons bien. (*bis*)
Papa, tu sais bien, etc.

II.

En quittant nos chaumières,
En embrassant nos mères,
Nous sentions nos paupières
De larmes se mouiller.
La bonne Providence
Calma notre souffrance ;
Et votre bienfaisance
Sut bientôt les sécher.
Si nous perdions nos mères,
Nous trouvions (*bis*) de bons pères,
Nous trouvions de bons pères.

Toujours vos faveurs
Vivront dans nos cœurs. (*bis*)
Toujours vos, etc.

On ignore l'occasion du petit compliment en prose qu'on va lire, ainsi que du couplet dont il est suivi, lequel probablement n'est qu'un fragment d'un plus long morceau. Ils s'adressent tous deux au supérieur de la Psallette :

» Monsieur, nous ressentons tous les jours les effets » de votre tendresse paternelle. Pour prix de tant de » bienfaits, nous n'avons à vous offrir que notre reconnais-

» sance : au moins part-elle du fond du cœur. Que Dieu » nous acquitte envers vous ! lui seul le peut ; souvent » nous le prions pour vous. Nos prières sont un peu inté- » ressées : demander votre bonheur, c'est demander le » nôtre. Le ciel, nous l'espérons, ne laissera pas de les » exaucer. Ainsi puissiez-vous long-temps nous servir » de guide et d'appui ! Puissiez-vous long-temps faire » des heureux sur la terre, et un jour les entendre dans » le ciel bénir la main qui les y aura conduits ! »

J'ai vu la tendre tourterelle
Couvrant ses petits de son aile.
Ah ! j'ai dit : comme ils sont heureux
Près d'elle !
Près de lui nous sommes heureux
Comme eux.

Notre zélé professeur portait la condescendance jusqu'à partager les jeux des enfants confiés à ses soins, d'autant plus admirable dans cette conduite, que c'était pour lui un sacrifice réel de prendre part à cette sorte de délassement qui n'était jamais entrée dans ses goûts. Ce qu'il aimait avant tout, c'était de se rendre utile de tout son pouvoir, et de rapporter toujours ses fatigues et ses travaux à celui-là seul dont il en attendait les fruits, ne voyant dans ce qu'il faisait avec tant de mérites que les œuvres d'un serviteur inutile. Cependant, quelque soin qu'il prit toujours de se dérober à l'admiration, sa piété tendre et édifiante se trahissait par trop d'endroits, pour rester dans l'oubli. Plusieurs membres du clergé de la cathédrale remarquèrent cet air de modestie touchante qui sied si bien au jeune homme destiné à un état saint, et ils aimaient à rendre hautement témoignage à sa vertu et à sa piété.

Rien n'égalait la tendresse de sa ferveur; la parole de Dieu entendue dans le lieu saint, le spectacle des céré-

monies de la religion, c'en était assez pour faire couler ses larmes; et, plus d'une fois, on l'a vu pleurer en sortant de l'église après les offices.

C'était surtout lorsqu'il se croyait sans témoins, qu'il s'abandonnait aux élans de sa dévotion affectueuse: « Le soir à l'heure de son coucher, plusieurs de ses élèves, qui ne dormaient pas encore et qui l'observaient en secret, l'ont vu plusieurs fois se mettre à genoux devant un crucifix, les yeux et les bras levés vers le ciel; puis il rejoignait les mains, répandait des larmes en abondance, et laissait échapper de temps en temps de pieuses affections.... »

« Il avait la conscience si délicate, qu'un jour il n'osait communier, parce qu'il avait répété quelques passages du livre des *Paroles d'un Croyant*, et s'était entretenu de l'auteur de ce livre. »

Sa dévotion à l'enfance de N. S. était toujours la même, ou plutôt croissait de jour en jour. Il parlait souvent de cette aimable dévotion à un Dieu enfant et revêtu de pauvres langes. Nous en retrouvons quelques traces dans une lettre écrite à sa sœur, au renouvellement de l'année.

« Ma chère sœur, il faut que je t'envoie de bonnes » étrennes. J'ai choisi un petit livre qui te plaira bien, à » ce que je crois. Tu en feras des lectures à ma mère, » pour la désennuyer et la distraire de ses douleurs.

» Il doit faire grand froid à Basse-Goulaine. Pour moi » au coin de mon feu, je ne suis pas fort à plaindre; et » s'il me venait envie de me plaindre, je la perdrais, en » pensant à l'étable de Bethléem, où je te vois avec mon » père et ma mère, avec la sainte Vierge et saint Jo- » seph, occupée à rendre tes devoirs à l'enfant Jésus.

» Adieu, bonne année, bonne santé, s'il plaît à Dieu; » quoiqu'il en soit, le paradis à la fin de tes jours.

» Ton frère, PIERRE. »

Les fêtes de Noël lui fournirent l'occasion de rappeler à l'amour de ses chers élèves, la sainte enfance de celui qui, pour les sauver, s'était fait enfant comme eux. « Ce fut dans ce but que, de concert avec son directeur, il fit dresser dans le petit oratoire de la Psallette, une crèche, où reposait un enfant Jésus en cire, afin de réprésenter l'étable de Bethléem et de réchauffer dans des cœurs simples et purs, l'amour des touchantes vertus que nous prêchent les langes et la crèche d'un Dieu naissant... »

Tel était l'amour pénitent de notre jeune professeur, qu'il semblait vouloir prendre sur lui, pour les expier cruellement, les fautes de ses élèves, avec celles qu'il se reprochait amèrement devant Dieu. Croirait-on que ce jeune clerc, si exemplaire dans toute sa conduite, et si propre à honorer le ministère du prêtre, se croyait toujours de plus en plus indigne du sacerdoce, et que son directeur ne pouvait, malgré tous ses soins, l'arracher à des inquiétudes et à des perplexités incessantes. Jamais peut-être aucune vocation ne fut examinée avec plus de soins et de piété, et jamais peut-être cet examen ne fut une occasion de plus de combats, de tentations et de peines. Tantôt il lui semblait entendre au fond de son cœur une voix secrète de Dieu, qui l'invitait à s'avancer vers le sanctuaire, et son goût, d'accord avec Dieu, lui disait d'y porter ses pas. Puis tout-à-coup les craintes et le trouble se soulevaient dans son âme, une noire tristesse serrait son cœur, et dans cet état d'abandon et d'épreuve, il ne trouvait aucun adoucissement à une sombre douleur. Si quelqu'un, dans ces moments de souffrance, s'efforçait de le ramener à la gaîté, il disait en soupirant : *Ce n'est pas à moi qu'il est permis d'être gai, c'est à ceux qui n'ont jamais commis de péchés.* Il avait alors recours à la mortification corporelle, pour calmer cette déplorable activité d'ima-

gination, qui demandait sans cesse un nouvel aliment. Ce saint enfant en vint même jusqu'à vouloir s'imposer l'usage de la discipline, comme remède nécessaire à ce travail prodigieux de son esprit, qui le consumait toujours et pouvait l'exposer aux plus violentes tentations. Quelques-uns de ses élèves se trouvant un jour dans sa chambre, découvrirent cet instrument de pénitence, en présence de leur maître, qui croyait s'être mis suffisamment en garde contre leur indiscrétion, en cachant sa discipline dans sa cheminée. La rougeur couvrit aussitôt son visage, et le trahit malgré lui; Mais il se garda bien de dire qu'il en faisait usage; il leur fit seulement entendre que c'était là un instrument qui pouvait être utile pour la correction des petits enfants indociles ou sans piété.

C'était encore par ce même esprit de pénitence que, lorsqu'il était à l'église, et en général, toutes les fois qu'il était libre de se placer comme il voulait, il ne se mettait jamais à genoux que sur le carreau; et malgré sa faiblesse, il y restait souvent pendant un temps considérable.

Plus d'une fois, dans le cours de cette année, on eut occasion de remarquer le bon esprit qui présidait à toutes ses paroles comme à toutes ses actions. M. C*** venait de prêcher, à Nantes, la station du carême, et l'on disputait alors beaucoup, sur le mérite et le genre nouveau du prédicateur. Sans le déprécier comme faisaient beaucoup d'autres, et sans sortir des bornes de la modestie et de la réserve dont son âge lui faisait un devoir, il témoignait *« ne pouvoir trop concilier ce genre de prédication avec celui de saint Paul et les protestations de l'apôtre contre la sagesse et l'éloquence humaines. »* .... Encore fallut-il, pour obtenir ce peu de paroles, le provoquer par plus d'une question, et lui imposer en quelque sorte

la nécessité de donner son sentiment. Car il avait en aversion ce ton de légèreté et de suffisance qui juge témérairement les personnes et les choses. Aussi admirait-il cette réponse du cardinal Bellarmin, à ceux qui lui demandaient sa façon de penser sur l'infaillibilité du pape : « Je ne juge point mon père. » Et on l'entendit plusieurs fois citer avec plaisir ces belles paroles, comme pour faire partager aux autres l'admiration qu'il leur donnait.

Nous ne passerons point sous silence son esprit de support, qui le rendait à tous d'un commerce si agréable, et qui faisait dire un jour au supérieur de la Psallette : « Je savais que la délicatesse de son esprit, de ses sentiments et de son tempérament nerveux, devait lui rendre quelquefois extrêment pénibles, les réflexions, les prétentions et les manières de ceux qui vivaient avec lui, et en particulier les miennes : or, cependant, non seulement il n'en laissait rien paraître, mais on croyait toujours qu'il était affecté comme eux. »

Pour se convaincre de son mérite sous ce rapport, il fallait l'observer long-temps, ou recevoir de lui de ces aveux secrets qu'il faisait, non pour exciter l'admiration, mais pour s'accuser humblement, et *se faire connaître avec toutes ses misères et ses faiblesses.*

Que n'aurions-nous pas à dire ici, si nous voulions raconter tous les traits touchants de sa charité? « Ses élèves ont observé qu'il ne refusait aucun pauvre à moins qu'il ne fût dans l'impossibilité de rien donner. Il faisait l'aumône avec tant de joie et de libéralité, que certains pauvres abusant de sa confiance, se présentaient plusieurs fois devant lui, dans l'espace de quelques moments. » Ce peu de réserve qu'il mettait dans les dons de sa charité, en vint au point que son directeur fut obligé d'y mettre des bornes, afin de l'empêcher de se trouver lui-même dans le besoin.

C'était surtout envers les enfants de la Psallette, qu'il était ingénieux à multiplier toutes les ressources d'une charité tendre. Une mère n'est pas plus attentive aux besoins de ses enfants.. « Tout ce qu'il avait était à leur disposition. » Plusieurs fois il leur a prêté ses souliers, quand, par un temps humide, ils revenaient de la promenade avec les pieds mouillés. D'autres fois il leur offrait son parapluie, et marchait lui-même à découvert, quoiqu'il ne fût rien moins que robuste. S'ils se trouvaient dans le besoin, sa bourse leur était ouverte. « Il se faisait un plaisir de leur procurer de temps en temps, à ses frais, quelques petits rafraîchissements qu'il croyait utiles à leur santé. » Dans leurs maladies surtout, il prenait d'eux un soin véritablement maternel. Il commençait d'abord par leur âme, en les exhortant à souffrir avec patience, et à sanctifier leur maladie par des motifs de religion. Il porta une fois un crucifix à un malade retenu dans un dortoir où il n'y en avait pas. Du soin de l'âme il passait à celui du corps : il leur prêtait ses oreillers et ses couvertures, leur portait quelquefois lui-même de la tisanne, et lorsqu'ils transpiraient, il essuyait leurs sueurs. S'il entendait quelqu'un se plaindre pendant la nuit, il se levait aussitôt, et tâchait de leur procurer du soulagement. Il veillait quelquefois ses petits malades, sinon des nuits entières, (on ne le lui eût pas permis) du moins une assez longue partie de la nuit.

Nous ajouterons encore que, « le supérieur de la Psallette ayant reçu commission de M. de Courson, de surveiller d'une manière spéciale la santé si altérée de son jeune professeur, lui-même demanda aussi à M. de Courson, la surveillance de la santé de M. Durand, et il s'acquitta de ce soin avec la plus touchante délicatesse. »

Nous n'oublierons pas non plus cette charité d'ami

véritable qu'il avait pour tous ses confrères, et dont M. M*** conserve encore un si doux souvenir, lui qui reçut plusieurs fois sa visite au grand-séminaire, pendant qu'il y était malade, lui qui sentait son âme s'ouvrir à la consolation, et reprendre des forces, à toutes les paroles d'encouragement, d'amour et de paix qu'il lui faisait entendre.

Cependant une nouvelle pénible à son cœur, vint interrompre ce ministère de charité, qui occupait tous ses moments avec tant d'utilité et de charmes : sa sœur fut attaquée tout-d'un-coup d'une maladie grave, accompagnée des symptômes les plus alarmants. Il se rendit aussitôt à Basse-Goulaine, pour lui prodiguer ses soins, dans un temps où lui-même éprouvait une fatigue extrême. Ce coup imprévu l'avait affligé sensiblement. Il avait besoin de quelques paroles de consolation dans cette circonstance affligeante ; il les reçut dans la lettre suivante de son directeur, qui avait toujours pour lui l'affection d'un père :

« Mon bien cher enfant, Dieu vous éprouve d'une » manière bien sévère. C'est qu'il vous aime tous, et » surtout votre excellent père, avec lequel je viens d'a- » voir une conversation. Le coup qui vous frappe m'at- » teint vivement moi-même : vous savez quelle est mon » intime et très-particulière union avec vous deux (1). » Au reste, je dois vous dire, parce que j'en suis per- » suadé, que l'état affligeant de votre sœur ne sera pas » de longue durée....... Et puis, mon cher ami, *à la* » *volonté de Dieu* qui dispose tout pour sa plus grande » gloire. Il est à propos de cacher, jusqu'à nouvel ordre, » ce malheur à votre frère ; vous connaissez sa sensi- » bilité.

(1) Son frère et lui.

» Votre situation morale est bonne ; demeurez tran-
» quille : ne cherchez point à faire oraison. Contentez-
» vous de vous tenir habituellement dans un simple et
» très-simple acquiescement à la volonté de Dieu. Il suf-
» fira que vous fassiez deux ou trois fois le jour, d'une
» manière actuelle, cet acte d'acquiescement.

» Vos parents ont raison de ne pas vous permettre
» de veiller votre sœur. Vous resterez quelques heures
» auprès d'elle pendant la journée, et le soir vous irez
» vous coucher à l'heure du réglement.

» Je vous conjure de ne point vous inquiéter sur la si-
» tuation de votre conscience : elle est en règle, vous
» êtes bien avec Dieu ; et, s'il vous appelait à lui, vous
» n'auriez rien à craindre, parce que votre grande con-
» fiance serait dans sa miséricorde, et dans les mérites
» de N. S. Voilà, mon enfant, la sécurité des chrétiens ;
» cette douce confiance est mille fois plus sûre que toutes
» les confessions du monde. Et je vous prie instamment
» de ne plus songer à une confession générale.....

» J'approuve la promesse que vous avez faite d'un
» voyage à *N.-D.-de-toutes-aides* : Je suis dès ce moment,
» en union de vos prières et bons désirs,

» Votre affectionné, etc. »

Cette lettre nous révèle que le calice des peines intérieures s'offrait encore souvent aux lèvres du jeune Arondineau. Aux souffrances du corps se joignaient celles de l'âme ; et celles-ci étaient d'une amertume qui le jetait parfois dans un dégoût de toute chose, et dans une sorte d'anéantissement de toutes ses facultés. Ceux qui vivaient avec lui ne s'en apercevaient pas ; « et cependant, disait un jour le supérieur de la Psallette, il m'a demandé quelquefois pardon de m'être si à charge par son caractère *maussade et bizarre....* » Dans ces moments d'épreuve, il était à charge à lui-même, parce que, disait-il, *il ne*

serait jamais propre à rien. Il ne s'ouvrait qu'à un petit nombre d'amis, de ces tourments intérieurs, que lui causait une imagination indomptable. M. de Courson était ordinairement le dépositaire de ces afflictions de l'esprit, qui rendent plus saint celui qui est déjà saint. En lui se trouvait l'expérience et la charité que réclamait une imagination si souffrante. Ce tendre père spirituel employait tour-à-tour et avec discrétion, les différents remèdes convenables aux différentes situations de l'âme abattue de son cher fils selon Dieu. Il lui écrivait un jour la lettre suivante :

« Mon cher enfant, saint Paul disait : « *Cùm infirmor,* » *tunc potens sum; gloriabor in infirmitatibus meis.*— » Vous êtes d'une autre religion que lui, puisque vous » ne savez pas vous roidir contre vos dégoûts, vos en» nuis, les extravagances de votre imagination. Pour » moi, je tâche d'être de la religion de saint Paul. Je ne » veux pas qu'il exerce contre moi la cruelle ironie dont » il frappait les Corinthiens : *Nos stulti, vos autem sa» pientes.* Je me réjouis pour vous des misères que vous » m'exposez ; je suis content que vous soyez ingrat, ja» loux, hypocrite, parce que j'espère que vous trouverez » dans ce riche fonds de malice et de corruption, un » motif de sortir de vous-même, où vous êtes en si » mauvaise compagnie, pour vous jeter entre les bras » de Dieu, où vous ne trouverez que perfection, amour » et vérité. Heureux, si dans ce sein paternel vous par» venez à vous oublier complètement. Au reste, ce sera » encore une nouvelle grâce, si vous repliant de nou» veau sur vous-même, vous vous retrouvez encore » avec toute votre hideuse difformité, parce que vous » reviendrez plus vîte à Dieu. Il semble que ce soit la » première fois que vous vous contemplez dans toute » votre laideur, et que vous pénétrez l'abîme de votre » néant. Pauvre enfant, c'est bien la peine de vous

» étonner d'une pareille découverte. Croyez-vous que » Dieu ne voit pas mille fois plus de taches en votre âme » que vous n'en apercevez? Cependant il vous aime, il » se donne à vous en la vie, et veut se donner bien plus » merveilleusement à vous dans l'éternité. Remarquez » que non-seulement il vous supporte, mais il vous » *aime*, pesez ce mot. *Quàm bonus! quàm bonus!* Cette » réflexion me touche vivement en ce moment. Ce matin » je faisais quelques considérations sur l'évangile de la » femme adultère : je me mettais en sa place, et je » trouvais délicieux le moment où elle se trouve seule, » chargée de crimes et de honte avec le Saint des Saints, » et où elle entend ces paroles : « *Mulier, nemo te con-* » *demnavit, nec ego te condemnabo, vade in pace, et* » *noli ampliùs peccare. Quàm bonus! quàm bonus!* » Adieu, vous êtes un petit tracassier, un petit fou, et » néanmoins je vous aime de tout mon cœur. »

Cependant la maladie de sa sœur, dont il n'était pas possible de se dissimuler le danger, le jetait dans des craintes et dans un chagrin mortel. Presque plus de repos pour lui : il ne pouvait quitter d'un seul instant celle dont la souffrance lui faisait oublier que lui-même il avait besoin d'être soigné avec les plus grands ménagements. Une voix qui semblait destinée à lui rappeler tous ses devoirs pour le bien de son corps et de son âme, la voix de M. de Courson se fit entendre à lui de nouveau, pour lui reprocher amicalement les imprudences de l'amour fraternel :

« Mon bien cher ami, lui écrivait-il, j'ai appris avec » beaucoup de peine que vous vous écartiez des avis que » je vous ai donnés, sur la manière dont vous devez » vous conduire pendant la maladie de votre sœur. On » me dit que vous passez vos journées presqu'entières » auprès de son lit. Je me rappelle que je vous avais re- » commandé de n'y passer que quelques heures, dans les

» instants où votre présence pourrait soulager vos parents.
» Vous avez tort, mon enfant, de préférer votre jugement
» au nôtre ; je suis sûr que M. le curé vous a parlé dans le
» même sens que moi. Vos parents ont bien assez de
» peines ; ne leur en préparez point de nouvelles, en
» vous exposant à tomber vous-même malade. Je vous
» prie instamment de soumettre tout le détail de votre
» conduite à la sage discrétion de M. le curé. — Je vous
» remercie de l'exactitude que vous mettez à nous écri-
» re : continuez à le faire tant que les circonstances n'au-
» ront pas changé. Espérons en Dieu, en la très-sainte
» Vierge, en saint Louis de Gonzague, et dans ce bien-
» heureux P. Monfort, dont la divine bonté se sert
» pour opérer tant de merveilles dans nos contrées.

» Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher en-
» fant, etc. »

Arondineau et ses pieux parents, mettaient en effet leur confiance dans ce grand serviteur de Dieu, le vénérable père Monfort, dont la mémoire est si chère à plusieurs provinces de l'Ouest; et ils attendaient, toujours soumis aux décrets du Seigneur, les effets d'une protection signalée par plus d'un prodige. Voici ce qu'écrivait le jeune Arondineau à son frère aîné, qui n'avait pu ignorer long-temps le danger où était sa sœur.

« Ma sœur est un peu plus calme, et a plus de som-
» meil... Nous avons envoyé quelqu'un au tombeau du
» père Montfort, à St-Laurent ; mais par malheur nous
» avons été mal informés ; de sorte, qu'au lieu d'aller à
» St-Laurent-sur-Sèvre, il est allé à St-Laurent-des-Autels.
» Une autre personne partira demain matin, pour aller
» à St-Laurent-sur-Sèvre, et reviendra jeudi. Attendons
» tout de la bonté de Dieu, de l'intercession de la sainte
» Vierge, et de celle du bienheureux Montfort. On a mis
» le reliquaire de M. N***, au cou de la pauvre malade; et
» depuis ce temps-là, elle a paru revenir un peu.

» Il y a tout lieu d'espérer que la Providence avec le » temps et les remèdes, lui rendra une complète santé. » Je suis inquiet de la tienne; je crains que tu ne te livres » à l'inquiétude et au chagrin qui te sont si contraires. » Pour moi, je me porte bien ; ainsi ne sois pas inquiet » de moi. Depuis que je suis à Basse-Goulaine, je n'ai » point craché le sang, et je reprends des forces, pour » rentrer bientôt à la Psallette... Je pense souvent à M. » Durand et à la Psallette, mais c'est sans inquiétude. » Je serais bien content d'avoir un mot de ta main ; ce- » pendant ne te dérange pas pour cela. Je prie tous les » jours pour toi. Adieu, porte-toi bien, et place tous nos » cœurs avec le tien, dans le sacré Cœur de notre Sau- » veur. »

Une autre lettre suivit de près celle-ci ; elle ne contenait que ce peu de lignes où l'on retrouve toujours l'esprit de piété et de soumission à la volonté divine.

« Depuis mardi il n'y a pas eu grand changement dans » l'état de ma sœur ; néanmoins le médecin la trouve » constamment mieux. Notre pélerin est arrivé jeudi » soir de St-Laurent ; on a mis à ma sœur une chemise » bénite sur le tombeau du père Montfort. La messe a dû » se dire pour elle ce matin à huit heures. Si Dieu n'a » pas procuré de suite le rétablissement de ma sœur, » c'est peut-être pour voir si nous continuerons à espé- » rer en lui.

» J'espère que nous nous reverrons bientôt, et dans » des circonstances plus heureuses. La sainte volonté de » Dieu. Loué soit J.-C. Je ne t'oublie pas dans mes priè- » res, et suis avec la plus tendre affection, etc. »

Cependant le ciel parut se laisser fléchir aux vœux d'une famille, dont la foi et la vertu devaient lui être chères : la violence d'une maladie effrayante s'appaisa, et il fut permis au jeune Arondineau, dont la présence

n'était plus nécessaire à Basse-Goulaine, d'aller reprendre ses fonctions dans une maison, où son retour était désiré vivement, où l'attachaient tant et de si doux liens. Le bien qu'il y avait commencé, il le continua avec une ardeur nouvelle. Mêmes soins pour ses élèves, même exactitude au réglement, même ferveur dans les exercices de piété. Combien de fois pendant le mois consacré à Marie, n'a-t-il pas orné ses statues de couronnes, visité son autel, renouvelé les fleurs qui en faisaient le seul ornement, et que lui-même il allait cueillir de sa main, pour les offrir avec toute la piété et la simplicité d'un enfant de Marie? « Il ne parlait pas une seule fois de la sainte Vierge, qu'on ne vît, pour ainsi dire, son cœur se dilater par l'épanouissement de son visage. » Quand il faisait chanter des cantiques à ses élèves, il leur indiquait presque toujours ceux qui étaient composés à la louange de Marie, ou encore ceux qui rappellent les vertus des jeunes Saints, patrons de l'enfance. Pendant les heures de la promenade, il invitait souvent quelques-uns de ses élèves à réciter avec lui le petit office de la bienheureuse Vierge; et presque toujours, il profitait de cette occasion pour les exhorter avec des paroles aimables et persuasives, à la dévotion envers la reine du ciel, ou à quelqu'autre pratique de piété. Il aurait voulu mettre tous les cœurs de ses enfants, dans le cœur de Marie, et placer leur innocence sous la sauve-garde de celle qui protége si visiblement ces pieuses associations d'enfants vertueux, consacrés d'une manière spéciale à son doux service.

Lorsqu'âux jours de promenade, il conduisait son petit troupeau à la maison de campagne du grand-séminaire, « il commençait par offrir la récréation à la sainte Vierge, en allant avec ses élèves réciter une petite prière aux pieds de sa statue placée dans un bosquet. » Pendant les longues promenades d'été, où les heures de

la récréation étaient coupées par de courts exercices de piété, c'était presque toujours ce même lieu qu'il choisissait pour la récitation du chapelet et la lecture spirituelle. Ces enfants tout petits et tout irréfléchis qu'ils étaient, ont remarqué que jamais il ne se couchait ni s'asseyait à l'aise sur le gazon pendant la lecture spirituelle ; mais il se tenait toujours assis sur un banc avec la modestie d'un ange. L'œil des élèves, par fois observateur, remarquait facilement que tout en lui était modeste, le regard, le geste, la voix. Ils s'apercevaient également que, pour les mener à la promenade, il choisissait de préférence les chemins les moins fréquentés, afin d'éviter la rencontre du monde.

Il existait une bien douce réciprocité d'affections et de soins entre le maître et les élèves. Ainsi, comme il aimait à les visiter et à les soigner lui-même dans leurs maladies, eux aussi mettaient leur bonheur à lui rendre les mêmes devoirs, lorsqu'une indisposition le forçait à garder la chambre. Un jour qu'il avait été condamné par le médecin à rester au lit, à cause de ses douleurs de poitrine, il demanda au supérieur la permission de se choisir un infirmier parmi ses élèves, et non parmi les domestiques (1) ; et « telle était l'idée que l'on avait de la délicatesse de sa vertu, qu'on attribua cette conduite à des motifs de pureté. » Il témoigna sa gratitude envers son petit infirmier de quelques jours, en lui faisant présent d'un livre. Comme il avait coutume d'adresser aux malades qu'il visitait lui-même de pieuses exhortations à la piété et à la résignation, et qu'il n'avait personne alors qui pût remplir à son égard ce même office de charité, il y suppléa, en se choisissant encore parmi ses enfants, toujours avec l'approbation du supérieur, un lecteur qui lui faisait chaque jour une lecture de piété.

(1) Ces domestiques étaient des femmes.

Du reste, quelque fatigue qu'il éprouvât, quelque besoin qu'il eût souvent d'une nourriture plus délicate, jamais il ne demanda rien d'extraordinaire. Sa nourriture était fort peu de chose ; et « si quelquefois, par ordre du médecin, on lui préparait des mets particuliers, il en éprouvait de la peine. » Il employait alors toute sorte de raisons pour se dispenser d'un régime qui n'eût pas été celui de la communauté ; et il se servait souvent de ce prétexte, « que ces sortes de mets lui faisaient plus de mal que de bien. » On eût dit qu'il craignait toujours d'être à charge à une maison que d'ailleurs il savait n'être pas riche.

Cependant l'année s'avançait ; le temps venait où Arondineau, quittant le soin des enfants, allait enfin entrer au grand-séminaire pour y commencer ses études de Théologie. Avant de sortir de la Psallette, il devait concourir encore à la solennité d'une de ces fêtes si chères à l'enfance, où les élèves reçoivent de la main de leurs maîtres et sous les yeux de leurs parents les douces récompenses de leurs travaux. Il se prêta avec autant d'empressement que de goût aux préparatifs de cette distribution des prix à laquelle il ne devait pas se voir, comme autrefois, chargé de lauriers et de livres, mais où il allait, avec plus de joie, en distribuer lui-même à ses élèves. Comme il éprouvait toujours le besoin de sympathiser en tout avec des enfants unis étroitement à son cœur, il voulut bien associer encore à son talent leur talent naissant. Ensemble ils composèrent, ou du moins il composa en leur nom un chant qui fut une hymne de reconnaissance au Chapitre de la cathédrale de Nantes, protecteur de la Psallette. Ce compliment, langage sincère du cœur, ne fut point accueilli sans attendrissement de ces vénérables chanoines qui voyaient avec joie l'établissement favorisé de leurs affections et de leurs secours, élever

dans son sein des enfants vertueux, et dignes de leurs protecteurs.

Voici les vers qui furent chantés le jour de la distribution des prix :

UNE VOIX.

Chantons, chantons tous les bienfaits
Des protecteurs de notre enfance :
Chantons, chantons tous leurs bienfaits :
Nous ne les oublierons jamais.
Mais, hélas ! quel retour
Offrir pour tant d'amour ?

TOUS.

Ah! pour payer tant de soins, tant d'amour,
Il faut, il faut trop grand retour ! (*bis*)
Nous n'avons que nos cœurs
Pour payer, pour payer leur tendresse ;
Nous n'avons que nos cœurs
Pour payer leurs faveurs.
Mais nos cœurs sont à vous, (*bis*) amis de notre enfance !
Toujours vos noms chéris les feront palpiter :
Nous vous jurons ensemble, avant de nous quitter,
Eternelle reconnaissance ! (*bis*)

UNE VOIX.

Seigneur, Seigneur, veille sur eux :
De ton temple ils sont les colonnes ;
Seigneur, Seigneur, veille sur eux,
Qu'ils fassent long-temps des heureux.
Par un juste retour,
Fais leur bonheur un jour.

TOUS.

Jetons ensemble un regard vers les cieux :
Il faut, il faut prier pour eux, (*bis*)
Seigneur, reçois nos vœux.
Que le Ciel, que le Ciel les couronne ;
Seigneur, reçois nos vœux ;

Fais-leur des jours heureux.
Ah ! qu'elle coule en paix, (*bis*) leur utile existence !
Que le Dieu de bonté sème leurs pas de fleurs !
Et que leur bonheur dure, autant que de nos cœurs
Durera la reconnaissance ! (*bis*)

UNE VOIX.

Comblons, comblons leur dernier vœu :
A leurs avis soyons fidèles ;
Comblons, comblons leur dernier vœu :
La sagesse est belle en tout lieu.
Ils se croiront heureux,
S'ils nous voient vertueux.

TOUS.

Dans les sentiers qu'ils daignent nous tracer
Il faut, il faut toujours marcher. (*bis*)
Oui, nous y marcherons ;
C'est l'amour, c'est l'amour qui l'ordonne ;
Oui, nous y marcherons;
Toujours nous les suivrons.
Dieu bénira vos soins, (*bis*) amis de notre enfance,
Et nous irons au Ciel par votre main conduits,
Et nous y chanterons, de nouveau réunis,
L'hymne de la reconnaissance. (*bis*)

UNE VOIX.

Adieu, séjour rempli d'attraits,
Port à l'abri de la tempête ;
Adieu, séjour rempli d'attraits,
Aimable asile de la paix.
Puissions-nous dans tes murs
Rapporter des cœurs purs !

TOUS.

Aux lieux chéris témoins de nos beaux jours,
Il faut, il faut penser toujours. (*bis*)
Nous pouvons les quitter,
Nos parents, nos parents nous rappellent,
Nous pouvons les quitter,

Mais non les oublier.
Vous vivrez dans nos cœurs, (*bis*) lieux chers à notre enfance,
Où Dieu marqua nos jours des plus douces faveurs,
Où nous avons promis à tous nos bienfaiteurs
Eternelle reconnaissance ! (*bis*)

Pendant les vacances qui suivirent, sa vie et ses habitudes, ordinairement assez monotones et concentrées au sein de sa famille, furent accidentées de plusieurs petits voyages qu'on le pressait de faire pour se fortifier par l'exercice, et se donner une santé plus robuste, et plus à l'épreuve des études de théologie. Il avait été bien affligé de ne pas entrer au grand-séminaire l'année précédente ; et si quelqu'un lui disait par manière de plaisanterie, ou bien sur un ton sérieux, qu'il aurait, cette année, à différer encore ce qu'il souhaitait si vivement, à cause de sa santé toujours peu solide, il était dans la désolation, quoique parfaitement résigné.

Aussi avait-il bien soin dans ses lettres de donner les détails les plus satisfaisants sur sa santé, qui, à l'en croire, était pleine de vigueur. Voici une de ses lettres de cette époque :

« Mon très-cher frère : Père, mère, frère, sœur, et
» amis, tout le monde a appris avec bien du plaisir les
» bonnes nouvelles que tu nous donnes ;............
» toutes nos santés sont comme la tienne, pour ne pas
» dire meilleures. Ma sœur continue à aller de mieux en
» mieux ;......... Elle a beaucoup pleuré ainsi que ma
» mère, à la lecture de ta lettre. Pour moi, je suis on ne
» peut plus vigoureux. Te dirai-je que j'ai été hier à St.-
» Julien à pied, et que j'en suis revenu de même, fatigué
» comme si de rien n'était. Peut-être ne le croirais-tu pas
» et cependant ce serait vrai........ Nous avons eu mer-
» credi la visite de M. de L***. C'était un plaisir de l'en-
» tendre causer avec M. le curé de C**, de leurs aventu-
» res de la révolution. Il m'a raconté comment il avait

» été jusqu'en Italie, le sac sur le dos. M. le curé de *** » me disait : Tiens, mon fils, tu en verras de plus rudes. » Aussi pour m'aguerrir, ai-je été le lendemain à Saint-» Julien..... Il est 9 heures 25 minutes du soir, tu ne le » diras pas à mon frère. Je ne veux pas te recommander » de prier le bon Dieu pour nous, ni te dire que nous » le prions pour toi.

» Adieu, à la garde de la bonne Vierge; porte-toi » bien, et reviens bientôt. »

On conseillait beaucoup au jeune Arondineau d'aller respirer l'air vif de la mer, pour y faire une ample provision de santé; et comme il s'était accoutumé à se laisser conduire à la volonté de ses supérieurs, il fit le voyage de Guérande (1), moins pour flatter une curiosité avide de grands spectacles, que pour faire plaisir à ses parents, et pratiquer l'obéissance. Nous donnerons ici la copie d'une lettre qu'il écrivit de là à son frère :

» Mon très-cher frère, je t'écris court et vîte, pour » ne pas manquer une bonne occasion. Je me porte » *très-bien*. Je trouve que l'air de Guérande fait du bien » à mon estomac; mais j'ai toujours ma toux habituelle. » Pour toi, tu ne me parles pas même de ta santé : il pa-» raît qu'elle est bien solide. Si tu crois que le séjour de » Guérande puisse te faire du bien, viens au plutôt; si-» non écris-moi que tu ne viendras pas, et je m'en re-» viendrai...... Au reste, je n'espère pas de Guérande » un rétablissement parfait. Cela vient peut-être de ce » que je m'y suis ennuyé; mais où ne s'ennuie-t-on pas, » sur une terre d'exil ? J'ai vu la vaste mer; j'ai été le » même jour au Croisic et au bourg de Batz. Le lende-« main j'ai fait le tour de Guérande. J'ai admiré les églises » du Croisic, de Guérande et de Batz........

(1) Petite ville du diocèse de Nantes, à peu de distance de la mer.

» Je trouve ce pays-ci très-pittoresque; mais au milieu » de toutes ces beautés de la nature, *aliquid desiderave-» runt oculi mei.* Je désire beaucoup savoir de tes nou-» velles, et de celles de mes parents; apporte-les moi, » ou j'irai les chercher...... Je t'embrasse de tout mon » cœur, etc..... Ton frère et ami, PIERRE. »

« *P. S.* L'occasion est manquée : je puis t'écrire en-» core un petit mot. Je pense qu'un frère pardonne » toujours un *Post-Scriptum*. Je suis venu sur le bateau » à vapeur, avec bien du plaisir : nous faisions trois » lieues à l'heure. J'ai trouvé à St-Nazaire deux amis de » collége, dont l'un crachait le sang. (Ne pense pas pour » cela que je l'aie craché.) Ensuite nous nous sommes » entassés dans une petite voiture qui nous a conduits » à Guérande, sans plaie ni bosse, quoiqu'elle fût assez » de nature à disloquer les os. Un bon dîner, ou souper, » comme tu voudras, nous a remis des fatigues du » voyage. Le soir, bon coucher et bon dormir. Aussi le » matin était-on propre à chercher aventure. Déjà le » soleil échauffait la terre de ses feux, quand, munis » d'un bon déjeûner, nous nous présentâmes aux portes » de la ville. Elles ne firent pas de résistance, et nous » nous dirigeâmes vers le Croisic. Là, nous vîmes une » foule de monceaux de sel, qui, *semblables à des tentes* » *de soldats, formaient un camp du marais désert* !.... » Je me souvins du vers de Virgile : *Felix qui potuit re-* » *rum cognoscere causas*, et je demandai raison de tout. » Je suis même descendu dans un *œillet* (1), pour voir » de plus près la formation du sel. Je ne t'oublierai pas » non plus, fameuse chaussée de pierre du Croisic, que » j'ai été obligé de descendre à quatre pieds. J'avais pour » compagnons de voyage, M. Loiseau, qui était notre » guide, et qui, au besoin, m'eût sans doute pris sur

(1) On appelle ainsi la partie du marais où se forme le sel.

» ses ailes, et M. Rattier, jeune prêtre Limousin, ou
» plutôt Creusois.... Puis nous allons à la cure, nous dî-
» nons. Après dîner, nous escaladâmes la tour, et nous
» jouîmes d'une des plus belles perspectives qu'il soit
» possible de trouver. L'église a de belles voûtes, quel-
» ques piliers, un peu trop massifs, que j'excuse un
» peu, parce qu'il portent la tour. Deux belles têtes de
» S. Pierre et S. Paul, en relief sur marbre blanc, etc.
» Puis nous avons dit adieu à M. C***, qui est bon et gai..
» Ici, tu permettras que je te dise adieu à toi-même.

» Adieu, et tout à toi en Dieu,

» PIERRE, comme devant. »

Une des grandes préoccupations de notre pieux jeune homme, dans la dernière partie des vacances, fut le choix d'un directeur pour le temps qu'il aurait à passer au grand-séminaire. Pour une personne moins avancée que lui dans les voies de Dieu, et moins pénétrée de l'importance des choses spirituelles, le choix aurait été bientôt fait.... Il avait eu, depuis plusieurs années, des rapports très-fréquents avec un des directeurs du grand-séminaire ; il avait pour lui une confiance et une affection qu'il se plaisait à lui témoigner en toute rencontre. Naturellement ses yeux devaient se porter sur lui ; et néanmoins il consulta avec toute sorte d'instances, le supérieur de la maison de philosophie, son frère et d'autres personnes encore. Ceux-ci ne voulurent point l'influencer, et la seule réponse qu'il en obtint fut qu'il devait réfléchir beaucoup et invoquer beaucoup l'esprit de lumières. Il réfléchit donc mûrement devant Dieu, il implora dans sa ferveur le secours du ciel, et son choix ne fut arrêté, pour ainsi dire, que le jour même de son entrée au grand-séminaire.

LIVRE V.

ARONDINEAU AU GRAND-SÉMINAIRE.

Nous n'essaierons point de décrire le bonheur qu'Arondineau ressentit le jour où il fit son entrée dans le lieu de ses désirs et de son repos. Impossible d'apporter dans cet asile où l'on apprend à devenir parfait, des dispositions plus pures, plus favorables à l'opération de la grâce. On lui avait représenté qu'un genre de vie trop sérieux et la moindre contention de l'esprit nuiraient beaucoup à sa santé : il promit, avec sa docilité ordinaire, de travailler à une réforme entière sur ce point, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour se conserver dans la joie, la liberté et la paix de l'âme. Il disait en plaisantant à ce sujet : « qu'il serait le plus dissipé de la maison. » Mais on peut dire que sa résolution fondamentale fut de s'abandonner entièrement et absolument à l'obéissance, et l'on peut affirmer aussi qu'il exécuta, autant qu'il lui fut possible, cette sainte résolution.

Mais avant d'entrer en matière sur le détail de sa vie pendant cette année, il serait à propos de dire ce qu'étaient alors son tempérament et son esprit, afin qu'on ait une idée plus exacte de toutes les vertus qu'il prati-

qua pendant ces mois qui touchaient de si près à sa mort.

Quoiqu'en général sa santé fût, cette année, moins sujette aux crises qui l'avaient tant de fois et si cruellement tourmenté, quoiqu'elle fût, si l'on veut, meilleure qu'elle n'avait été depuis long-temps, c'était encore comme un état de maladie habituelle. Les moments où il ne souffrait pas étaient rares : à chaque instant, pour ainsi parler, il éprouvait des maux de tête, qui redoublant assez fréquemment, éloignaient de lui le sommeil et l'empêchaient de s'appliquer selon son inclination à la prière et à l'étude.

Ces insomnies remontaient à une date déjà assez reculée. On a vu pendant le cours de ses humanités, combien le défaut de sommeil lui laissait, pendant des nuits entières, le loisir de rêver poésie, littérature et tout ce qui est du domaine de l'imagination. Des migraines si fortes et si opiniâtres provenaient apparemment du mauvais état de l'estomac. Il était d'une si grande faiblesse, qu'à peine pouvait-il prendre quelque chose, sans ressentir des douleurs longues et aiguës. Il témoignait quelquefois *en être content*, *parce que cet état le forçait*, disait-il, *à pratiquer la pénitence et la mortification*, *par rapport à la quantité et à la qualité de la nourriture*.

La poitrine était, pour ne rien dire de plus, dans le même état de fatigue et de souffrance. C'était dans toute cette partie d'un corps usé avant le temps, un épuisement, une inflammation et une faiblesse perpétuels, avec tous les accidents qu'entraînent avec elles ces sortes d'infirmités. Il passait alternativement et presque sans interruption, d'un état de langueur, aux accès brûlants de la fièvre ; il éprouvait des suffocations désespérantes par leur violence et leur continuité : tant de maux réunis semblaient s'accorder ensemble, pour tourmenter

leur victime le soir et la nuit avec plus de force et d'acharnement.

Ces dispositions malheureuses de la poitrine, de l'estomac et de la tête, étaient la cause ou l'effet d'une irritation de sang et de nerfs élevée à un très-haut degré d'intensité. Le moindre accident exerçait sur ses nerfs une influence douloureuse. Un choc désagréable le faisait tressaillir ; un changement de température, un événement fâcheux allaient le saisir jusqu'au fond de l'âme. « Toutes les créatures étaient pour lui (ce sont les propres termes d'un mémoire), comme des rasoirs qui lui faisaient une incision douloureuse. » Son sang échauffé et ardent bouillait, pour ainsi dire, dans ses veines, *ce qui le mettait souvent*, disait-il, *dans une espèce de délire et de folie ;* puis il tombait dans une sorte de malaise et d'affaissement qu'il appelait *stupidité et incapacité absolue.*

On conçoit assez combien un pareil tempérament devait agir sur le caractère. L'habitude des souffrances avait amené une habitude de mélancolie, qui le rendait peu accessible aux plus doux épanchements de la joie. Ce n'était pas, au reste, une mélancolie dure et sauvage, qui repousse par un air de misanthropie:c'était une mélancolie douce, qui inspirait l'intérêt, l'estime et l'affection, parce qu'il savait la modérer avec les armes de la patience et de la foi. Un de ses amis qui a joui souvent de sa compagnie et de ses entretiens, a dit que « jamais il n'avait pu s'apercevoir une seule fois que son esprit fût en proie à cette cruelle maladie. Il le trouvait à chaque instant le sourire sur les lèvres et en disposition de gaîté. » Arondineau avoua cependant à un de ses confrères, *« que ce mal le réduisait quelquefois à un état voisin du désespoir. »* Il faut avoir goûté à la même coupe d'amertume, pour apprécier le mérite de ceux qui savent ainsi concentrer leurs peines dans leur cœur, de

peur de la faire partager aux autres, et ne se permettre presque jamais, avec des confrères, un épanchement dont l'âme aurait si grand besoin.

Il était encore une autre source de souffrances pour notre jeune séminariste, doué d'une trempe d'esprit peu commune : il trouvait, comme on l'a déjà remarqué, dans la vivacité même et les subtilités de son esprit, un exercice continuel de patience. C'est ce qui faisait dire au directeur de la Psallette : « Le pauvre Pierre est malheureux, il a trop d'esprit ; il lui faudrait la vérité pure, pour être en paix. » C'est qu'en effet, avec tout son talent et toutes ses connaissances, il manquait un peu de ce qu'on appelle *esprit de conduite*. Il ne savait pas assez prendre son parti de lui-même. Tout ce qui lui était déterminé par l'obéissance, ne souffrait pas de difficultés; mais il est dans la vie une multitude de choses qui ne sont pas susceptibles d'être ainsi réglées ponctuellement. Dans le cours de l'année, il se forma beaucoup sous ce rapport ; et à l'approche des vacances il laissait si peu de chose à désirer, que son directeur lui disait en riant : « L'année prochaine je vous laisserai marcher tout seul. » Mais avant d'en venir là, tout était question pour lui. « *Il ne savait s'il était assez malade pour prolonger son sommeil de quelques moments. Ne serait-ce pas trop s'écouter que de consulter le médecin ?... Faut-il aller en tels endroits ? Faut-il s'en abstenir ?....* Questions sans nombre, qui le jetaient souvent dans l'anxiété, parce qu'il n'osait prendre sur lui de les résoudre lui-même.

Ces inquiétudes et subtilités d'esprit s'alimentaient encore de la vivacité de son imagination qui, dans l'état actuel de sa santé, avait une action prodigieuse. Une fois saisie d'un objet, elle s'y attachait comme inséparablement, et le poursuivait à un point qu'on a peine à concevoir. Quelquefois le long du jour, et surtout pendant les interminables insomnies de la nuit, il était tout-

à-coup emporté par l'imagination d'un malheur arrivé ou à craindre pour ses parents, ou ses amis, pour lui-même ou pour la religion ; tantôt il avait l'impression vive de sa réprobation ; il voyait l'enfer s'ouvrir pour le recevoir, et, comme un autre François de Sales, il ne trouvait de refuge que dans les bras de Marie, au milieu de ces noires tentations de désespoir. Tantôt c'étaient d'autres épreuves auxquelles en succédaient encore de nouvelles, et ainsi le travail de son imagination le jetait-il hors de lui-même pendant des moments sans fin.

Pour les personnes d'une conscience large, ces fantômes de l'esprit, et ces délires de l'imagination sont choses peu importantes ; si leur objet sourit à la nature, elles s'y arrêtent volontiers, et s'y délectent avec complaisance ; c'est un bonheur pour elles que de pouvoir tromper la longueur du temps, en le perdant ainsi agréablement. Il n'en était pas de même du pauvre Arondineau ; son âme timorée y trouvait son plus cruel tourment. Si l'objet de ces imaginations était mauvais, comme il devait arriver quelquefois, puisqu'enfin il participait à une nature tombée et corrompue, il était agité d'anxiétés inexprimables : il craignait d'avoir consenti, ou même il en avait une sorte de persuasion, malgré tous les motifs les plus propres à le rassurer. Si l'objet en était indifférent en lui-même, mais hors de saison, quand, par exemple, des pensées étrangères se présentaient à lui dans ses exercices religieux, c'étaient à peu près les mêmes peines, les mêmes inquiétudes. Qu'on juge d'après ce tableau, de l'état désespérant dans lequel le jetaient et sa conscience innocente et timide, et ce conflit de pensées opposées à la foi, à la confiance, à la pureté, et aux autres vertus ; qu'on juge par là de tout ce qui se passait dans cette âme ardente et malade, au milieu de tant de pensées contraires, pendant de

longues nuits qui souvent n'étaient pour lui que de longues veilles, quoique sa conscience lui recommandât de faire tous ses efforts pour trouver le sommeil.

Maintenant il sera plus facile de comprendre la force et l'énergie de ce pieux jeune homme, pendant cette première et dernière année de grand-séminaire : et l'admiration sera plus grande, quand on saura que, faible dans son corps et souffrant dans son âme, il pratiqua néanmoins au plus haut degré les vertus et les devoirs d'un bon séminariste.

Nous devons parler ici des exercices de la retraite qu'il suivit à son entrée au séminaire, parce qu'ils sont comme l'abrégé de tout ce qu'il eut à souffrir pendant toute l'année. Ce genre de vie uniforme et régulière dont il avait pendant quelque temps interrompu la monotonie, l'ardeur avec laquelle il se portait aux exercices spirituels, et la difficulté de les remplir toujours selon ses vœux, lui donnèrent occasion de commencer dès-lors des scènes attendrissantes, qu'on vit se renouveler plusieurs fois dans les mois suivants. Cet enfant si désireux de la vie de séminaire, si réjoui, si heureux de s'ensevelir tout-à-fait dans une maison de retraite, « éprouva tout-à-coup les plus violentes tentations de dégoût, de découragement, de tristesse, de peines cuisantes, à la vue de ce qu'il appelait sa complète nullité, ses distractions et ses répugnances pour la piété. » Que de larmes il versait, que de soupirs il faisait entendre au Cœur de Jésus-Christ, et à celui de Marie qui était toujours sa bonne mère ! Ce qui contribua le plus à sa désolation des premiers jours, ce qui nâvrait son cœur d'une douleur profonde, c'était le souvenir sans cesse présent de ses péchés passés, « parmi lesquels, » dit le dépositaire de ses secrets les plus cachés, « il est si difficile qu'il y en ait un seul de grave. » Cependant après quelques jours, une confession achevée dans le repentir le plus vif parut

soulager sa conscience oppressée ; Dieu prêta l'oreille aux gémissements qui montaient vers lui, et bientôt il recouvra la paix, la confiance et la joie.

On peut voir les fruits de cette retraite, en apparence si stérile, et dont il était si mécontent lui-même, par les résolutions que l'esprit de Dieu lui inspira dans cette circonstance. On lui avait recommandé d'être concis dans ce règlement, de se borner à quelques points pratiques et d'en retrancher toute spéculation qui pût dessécher son esprit, et lui occasionner le plus léger travail: il obéit, et se borna à ces traits principaux que nous offrirons à l'édification du lecteur.

RETRAITE.

1° Je demanderai souvent à Dieu l'esprit de pénitence : *Ciba me, Domine, pane lacrymarum, et potum da mihi in lacrymis in mensurâ.*

2° Je penserai de temps en temps à la mort, au jugement, et à l'enfer que j'ai tant de fois mérité et je me dirai : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?*

3° Je m'exciterai aussi à servir Dieu par la pensée du ciel et du centuple promis dès cette vie : *Si labor terret, merces invitet.*

4° Mais surtout je penserai aux amabilités de Dieu, à sa bonté ; il m'a sauvé de l'enfer, il me pardonne, il m'aime : *O quàm bonus! Diligam te, Domine, diligam te! serò te amavi.*

5° Point trop de considérations, ni de raisonnements ; mon esprit ne peut rien ; c'est l'onction de l'amour : *Non intratur in veritatem, nisi per caritatem.*

6° Dévotion plus tendre envers Marie : imiter l'enfant Jésus : *O Jesu, da mihi tenerum affectum ergà Mariam.* La saluer, l'invoquer, bien dire l'*Ave, Maria*, etc.

7° La sainte volonté de Dieu ; il est mon père, il sait

mon bien, il veut mon bien : *Ità, Pater.....* Observer mon règlement simplement et en paix sans autre réflexion.

8° Ne point regarder l'humeur, l'ennui, et rester en paix dans la sainte volonté de Dieu : *Ità, Pater.*

9° Nul fond sur moi-même : jamais de certitude : *Nihil sum, nihil possum, nihil mereor* : trembler à la vue de mes péchés, mais me jeter aussitôt dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

10° Quand je serai tenté d'orgueil, je penserai à mes péchés et à l'humilité de Jésus-Christ.

11° Quand quelque chose me coûtera, je me dirai : *Amor meus crucifixus est. — Illud nondùm est infernus.*

12° Quand je serai tenté de me relâcher, je pourrai penser au jugement de Dieu : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter. — Vœ qui spernis !*

Mais préférablement à tout cela, j'emploierai le motif de l'amour ; je regarderai le crucifix : *Amor meus crucifixus est.*

13° Je ne m'amuserai pas à combattre directement toutes les pensées qui me passeront par la tête : je me contenterai de les mépriser, de faire le signe de la Croix, de baiser le crucifix ou de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie.

14° Quand je ferai des chutes, et cela m'arrivera souvent, je prendrai garde de me décourager; j'aurai recours à Jésus et à Marie avec confiance et aveu de ma misère, et je resterai en paix. *Nihil possum.*

15° J'éviterai les scrupules; j'oublierai totalement mes confessions passées.

16° Je m'ouvrirai à mon directeur avec franchise, et suivrai ses avis sans raisonner et avec une entière docilité.

17° Je prendrai avec reconnaissance les consolations

que Dieu me donnera, et n'en chercherai point d'autres.

18° Je n'examinerai point ma vocation, je la supposerai, et tâcherai de travailler à y répondre. Qu'il faut d'humilité, de mortification, de charité, pour être un bon prêtre! *Sacerdos alter Christus!*

19° Si je suis tenté de me croire de l'esprit, je penserai que *je ne sais pas me conduire*, ce qui est la plus grande sottise.

D'ailleurs saint Paul dit que la sagesse humaine est aux yeux de Dieu une sottise, et par conséquent ces prétendus sages sont des sots. Les démons ont cette sagesse. *Semper discentes, et nunquàm ad scientiam veritatis pervenientes. — Nosce teipsum. — Medice, cura teipsum.*

20° J'éviterai par conséquent de m'amuser à bâtir des systèmes. Je ne trouverai rien qui n'ait été connu, rejeté par des gens sages. D'ailleurs la plupart de ces idées, sont des projets pour l'avenir, inexécutables maintenant. Que me serviront ces projets à la mort?

21° Je ne chercherai point dans les exercices de piété, oraisons, lectures, à satisfaire mon esprit, mais à nourrir mon cœur : un acte de charité vaut mieux que toutes les sciences, un instant de vision intuitive m'en apprendra plus que toutes les études.

22° Je ne me laisserai préoccuper d'aucune pensée; je ferai chaque action tout bellement comme si je n'avais qu'elle à faire : *Age quod agis.*

ORAISON.

1° Au commencement de mon oraison, je m'exciterai à l'esprit de pénitence.

2° Je m'étendrai surtout sur l'adoration et sur la demande, de préférence aux considérations subtiles. Je considérerai ce qu'a fait ou dit notre Seigneur, ce qu'il

me demande, et je le prierai de me l'accorder. J'aurai spécialement recours aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

SAINTE MESSE ET COMMUNION.

1° J'entendrai la messe en priant avec simplicité. Je ferai la communion spirituelle.

2° Avant de communier, je m'exciterai à la componction.

3° Quand je serai employé aux cérémonies, je m'y appliquerai sans trouble et sans dépit.

ÉTUDE.

1° Je dirigerai mon intention de mon mieux.

2° En étudiant, je modérerai le désir de tout voir bien vite. Je ferai le signe de la croix ou quelques aspirations de temps en temps.

3° Je cesserai l'étude dès que l'heure sera venue. Et je n'y penserai plus.

4° En classe j'écouterai, sans chercher à voir plus loin.

REPAS.

Je dirai simplement mon *Benedicite* et les *Grâces*, et j'éviterai de manger ce qui m'est nuisible. Je ne m'affligerai point de ne pas avoir ce que je désirerais.

RÉCRÉATIONS.

1° Je serai simple, ouvert et gai avec tout le monde et toujours.

2° Je penserai quelquefois au bon Dieu et à la bonne Vierge.

3° J'irai visiter les malades. Je serai prompt à rendre service.

4° Je céderai volontiers et ne me fâcherai point.

RETRAITE.

Je ferai tous les mois une retraite d'un jour et la pré-

paration à la mort. J'y renouvellerai ma consécration au sacré Cœur.

Ce serait en vain qu'on attendrait de nous une suite de faits variés et enchaînés ensemble dans un ordre rigoureusement chronologique ; la vie, d'ailleurs si pleine de charmes, d'un grand séminaire est trop uniformément la même, pour se prêter à un tel plan. Nous nous contenterons donc de réunir, sous plusieurs chefs, les traits différents que nous avons à raconter, sans nous astreindre toujours à la marche du temps.

Ce que nous avons déjà dit de son obéissance, suffirait, sans doute, pour montrer que c'était là une de ses vertus caractéristiques et de prédilection : nous en parlerons néanmoins encore, parce que c'est au grand-séminaire surtout qu'elle parut plus belle et plus admirable. Chez lui l'obéissance n'était pas seulement le fruit de cette conviction : « il faut obéir à ceux qui nous sont préposés, parce que Dieu le veut; » elle avait en lui une racine plus profonde encore : l'humilité en était le fondement. Il avait l'idée la plus haute et la plus grande du sacerdoce, des vertus qu'il exige, des devoirs qu'il impose ; d'un autre côté, il avait de lui-même l'idée la plus basse et la plus abjecte ; il se regardait comme incapable de se déterminer sur rien, de rien exécuter par lui-même ; il désespérait de jamais acquérir la perfection et la science d'un digne prêtre de J.-C. Aussi n'était-il heureux que quand l'obéissance lui traçait la ligne qu'il devait suivre. Le règlement général de la maison était pour lui la voix de Dieu. Sauf le cas *des dispenses* qu'exigeait une santé si délicate, et dont nous nous réservons de parler ailleurs plus au long, on peut dire que toujours il était dans la règle. « Je crois pouvoir affirmer, » dit un des directeurs du séminaire, « que de toute l'année, personne ne l'a surpris dans aucune infraction. » Nous lisons

les lignes suivantes dans un autre mémoire. « Si la conduite de notre cher confrère Pierre Arondineau avait été si édifiante par le passé, que tout le monde disait de lui, *c'est un saint*, *c'est un ange*, je ne sais plus comment parler de son année de théologie.....Quel est celui de ses confrères qui n'élèverait pas avec plaisir la voix, pour attester *sa régularité* dans tous les exercices du séminaire? »

Par une suite de son obéissance au supérieur de la maison, il ne se fût pas permis la moindre démarche exceptionnelle, sans lui avoir préalablement exposé ses raisons, et sans avoir obtenu son agrément. Tout ce que prescrivait ou recommandait le supérieur, sur la manière de remplir les divers exercices du séminaire, sur l'article des permissions, sur le genre et le mode des récréations et de l'étude, il l'observait avec une admirable ponctualité; et, comme souvent il ne pouvait, dans la pratique, atteindre toute la perfection des commandements et des conseils, il se reprochait une faiblesse dont il n'était point coupable, et il se trouvait malgré lui en proie à de pénibles scrupules.

Il ne montrait pas moins de docilité aux différents professeurs ou directeurs du séminaire, toujours prêt à leur soumettre ses difficultés, et à suivre aveuglément leurs décisions. Pour ne point répéter ici des choses gégérales, nous nous bornerons aux deux traits suivants:

Son professeur de théologie morale lui avait conseillé d'analyser ses traités en forme d'abrégé, et il était parfaitement exact à remplir cette tâche. Le professeur de dogme, craignant qu'une double rédaction de ce genre ne lui causât de la fatigue, lui conseilla de se borner à prendre des notes; et il s'y conforma encore. Cependant la diversité des deux avis ne tarda pas à l'inquiéter. Il lui fallut alors recourir aux lumières de

son directeur, et il ne sortit de cet embarras de conscience qu'après le conseil qui lui fut donné de continuer sans inquiétude la marche qu'il avait suivie jusqu'alors.

Un jour qu'il reçût une légère réprimande du maître des cérémonies, pour des maladresses que peut-être la faiblesse de sa vue lui avait fait commettre, il parut aussi repentant et aussi désolé que s'il eût commis quelque grand scandale; et, sans ouvrir la bouche, sans prononcer un mot pour se disculper, il se retira d'un air humble et soumis, selon sa coutume, laissant l'auteur de cette scène édifiante dans l'admiration et presque le regret. Le même directeur a reconnu les fruits de ce simple avertissement, soit dans les consultations nombreuses que cet humble enfant vint lui faire peu de temps après de l'air le plus charmant de confiance et de docilité, soit dans le ton d'aisance qu'il s'efforça dès-lors de porter aux différentes fonctions dont il fut chargé, soit dans les résolutions spéciales qui n'ont pas manqué de faire partie de ses règlements particuliers, relativement à l'étude et à l'exercice des cérémonies.

Pour son obéissance envers son directeur, elle effaçait encore, s'il est possible, tout ce qu'on a vu jusqu'à présent. « Ses rapports avec lui portaient un caractère qui n'avait de défaut que l'excès de perfection. » il n'avait pas été besoin de lui expliquer longuement les avantages de ce qu'on appelle la *direction* dans un séminaire.

Il comprenait sans peine quel don précieux le ciel lui avait fait, en l'adressant à un de ces hommes qui, se dévouant par état au bien de la jeunesse ecclésiastique, veulent bien être les confidents de nos peines et de nos misères, et qui, en partageant tous les secrets de notre âme, se font, pour ainsi dire, d'autres nous-mêmes. Aussi il aurait fallu le voir, il aurait fallu l'entendre dans ces pieux entretiens où il venait puiser aux

lumières et à l'expérience de celui que Dieu lui avait donné pour être le directeur et le médecin de son âme. « On ne pourrait avoir plus d'ouverture, de candeur, de simplicité, de docilité. Pas un trait un peu important de sa vie qu'il ne lui eût communiqué volontiers, excepté néanmoins ce qui eût relevé son mérite ; car sur ce point il était peut-être trop silencieux... Son directeur était obligé de l'interroger pour obtenir là-dessus des détails bien précis. Du reste il lui communiquait avec la franchise d'un enfant, tous les éclaircissements nécessaires pour la direction de sa conscience : il n'était pas d'exercice de piété sur lequel il ne l'eût consulté, pour savoir la manière de s'en acquitter saintement. Il n'aurait pas ouvert un livre, sans avoir pris auparavant son avis. Il lui exposait avec la plus parfaite intégrité, et beaucoup plus d'intégrité qu'il n'était nécessaire, ses défauts, ses passions, ses inclinations, ses répugnances, ses fautes, ses joies, ses peines, ses tentations, tout l'état de son esprit, de son imagination, de son cœur, de son caractère. Il représentait les choses fort en noir, par l'effet de sa profonde humilité, et aussi parce qu'effrayé à la vue du sacerdoce, il n'aurait pas été fâché, en un sens, de saisir une décision d'indignité. S'il le consultait sur tous les exercices de piété et d'étude, et généralement sur toutes les pratiques du réglement, il lui rendait aussi le compte le plus exact de la manière dont il s'en acquittait, et l'on pourrait douter si saint Louis de Gonzague, et Berchmans, portaient plus loin la fidélité à cet égard. »

Il ne se contentait pas de faire tous les quinze jours une visite à son directeur pour épancher son âme dans son âme, et sortir de ces entrevues plus éclairé des voies de Dieu, plus fort dans la vertu ; il les multipliait autant que ses besoins spirituels et des circonstances particulières lui en faisaient un devoir ; et il est inutile de

dire qu'il réservait pour la piété la meilleure part des moments qu'ils passaient ensemble.

Toutefois il est un point sur lequel on avait cru devoir lui faire une obligation de conscience de s'ouvrir à son directeur, c'était quand il éprouverait dans sa santé une altération plus notable : ce n'était pas sous ce rapport qu'il était le plus exact, parce qu'il oubliait facilement le soin de son corps, pour penser aux nécessités de son âme. Mais nous aurons autre part une occasion plus naturelle d'en parler. C'est assez dire que l'ensemble de la conduite d'Arondineau était tout obéissance et tout abandon à la volonté de ses supérieurs.

Nous avons à considérer maintenant, dans notre intéressant séminariste, le détail de ses actions de chaque jour : les élèves du sanctuaire, aussi bien que toutes les personnes qui tendent à la perfection, trouveront en lui un rare modèle.

Il avait fallu, pour l'heure de son lever, lui déterminer un temps en harmonie avec sa faible santé, qui réclamait un plus long sommeil. Ce fut là l'occasion d'une espèce de combat entre son directeur et lui. Il aurait voulu se lever avant six heures ;mais l'ordre du médecin fut précis : il n'y eut plus à faire de résistance. Arondineau adopta cette exception, après s'être muni de la permission du supérieur; et toute l'année il y fut fidèle, si l'on excepte le dernier mois, pendant lequel il se leva à cinq heures comme le reste de la communauté. L'occasion qui amena ce changement mérite d'être rapportée. Son directeur pour prévenir ou calmer les perplexités d'une conscience toujours prête à consulter, et désolée quand on ne lui conseillait pas ce qui était le plus parfait, lui dit un jour : « Qu'on pouvait quelquefois se dispenser de demander conseil, quand on avait des convictions si fortes et des désirs si ardents, avec la prévision de n'être pas compris ou approuvé. » Il n'était pas à craindre

que le pieux jeune homme abusât de ce principe; il pouvait au contraire y trouver un moyen utile de sortir d'une gêne qui le faisait souffrir. Aussi pour en faire l'application, n'allait-il point au-devant des circonstances. Toutefois en profita-t-il dans le mois de juin pour hâter l'heure de son lever. Il est vrai, les chaleurs étaient alors brûlantes, et le lit, au lieu de le soulager, lui était incommode; d'ailleurs sa santé paraissait meilleure que par le passé, quoique la mort fût déjà si près de lui. Il se lève donc à cinq heures, et assiste à l'oraison commune, sans en avoir prévenu personne. Sa conscience cependant n'était pas en repos parfait. Au bout de quelques jours il va trouver son directeur, et lui fait entendre à mots un peu couverts que l'heure de son lever est avancée. Le directeur allait lui en témoigner sa surprise, lorsque son docile pénitent lui rappelle modestement le principe qu'il lui avait donné plusieurs mois auparavant. «... C'était, ajouta-t-il, pour la seconde fois seulement qu'il en faisait l'application, encore n'était-ce pas sans quelque répugnance. »

Pendant le temps où notre fervent séminariste était condamné à ne se lever qu'à six heures, il avait la liberté de commencer ses exercices de piété par l'oraison : mais pour être avec la communauté dans une union plus parfaite de prières, il préférait assister d'abord avec ses confrères au saint sacrifice, et faire ensuite la méditation. Quoiqu'il ait été si fréquemment malade, il n'a peut-être pas manqué une seule fois pendant l'année d'assister à la sainte messe. Il suivait assez ordinairement la méthode du *Manuel de piété*, sans toutefois s'y astreindre toujours. On ne pourra jamais expliquer tous les trésors de grâce que cet enfant de bénédiction puisait au sacrifice de nos autels. Pour soutenir son âme et son corps dans un martyre perpétuel, il ne fallait rien moins

que Jésus-Christ anéanti, sacrifié, privé de tous les biens de la nature, noyé dans l'abîme des maux, et persévérant jusqu'au dernier soupir dans la charité de Dieu et des hommes, quoiqu'abandonné et des hommes et de son père. « L'assistance à la célébration du mystère qui représente si admirablement le martyre de J.-C., lui donnait des forces pour supporter le sien. Jésus souffrant était sa lumière dans les ténèbres, dans ses peines sa consolation : il était son appui dans les découragements, sa joie et sa douceur au milieu des tristesses et des amertumes de son âme. Aussi aimait-il à s'unir fréquemment à lui dans le sacrement de son amour ; aussi lui permettait-on avec confiance de multiplier ses communions plusieurs fois la semaine. Quand il était privé du pain qui faisait ses délices, il s'efforçait de suppléer cette perte par la communion spirituelle, qu'il avait coutume de faire plusieurs fois le jour, avec beaucoup de dévotion, surtout pendant la messe, et ses visites au très-saint Sacrement. Au reste il y avait dans son cœur, par rapport à la communion, une double impression d'humilité et d'amour, de crainte et de désirs, qu'il est rare de trouver à un plus haut degré. «... L'ordre qui lui était donné de participer au corps et au sang de Jésus-Christ lui inspirait à la lettre un sentiment de terreur et de bonheur. » Mais qu'il savait bien se préparer, en mettant à profit les moments si précieux du divin sacrifice.

Dans les différents temps de l'année où l'Eglise propose à la méditation de ses enfants le souvenir de quelque grand mystère, il aimait à en nourrir sa piété durant la sainte messe, ayant soin de s'unir plus directement à l'action du Prêtre pendant les moments principaux ; et ces considérations se prolongeaient souvent dans l'oraison qui suivait. Ainsi pendant les fêtes de Noël, il méditait sur l'enfance de notre Seigneur, dans les jours de carême sur la passion, dans l'octave de la Fête-Dieu sur

la divine Eucharistie et sur le Sacré Cœur. L'oraison lui était en même temps très-pénible et très-agréable. On conçoit assez combien, dans un état habituel de fatigue et d'insomnies, il devait lui en coûter pour s'appliquer à cet exercice. Les douleurs de tête et d'estomac, la vivacité de l'imagination, l'agacement des nerfs et l'échauffement du sang, étaient de mauvais auxiliaires dans une occupation de l'âme qui demande le recueillement et la paix. Plusieurs fois on voulut le dispenser de l'oraison en tout ou en partie; jamais il n'y put consentir. Il suivait, pour méditer, la méthode d'oraison expliquée dans les séminaires; et s'il l'abandonnait quelquefois, quand ses douleurs étaient plus vives, c'était pour lire quelques versets de l'Evangile ou de l'Imitation qu'il méditait d'une manière plus libre.

«... Il avait un attrait spécial pour ce mode de prier et de réfléchir saintement, et s'il n'avait été au séminaire, il l'aurait plus habituellement suivi. » En méditant il se livrait beaucoup plus volontiers aux affections qu'aux considérations : cette âme si pure, si tendre et si affectueuse était promptement unie à la vérité : il lui fallait peu d'efforts de raisonnements pour sentir le besoin de soupirer après la pleine possession de celui qui est *la vérité et la vie*.

Comme il faisait son oraison en particulier, et qu'il désirait cependant, par un esprit de régularité que la règle n'exigeait pas, méditer souvent les mêmes sujets que la communauté, il s'était pourvu à cet effet d'un livre de méditations où il pouvait retrouver le matin les considérations qu'on avait lues la veille. Il avait au reste besoin, pour soutenir son courage, de se rappeler souvent les difficultés, les peines intérieures, les sécheresses, les dégoûts amers d'une sainte Thérèse dans l'exercice de la méditation.

Il est difficile d'éprouver plus que lui dans la prière, des distractions, des découragements, des ennuis, des aridités, sans parler d'autres tentations plus fâcheuses; il est difficile aussi d'être plus fidèle à les découvrir, plus docile aux conseils, plus persévérant dans l'exercice de l'oraison et plus heureux dans le succès. Il puisait tous les jours dans ses entretiens avec Dieu, et dans la ferveur de ses communions, une vivacité de foi, et une ardeur de charité véritablement rares. On peut ajouter que cette plénitude de vertus que tout le monde admirait en lui, était le fruit de l'esprit de prière. Son âme était dans une perpétuelle union avec Dieu et J.-C., avec Marie et les autres objets de la piété et de la foi chrétienne. Un de ses confrères a dit, en parlant de lui : « Le besoin le plus urgent de son cœur, était la prière. Il devait prier en tout temps, car il nous disait un jour : *Il est difficile de faire oraison en certaines circonstances, par exemple, en faisant son lit; mais alors*, ajoutait-il, *on peut réciter des Litanies.* » Fidèle aux invitations de l'Esprit-Saint, il priait à tous les instants. Classes, récréations, visites, rien ne l'empêchait de s'élever fréquemment à Dieu, par de ferventes oraisons jaculatoires. On s'en apercevait à ses yeux qu'il tenait fermés en ce moment, et à la paix qui paraissait alors sur son visage. Car son esprit de recueillement l'isolait sans peine de tous les objets extérieurs; et, comme il imaginait souvent être seul, il se livrait avec moins de contrainte aux mouvements de sa piété. Après cela il n'est pas étonnant qu'il recueillît tous les jours une si grande abondance de grâces et de mérites devant Dieu et devant les hommes. « La seule présence de cet ange de la terre, dans le lieu saint, surtout pendant l'auguste sacrifice, inspirait de la dévotion à tous ceux qui le voyaient, ou se trouvaient près de lui. Rien n'était édifiant comme de voir ce corps fragile, immobile, un peu

incliné, et à genoux trop souvent, malgré de fréquentes recommandations, ce visage céleste et enflammé, ces yeux baissés d'où coulaient si souvent les larmes du pur amour. »

Il serait inutile, plus difficile encore d'entreprendre de décrire trait pour trait la manière édifiante dont il remplissait chacun de ses devoirs de piété. Il est vrai, tous ceux qui l'ont connu pourraient attester l'attention, le recueillement, l'amour de Dieu qu'il y portait. Mais que de pieux mouvements ignorés, que de vertus inaperçues à l'œil le plus observateur, dans une vie qui fut, surtout pendant cette année, inconnue et cachée aux hommes. « Aussi, » disait un témoin rempli en même temps d'édification pour ce qu'il voyait, et de regret pour ce que la modestie dérobait à ses regards, « ce serait aux anges à nous dire ce qu'il était, eux qui ont fait de ses actions le sujet continuel de leur admiration et de leur joie. Que ce cher confrère avait donc bien compris ces paroles de l'apôtre : *Vita nostra abscondita est cum Christo in Deo*. Il était si attentif à se faire oublier, que si la réputation de ses talents n'eût été solidement établie, on l'eût pris pour un sujet ordinaire et commun. »

Nous avons vu comment, chaque matin, il était fidèle à nourrir son âme de la prière, et souvent du pain descendu du ciel : la voix du règlement pouvait seule l'arracher à l'oraison ou à l'action de grâces ; elles étaient toujours prolongées jusqu'à l'heure de son déjeûner, qu'il faisait après la communauté, avec plusieurs autres malades. « Ceux qui sortaient du premier déjeûner, le remarquaient ordinairement déjà rendu à l'entrée du réfectoire, où il semblait prier encore, ayant souvent à la main et sous les yeux le nouveau Testament ou l'Imitation, dont il lisait quelques versets, pour ne pas perdre un seul instant. Cent fois il demanda à être admis au déjeûner commun, et délivré de cette exception qui lui

pesait : il n'obtint pas ce qu'il désirait, et il obéissait malgré ses répugnances ; au reste, il prenait une quantité de nourriture étonnamment légère. On se demandait souvent, comment il pouvait vivre, sans rien prendre pour ainsi dire. Plus d'une fois après avoir fait son déjeûner de quelques cueillerées de lait, il arrivait jusqu'à l'heure du souper, sans avoir rien pris autre chose dans le cours de la journée. Si des ordres formels l'obligeaient de dîner, souvent un peu de soupe lui suffisait ; au moins s'imposait-il toujours la privation d'une partie notable du modeste dîner du séminaire. A plus forte raison, suivait-il sa loi accoutumée de ne jamais reprendre d'un mets qui lui avait déjà été servi. » Le soir son souper se composait d'une petite portion de la soupe au lait, que le médecin lui avait ordonnée. Si on lui faisait des reproches de cette rigoureuse abstinence, il s'excusait sur la réserve que lui imposait un estomac faible. « La raison n'était pas tout-à-fait illusoire ; mais on sait d'une manière certaine, qu'il était enchanté d'avoir ce motif ou prétexte de s'imposer des privations extrêmes et perpétuelles. » On avait véritablement pitié de sa peine et de son embarras, quand, touchés de son abstinence volontaire ou forcée, les infirmiers faisaient préparer pour lui une nourriture particulière. Nous n'oublierons pas non plus de signaler la touchante édification qu'il donnait au réfectoire, par son recueillement profond pendant les prières qui précèdent et suivent les repas, et par cette modestie qui ne l'abandonnait jamais. « Il n'a peut-être pas levé une seule fois les yeux, pour regarder les étrangers. Jamais d'éclats d'un rire bruyant pour les traits singuliers que pouvait offrir la lecture ; mais tout au plus ce sourire léger que se permet à peine le sage. » Il n'était attentif qu'à deux choses, la lecture, et les besoins de ses voisins. Que dire de sa charité et de sa complaisance ? Selon l'expression d'un mémoire, il

était *tout œil* pour voir s'il ne manquait rien au directeur et aux confrères dont il partageait la table. « On aimait le voir servir ce directeur avec le contentement et la joie de la charité : on eût dit que c'était N. S. qu'il servait en sa personne. Il s'appliquait même à lui éviter la moindre demande, en prévenant tous ses besoins. Il disait un jour, *qu'il avait remarqué et connaissait bien désormais les moments précis où il fallait lui verser à boire pendant le repas*, et il s'en réjouissait, parce que dorénavant il lui éviterait la peine de demander. Si quelquefois ses mauvais yeux ne secondaient pas ses désirs, il était tenté alors de se plaindre de son infirmité. S'ils lui faisaient commettre quelques-unes de ces petites maladresses qui échappent à tout le monde, il s'en affligeait pour les autres, en même temps qu'il s'en réjouissait pour lui, parce qu'il avait trouvé une occasion de s'humilier. Ajoutons que ces attentions pour le prochain si multipliées, ne pouvaient jamais être à charge, tant elles étaient pleines de délicatesse.

C'était pour lui un singulier bonheur de servir à son tour la communauté, suivant l'usage des séminaires; cette fonction d'humilité et de charité fraternelle lui rappelait le Sauveur des hommes, s'abaissant jusqu'à laver les pieds de ses apôtres. C'est au réfectoire qu'il fit paraître son égalité d'âme, dans une circonstance qui mérite d'être racontée. « Un jour, » dit le mémoire où nous lisons ce trait, « un séminariste, en servant un plat de viande, fait tomber une grande quantité de sauce, sur la soutane du bon petit Pierre (c'était une de ces mégardes qu'on pardonne, mais dont on se passerait volontiers). L'auteur de cet accident ne savait trop comment faire excuser sa maladresse; mais Arondineau, sans aucune émotion, se contente d'essuyer légèrement cette tache avec sa serviette, et il continue tranquillement son repas. » Cet acte de patience ne surprit pas beaucoup, dans un sé-

minariste toujours si maître de lui-même ; cependant, comme on ne pouvait s'empêcher d'en faire ensuite l'éloge devant lui : « Ah, dit-il, ce qui serait vertu dans les autres, ne l'est pas en moi ; je suis dans un état d'insouciance et de négligence qui me rend les accidents de la dernière indifférence. »

S'il était indifférent aux choses de la terre, au moins ne l'était-il pas pour toutes celles que recommande le soin du salut et de la perfection. Non-seulement il n'a jamais omis une seule des visites du saint Sacrement que la piété a introduites dans les séminaires, après les repas, les récréations et les autres exercices communs, mais encore il les rendait plus fréquentes et plus longues que la règle ou l'usage ne le demandait. Ce qu'on lui reprochait souvent, et ce qu'on aurait pu appeler sa grande désobéissance, ou son défaut dominant, c'était de passer à la chapelle des moments trop considérables pour un corps exténué qu'il tenait trop longtemps à genoux.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que ses exercices de piété absorbaient tout son temps, et lui dérobaient des moments que réclamait l'étude de la théologie. On a dit sagement qu'un excellent moyen de multiplier les moments du travail et de trouver le temps de vaquer à toutes ses occupations, c'est de prolonger les heures de la prière ; parce que la prière bien faite débarrasse l'homme d'un foule d'attaches, de préoccupations et d'inutilités, toujours funestes au bon emploi du temps. Arondineau avait compris la vérité de cette maxime, et sa conduite eût pu en prouver la justesse. Il consacrait à la préparation de la classe, l'étude qui la précédait ; et s'il lui survenait, de temps à autre, des incommodités qui lui rendissent le travail impossible, ses progrès n'en souffraient pas de retard, parce qu'il avait eu le soin,

pour obvier à cet inconvénient, de préparer ses leçons à l'avance. Au reste, nous cessons volontiers de parler nous-même sur cet article, pour laisser ce soin à un de ses professeurs qui a bien voulu nous transmettre les lignes suivantes :

« Le cours de théologie devait naturellement s'ouvrir devant le jeune Arondineau, sous de tristes auspices, au milieu des souffrances physiques et morales, dont il était accablé. Cependant ce qui devait, ce semble, éteindre les restes de son génie, est ce qui va le faire briller, au contraire, d'un plus vif éclat.

» En effet, ni l'épuisement de ses forces et l'affaissement des organes, ni l'accablement de peines intérieures et l'extrême activité de son imagination, ni ses violents et continuels maux de tête, ne l'empêchèrent de se livrer aux études théologiques avec une application sérieuse, profonde, constante, comme s'il avait joui d'une santé solide et d'une parfaite liberté d'esprit. Nous avons pour garants de cette assertion, non-seulement les souvenirs de ses maîtres et de ses condisciples, mais ses cahiers de notes et d'analyses que nous avons eu souvent occasion d'examiner.

» Dans ses *Compendium* des traités de morale, à côté de l'exactitude la plus consciencieuse, on remarque cette concision qui était un des traits caractéristiques de son talent, comme elle fait le principal mérite de ce genre de travail. En lui s'unissaient deux qualités qui ne marchent pas toujours ensemble : un sens exquis, avec une imagination très-active qui soulevait bien des questions à l'occasion de celles dont traitait l'auteur classique adopté dans le séminaire; et, par principe d'exactitude, Arondineau avait soin de noter ces difficultés, quand il n'avait pas le loisir d'en chercher sur-le-champ la solution.

Mais il donnait encore plus carrière à son génie dans

les sujets dogmatiques. Les traités qu'on voyait cette année-là en classe, et celui de *l'Eglise* qu'on crut devoir lui permettre d'étudier en particulier, à l'occasion de celui des *lieux théologiques*, offraient une riche mine à exploiter. Il comprit de suite l'importance et l'intérêt de ces traités. Au lieu d'un simple abrégé de son auteur, il entreprit de rédiger les explications qu'on donnait en classe. Les yeux constamment baissés et dans une attitude immobile, il écoutait, il réfléchissait, il s'unissait avec zèle, et comme avec amour, aux idées du professeur, et aux bonnes observations des élèves. De retour à sa chambre, il prenait note de ce qui lui avait paru le plus intéressant. Tantôt c'était un aperçu qu'il avait saisi avec beaucoup de sagacité et de pénétration : et alors il se chargeait de développer lui-même ce qui n'avait été qu'indiqué ; ou bien il résumait ce qui avait été expliqué avec plus d'étendue. Tantôt c'étaient des raisonnements de son auteur qu'il présentait sous une forme beaucoup plus piquante. D'autres fois, son travail consistait à ranger dans l'ordre le plus méthodique différentes raisons afin de donner aux preuves plus de force et d'intérêt. Un des traits les plus frappants dans ses notes, c'est l'alliance de la clarté avec la concision. Son style est net et vif comme ses conceptions. Il est surtout admirable quand il expose une doctrine, un sentiment, un système. C'est d'ordinaire avec le dernier degré d'exactitude et de précision, ainsi qu'avec une propriété d'expression, qui montre un talent vraiment théologique, et un tact exquis pour saisir et pour rendre les nuances les plus délicates. Rien de plus substantiel que ces notes de théologie. On n'y rencontre jamais un mot inutile. Les aperçus, les raisons se pressent sous sa plume ; mais tout est tellement condensé, que chaque mot ajoute une nouvelle force à l'argument principal.

Doué d'une activité infatigable, en même temps qu'il travaillait ainsi à la théologie, il rédigeait avec autant de soin, et même avec une prédilection particulière, ses notes sur l'Ecriture sainte; on a déjà vu combien, jeune encore, il avait d'attrait pour les livres inspirés de Dieu. On disait de lui qu'il n'aimait rien à l'égal de ces livres. C'était là qu'il trouvait tout. Il y consacrait chaque jour près d'une heure. Quand, pour ménager sa faible santé, on l'eut dispensé d'assister aux classes de chant, il s'en réjouit en pensant qu'il aurait plus de moments à donner à l'Ecriture sainte; et cependant il s'en affligeait d'un autre côté, parce qu'il attachait beaucoup de prix à la science du chant dans un prêtre. Il s'appliquait avec beaucoup de goût à la lecture et à l'intelligence des épîtres de S. Paul. Quand il en parlait, l'ancienne ardeur de son imagination se montrait toute entière. « Je me rappelle, » dit un de ses amis, « l'avoir vu un jour s'animer, en parlant de S. Paul : nous nous trouvions seuls ensemble; la conversation tomba sur les épîtres de cet apôtre, il m'en fit un éloge tout-à-fait enthousiaste..... Il ne pouvait se lasser de les lire, il y découvrait des trésors admirables, une doctrine sublime... Je compris à la manière dont il m'en parlait, qu'il s'en nourrissait souvent; ce qui paraissait surtout l'y attacher, *c'est*, disait-il, *qu'il y apprenait à connaître J.-C. mieux que nulle part ailleurs....* »

Nous trouvons parmi ses papiers, une explication de l'épître aux Hébreux, où des hommes, versés dans la connaissance des saints livres, ont pris plaisir à admirer l'exactitude, le goût et même la science qui distinguent ce travail d'une étendue assez considérable (1); et s'il n'a pas laissé un plus grand nombre de

(1) Ce travail est un résumé des classes d'Ecriture sainte.

monuments de ses travaux en ce genre, c'est qu'il préférait à tout l'obéissance, qui lui imposait l'obligation de donner un peu de repos à son frêle tempérament. Cette mesure était nécessaire ; car lire et étudier, sans cesse la plume à la main, tel aurait été son plaisir, et sa santé en eût beaucoup souffert. On pourrait avancer, sans trop de présomption, qu'il apportait à cette étude, les dispositions intérieures, conseillées par le manuel de piété et les examens de M. Tronson. Il estimait beaucoup ces deux ouvrages, « parce que, disait-il, ils procuraient aux séminaristes, les plus précieux éléments de leur éducation. » On pourra juger au trait suivant, combien, en tout, ses intentions étaient pures et sa conscience délicate. Il lisait l'ouvrage de M. Duguet, sur le prophète Isaïe, et il y rencontrait çà et là des propositions qui lui paraissaient mal sonnantes ; il en témoigne aussitôt de la douleur et de l'inquiétude ; et cependant, rassuré sur ce qu'on lui dit pour le tranquilliser, il continue de lire l'ouvrage. Mais bientôt reparaissent d'autres propositions semblables... Dès-lors, il ne peut plus surmonter ses répugnances, et il demande la permission de cesser une lecture que la délicatesse et la vivacité de sa foi lui rendaient si pénibles.

Le plan de ses études comprenait encore la lecture de plusieurs traités des Pères grecs et latins. C'était pour lui un travail plein d'avantages et d'agréments, que d'étudier la religion dans les ouvrages de ces hommes, interprètes de la tradition et lumières de l'Eglise. La sage économie qu'il faisait de son temps, lui fournissait les moyens de s'instruire de la doctrine d'un S. Justin, d'un Tertullien, d'un S. Jean-Chrysostôme. « Les Confessions de S. Augustin lui étaient très-agréables : les soupirs amoureux du saint docteur le charmaient plus que toute chose, parce qu'il sentait en lui-même un cœur plein des mêmes soupirs, et brûlant d'un feu semblable. »

Voilà comment Arondineau, épuisé de souffrances et de peines intérieures, ne laissait pas d'employer le temps de son séminaire. Voilà l'idée qu'il s'était faite des obligations d'un aspirant au sacerdoce. Voilà les ressources qu'il trouvait dans son talent, dans son génie, ainsi que dans l'énergie de sa volonté, ou plutôt dans son esprit de foi, d'abnégation, de zèle ; et pourquoi n'ajouterions-nous pas aussi dans son esprit de prière ; car il était fidèle à demander, pour son travail, les bénédictions du Seigneur, en récitant les courtes prières qui le précèdent et qui le suivent. « Ses voisins l'entendaient se mettre à genoux au premier son de cloche qui l'avertissait de sortir de sa chambre, comme ils l'entendaient aussi chaque fois qu'il y entrait. » C'était trop peu ; souvent encore, pour renouveler son intention, il interrompait un instant le travail, par une aspiration, ou par la lecture d'un verset de l'évangile.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, montre assez quelle devait être sa conduite dans les heures de récréation. On eût dit qu'il eût fait un pacte avec sa langue pour retenir des traits pétillants d'esprit, que le frein de la mortification arrêtait presqu'à chaque instant sur ses lèvres. Il parlait peu, mais sa conversation était celle d'un homme formé, toujours attentif à s'effacer lui-même, tandis qu'il écoutait avec le plus grand intérêt toutes les paroles de ses confrères, quand surtout la conversation roulait sur des sujets utiles, sur les sciences, sur la religion. Avec quelle patience, on dirait presque, avec quel contentement il recevait les railleries et les mortifications ! On se faisait un jeu quelquefois de lui reprocher, en plaisantant, ce qu'il appelait ses folies de poète et ses erreurs d'imagination : à tout cela il répondait en souriant et sans aucun trouble de l'amour-propre, puis il détournait adroitement la conversation. Entendre parler de lui-même était pour lui

un supplice. « Quelqu'un lui rappelait un jour certaines aventures des années passées : « *Allons M. L***, lui dit-il ; *il y aura de la matière ce soir pour votre examen.* S'il eût su se fâcher, ç'aurait été dans de telles occasions.» On ne le voyait point se faire l'admirateur des idées nouvelles, et de ces ouvrages, dont un style brillant fait l'unique mérite. Ami de la simplicité dans ses paroles et dans ses actions, il l'aimait aussi dans les livres « Je n'aime point, disait-il un jour, les auteurs pompeux avec leur style trop élégant : rien ne me plaît dans un ouvrage, surtout dans un livre de piété, comme une belle simplicité....» Quelqu'un voulut le contredire, et se mit aussitôt en frais d'éloquence et d'arguments pour relever les avantages des livres écrits avec élégance ; mais Arondineau se garda bien de pousser la dispute, content d'avoir manifesté son affection pour tout ce qui était modeste, inconnu et caché.

Le temps consacré pour la communauté à la lecture spirituelle ne suffisait pas à sa piété ; chaque jour il ne manquait pas de donner en outre quelques moments à un exercice qu'il affectionnait beaucoup, et dont il retirait de grands fruits pour son avancement spirituel. «.... Les livres ascétiques étaient comme son élément ; c'étaient les lettres de M. Olier, les œuvres de Thomas à Kempis, de Rodriguez, du père Judde, et de M. de Lantages sur les ordres mineurs, avec plusieurs actes des martyrs. » Il accueillait aussi avec l'empressement de la piété et de la joie les livres composés à la louange de Marie, qui parlent de ses vertus, de ses gloires, des prodiges opérés par son intercession ; et il aimait à se les procurer, autant qu'il lui était possible. Mais un des ouvrages qui lui parlait le plus au cœur, était les *Vies des Pères du désert d'Orient*, par le père Marin. Il éprouvait tant de contentement et de plaisir à parcourir ces pages édifiantes, qu'il s'en faisait un

sujet de scrupule. Aussi entremêlait-il ces lectures si délicieuses d'autres lectures moins attrayantes ; «... Et cet alternat était pour lui une sorte de sensualité et de mortification spirituelle. *Il faut*, disait-il, *se ménager pour plus long-temps le plaisir de lire de belles choses.* Au reste le bien que produisaient ces lectures sur son esprit et jusque sur son tempérament était en proportion du plaisir. Elles avaient l'heureux effet de le calmer dans ses fréquentes agitations. Aucun genre de vie ne lui souriait autant que la vie des pères du désert, avec leur solitude et leur silence, leur contemplation continuelle, et leur obéissance si parfaite, leur mortification des sens, et ce travail des mains peu fatigant pour le corps, tandis qu'il n'interrompt point la prière de l'âme. «... Le seul inconvénient que pûssent lui offrir les vies, toutes de prodiges, de ces pieux solitaires, c'était de lui inspirer par la force de l'exemple la terreur et l'éloignement du sacerdoce, et une ardeur immodérée pour les austérités.

Ce qu'il faisait pour la lecture spirituelle que sa ferveur demandait deux fois le jour, il le pratiquait également pour l'examen particulier. Ainsi outre l'examen fait avec la communauté, Arondineau n'aurait pas manqué un seul jour de repasser dans le secret de son cœur ses pensées, paroles et actions pour reconnaître ce qu'il était par rapport à quelque vertu particulière, qu'il voulait atteindre à un degré supérieur. De peur que la nature toujours avide de nouveauté ne se rebutât d'un même exercice prolongé trop long-temps, il avait soin chaque mois de changer l'objet de cet examen, d'après l'avis de son directeur. Il trouvait un avantage immense à réfléchir ainsi sur l'état de son âme, et à se juger soi-même au tribunal de sa propre conscience ; et en consacrant à cet exercice le premier quart-d'heure qui suit la récréation de midi, il trouvait ainsi le moyen de com-

mencer encore par une sorte d'oraison la seconde partie de la journée.

Nous parlerons maintenant de sa conduite par rapport aux dispenses ; car bien qu'il les eût toujours en extrême aversion, il se vit cependant dans la nécessité d'en subir un grand nombre. Ici nous suivrons fidèlement le mémoire d'un homme qui connaissait mieux que personne ce qui se passait dans le jeune Arondineau ; souvent même nous ne ferons que transcrire ses propres paroles.

Il serait difficile de présenter à des personnes malades, dans une communauté, un modèle plus parfait ; peut-être même pourrait-on dire en un sens, qu'il est trop parfait. Et d'abord il y avait presque autant de difficulté à lui faire accepter des dispenses, qu'il en existe ordinairement pour empêcher d'autres d'en demander. Il ne fallait rien moins que toute l'autorité de son directeur et du médecin. Il était d'une exactitude scrupuleuse à ne pas faire durer la dispense un jour de plus que sa teneur ne le portait. Point d'interprétation bénigne sur cet article. Le lendemain du jour où expirait une dispense qui procurait à sa santé un adoucissement, il rentrait dans le régime commun, quoique souvent il lui fût très-contraire. Quelques accidents arrivés de cette manière obligèrent à prendre des mesures, pour faire renouveler à temps des dispenses aussi urgentes. Il ne leur eût jamais donné, de son autorité privée, la plus légère extension. « Ainsi la permission de se lever à six heures ne renfermait pas celle de se lever à six heures et demie, quoiqu'en certaines occasions il en eût besoin. » Il interprétait même dans le sens le moins favorable et le plus contraire à sa liberté tout ce qui tendait à le mettre dans un régime exceptionnel. Par exemple, dans beaucoup d'exercices de piété il avait liberté entière de prendre

telle position qu'il voudrait, et d'éviter tout ce qui pouvait donner de la fatigue à son corps; et cependant il demeurait presque toujours à genoux. Si le soir on lui permettait d'aller respirer la fraicheur de l'air dans le jardin, il y passait si peu d'instants qu'il paraissait y aller seulement pour ne pas désobliger. Quelquefois il fallait lui préciser les moments; et alors il était très-exact. De même si l'on voulait l'exempter des longues séances d'un examen, ou de tout autre exercice tant soit peu fatigant, il fallait, pour ainsi dire, lui faire violence. Quand on sait les motifs qui le dirigeaient en tout, son oubli de lui-même, son amour de Dieu, son désir d'imiter Jésus-Christ et les saints, spécialement un saint Louis de Gonzague, on ne peut s'empêcher d'admirer une telle conduite. Les différentes pratiques de la mortification et de la vie spirituelle peuvent paraître minutieuses au premier abord; mais qu'il est beau pourtant de les voir s'allier avec un esprit aussi étendu, et une imagination des plus ardentes!

Au reste quand on a comme lui l'amour des mortifications, on s'explique sans peine cette aversion invincible pour tout ce qui flatte la nature et les sens. «... Il portait l'amour de la pénitence à un degré connu d'un bien petit nombre d'âmes. » Elle venait chez lui du sentiment de ses péchés, de l'idée sublime qu'il avait des perfections de Dieu, et de son zèle à imiter les vertus crucifiantes des anachorètes. Pendant toute cette année, il s'est livré en lui un combat perpétuel entre cette ardeur pour les souffrances, qui lui remettait souvent sous les yeux son divin modèle cloué sur la croix, et la vertu d'obéissance qui lui prescrivait de ménager les restes d'une santé presque éteinte.

Il avait demandé la permission de passer l'hiver sans se chauffer; refusé dans sa demande, il souffrit néan-

moins presque également de la rigueur du froid, réservé qu'il était sur l'article du bois, comme sur tout le reste, malgré plusieurs recommandations de le prodiguer à sa cheminée. Il demanda plus d'une fois, et toujours avec de nouvelles instances, la permission de faire des jeûnes, et d'user d'instruments de pénitence. Pour le consoler en ces occasions, son directeur lui disait quelquefois : « *Auferetur ab eis sponsus, et tunc jejunabunt in illis diebus.* Vous êtes trop jeune, vous êtes dans un état de trop misérable santé ; viendra un temps, s'il plaît à Dieu, où votre tempérament sera formé, et où vous vous porterez mieux ; alors vous jeûnerez, vous ferez des pénitences tout à votre aise : je vous promets, non-seulement de ne pas vous contrarier alors, mais de vous encourager. » Ces paroles avaient une véritable vertu pour le calmer : il souriait d'aise, et se retirait plus content. Une fois seulement, il répartit avec un sentiment de douleur mêlé d'impatience : « — Mais vous » me dites toujours cela, quand viendra le moment ?...» Assez long-temps avant le Carême, il vint dire à son directeur : « — Pour cette fois, du moins, vous allez » me permettre de faire des pénitences pendant le Ca» rême.... » Son directeur lui répondit : « Qu'il pouvait rédiger son *Canon pénitentiel*, et qu'ensuite ils l'examineraient ensemble. » Il arrive donc bientôt avec une feuille sur laquelle il avait enregistré, non pas des aumônes extraordinaires, parce que sa position ne lui permettait pas d'en faire, mais beaucoup de jeûnes et de prières. Sur l'article des prières, l'affaire ne fut pas long-temps en litige, parce que son confesseur cédait assez volontiers. Il y avait des prières pour demander chaque jour la conversion des pécheurs ; il y en avait d'autres pour honorer N. S. dans des visites extraordinaires au S. Sacrement; d'autres enfin pour vénérer la Pas-

sion de Jésus-Christ (1). Il proposa, en outre, à son directeur une pratique dont ils convinrent tous deux par un motif bien différent : c'était de s'interrompre de quart-d'heure en quart-d'heure pendant les études, et même de se mettre à genoux un instant pour faire une courte prière ou une réflexion pieuse. Il y trouvait une occasion de contrarier vivement un esprit tout entier à ses livres pendant le temps de l'étude ; et son confesseur y trouvait l'avantage de rompre une attention et une application souvent trop vives.

Quant à l'article des jeûnes, quoiqu'il n'eût pas l'âge

(1) C'est probablement dans ce temps qu'il composa cette belle *Prière à Dieu par Notre Seigneur en Croix :*

« Seigneur, j'ai recours à votre divin Fils qui s'est fait victime pour mes péchés, et qui est assis à votre droite, afin d'intercéder pour moi. Voilà mon avocat, voilà le grand pontife qui n'a pas besoin du sang des victimes étrangères, puisqu'il est couvert de son propre sang. Voilà l'hostie sainte, agréable et parfaite, qui mérite de vous être offerte, et que vous recevez comme un doux parfum. Voilà cet agneau sans tache, qui s'est tû devant ceux qui le tondaient, qui a été accablé de soufflets, qui a été couvert de crachats, rassasié d'opprobres, et qui n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre. Voilà celui qui n'a point commis de péchés, et qui s'est chargé des nôtres et a guéri nos langueurs par ses blessures.

» O Père des miséricordes, voyez ce que souffre pour moi ce divin Fils ; considérez, ô Roi très-clément, qui est celui qui souffre, et rappelez-vous, ô Dieu de bonté, pour qui il souffre. N'est-ce pas là, Seigneur, ce Fils innocent que vous avez livré à la mort pour racheter votre esclave ? N'est-ce pas l'auteur de la vie, qui, conduit au supplice comme un agneau, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort la plus cruelle ? Souvenez-vous, ô premier auteur de notre salut, que vous l'avez engendré dans votre puissance ; vous avez voulu qu'il participât à mon infirmité.

» Oui, c'est là votre divinité qui, s'étant revêtue de ma nature, a été attachée au bois et a souffert le dernier supplice dans la chair qu'elle s'est unie. Seigneur, mon Dieu, reportez vos regards sur cette œuvre de votre ineffable bonté !

» Considérez votre cher Fils étendu sur la Croix Voyez ses mains

de 21 ans, il aurait consenti volontiers, ou plutôt désiré ardemment mortifier un corps déjà si affaibli, par un jeûne de chaque jour : il voulut bien, par condescendance, se réduire à trois jours de jeûne par semaine; c'était-là comme son dernier mot. Il était loin de compte avec son directeur : celui-ci ne voulait pas qu'il jeûnât régulièrement une seule fois la semaine. Mais il disputa le terrain pied à pied, et il fut enfin convenu que, lorsqu'il aurait bien reposé la nuit, il en rendrait compte selon sa conscience, et qu'alors il pourrait jeûner, pourvu que ce ne fût pas plus d'une fois la semaine.

innocentes toutes baignées de sang, et pardonnez-moi les crimes que mes mains ont commis. Voyez son côté cruellement percé d'une lance, et renouvelez-moi en me lavant dans la source d'eau vive qui en a coulé. Voyez ses pieds sans tache qui n'ont point marché dans la voie des pécheurs, mais dans celle de vos commandements, déchirés et percés de gros clous, et affermissez mes pas dans vos sentiers. Donnez-moi, ô Dieu de bonté, la grâce de haïr toutes les voies de l'iniquité; éloignez de moi la voie du crime, et faites que je choisisse la voie de la vérité. Je vous prie, ô Roi des Saints, par les mérites de mon Rédempteur, faites-moi courir dans la voie de vos commandements, pour m'unir en esprit à celui qui a daigné se revêtir de ma chair. Considérez, ô Père tendre, votre très-cher Fils, la tête inclinée et rendant le dernier soupir. Considérez sa précieuse mort; voyez, ô mon aimable Créateur, l'humanité de votre divin Fils, et ayez pitié de la faiblesse de votre pauvre créature.

» Si, comme je le mérite, vous me rejetez à cause de mes crimes, regardez-moi d'un œil de miséricorde pour l'amour de votre divin Fils; cherchez en votre Fils la satisfaction de votre esclave. Si mes péchés crient vengeance, l'innocence de mon Sauveur crie encore plus haut miséricorde. Mon péché est bien grand, mais la justice de mon Sauveur est encore plus grande.

» Quel crime ai-je pu commettre que le Fils de Dieu fait homme n'ait pas expié? Oui, mon Dieu, si vous mettez ensemble dans la balance mes péchés et la grâce de mon Rédempteur, celle-ci l'emportera de toute la distance qu'il y a entre l'Orient et l'Occident, entre le Ciel et les Enfers. »

Suivit une discussion sur son déjeûner au lait dont il voulait se priver, et qu'il accepta néanmoins, moyennant plusieurs concessions qu'il fallut lui faire. Il voulait encore ôter quelque chose à tous ses repas déjà si minces. Au moins n'y eut-il rien à retrancher sur le vin : il n'en faisait pas usage. Il prononça encore le mot de discipline et le nom de plusieurs autres instruments de pénitence ; mais son directeur lui répéta assez sèchement : « *Auferetur ab eis sponsus....*, etc., » et il comprit qu'il n'y avait rien à gagner.

Au moyen de ces concessions réciproques, le directeur et le pénitent s'étaient presque entendus. Mais le cœur d'Arondineau, avide de souffrir, n'était qu'à demi satisfait ; « et il ne put s'empêcher, en se retirant, de solliciter la liberté de venir de temps à autre proposer un jeûne de plus. » Il n'y avait guères de semaines où les heures requises d'un sommeil tranquille lui permissent de jeûner ; mais comment se refuser à ses instantes prières aux fêtes de l'Annonciation, de la Compassion, de St. Joseph, sans parler des derniers jours de la Semaine sainte? C'était réellement quelque chose d'un intérêt impossible à décrire, que de le voir venir, les yeux baissés, et d'un air suppliant et engageant, demander la permission de faire un jeûne, comme on demande une grâce précieuse.

A toutes les objections qu'on pouvait lui faire, cet enfant, au cœur si pur et si innocent, répondait avec un accent que le guide de sa conscience n'oubliera jamais : « Mais j'ai tant offensé Dieu ! il faut bien que je fasse » pénitence..... » Au reste les faits que nous venons de raconter, à l'occasien du Carême, se sont reproduits plusieurs fois dans l'année, avec les caractères les plus édifiants de la ferveur chrétienne. « Toujours la permission de faire un acte de mortification était pour lui un jour de fête..... »

C'était dans cet esprit de pénitence et dans l'esprit sacerdotal, sources fécondes des plus nobles éléments de vertus, qu'il avait puisé ce détachement de tout, qui le rendait l'objet d'une admiration toujours croissante. Il avait pour son père et sa mère une estime et une affection difficiles à exprimer; il aimait à dire tout ce qu'il devait à leurs soins et à leurs bons exemples, et combien ils avaient droit à sa tendresse et à sa reconnaissance: avec tout cela il eut été prêt, si une voix du ciel l'avait appelé à évangéliser les sauvages, de dire un éternel adieu à un père et à une mère si bons à leurs enfants, à une sœur bien aimée, à un frère toujours si tendrement chéri. Il avait le cœur le plus aimant, mais il aimait selon la volonté de Dieu, il rapportait tout à Dieu, il savait subordonner toutes ses affections à l'amour de Dieu. Le trait suivant montre jusqu'où allait son détachement, et combien ses amitiés étaient élevées au-dessus de la terre. On sait quelle était son affection presque incroyable pour son frère: or, ce frère tant aimé venait le voir le plus souvent qu'il pouvait, et le jeune Arondineau était loin de se lasser de ses aimables visites. Un jour son frère lui dit, apparemment sur le ton de la plaisanterie: « Petit Pierre, tu m'aimes trop, tu désires trop me voir, » et il ajoutait: « Toi qui veux te corriger de tous tes défauts, tu ne te corriges pas de celui-là. » Le pauvre enfant lui répondit: « *Celui-là est le dernier dont je veux me corriger.* » Mais comme il ne pouvait souffrir en lui la moindre imperfection, le moindre partage de son cœur avec J.-C., il s'inquiète bientôt en lui-même, il réfléchit sur ces paroles de son frère, et craint d'y trouver sa condamnation. Peu de temps après il va se présenter chez son directeur, et lui demande avec une douleur résignée: « S'il n'est pas dans l'ordre de prier son frère de venir le voir moins souvent, ou même de ne venir jamais le voir dans sa chambre, pendant le temps des études. »

Au reste, cette perfection de disposition était loin de rétrécir son cœur, en le rendant de glace pour tout ce qui touchait ses proches : plusieurs fois déjà nous avons eu des preuves du contraire ; et la suite nous en fournira de nouvelles.

Rien ne pouvait le détourner des exercices de la piété. Chaque mois il était d'une exactitude invariable à consacrer un jour à un recueillement plus parfait, pour faire une revue sur lui-même, pour réformer en lui ce qui était mal, et se ranimer dans la pratique du bien. Avec quelle ferveur il se retrempait et se renouvelait dans ces petites retraites du mois ! Il relisait alors ses règlements particuliers et ses résolutions, descendait à l'examen détaillé des semaines passées, et faisait le soir la préparation à la mort. Si parfois il retranchait quelque chose aux exercices accoutumés de ces jours de ferveur, c'était pour se conformer à l'obéissance. Dans chacune de ces retraites, il aurait volontiers écrit de nouvelles réflexions, tant il était abondant en sentiments pieux ; mais on était souvent réduit à lui interdire ce travail, ou à le lui tracer avec certaines précautions, pour épargner à son âme le trouble et la douleur, à la pensée de ce qu'il appelait toujours *sa corruption profonde, et ses iniquités sans nombre.* Et cependant on aurait pu dire qu'il n'y avait plus en lui d'autres iniquités et d'autre corruption que les misères attachées inséparablement à l'homme. Il nous reste dans ses papiers plusieurs souvenirs de ces petites retraites, où il ne lui fallait qu'un instant pour couvrir des pages entières du langage de la ferveur et de l'esprit sacerdotal, qui est l'esprit de toutes les vertus. Nous en ferons quelques extraits.

RETRAITE DU JOUR DE LA PURIFICATION.

I. « Considère l'excellence de ta vocation.

» Dieu te confie les intérêts de sa gloire ; son nom est ignoré et blasphémé : presque personne qui le connaisse et qui l'aime. Ne dois-tu pas désirer de le faire connaître et aimer, lui, et son divin fils Jésus, qui a tant aimé le monde? *Mihi data est gratia hæc annuntiare investigabiles divitias Christi.*

» Dieu te confie Jésus, comme il le confia à la sainte Vierge et à saint Joseph. Tu l'appelleras, et il obéira à ta voix; tu le garderas, tu le tiendras entre tes mains, pour l'offrir en sacrifice, pour t'en nourrir et en nourrir les autres. O quelle dignité! Quel bonheur! *Altaria tua, Domine virtutum*!

» Dieu te confie les âmes, pour lesquelles Jésus-Christ est mort, les âmes qui restent dans l'ignorance et se perdent faute d'ouvriers, qui tombent par milliers en enfer, parce qu'il n'y a personne qui en ait pitié; il te charge de les éclairer, de les réconcilier, de les sanctifier, de les consoler et de les conduire au ciel, et de continuer ainsi l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre. *Amas me? Pasce oves meas.*

II. Considère les obligations que t'impose un si saint état. Quelle innocence, quelle humilité, quelle mortification, quelle oraison, quelle charité, quelle sagesse, quel zèle il exige! vois les dangers qui l'environnent, l'orgueil, l'habitude, la négligence, la contagion du monde; vois les peines dont il est hérissé, les veilles, les travaux, les contradictions, etc.

III. » Considère combien tu es indigne d'entrer dans un si saint état, à cause de tes péchés passés, à cause de ta tiédeur et de ta faiblesse présentes, à cause de ta nullité et de ton imbécillité, à cause de ta corruption; mais espère que celui qui t'a appelé te soutiendra, et dis avec

confiance : *Tametsi nihil sum, omnia possum in eo qui me confortat...* Plus tu es indigne, plus ta reconnaissance doit être vive, *Undè hoc mihi? qui priùs blasphemus fui et persecutor et contumeliosus... Quàm bonus Israël Deus !*

IV. » Considère les vues d'amour que Dieu a eues sur toi en te retirant du monde, où tu te serais probablement perdu, pour t'unir plus étroitement à lui, te donner plus de grâces sur la terre et plus de gloire dans le ciel... Car quelle n'est pas la récompense réservée aux bons prêtres !

V. » Considère les moyens suaves dont Dieu s'est servi pour t'attirer à lui, comment il t'a inspiré cette pensée dès ton enfance, comment il l'a fortifiée par les exemples et la conversation d'un bon frère, comment il t'a sauvé du naufrage au milieu des orages de tes passions, comment il t'a conduit au séminaire comme dans un heureux port. Bénis mille fois la conduite de l'aimable Providence.

VI. » Considère enfin le choix que tu as fait de Dieu pour ton partage, le jour où tu reçus la tonsure. Combien il fut doux et consolant ! Tu as fait cette promesse à Dieu en présence de la sainte Vierge, de ton bon ange et de tous les Saints. Voudrais-tu maintenant te rebuter de quelques peines, et perdre courage en si bon chemin? Oh ! plutôt mourir que de nous soustraire à la conduite de l'aimable Providence : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.*

Que je m'ennuie, que je souffre, que je n'aie pas tout à souhait au séminaire, tant mieux : la sainte volonté de Dieu ! Jésus est avec moi. Je prends donc la résolution de persévérer toujours dans mes exercices, de combattre mon amour-propre dans tous ses retranchements, et de suivre la volonté de mon directeur, par rapport aux saints Ordres. *Incœptum est : retrò abire non licet*,

nec relinquere oportet. Domine Jesu, suscepi de manu tuâ crucem, portabo eam usque ad mortem. — Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hereditatem meam mihi.

Le mois de Marie lui inspira les résolutions suivantes, où l'on voit combien étaient toujours vifs dans son cœur son amour et sa confiance pour la meilleure des mères.

RÉSOLUTIONS DU MOIS DE MAI.

Pratiques pour honorer la sainte Vierge.

1° « Je méditerai tous les samedis sur les grandeurs, les bontés ou les vertus de la sainte Vierge. Il ne sera pas nécessaire de lire un sujet d'oraison ni d'en combiner avec effort. J'examinerai si j'ai été fidèle à honorer la sainte Vierge, à recourir souvent à elle.

2° » Tous les samedis, j'entendrai la Messe pour remercier Dieu des grâces qu'il a faites à la sainte Vierge, et qu'il m'a faites par son intercession.

3° » Je ferai tous les ans l'exercice du mois de Marie.

4° » Je tâcherai d'inspirer surtout aux petits enfants une grande dévotion pour la sainte Vierge.

5° » Je ne formerai aucune entreprise sans la consulter, et je ne compterai que sur son secours.

6° » Je m'accoutumerai à recourir amoureusement à elle dans mes tentations et dans mes peines. Ce qui me perd, c'est que je tarde trop à me jeter dans ses bras. Une aspiration, un *Ave, Maria*, un *Memorare*, etc., et je me tiendrai tranquille.

7° » Je réciterai tous les jours les prières du Scapulaire et de la Congrégation. »

Règles de conduite.

1° « Tout par amour et rien par force.

2° » Combattre l'amour-propre par l'oubli de moi-

même, et par l'exercice de l'amour de Dieu et de la confiance.

3° » Les occupations d'études et de soins corporels, et les retours sur moi-même dans la piété, me sont très-nuisibles.

4° » Les pratiques de piété les plus simples sont pour moi les meilleures. Les irrésolutions, les inquiétudes me sont mortelles.

5° » En tout, abandon à la sainte volonté de Dieu, marquée par mon directeur; toujours de bonne humeur. »

Une vie aussi réglée, une piété aussi édifiante offrait sans doute peu de prise, nous ne dirons pas, à l'œil des envieux, (Arondineau était chéri de tous ses confrères, comme il les chérissait lui-même), mais à la vigilante charité de ces amis de confiance qui veulent bien se charger de nous avertir de nos défauts. Toutefois, il avait prié un de ses condisciples d'exercer à son égard cet office de charité; mais le moniteur, chargé d'une commission qui devint presque nulle pour lui, offrit rarement à son ami des moyens de réforme ou de perfection.

Si toutes ses actions et toutes ses paroles étaient édifiantes, son silence n'édifiait pas moins. Nous en avons déjà parlé ailleurs; mais il l'observa cette année d'une manière trop parfaite et trop exemplaire, pour qu'on ne nous pardonne pas d'y revenir de nouveau. Nous pouvons assurer « qu'il ne l'a pas violé une seule fois dans l'année. » Soit qu'il fût dans la salle des exercices, au réfectoire ou dans les corridors, jamais il ne parlait que dans les cas prévus par le réglement et avec les conditions qu'il marque. On ne le trouvait point perdant son temps en entretiens frivoles aux portes de ses confrères; les rares visites qu'il leur faisait étaient toujours commandées par la nécessité, et autorisées par une

permission ; et jamais il ne prolongeait la conversation au-delà du nécessaire. Heureux au milieu de ses livres et dans une cellule, qui était pour lui un petit oratoire, il ne sentait point le besoin d'aller chercher autour de lui, ou en dehors du séminaire, des distractions souvent funestes au bon emploi du temps. Il lui fallait, pour sortir dans la ville, les plus fortes raisons ; encore ne s'y déterminait-il jamais sans l'avis de son directeur. A l'égard des visites qu'il recevait lui-même de la part de ses confrères, elles étaient ordinairement aussi courtes que peu fréquentes, parce qu'il ne les excitait et ne les entretenait pas. Son air, au contraire, sans paraître jamais ni dur, ni repoussant, avertissait assez de se retirer, quand le but de la visite était rempli.

Fidèle dans les petites choses comme dans les grandes, il ne croyait point indigne de ses soins de tenir sa chambre dans un état d'ordre et de propreté ; et parce que le réglement lui en faisait un devoir, il prenait plaisir à la balayer, et à nettoyer les petits meubles à son usage. Chaque chose y était à sa place, et s'y faisait dans le temps et de la manière commandés. Toute répugnance tombait devant cette considération : « Je dois obéir. »

Chaque fois qu'il sortait de sa chambre, il ne manquait pas de prendre de l'eau bénite, et de faire dévotement le signe de la croix ; il renouvelait la même pratique de piété toutes les fois qu'il y entrait, puis il saluait par une inclination de tête son crucifix, que souvent il tenait embrassé et tout humide de ses larmes. Un de ses amis se rappelle encore avec quel délicieux sentiment d'édification il le surprit un jour « prosterné dans sa chambre, tenant en main son crucifix, et priant avec une ferveur toute séraphique. » Son visage, dans ces occasions, semblait avoir quelque chose de ce doux

reflet de bonheur et de gloire, qui couronne les Saints dans le ciel; c'était comme le sceau des prédestinés. Aussi aimait-on à remarquer son expression si vive de religion et d'amour, et quand il faisait la génuflexion à la chapelle devant le S. Sacrement, et quand il s'inclinait devant le crucifix au réfectoire ou dans la salle des exercices.

Ses confrères, qui savaient son union intime avec Dieu et de quel prix devaient être des prières si ferventes et si continuelles, venaient souvent lui demander un souvenir devant Dieu; et lui, toujours plus humble à proportion qu'il était plus fervent, il s'étonnait de cette confiance en des prières qui étaient à ses yeux les plus indignes et les plus misérables. Cependant pour ne pas désobliger des amis, il se prêtait à leurs pieux désirs, quelquefois sous la condition de réciprocité; et alors il trouvait qu'il gagnait beaucoup; car autant il faisait peu de cas de tout ce qui venait de lui, autant il estimait ce qui venait des autres. Ainsi était-il souvent le premier à provoquer parmi les plus fervents une association de prières, lorsqu'il savait quelqu'un dans une situation de maladie ou de peine. Mais, jusque dans ces œuvres de sainteté, il allait soumettre ses désirs à son directeur, et ce n'était que d'après son avis qu'il cherchait des associés, pour faire une sainte violence au ciel, quand des besoins spirituels ou temporels se faisaient sentir.

Toutes les pratiques de dévotion, chères aux séminaristes fervents, lui étaient familières. Il avait la pieuse habitude de prier beaucoup et de communier souvent pour les âmes du purgatoire, dont la captivité loin de Jésus et de Marie lui paraissait quelque chose de si pénible.

Plusieurs fois nous l'avons vu montrer son zèle pour la conversion des pécheurs, et pour l'extension de la religion : ce zèle allait toujours croissant. Rien n'ap-

proche de l'ardent amour qu'il portait à la loi de Jésus-Christ. Que de fois il forma ce vœu, de voir tous les peuples réunis dans un même bercail, éclairés du pur flambeau de l'Evangile ! Aussi l'œuvre de la Propagation de la foi lui offrait-elle toujours un intérêt immense. Il était de la plus grande exactitude à distribuer les annales des missions aux membres de la décurie dont il était chef, et ses conversations avaient assez souvent pour objet les besoins de tant de peuplades sauvages, et cette abondante moisson qui périt tous les jours faute d'ouvriers. Jamais il ne se récréait plus agréablement dans les jours de promenade, que lorsqu'il en consacrait une partie à la lecture des *lettres édifiantes ;* et comme sa santé paraissait se remettre un peu, il crut qu'il pouvait espérer d'unir un jour ses travaux de missionnaire à ceux de ces hommes apostoliques dont il lisait avec tant de joie le courage et les vertus. Jamais sa conversation n'avait plus de feu que lorsqu'il parlait des diverses congrégations, qui se dévouent à la propagation de l'Évangile : son cœur s'épanouissait, quand il faisait l'éloge de la compagnie de Jésus, qui ouvre tant de voies aux différentes branches du ministère, qui offre tant de moyens de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Tout lui paraissait admirable dans cette compagnie, sa constitution et sa fin, ses développements prodigieux avec ses étonnants travaux, et, pardessus tout, les persécutions qui sont sa gloire et celle de la religion.

Toutefois en pensant souvent aux besoins pressants des peuplades infidèles, et au sublime dévouement des missionnaires dans des régions lointaines, notre pieux séminariste ne devenait pas pour cela indifférent aux besoins de son pays ; son zèle et son ardeur pour le rétablissement de la religion dans nos contrées, n'en étaient ni moins vifs, ni moins admirables. Sans cesse il

était occupé des moyens de la faire connaître, aimer et pratiquer. C'était à ce but qu'il rapportait tout, et ses études, et ses exercices de piété, et ses vœux les plus ardents. Rien n'était puissant pour calmer ses extrêmes terreurs du sacerdoce, comme cette considération : *qu'un bon prêtre ouvre la porte du ciel à des milliers d'âmes.* Il résolut, afin de contenter ce désir qui le pressait sans relâche, de travailler pour le prochain et pour la gloire de Jésus-Christ, de mettre à profit les longs loisirs que lui laissaient des nuits sans sommeil. Ce fut dans ce dessein qu'il conçut alors le plan et les détails d'un livre qui rendrait accessibles aux hommes les plus ignorants, les fondements de la religion, parce qu'il voyait avec douleur que l'incrédulité régnait trop souvent dans les plus basses classes de la société. Ce qui l'excitait beaucoup à l'exécution de ce travail, c'est qu'il avait cru remarquer que la plupart des livres offerts au chrétien, pour affermir sa foi, ne conviennent ordinairement qu'aux savants ou à des personnes plus instruites qu'on ne l'est dans les campagnes. Il avait encore observé qu'avec l'incrédulité l'indifférence gagnait aussi partout : un plan nouveau s'offrit à son esprit, toujours fertile en conceptions pieuses : il se proposa d'exposer, dans un livre populaire, les beautés de la religion et tous les avantages qu'elle renferme, non-seulement pour la vie future, mais encore pour la vie présente, où elle est le soutien du malheureux et le bonheur de tous.

A l'exemple du Sauveur des hommes, il se sentait intérieurement attiré à évangéliser, de préférence, le pauvre, l'habitant de la campagne, et tous ceux qui paraissent plus abandonnés ; et comme il avait remarqué que les pieux cantiques du père Montfort, étaient parmi eux une prédication, qui remuait puissamment leur cœur, « il résolut encore de composer lui-même un recueil de cantiques, qui seraient le complément de ceux

de cet homme de Dieu. » Il jouissait déjà en espérance, en pensant que bientôt il pourrait offrir à la religion ce faible témoignage de son zèle.

C'était surtout l'intelligence peu développée des enfants qu'il avait en vue dans ces différents plans, qui pourraient nous paraître des projets chimériques et de pieux rêves de l'imagination, si nous ne connaissions d'ailleurs son extrême facilité et la fécondité de son talent, et si un homme, instruit de toutes ses pensées, ne nous apprenait «que cette œuvre était déjà bien avancée dans son esprit.» L'activité de son intelligence s'exerçait sur ces différents objets, avec une ardeur qui lui causa des inquiétudes : « Plusieurs fois il alla consulter son directeur pour savoir s'il lui était permis de s'y livrer, et s'il ne ferait pas bien de jeter ses idées sur le papier. A l'égard du premier point, il obtint cette réponse : « Que si son esprit y trouvait un aliment meilleur que la désoccupation, ou les efforts qu'il ferait pour s'en distraire, il pouvait continuer. » Il continua en effet, mais avec beaucoup de modération, et il trouvait dans ce travail, pendant de cruelles insomnies, une heureuse et utile distraction à ses maux de tête et à toutes ses douleurs. Quant au second point, la réponse fut négative. Son directeur lui défendit de rien écrire, arrêté qu'il était alors par la crainte de compromettre sa santé; et aujourd'hui « il s'en repent vivement, puisque la conservation d'une vie si chère n'a pas été obtenue, et que d'après les confidences qu'il lui avait faites, ses matériaux eussent été très-précieux. » Nous l'avons entendu nous-même exprimer à ce sujet tous ses regrets. Cependant Arondineau, obligé par obéissance, de concentrer au-dedans de lui-même les travaux de son esprit, ne laissait pas de s'y livrer avec ardeur. Il avait besoin d'occuper sans cesse une imagination en proie à une fermentation dont on a peine à se faire l'idée. On eut dit que toute sa vie,

toute son activité étaient dans son intelligence. Son faible corps n'était presque plus rien ; mais l'esprit semblait plus vigoureux et plus fort, à mesure que s'anéantissaient des organes, qui ne pouvaient pas supporter long-temps de pareilles secousses. Cependant l'état affligeant de son corps le trouvait toujours aussi inaccessible à la compassion ; l'amour de la pénitence le saisissait même quelquefois avec une telle impression, qu'il fût entré volontiers dans une maison de trappistes, pour y finir ses jours dans les plus rudes austérités. Au reste, quand il parlait de la vie du cloître, c'était plutôt un regret qu'il exprimait, qu'un désir soutenu de l'espérance, parce qu'il sentait que son tempérament actuel était un titre d'exclusion. Mais s'il ne lui était pas permis d'embrasser la vie de pénitence et les dures mortifications de ces hommes morts à la chair et au monde, il en avait au moins l'esprit de ferveur et de charité.

Il était très-nerveux, et sujet conséquemment à toutes sortes d'impressions fâcheuses : et cependant son caractère ne se ressentait en rien de cette disposition de son tempérament ; il était d'une douceur qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer, dans son contact avec le prochain. La seule chose qu'on eût pu lui reprocher quelquefois, c'était un peu de taciturnité, ce qui s'explique facilement, par le mauvais état de sa santé et les principes sévères d'une dévotion, qu'il tendait à affermir solidement dans le recueillement et la mortification. Ajoutez à cela que le pauvre enfant n'avait pas su encore allier la piété avec une parfaite liberté : soit qu'il se portât vers le bien avec une ardeur excessive, soit que Dieu se plût à éprouver sa vertu jusqu'à la fin. Il était d'ailleurs impossible à ses confrères de le taxer de rigorisme peu charitable ; car ils le trouvaient toujours disposé à leur rendre service avec la plus aimable cordialité. S'il inter-

rompait un silence gardé par vertu, c'était le plus souvent pour exercer la charité fraternelle, et toujours pour quelques actes de vertus dont il a laissé bien des souvenirs.

Il avait pour la santé des autres une tendresse de soins, une délicatesse d'attentions qu'il se refusa constamment à lui-même. A l'entendre, en effet, il était toujours bien, et il fallait lui renouveler fréquemment l'ordre d'user de remèdes. Ses confrères étaient-ils souffrants? c'était une toute autre conduite ; alors la charité qui l'animait, lui faisait promptement retrouver son activité et l'énergie d'une belle âme. S'il apercevait dans quelques-uns d'entr'eux, des symptômes de fatigue ou de maladie, on eût dit qu'il eût souffert lui-même tout le mal, tant il était empressé à les obliger de prendre au plutôt des mesures pour se rétablir. Il s'efforçait, dans de telles occasions, de leur prouver par des arguments, dont il ne pensait pas à se faire à lui-même l'application, « que c'est un devoir pour l'homme de ménager et de soigner sa santé. »

C'était son bonheur que de visiter ceux de ses confrères, que la maladie retenait prisonniers dans leurs cellules. Personne, on peut le dire, ne l'a égalé cette année, pour sa touchante charité, toujours industrieuse à inventer les moyens de calmer leurs ennuis et leurs douleurs. Sa conversation n'était jamais plus gaie, sa piété plus aimable que dans ces rencontres où il pouvait, par sa présence et ses paroles, apporter quelque soulagement à des malades ou à des convalescents. C'était alors pour lui un bien doux sacrifice que la privation de ses heures de récréation. « J'ai éprouvé bien des fois, » dit un de ses amis, « les effets de sa charité, si ardente à visiter les malades. Pendant les mois de mai et juin que je gardai la chambre, j'ai remarqué qu'il venait ordinairement me visiter durant la récréation du soir, qui était

la plus belle de la journée. Il s'imaginait, je pense, que j'étais alors plus exposé à demeurer seul. Je ne pouvais l'engager à prendre l'air quelques minutes ; et son directeur fut obligé un jour d'interposer son autorité, pour obtenir de lui qu'il prît un peu de récréation.» Le même mémoire raconte un autre trait de sa charité, qui montre bien la bonté et la délicatesse de son cœur, toujours ouvert aux nobles émotions de la vertu. « J'allais quelquefois à la promenade avec lui, après le départ de la communauté. Un jour une pauvre femme, qui mendie ordinairement à notre passage, à la sortie de la ville, se présenta à nous et nous demanda l'aumône. N'ayant point d'argent, ni l'un ni l'autre, nous nous excusâmes de notre mieux, et cette pauvre femme, nous faisant une humble révérence, nous remercia, de la manière la plus touchante, de notre bonne volonté. Le ton et les paroles de cette femme pénétrèrent le pauvre Pierre jusqu'au cœur... Il était désolé de n'avoir pu la soulager ; ce fut le sujet de sa conversation pendant le reste du chemin. La semaine suivante nous repassâmes par le même endroit, et la pauvre femme se présenta encore ; mais notre bon Pierre n'avait eu garde de manquer à garnir sa bourse ; et depuis ce temps-là, toutes les fois que je me suis trouvé dans la même occasion, j'ai remarqué qu'il payait son petit tribut à cette pauvre femme... »

Mais ce qui, peut-être plus que tout le reste, fit admirer la délicatesse de sa charité, fut sa conduite pendant les grandes promenades. Il s'y était dévoué à faciliter à quelques-uns de ses confrères, l'étude de la sainte Ecriture. C'est en effet un usage assez général au grand séminaire de Nantes, d'employer quelques heures des longues promenades de l'été à des occupations utiles. Des groupes plus ou moins nombreux de séminaristes, répandus dans les bosquets de la maison de campagne, confèrent ensemble sur l'Ecriture sainte, sur le saint

ministère, ou sur d'autres matières ecclésiastiques. Si quelques difficultés les arrêtent, ils vont ensuite consulter les directeurs; et plusieurs prêtres se rappellent, long-temps après leur séminaire, le profit qu'ils ont retiré de ces différents entretiens. Arondineau fit aussi son projet pour les promenades; et, suivant sa coutume, il ne l'exécuta qu'après l'avoir soumis à son directeur. L'étude des Psaumes fut l'objet auquel il s'arrêta; mais dans le choix de ceux de ses condisciples avec lesquels il voulait s'y appliquer, il fit preuve du plus parfait renoncement à toute inclination naturelle, à toute considération humaine. Et pourtant, combien il eût été agréable pour un jeune homme d'une intelligence si active, d'un goût si pur, d'une urbanité si douce, de se réunir avec ceux de ses amis qu'il savait pourvus des mêmes qualités! Il s'applaudit d'avoir fait agréer à son directeur ce choix de son humilité; et, sans doute, ceux qui en avaient été l'objet, ne s'en félicitaient pas moins. Ce serait à eux de dire la patience et la douceur avec lesquelles il leur donnait, selon son pouvoir, l'intelligence et l'explication des psaumes.

Ce travail était sa plus délicieuse récréation dans les jours de promenades, en ce qu'il avait le double but et d'être utile aux autres, et de le préparer lui-même à réciter un jour le Bréviaire avec plus d'intérêt et de dévotion. De cette sorte les heures de délassement n'étaient pas capables de jeter son esprit dans des distractions dissipantes. Si quelquefois on lui interdisait absolument tout travail pendant ces jours de repos, il s'en consolait par la pensée que la piété en aurait meilleure part; mais soit qu'il eût des occupations tracées, soit qu'il se vît condamné à se récréer plus longuement, en faisant trêve avec l'étude, il ne manquait jamais d'entrecouper ses moments libres par de courts exercices de dévotion. Sans parler du petit office de la sainte Vierge qu'il réci-

tait avec tant de consolation et de piété, tantôt il visitait le saint Sacrement, tantôt c'était une courte prière à Marie qu'il allait faire au pied de sa statue. Régulièrement on l'y voyait deux fois le jour payer son tribut d'amour à cette bonne mère par la récitation de la salutation angélique. Depuis Pâques, il récita presque constamment le Bréviaire, surtout pendant les octaves des fêtes de sa dévotion spéciale.

Il n'est pas étonnant qu'avec de tels secours, il sût conserver, hors du séminaire et à la maison de campagne comme dans la solitude et le silence de la retraite, ce recueillement profond d'une âme qui commande à tous ses sens.

Telles étaient la modestie et la mortification de ses regards, la piété et la religion dont il portait l'empreinte dans toute sa personne, que plus d'une fois elles fixèrent l'attention des étrangers qui le rencontraient au séminaire. Plusieurs prêtres qui l'avaient remarqué au réfectoire, à la chapelle, ou dans les corridors, voulaient savoir son nom; et ils allaient demander avec admiration quel était donc ce jeune clerc qui avait l'air si saint.

C'était la même admiration parmi les séminaristes témoins habituels de sa ferveur et de toutes ses vertus. Voici ce qu'écrivait l'un deux: «... Pour la modestie
» des yeux, ce qu'on raconte des Louis de Gonzague et
» des Berchmans est à peine au-dessus de ce qu'on a vu
» et admiré en lui. Parlait-il à quelqu'un, c'était toujours
» les yeux humblement baissés; et il en agissait ainsi
» non-seulement à l'égard des étrangers, mais encore
» souvent avec des confrères, qui auraient eu mauvaise
» grâce à l'en blâmer, parce qu'ils connaissaient sa vertu.
» Désirant un jour parler à un des directeurs du sémi-
» naire qu'il croyait trouver à la bibliothèque, il s'a-
» vança jusqu'à la place qu'il avait coutume d'occuper,

» sans y jeter même un regard. Arrivé là, il se mit en
» devoir de lui exposer ce qu'il avait à lui dire, jusqu'à
» ce que celui de ses confrères, à qui il parlait sans le
» savoir, lui fit enfin lever les yeux, en l'avertissant de
» sa méprise par un éclat de rire... »

«... J'ai eu occasion, écrivait un autre de ses amis,
» de m'entretenir plusieurs fois à son sujet avec plusieurs
» séminaristes, et tous sont tombés d'accord pour recon-
» naître en lui cette modestie qui forçait à recevoir
» comme malgré soi l'impression de ce qu'il disait,
» cette piété qui coulait de l'abondance de son cœur,
» cette simplicité qui ne cherchait point les sujets ou les
» paroles extraordinaires. » Ainsi la piété seule occupait-elle désormais Arondineau, comme dans le temps de ses humanités la poésie avait semblé l'occuper presqu'exclusivement.

Une circonstance cependant devait lui faire reprendre encore, pour quelques instants seulement, cette plume poétique dont il s'était servi par le passé avec tant de fécondité et de succès. La maison de campagne du séminaire se trouvait un jour honorée de la présence de Monseigneur l'Evêque de Nantes. Il vint alors en pensée à quelqu'un de faire improviser en vers un compliment, qui pût témoigner au digne prélat le bonheur que sa visite apportait à son jeune clergé. Le choix du poète ne fut pas long-temps en suspens. On se souvenait trop de l'ancien talent d'Arondineau, pour confier à d'autre qu'à lui un travail dont il ne lui fut pas libre de se défendre. Il lui fallut à l'instant se mettre à l'œuvre au milieu d'un cercle peu silencieux d'amis, qui ne craignaient point de le troubler et de faire tort à sa composition. Cependant il n'eut besoin que de quelques moments d'un travail aussi heureux que facile, pour satisfaire au vœu de ses confrères. Nous ne résisterons pas au plaisir

d'offrir au lecteur ces vers qui sont une véritable improvisation. Ils furent chantés au milieu d'un bosquet, au pied de la statue de la Ste Vierge, et devant Monseigneur.

Célébrons à l'envi l'amour de notre mère ;
Elle couronne enfin nos vœux :
C'est elle qui vers nous a conduit notre père ;
C'est elle qui nous rend heureux.

Daignez donc sourire, ô Marie,
Aux doux transports d'un jour si beau !
Veillez toujours, mère chérie,
Sur le pasteur et le troupeau !

Paraissant dans ces lieux pour y régner en mère,
(Fut-il jamais un jour si beau !)
Vous vîtes à vos pieds, dans ce bois solitaire,
Et le pasteur et le troupeau !

Souvenez-vous de leur prière ;
Et, sous un feuillage nouveau,
Rassemblez encor, tendre mère,
Et le pasteur et le troupeau !

Nous ne vous prions point de soutenir son zèle
Parmi les plus rudes travaux ;
Ne le voyons-nous pas, plein d'une ardeur nouvelle,
Sans cesse immoler son repos ?

Ah ! de ses jours qu'il sacrifie,
Gardez le précieux dépôt !
Veillez toujours, tendre Marie,
Sur le pasteur et le troupeau !

Bon pasteur, tendre père, ah ! d'un troupeau fidèle
Exaucez le dernier désir !
Et, levant vers les cieux votre main paternelle,
Abaissez-la pour nous bénir.

Que votre bonté nous bénisse ;
Et dans ce bois qu'un jour nouveau
Souvent encore réunisse
Et le pasteur et le troupeau !

Ce fut là le dernier chant d'Arondineau ; et ces couplets par lesquels il mit fin à toutes ses compositions poétiques, nous montrent de nouveau que son amour pour Marie était une de ses plus chères et de ses plus heureuses inspirations.

Maintenant il nous reste à parler d'une chose qui fit époque dans sa vie de grand-séminaire. Nous avons déjà vu plusieurs fois combien la perspective, encore éloignée, du sacerdoce remplissait son âme de saintes frayeurs et d'épouvante. Le temps de l'Ordination s'avançait néanmoins ; et il devait être promu aux Ordres mineurs. Mais avant cette nouvelle démarche vers le sanctuaire, que de craintes et de combats pénibles ! Dans personne peut-être on n'a vu exprimée d'une manière plus parfaite cette impression d'inclination et d'éloignement qu'on donne pour une des meilleures marques de vocation à l'état ecclésiastique. Nous ne pourrions dire combien de fois, depuis le commencement de l'année jusqu'à la Trinité, époque de son Ordination, il exprima ses terreurs à son directeur ; encore moins, dirions-nous la force et les raisons dont il les appuyait. « — Il avait commis trop de péchés. — Il était trop ignorant ; et son tempérament le mettait hors d'état de rien apprendre. — Comment conduirait-il les autres ? il ne savait pas se conduire lui-même. — Il serait incapable de faire aucun bien dans le ministère. — Il n'avait aucune piété. — Pour l'oraison et la prière, il ne savait pas ce que c'était. — Il était sujet à trop de tentations. — Il lui serait impossible de dire le saint Office, de célébrer les divins mystères, de remplir ses fonctions, à cause de sa dissipation et de ses péchés de tous les jours. » Sous quelque rapport qu'il se considérât, il se reconnaissait tout-à-fait indigne. « — Comment pourrait-il célébrer la grand'messe ? on ne lui permettait pas de jeûner une seule fois. — Comment pourrait-il annoncer la parole

de Dieu ? il n'avait ni force ni voix ; et, d'ailleurs, un rien suffisait pour l'intimider et lui ôter une assurance nécessaire. » Au reste, ce n'étaient pas là de ces phrases dites pour le seul plaisir de parler, c'était l'expression de sa plus intime conviction. Ce n'étaient pas des sentiments passagers, c'était le sentiment profond et persévérant de l'humilité la plus invariable. Cent fois, durant l'année, il revint à ces réflexions amères et humiliantes, ou plutôt elles ne l'abandonnaient jamais, c'étaient alors des gémissements et des pleurs sans presque nulle consolation. Il croyait qu'on ne le connaissait pas; il tremblait que cette conduite de ses directeurs ne fût un effet des jugements terribles de Dieu sur sa personne. Quelle force ne lui fallait-il pas pour se soutenir au milieu de ces frayeurs et de ces peines, d'où naissaient quelquefois de cruels accès de mélancolie ? Dans ces moments, il se fût trouvé mille fois heureux d'être enseveli pour jamais au fond d'un cloître austère, ou condamné à passer ses jours dans toute autre condition obscure, et sans danger pour le salut. C'était alors qu'il fallait user avec lui de commisération, de patience, et presque d'adresse; employer toutes les ressources de la sensibilité, de la prière, de l'autorité, bien plus que celles du raisonnement. Il faut dire néanmoins que la voix de ses guides, ou plutôt celle de l'esprit céleste, avait réussi à le calmer jusqu'à un certain point. A mesure que les temps approchaient, il semblait s'accoutumer peu à peu à l'idée de recevoir le sacerdoce. Mais quand une fois il eut été appelé à l'Ordination, les choses changèrent bien de face. Alors reparurent et les frayeurs et les répugnances; et, jusqu'au jour de l'Ordination, force fut au sage directeur de cet enfant humble et timoré de soutenir une suite de combats, semblables à ceux que rapporte l'histoire des Ordinations des Saints. C'est bien là le mystère de l'Esprit divin dans les âmes qu'il

forme à la plus haute vertu : d'un côté, les marques les plus évidentes de vocation, le zèle le plus pur de la gloire de Dieu et du salut des âmes, la vertu, la science, l'inclination, l'aptitude sous tous les rapports ; de l'autre, une frayeur et une opposition presque insurmontables. D'un côté, un si vif attachement à sa situation, que lui proposer en d'autres circonstances, et pour d'autres raisons, de quitter le séminaire, eût été lui arracher l'âme ; de l'autre, une telle disposition qu'il eût souhaité n'y être jamais entré. Voilà quelque image des peines par lesquelles la main d'un Dieu, adorable dans toutes ses voies, se plaît à conduire l'âme fidèle.

Cependant Arondineau, après avoir opposé si longtemps une humble résistance, pour échapper au fardeau glorieux, mais pesant, de l'Ordination, comprit enfin qu'il fallait céder. L'obéissance l'emporta, et il se prépara avec ferveur aux grandes choses, dont son âme pénétrait si bien la sublime dignité. Il serait difficile de souhaiter une préparation plus parfaite. Un de ses premiers soins fut de choisir saint Louis de Gonzague pour patron de son état futur de *Clerc minoré*. Chaque jour était sanctifié par des invocations spéciales à l'Esprit-Saint, à Jésus et à Marie. Jusqu'au moment de son Ordination, presque tous ses sujets de méditation furent puisés dans la nature des différents Ordres mineurs. C'était pour lui une matière intarissable que la grandeur des fonctions dont il allait être honoré, des vertus qu'elles demandent, des obligations qu'elles entraînent (1) : Lectures pieuses, Communions, Visites au S. Sacrement, tout était rapporté à cette double fin, connaître la volonté divine, obtenir les grâces néces-

(1) Les *Instructions ecclésiastiques* de M. de Lantages lui fournirent sur ce point des considérations qu'il lut avec autant de satisfaction que d'utilité.

saires pour y répondre saintement. Il remettait sa cause entre les mains de Marie et de saint Louis de Gonzague, et il espérait par là arriver plus sûrement jusqu'à Jésus-Christ.

Une préparation faite avec tant de zèle et de perfection le pénétrait de plus en plus de la grandeur du sacerdoce, et des Ordres qui lui servent de degrés ; mais en même temps elle lui rendait plus vive la pensée de son néant, et contribuait par fois à nourrir ses frayeurs et son éloignement. Mais son courage aidé de la grâce triompha de tous les obstacles.

Après avoir subi son examen sur la théologie pour l'admission aux Ordres, il lui restait à accomplir une dernière œuvre préparatoire : la retraite allait encore le purifier, et le rendre plus digne de Dieu. Le voilà donc qui en commence les exercices, armé de tous les secours spirituels, plein d'espérance aux prières tant de fois réclamées et d'un grand nombre de saints, et de plusieurs de ses fervents confrères ; plus rassuré encore par la décision d'un directeur qui lui répétait sans cesse « *Dieu le veut.* » Ces jours de prières et de recueillement furent pour lui des jours d'un contentement et d'un repos inexprimables : plus de cruels assauts pour l'ébranler et le troubler ; plus de terreurs fatigantes, plus rien, sinon ce reste de crainte, dont le sentiment est salutaire à celui qui sait le tempérer par la confiance et l'amour.

Ses exercices de retraite furent, autant qu'ils pouvaient l'être, remplis dans l'esprit d'exactitude et de ferveur, et conformes en tout au réglement que l'on appelait : « *Son unique boussole.* » Ecouter attentivement les instructions ; s'appliquer à l'étude des cérémonies, comme il l'avait toujours fait, avec le plus grand soin ; nourrir son âme de la prière, de l'Ecriture divine et de l'Imitation de Jésus-Christ : tels furent dans ces

jours son occupation, son délassement, son bonheur. Qui pourrait dire ses joies délicieuses, dans les moments qu'il passait en contemplation? Il semblait que Dieu eût voulu rendre sensible l'effet de sa présence dans une âme si belle et si pure. Il n'était point indifférent à la lecture et aux autres exercices extérieurs; mais il mettait au-dessus de tout les entretiens secrets du cœur, et ces soupirs ardents qu'un Dieu veut bien entendre, et auxquels il répond par des paroles ineffables.

Après avoir tant de fois et avec tant de fruit médité les devoirs du sacerdoce, la grandeur de Dieu, et le prix des âmes; après avoir considéré dans tous les sens les nouveaux rapports qu'il allait contracter avec Jésus-Christ et l'Eglise, il vit arriver sans inquiétude le jour de son Ordination; jour heureux, où il se consacra de nouveau à la gloire du Seigneur, en Jésus-Christ et par les mains de celle que l'Eglise appelle la reine du clergé. Tout rempli de l'esprit de Dieu et sous l'impression la plus vive de la reconnaissance et du bonheur, il écrivit, à son retour de l'Ordination, des réflexions qui n'étaient qu'une bien faible partie des élans de ferveur auxquels son cœur pouvait à peine suffire.

Des raisons de santé lui faisaient toujours un devoir d'être précis dans ces occasions, et de comprimer au dedans de lui les mouvements de la piété et de l'amour divin, plutôt que de s'exposer à une fatigue qu'on lui avait ordonné d'éviter. On ne lira pas sans édification ces lignes dictées par une ferveur, toujours attentive à prendre les moyens de se conserver et de s'accroître.

A. M. D. G. ET B. V. H.

RÉSOLUTIONS PRISES A LA RÉCEPTION DES ORDRES MINEURS.

« Oh que le bon Dieu est bon envers moi! quel honneur il fait à un pécheur comme moi, de le faire Portier

et gardien de sa maison, de lui permettre de lire en public sa divine parole; de lui donner le pouvoir de chasser les démons, et le pouvoir plus grand encore de servir la sainte Messe! *Undè hoc mihi?.. qui priùs blasphemus fui, et persecutor et contumeliosus! Quid retribuam?* O mon Dieu! je suis accablé sous le poids de vos grâces; faites que j'y réponde et que j'observe fidèlement les résolutions suivantes :

1° » Je ne m'affligerai point d'être appelé à l'état ecclésiastique; au contraire j'en remercierai Dieu : c'est la plus grande des grâces. Serais-je assez ingrat pour dire à Dieu : « *Gardez vos bienfaits, puisque vous m'en demandez compte?* »

2° » Un prêtre doit être un Saint : je conserverai toujours le désir et l'espérance de le devenir par la grâce de Dieu.

3° » Comme Portier, je prendrai plaisir à orner les saints autels. *Domine, dilexi decorem domûs tuæ.*

4° » Comme Lecteur, je n'omettrai jamais une lecture d'Ecriture sainte et ma lecture spirituelle; et je ferai volontiers le catéchisme. J'éviterai la lecture des auteurs profanes.

5° » Comme Exorciste, j'aurai grande confiance aux SS. noms de Jésus et de Marie, au signe de la croix, à l'eau bénite, etc.

6° » Comme Acolythe, j'étudierai toutes les semaines les cérémonies, je les ferai avec soin, et je répondrai le plus souvent possible la sainte Messe.

7° » Enfin pour remplir les obligations des Ordres mineurs et me préparer au sous-diaconat, je travaillerai plus que jamais à acquérir l'humilité, l'esprit d'oraison et de sacrifice, la dévotion au saint Sacrement de l'Autel, l'amour de la parole de Dieu, et le zèle de sa maison, par l'intercession de Marie, vivant dans le

temple. *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum.* »

Dans les jours qui suivirent l'Ordination, le directeur d'Arondineau, le trouvant plein de reconnaissance envers Jésus-Christ, et livré aux plus doux sentiments de consolation, de piété et de joie, crut le moment favorable pour lui faire une proposition, que naguère il n'eût pas entendue sans beaucoup de frayeur : un des vœux les plus ardents de ce sage directeur était de voir le plutôt possible élevé au sacerdoce, un sujet si riche des vertus du prêtre, si agréable à Dieu, si propre à honorer l'Eglise. Il lui exprima donc son désir de le voir, à l'Ordination prochaine, faire dans l'Eglise le pas irrévocable, si la Providence divine y concourait, en l'appelant au Sous-diaconat. « Il ne s'était pas trompé, en pensant qu'au milieu des pensées de bonheur, dans lesquelles il nageait depuis son Ordination, il serait tout porté à donner son assentiment à sa proposition, et que la perspective du ministère, devenue moins sombre pour lui, influerait heureusement et sans variation sur toutes ses idées. » Notre pieux séminariste entra pleinement dans la pensée du guide de son âme, et rien, à partir de ce moment, ne put le faire varier dans ce projet d'engagement à Dieu. Son directeur lui proposa donc « de se regarder désormais comme Sous-diacre, comme irrévocablement consacré, dans le Sacerdoce, à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, au service des âmes. » Sa tendre charité prenait plaisir à lui révéler, si toutefois il ne le savait pas encore, « qu'il pourrait puiser avec abondance, dans de tels sentiments, et ses idées et ses conseils, et tous ses éléments de vie..., qu'il y trouverait de grandes ressources pour triompher des tentations, pour marcher de vertus en vertus, pour se conduire en tout comme il convient, dans ses relations avec Dieu, dans ses rapports avec les hommes. » Dès que son père spirituel

lui eut suggéré le fond de ces pensées avec quelque détail, il s'en empara lui-même, avec une ardeur de dévotion incroyable; il en faisait chaque jour les applications les plus variées et les plus sages, et son directeur lui-même en était dans l'admiration. « C'était un sous-diacre, mais un sous-diacre vivant et agissant perpétuellement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, dans le sentiment de l'entière cession et translation de lui-même au domaine de J.-C. et de l'Eglise. »

A cette époque, son corps, depuis long-temps mourant, parut reprendre de la vie; il semblait que le bonheur dont jouissait son âme se communiquât à des membres abattus de langueur. Cette teinte de mélancolie que des souffrances continuelles avaient imprimée à son caractère, s'effaçait peu-à-peu; et si un reste de ce mal dangereux, qu'il combattit toujours avec courage put, quelquefois encore, exciter en lui des émotions pénibles, ce ne furent que des impressions passagères et rares, que favorisait toujours un peu une conscience infiniment délicate.

Ainsi paraissait-il renaître à un état nouveau et meilleur; ainsi éprouvait-il dans tout son être un changement dont s'applaudissaient ses amis, mais auquel lui-même il demeurait assez indifférent, abandonné qu'il était, et dans son corps et dans son âme, aux mains de l'adorable Providence. Les jours qui lui restaient à passer au séminaire jusqu'à la fin de l'année, furent consacrés à une œuvre toujours importante à ses yeux, la préparation des vacances. Il voyait, dans un avenir déjà si près de lui, l'Ordination du sous-diaconat, qu'il croyait ne pouvoir employer trop saintement des vacances, dont il voulait faire une préparation prochaine à la réception de l'Ordre sacré. On le vit donc bénir de tout son cœur un usage aussi fructueux qu'édifiant dans le séminaire de Nantes, celui de faire, à l'approche des vacances,

une courte retraite, qui est une action de grâces pour les bienfaits reçus dans l'année, et un préservatif contre les dangers du monde.

Arondineau avait compris depuis long-temps qu'il ne suffit pas, pour faire le bien, de le vouloir d'une manière générale, mais qu'il faut descendre souvent au détail de ses devoirs, et que les lieux et les temps différents, demandent des précautions et des résolutions différentes ; aussi n'oublia-t-il pas une pratique qui lui était devenue familière, celle de se tracer un réglement de vie, qui pût l'aider à conserver la grâce, et à l'augmenter en lui pendant le temps des vacances. Il ne savait pas, sans doute, que ces vacances allaient être pour lui les dernières ; que son plan de vie si édifiant, ses résolutions si touchantes, allaient le préparer, non pas à une nouvelle Ordination, mais au grand voyage de l'éternité : et cependant à peine aurait-il pu former des résolutions plus parfaites, quand il eût été averti certainement de sa mort prochaine. Il ne tenait à la terre qu'autant qu'il plairait à Dieu de le laisser vivre ; et s'il désirait prolonger ses jours, c'était pour prolonger sa pénitence et travailler à étendre le règne de Dieu.

A. M. G. D. ET B. V. H.

RÉGLEMENT POUR LES VACANCES.

« Dieu est si grand, Dieu est si bon, Dieu est si aimable ! Et cependant Dieu n'est point connu, Dieu n'est point aimé ; je ne l'ai point aimé, je l'ai bien souvent et bien grièvement offensé. Quels motifs d'amour et de douleur ! Je suis Acolythe, je me prépare au Sous-Diaconat, je veux être Prêtre ; un Prêtre doit être un Saint, et qui suis-je ? Que de motifs de ferveur ! »

RÉSOLUTIONS.

1° « Ne point perdre de temps, (j'en ai trop perdu),

c'est-à dire, faire toujours la volonté de Dieu, agir toujours pour sa gloire.

2° » Point de systèmes : n'y point penser, à plus forte raison n'en point parler.

3° » Point de sollicitudes corporelles : ne point m'inquiéter si je trouverai ce qu'il faut pour mon estomac ; prendre ce qui ne m'est pas évidemment nuisible ; ne point m'intriguer pour n'être pas incommodé.

4° » Point de dépits : marcher tout doucement dans l'ordre de la Providence.

5° » Ne point rester dans le vague, sous prétexte de me délasser ; avoir mes récréations et mes études fixes; ne point me tâter le pouls avant de m'y mettre.

6° » Ne point être sauvage à la cure ; causer gaiement et simplement avec les bons Curés : j'ai besoin de société dans les dépits.

7° » M'étudier à faire plaisir à mes parents par ma prévenance et ma gaîté ; jamais de mauvaise humeur avec eux.

8° » Parler simplement aux bonnes gens que je rencontre ; leur dire un petit mot du bon Dieu.

9° » Bien aimer les petits enfants, leur demander leurs prières, leur donner des images.

10° » Aider à M. G*** à orner l'autel, tenir quelquefois le cierge aux baptêmes, accompagner le saint Viatique.

11° » Vivre de bonne amitié avec M. G***, craindre de le blesser, ne point le tutoyer, m'abandonner à sa conduite ; le prendre pour moniteur, et m'entretenir quelquefois de piété avec lui toujours très-simplement.

12° » Ne rien rapporter, ni critiquer de ce qui se passe à la cure ; aimer bien M. le Curé auquel j'ai tant d'obligations.

13° » Je ne me livrerai point à des projets inutiles, à des inquiétudes, à des irrésolutions, sur ce que je dois

faire pour me sanctifier ; ce qu'il y a de plus simple est le meilleur pour moi.

14° Je prendrai garde aux jugements téméraires, aux médisances, à la vanité parmi les louanges ; je ferai toutes mes visites avec M. G***

15° » Toutes les semaines, je prendrai un jour pour aller visiter les Curés voisins, ou pour aller à Nantes.

16° » Tous les mois, je ferai une petite retraite d'un jour. Elle se composera de trois choses : de considérations propres à me ranimer, que je ferai dans mon oraison ; de la lecture de mon réglement, suivie d'un examen d'environ une demi-heure ; et de la préparation à la mort durant une demi-heure, que je ferai le soir ou pendant mon oraison du lendemain.

17° » Je ne choisirai pas le dimanche pour inviter M. G*** à déjeûner, parce que, ce jour-là, je déjeûnerai très-peu.

18° » Tous les dimanches, pendant que M. G*** fera le catéchisme, j'étudierai les cérémonies ou je relirai mon réglement alternativement.

19° » L'essentiel est de m'oublier, de me supporter, et de vivre dans un continuel exercice de reconnaissance, d'amour, de confiance et de componction.

20° » Je mets toutes mes résolutions sous la protection de la sainte Vierge. O Vierge sainte, j'aurai bien des misères, je ferai bien des fautes, mais vous serez ma consolation et mon refuge ; vous êtes mon espérance ; sans vous, je serais en enfer ; je ne cesserai point de vous bénir et de recourir à vous. »

ORDRE DES ACTIONS DE LA JOURNÉE.

« *Lever*. — Je me leverai à six heures ou un peu plutôt (1). Je ferai aussitôt ma prière avant de sortir de ma chambre.

(1) On lui avait défendu de se lever plus matin.

» *Oraison.* — Je n'irai point de la Cure à la maison avant d'avoir fait mon oraison ; je la ferai dans le jardin, s'il fait beau ; à l'église, si le temps est mauvais.

» *Entre l'Oraison et la Messe.* — J'irai dire bon jour à mes parents avec cordialité. Si je ne dois pas communier, je pourrai déjeûner avant la Messe ; mais je mangerai peu.

» Je ne prendrai de tisanne que quand je serai réellement indisposé.

» Si la Messe tarde, je pourrai m'occuper de mon premier exercice d'étude, qui est l'Ecriture sainte.

» *Sainte Messe.* — Je répondrai la sainte Messe toutes les fois que M. G*** ne la répondra pas. Je la servirai aussi le dimanche, et je tâcherai de bien faire les cérémonies.

» *Petites Heures.* — Dans le commencement des vacances, je dirai le Bréviaire avec M. G***, et je dépendrai de ses heures.

» Quand je dirai le petit Office seul ou avec l'abbé Peigné (1), je dirai les petites Heures, le plus tôt possible après la Messe et après le déjeûner.

» *Travail du matin.* — Ma première occupation sera l'étude des Psaumes que je commencerai, s'il se peut, vers dix heures ; j'y consacrerai une demi-heure. Ensuite je travaillerai, pendant environ une heure, à mon sermon sur la dévotion à la sainte Vierge.

» *Examen particulier, Visite au S. Sacrement et à la sainte Vierge.* — Quand l'*Angelus* sonnera, je me rendrai à la chapelle de la sainte Vierge, pour faire mon Examen particulier.

» Je lirai quelques versets de l'Evangile, des Actes ou des Epîtres, uniquement pour m'édifier.

(1) Jeune séminariste de la même paroisse, qui est allé rejoindre au Ciel son ami, après avoir, comme lui, reçu les Ordres Mineurs.

» Je rendrai mes devoirs à la sainte Vierge ; je l'invoquerai avec une confiance filiale.

» Je me tournerai ensuite vers le S. Sacrement par un colloque amoureux. Quand j'aurai manqué cet exercice, je le ferai, s'il se peut, avant quatre heures.

» *Dîner et Récréation.* — J'irai ensuite dîner ; je causerai gaiement, je m'oublierai, je mangerai peu. Je veillerai surtout à ne jamais me rassasier, quand je serai en compagnie.

» Je donnerai un certain temps à la conversation avec mes parents.

» Ensuite de la récréation que je prendrai à la Cure, je m'amuserai au jardinage.

» *Vêpres et Matines.* — Quand je ne dirai pas le Bréviaire avec M. G***, je tâcherai de dire Vêpres vers trois heures, et Matines à quatre heures.

» *Travail du soir.* — Mon premier travail sera l'étude de la Théologie, à laquelle j'emploierai une demi-heure (1).

» Mon Directeur me fixera un second travail moins essentiel, qui remplira mes moments libres.

» *Soin des Enfants.* — Je les surveillerai ; je ferai aux petits une demi-heure de catéchisme ; et, quand les grands seront venus, je leur ferai faire une lecture de piété vers quatre heures et demie ou cinq heures.

» *Exercices de piété*, *le soir.* — Je ferai une lecture spirituelle avec M. G***. Je pourrai lire en mon particulier quelques nombres d'Imitation.

» Je ferai ma visite environ une demi-heure avant l'*Angelus*. Après l'*Angelus*, le Chapelet en commun. Je pourrai, après le souper, lire à mes parents quelque chapitre de l'*Introduction à la Vie dévote*.

(1) Il aurait voulu consacrer beaucoup de temps à ce travail ; et ce ne fut que par obéissance qu'il le réduisit.

» *Derniers Exercices.* — Je ne prolongerai point la veillée de la Cure ; après la prière, je prendrai un quart-d'heure pour faire mon Examen, et lire mon sujet d'oraison. »

FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

« J'irai à confesse tous les huit jours.

» Je ferai la sainte Communion trois fois la semaine. O quel bonheur ! Mais aussi, quelle sainteté il exige !

» La sainte Communion sera le centre de toutes mes actions.

» Je serai toujours en préparation ou en actions de grâces.

» La veille de la Communion, je me rappellerai souvent ces paroles : *Ecce sponsus venit. — Ubi est diversorium ? — Ecce sto ad ostium et pulso.* Je répondrai : *O Jesu, vivens in Mariâ, veni et vive in famulo tuo ! — Veni, Domine Jesu, etiam veni citò.* Pourrais-je, au milieu de ces pensées, offenser mon Dieu ? Si cependant j'avais le malheur de me laisser aller à mes caprices, je n'omettrais pas la sainte Communion ; mais, ayant recours à la sainte Vierge, je me livrerais à la componction, et j'irais à notre Seigneur avec confiance et amour.

» Le jour de la Communion ou le lendemain, je me dirai souvent : *Dilectus meus mihi, et ego illi. — Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus. — Quomodò possum peccare in Deum meum ? — Undè hoc mihi ? — Quid retribuam Domino ? Non fecit taliter omni nationi.* — Je m'unirai à la sainte Vierge et à tous les Saints. Je ferai au moins vingt minutes d'actions de grâces à l'église ; mais les mêmes sentiments devront m'animer dans toutes mes actions. Quand même je ne les sentirais pas, j'en produirai les Actes.

» Je prendrai pour demeure les Cœurs sacrés de Jésus

et de Marie. Je ferai l'amende honorable et la consécration tous les premiers vendredis du mois. Je ferai souvent la Communion spirituelle.

» Je fixerai, dès le commencement de la semaine, les jours où je dois communier réellement, et je ne les changerai point. »

On voit dans ce règlement que notre jeune séminariste se traçait, pour le temps des vacances, des exercices de piété, aussi multipliés, pour ainsi dire, que tous ses moments, et bien propres à lui rappeler la ferveur d'une maison, dont il s'éloignait avec beaucoup de regrets. Nul des agréments des vacances ne compensait à ses yeux la perte qu'il faisait et des bons exemples de ses confrères, et de l'ordre régulier d'une communauté édifiante. Il est vrai, son cœur lui disait que sa présence allait faire quelques jours de joie à de tendres parents, et qu'il est des délices bien douces à un bon fils, quand il revoit un père et une mère; mais presque plus rien des plaisirs de la terre n'avait accès près de son âme. Si, dans son amour filial, il pouvait se réjouir encore du bonheur de ses proches, son amour de la pénitence et de la mortification s'effrayait à la pensée des plaisirs trop naturels qui l'attendaient lui-même. «... Son cœur si pur ne pouvait goûter la joie dans des éléments terrestres; pour la trouver, il lui fallut se placer dans une sphère plus élevée, l'ordre de la Providence divine qui avait ainsi réglé les choses. » Toutefois comme il avait conservé l'innocence et la douceur des enfants, il en avait aussi toujours la touchante sensibilité : ainsi ne put-il comprimer ses larmes, en se séparant de ses confrères.

Il demandait aux uns quelque part dans leurs prières; aux autres il proposait une communion de bonnes œuvres; à tous il laissait, sans le savoir, le touchant souvenir de la ferveur la plus édifiante. Il semblait qu'il ne

pouvait s'arracher de son *cher séminaire*, et qu'il pressentait une séparation plus longue que celle de quelques mois de vacances. Ce qui le consolait un peu, c'est que du moins il pourrait souvent venir rendre visite aux directeurs de cette sainte maison. Ce fut encore une nécessité pour lui, avant de quitter Nantes, d'aller prendre congé des directeurs du séminaire de philosophie, auxquels l'unissait un attachement de tendresse et de reconnaissance, et du supérieur de la Psallette, avec qui il avait passé une si heureuse année, et pour lequel il se sentait toujours un sentiment d'affection filiale.

LIVRE VI.

DERNIÈRES VACANCES D'ARONDINEAU. — SA DERNIÈRE MALADIE. — SA MORT.

Il devient presque inutile maintenant que nous entrions dans le détail des actions d'Arondineau pendant ses vacances, après la citation que nous avons faite de son réglement; car lire ce réglement, c'est avoir sous les yeux le tableau fidèle de sa conduite, pendant ces dernière semaines qu'il a passées au sein de sa famille. Nous nous contenterons donc d'en rapporter quelques traits principaux.

Un de ses amis qui eut le bonheur de vivre avec lui dans ses dernières vacances nous apprend « Qu'il trouva dans son jeune confrère le parfait modèle d'une vie cachée en Dieu. » Entre toutes les vertus de la sainte Vierge, qui étaient pour lui un continuel sujet et de réflexions et d'imitation, aucune ne lui plaisait autant que son esprit de retraite, de mort au monde, et d'abnégation; il désirait surtout lui ressembler sous ce point de vue, et, comme elle, trouver dans une vie humble et retirée la sauve-garde de sa vertu. « Il lisait et relisait souvent dans le traité de *La vie cachée*, par M. Boudon, tout ce qui pouvait réchauffer son amour pour la vie cachée de Marie. C'était pour mettre en pratique ce

qu'il méditait avec tant de charmes et d'utilité, qu'il cherchait souvent des prétextes pour se dispenser de prendre part aux fêtes et aux réunions nombreuses qui eussent mal secondé son désir de demeurer inconnu. Ainsi trouva-t-il un jour le moyen de rester seul et caché dans la retraite, tandis qu'une bénédiction de chapelle avait réuni dans sa paroisse un grand nombre d'ecclésiastiques, et qu'invité nommément à cette fête, il pouvait s'y promettre un plaisir bien permis.

Dans l'état de santé où il se trouvait alors, il aurait pu facilement être dispensé de faire, selon l'usage, un sermon pendant les vacances; mais il n'eut garde de se soustraire à un travail qu'il regardait comme une préparation très-utile à l'exercice de la prédication. Ce lui était d'ailleurs un trop grand bonheur de pouvoir en cette occasion, donner un libre cours aux élans de sa piété, pour qu'il n'entreprît pas avec promptitude et ferveur ce commencement du ministère de la parole sainte. Son goût naturel, ou plutôt l'attrait de la grâce, qui le portait toujours aux pensées d'humilité et d'abaissement, lui inspira de faire son sermon sur *la vie cachée de la sainte Vierge.*

Il eut spécialement en vue dans cette instruction les pauvres habitants de la campagne, et l'on ne peut voir sans une impression pieuse et douce la manière pleine de simplicité, dont il leur présente les vérités de la religion. Il sait abaisser son langage à la portée d'un auditoire que les discours brillants et recherchés ne rendent ni plus instruit ni plus saint, mais qui sait goûter et mettre à profit la parole de Dieu, quand elle est présentée à son esprit d'une manière facile à comprendre. Des hommes versés dans la conduite des âmes, et bien capables de discerner la voix qui convertit de celle qui n'est qu'un vain son et une cymbale retentissante, se sont plus à donner des éloges à cet essai d'un jeune

clerc. Ce fut là son premier et son dernier sermon. Il suffit de lire cette pièce, pour voir qu'Arondineau, en consacrant à la sainte Vierge les prémices de son talent pour la chaire, n'avait pas désiré obtenir de cette puissante protectrice les succès qui font sur la terre la réputation d'orateur : le seul triomphe dont il était jaloux, c'était de faire aimer Dieu, et de conduire au ciel des âmes, qui font la couronne et la gloire du ministre saint de l'Evangile. Il n'eut pas la consolation d'annoncer du haut de la chaire cette œuvre de ses méditations et de son zèle: mais comme c'est une de ces compositions dont la lecture ne peut qu'être utile et agréable à l'âme chrétienne, nous n'omettrons pas de la conserver dans le recueil des opuscules qui feront suite à notre récit.

Cependant notre intéressant jeune homme allait s'affaiblissant de jour en jour davantage: écoutons-le nous en donner lui-même quelques détails dans la lettre suivante. Il l'écrivit à son directeur, pour le remercier de lui avoir fait passer la copie d'une lettre aussi sage qu'édifiante d'un pieux séminariste. Celui qu'il aimait à appeler *son père* avait transcrit pour lui la lettre dont il est question, dans l'espérance qu'il y trouverait des consolations « et un parfait modèle de conduite au milieu de ses peines intérieures, de ses infirmités, et de tous ses rapports avec le monde... »

« Monsieur, je ne sais comment vous témoigner ma » reconnaissance de la bonté que vous avez eue de trans» crire pour moi l'aimable lettre de *mon modèle*. Quel » qu'il soit, je l'admire, et je veux travailler à l'imiter » par ma fidélité à mes exercices, ma condescendance » aux volontés de mes parents, ma gaité dans mes rap» ports avec le prochain, mon oubli de moi-même, et » ma tranquillité même au milieu des fautes. Le malheur » est que je n'y vais pas fort : *Video meliora*, *proboque;* » *deteriora sequor*. Au reste je ne puis vous donner d'idée

» bien précise ni sur mon physique ni sur mon moral.
» Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je tousse
» selon mon usage; les digestions ne se font pas toujours
» bien; et j'ai une si pauvre tête, qu'il m'est assez souvent
» impossible de suivre une lecture. Mais j'ai de bons
» moments....... J'ai encore près de cent pages de
» théologie à voir; J'ai envie d'en faire un *Compendium*,
» sans quoi je ne pourrais en rendre compte. Du reste
» ce serait aussi pour éviter la fatigue; car quelquefois
» je me lasse moins à écrire qu'à lire. J'abuse peut-être
» aussi de cette fatigue de tête, pour ne rien faire; car
» voilà quelque temps que je n'ai point étudié. J'irai à
» Nantes dans huit jours. Puissé-je, en attendant, ébau-
» cher quelques traits de *mon patron*, afin de donner
» quelque consolation à *mon père*!

» Je suis, avec le plus profond respect et la plus vive
» reconnaissance, Monsieur, votre indigne serviteur
» et fils; P. L. Arondineau, *Acolythe*.

Enfin le temps marqué par la Providence approchait. Il allait bientôt quitter la terre; mais il lui restait encore à faire deux œuvres de charité avant cette dernière maladie, au bout de laquelle il devait s'envoler dans le sein de Dieu: préparer des enfants à la première communion, et mettre la dernière main aux travaux liturgiques, qu'il avait si heureusement commencés. On se souvient des hymnes de saint Louis de Gonzague. D'autres travaux dans le même genre avaient suivi ce premier essai. Nous avons jusqu'ici différé d'en rendre compte, parce que ce ne fut qu'à cette époque qu'ils reçurent leur complément. Ainsi eut-il pendant deux années la consolation et la gloire de travailler pour l'Eglise de Nantes, et de concourir d'une manière très-active à la nouvelle liturgie de son diocèse. Il était encore à la Psallette, lorsqu'un des membres de la commission liturgique lui écrivait la lettre qui suit:

« Cher petit *secrétaire de la très-sainte Vierge* (1).

» J'ai pensé que cette bonne mère, qui vous inspire
» de si jolies lettres, vous inspirera aussi bien quelques
» strophes en son honneur. Il s'agirait de faire quelques
» modifications aux hymnes de l'Office du Rosaire. M. de
» Courson, sans lequel vous avez le très-louable usage de
» ne rien entreprendre, agrée que je vous fasse la pro-
» position de cette bonne œuvre toute pour Marie. J'ai
» balancé avant de vous émettre cette dernière considé-
» ration, par la crainte qu'elle ne vous ôte le mérite du
» travail. Pour mériter, il faut être libre : le seriez-vous,
» cher ami, de refuser quelque chose à Notre-Dame? Le
» bon M. Durand ne trouvera pas mauvais, j'en suis
» sûr, que je vous enlève quelques moments de votre
» temps. L'affaire intéresse la gloire de Notre Seigneur
» et de sa sainte mère : c'est tout dire pour lui comme
» pour vous. Recevez, etc. »

Comme il avait été prévu, le travail pour la sainte Vierge fut accepté et exécuté avec l'empressement affectueux d'un enfant de Marie, et l'on admira avec plaisir l'élégante concision de l'auteur qui sut réunir, dans une hymne assez abrégée, tous les mystères qu'on honore dans le Rosaire.

On voulait dans le nouveau Missel un plus grand nombre d'Oraisons propres, et un choix plus étendu d'Epîtres et d'Evangiles. Comme ce travail, qui consistait principalement à compulser l'Ecriture sainte et différents livres liturgiques, exigeait surtout la pureté du goût et l'esprit de piété, le jeune Arondineau en fut chargé. On espérait qu'il trouverait, dans cette occupation peu fatigante, une utile distraction à des travaux

(1) Allusion à la lettre citée précédemment, *page* 209, dans laquelle Arondineau, écrivant à ce même ecclésiastique, directeur du grand-séminaire, lui parlait au nom de la sainte Vierge, en lui demandant une instruction pour ses élèves.

plus sérieux et incompatibles avec l'état actuel de son tempérament. Mais il avait beau, pour échapper à l'oisiveté, se créer des occupations continuelles et presque surcharger ses forces, tant de travaux avaient peine encore à absorber tous ses moments. Plus il exigeait de son esprit, plus il en obtenait, « Plus il révélait en lui de nouveaux dons de Dieu. » Rien n'était plus édifiant que le saint contentement et l'ardeur avec lesquels il se prêtait à un ouvrage qui lui donnait occasion de faire des actes de religion envers Jésus-Christ et les Saints. S'il fallait composer quelque Oraison, il entrait parfaitement dans l'esprit de ces anciennes liturgies, toutes pleines de piété et d'onction, dont il savait si bien goûter la belle simplicité. On lui sut bon gré, dans cette occasion, de son étude continuelle des livres saints, et lui-même il put s'applaudir d'en recueillir ainsi les fruits d'une manière utile à la religion. « Son travail, dit un mémoire, fit bien ressortir sa connaissance approfondie des divines Écritures; il en indiqua certainement, pour les Epîtres et Evangiles, les morceaux les plus beaux et les mieux appropriés au sujet, au mystère, à la fête dont il s'agissait. »

Ses manuscrits nous attestent encore l'inaltérable patience dont il fit preuve dans ce genre de travail: «Le bel ordre qui régnait dans son esprit, s'y imprime à chaque page, en sorte que l'on n'eut aucune peine à transcrire, sur de simples indications, une multitude de pièces où la confusion aurait pu se glisser si facilement... » Cette occupation nécessita de sa part, dans ses dernières vacances, plusieurs voyages à Nantes; mais il lui était doux de sacrifier son repos et ses plaisirs au bien de la religion. Il y avait toutefois du mérite à se captiver des heures entières pour des compilations et des recherches au moins monotones. Pour hâter la fin de l'ouvrage, plusieurs de ses confrères lui furent associés alternati-

vement, et tous se sont accordés « à louer son goût, à proclamer combien il était agréable de concourir à une même œuvre avec un esprit si accommodant, avec un ami qui savait, tout en avançant l'ouvrage, faire couler les moments d'une manière si douce et si pieuse. » On se faisait un devoir de rechercher son avis et d'y déférer; et cependant on eût dit, au peu d'importance qu'il attachait à ses idées, que tout s'exécutait par les autres, tant il savait faire le sacrifice de ses jugements et de sa volonté. Nous pouvons citer à ce sujet le témoignage du savant ecclésiastique, que ses nombreuses occupations de zèle et de dévouement avaient obligé de s'aider de cet intelligent collaborateur, pour la composition du nouveau Missel. « Je suis encore tout édifié et embaumé de la bonne odeur de J.-C., quand je pense à ce pieux jeune homme et à tout ce qu'il a fait dans ces derniers jours. Associé à un ou deux de ses confrères qui travaillaient avec lui et avec moi, il ouvrait toujours les avis les plus sages, et il les ouvrait avec la réserve et la modestie d'une personne qui les regarde comme les plus mauvais... Plusieurs fois il lui arriva (ce qui est presque inévitable dans des ouvrages exécutés en commun) d'être contredit sans raison, ou même contre la vérité. Je ne l'ai pas vu s'en irriter une seule fois. Quand il y avait moyen de céder, il se dessaisissait; quand la vérité était trop évidemment de son côté, il gardait le silence, mais avec un air de modestie qui ôtait toute amertume à ses résistances.

» Comme nous passions en revue un grand nombre de Saints, il ne manquait pas l'occasion de faire de pieuses réflexions sur plusieurs, et de raconter quelques-uns des traits les plus touchants de leur vie, dans le but de porter ses collaborateurs à la dévotion. Souvent il connaissait leurs vies mieux que moi, et il décrivait le caractère de leur sainteté d'une manière plus nette, que

je ne l'aurais pu faire...Plusieurs fois aussi il s'éleva des discussions sur les Saints à l'honneur desquels on devait insérer des *Oraisons propres* dans le Missel : or c'était une véritable jouissance de voir avec quelle dévotion, quelle délicatesse, quelle finesse et quel à-propos il plaidait la cause de plusieurs Saints, pour lesquels on proposait de se contenter des *Oraisons communes.* Au reste, s'il est vrai qu'il reçut l'aide de quelques confrères, on peut dire néanmoins que c'est là *proprement son travail;* car il était l'âme de toute l'opération. »

» A force de constance, d'application et de zèle, l'œuvre fut enfin terminée, et soumise à l'examen des membres de la commission liturgique. Le travail fut examiné dans son ensemble et ses détails, avec cette vigilante attention qui voudrait ne laisser aucune tache. Mais on vit avec satisfaction que l'ouvrage répondait aux soins qu'on lui avait donnés, « et il fut approuvé avec éloges, par la commission liturgique, qui n'y fit peut-être pas un seul changement. »

Une autre œuvre de zèle ne fit pas moins ressortir la piété de notre jeune lévite. Les ecclésiastiques voisins semblaient, en effet, envier au curé de Basse-Goulaine, le bonheur de posséder un jeune homme dont le zèle s'exerçait au milieu des enfants, avec tant de ferveur et de fruit. Le curé de Lahaye, paroisse voisine, le pria donc un jour de venir l'aider dans des exercices de retraite, dont il faisait précéder le jour des premières communions. Arondineau se rendit avec empressement à l'invitation ; et la piété active qu'il déploya dans cette circonstance, sembla prendre un nouvel et dernier élan. Un récit fidèle va nous instruire de ce qu'il fit en cette rencontre : « Son zèle pour la maison de Dieu, son amour pour Marie, sa touchante affection envers les enfants, le faisaient, pour ainsi dire, se multiplier. Il assistait à tous les exercices religieux que les prêtres

donnaient aux enfants, et ensuite il les réunissait lui-même, pour leur parler à son tour, et leur donner des exercices de piété que sa présence et ses paroles pleines de douceur, auraient pu rendre agréables aux plus indifférents. Il s'entretenait en particulier avec tous ceux qui en avaient le besoin ou le désir, il assistait à leur récréation, il ne les perdait pas de vue; les prêtres de Lahaye en étaient dans l'admiration, et ils furent obligés de modérer plusieurs fois son ardeur, dans la crainte des conséquences funestes, qu'un zèle si laborieux pouvait avoir pour sa santé.

Tant de soins et de travaux pour le salut des autres ne l'empêchaient pas de vaquer à ses exercices de piété particuliers. Le vicaire l'ayant surpris une fois faisant son examen, avant le dîner, sous une charmille où il croyait n'être vu de personne, ne put s'empêcher de s'arrêter quelque temps, pour jouir en secret du spectacle édifiant qu'il avait sous les yeux. « Il y avait dans toute sa personne, dit le témoin oculaire, quelque chose de si pieux et de si recueilli, qu'il me semblait, à l'impression que j'en reçus, avoir rencontré saint Louis de Gonzague. »

On lui prodigua toute sorte de remercîments et d'éloges, pour ce qu'il venait de faire avec tant de piété. Mais les éloges et les remercîments qu'il reçut alors, furent sans doute pour son cœur humble et pieux, une récompense moins douce que l'air de bonheur et de joie qui rayonnait sur tous les fronts des enfants, le jour de leur première communion. Tout ce qu'il put faire dans cette solennité, pour la rendre à la fois plus belle et plus touchante, il le fit à Lahaye, comme il l'avait fait plusieurs fois à Basse-Goulaine, et il n'y eut qu'une voix pour applaudir à sa ferveur.

Ce fut pendant cet exercice de zèle, qu'il avait toujours tant affectionné, qu'il sentit le premier développement plus marqué de la maladie qui l'enleva. Endurci contre

le mal par une longue expérience, il ne crut pas d'abord devoir écouter la nature et céder à la douleur; car cette dernière attaque ne fut pas d'un seul jour : il devait languir encore plusieurs mois, tantôt attaché à un lit de souffrances, et tantôt promenant péniblement un corps penché vers la tombe. Mais c'était quelque chose d'une édification peu commune, de voir cet excellent jeune homme, dont le corps était déjà glacé du froid de la mort, montrer un cœur toujours brûlant du feu de la charité, et chercher encore des occasions de rendre service au prochain. Un de ses amis nous a transmis à ce sujet des lignes trop pleines d'intérêt, pour qu'elles ne trouvent pas ici leur place. « Quand il s'agissait de soulager ceux qui souffraient, il oubliait qu'il souffrait lui-même. Pendant les vacances dernières, la maladie qui vient de nous le ravir, avait déjà fait bien des progrès, puisque le médecin avait dit qu'il n'était pas en état de rentrer au séminaire; cependant je tombai malade, et alors il ne songea plus qu'il était fatigué. Il s'attacha auprès de mon lit, il y demeura des heures entières, uniquement occupé à me procurer du soulagement. Un infirmier d'office n'en eût pas fait autant que lui; car il ne laissait pas même le temps au domestique de me rendre les services les plus bas; il l'avait prévenu quand il arrivait.

»Comme la lassitude et la fatigue me rendaient tout à charge et ennuyeux, je le payai bien des fois de ses peines par des brusqueries et des rudesses; mais il semblait ne pas s'en apercevoir; sa charité ne s'en ralentissait point.

» Tout l'ensemble de sa conduite brillait d'un si vif éclat et était si édifiant, que la paroisse entière en était embaumée pendant le temps des vacances. Une bonne femme me disait un jour : «*Je crois bien, Monsieur, que*

tous les prêtres sont des Saints, qu'ils aiment bien tous le bon Dieu, mais je crois bien qu'il n'y en a guères comme M. Pierre Arondineau. Vous n'avez qu'à le voir dans tous les moments de la journée, toujours il est le même; rien n'a l'air de le faire sortir de lui-même; il a toujours l'air, au contraire, d'être comme s'il priait le bon Dieu. Ma foi, je crois bien, si le bon Dieu le laisse vivre, que ça fera un bon prêtre celui-là. »

Et pouvait-on le regarder autrement que comme un enfant de bénédiction, capable d'attirer sur sa famille et même sur sa paroisse, les grâces les plus abondantes, quand on l'avait vu si continuellement porter partout la bonne odeur de J.-C.? Aussi n'y eut-il qu'un sentiment de deuil parmi les bons habitants de Basse-Goulaine, quand ils cessèrent de le voir, et à l'église où il leur inspirait tant de dévotion, et dans ses promenades au milieu des champs où toujours on le trouvait en prières, toujours un livre ou son chapelet à la main. Car, d'après le conseil de ceux qui le dirigeaient, il avait adopté l'habitude de faire en se promenant la plupart de ses exercices, pour se conformer aux exigences d'un tempérament plus que délicat.

Sur la nouvelle que le mal avait ainsi empiré, son directeur lui fit aussitôt demander si sa visite lui ferait plaisir; mais Arondineau s'imaginant qu'il s'agissait, dans cette visite, de recevoir ses derniers adieux, lui fit répondre « qu'il n'était pas encore temps. » Néanmoins, pour calmer sa propre inquiétude, et satisfaire aux mouvements de sa charité, le directeur vint de lui-même le voir quelques jours après, et il le trouva dans un état de souffrances et d'épuisement, que l'on jugeait d'un présage sinistre. « Mais c'était un spectacle vraiment touchant, de voir ce saint jeune homme, au milieu d'une fièvre ardente, immobile, silencieux, ne demandant rien, ne manifestant aucune

impatience, remerciant à voix basse, mais d'un ton sentimental, chaque fois qu'on lui rendait quelque petit service, si petit qu'il fût. Sa mère rendait le témoignage qu'il était constamment dans un état semblable. » Son directeur l'entretint quelques moments en particulier, et il eut par là occasion de s'édifier de sa patience, de son entier abandon à la Providence, pour la vie ou la mort, et de sa tendre dévotion. « Il suppléait à l'assistance au saint sacrifice et aux communions sacramentelles, par une communion spirituelle à Jésus-Christ, qui n'avait pas d'interruption, et l'invocation presque continuelle de Marie. Son cœur était un foyer perpétuel de prières, d'adorations, de louanges et de tous les sentiments affectueux, que peut inspirer la religion. Une seule chose affligeait son âme, le souvenir de ses péchés, pour lesquels il croyait ne pas avoir assez de soupirs et de larmes. Que pouvait-on désirer autre chose, pour le préparer à une sainte mort, que de le voir persévérer dans des dispositions aussi parfaites ? que pouvait-on faire de mieux que de l'y confirmer ?..... »

Dès qu'il avait senti que cette attaque était sérieuse, il s'était hâté de quitter la cure, où il couchait habituellement, et de se retirer chez ses parents, dans la crainte de devenir à charge. Mais ce qu'il estimait un fardeau et un embarras pour les autres, leur était au contraire un bonheur. Il lui fallut bientôt céder aux instances de M. le curé et de sa pieuse sœur : ils ne voulaient pas qu'il eût d'autre maison que la leur, dans un temps surtout où sa mère, malade elle-même, n'aurait pu porter aucun secours à son fils. « C'est un Saint, » disait la sœur de M. le curé ; « je suis trop heureuse d'avoir à lui donner des soins. Je suis presque bien aise des embarras qu'on éprouve dans la maison de ses parents, parce qu'ils me procurent cet avantage, et que sans cela j'en

serais privée. » Il n'y avait pas jusqu'au domestique de la cure qui ne se trouvât heureux et honoré de soigner un malade si pieux et si intéressant. « Aucune fatigue du jour ou de la nuit, ne lui coûtait pour son cher malade. » Arondineau de son côté, était infiniment sensible à la charité du *bon Joseph*, dont les soins lui étaient particulièrement chers, à cause de cette délicatesse de vertu dont nous avons vu déjà plusieurs traits.

Au reste, ce n'étaient, dans toutes les bouches, que louanges en sa faveur, qui renchérissaient les unes sur les autres. On ne parlait à Basse-Goulaine, que des vertus et de la sainteté du nouveau Louis de Gonzague. On aimait à se rappeler son assiduité au lieu saint, son édifiante régularité, et les exemples multipliés de sa douceur et de son zèle en tout ce qui tendait à la gloire de Dieu.

Une des choses qu'il regretta davantage, quand il se vit privé de toute promenade, et attaché tristement sur un lit, qui n'était pas pour lui un lit de repos, c'était de ne pouvoir plus continuer ses soins à ses jeunes élèves; car il sentait toujours dans son cœur la plus tendre affection et le plus vif intérêt pour les enfants, à cause de leur âge, qui est celui de l'innocence. C'était lui faire un bien sensible, et lui apporter de douces consolations, que d'en réunir quelquefois un certain nombre dans sa chambre. Alors il les faisait ranger autour de son lit, et il récitait avec eux le chapelet ou quelqu'autre prière à la sainte Vierge, à moins que, dans l'abattement où le jetait la douleur, il n'eût pas la force de s'unir de vive voix à ce concert de pieuses louanges. Dans ces moments de souffrances plus grandes, il s'unissait, au moins de cœur, à leurs prières, et il ne les congédiait jamais qu'après une lecture de quelques passages de l'Evangile ou de l'Imitation de Jésus-Christ.

Cependant l'état du malade paraissait moins désespéré

depuis quelque temps, quand tout-à-coup survient une fièvre continue. Le sang s'échauffe, la poitrine s'embarrasse, la maigreur augmente, et l'affaiblissement fait de nouveaux progrès. Les remèdes et les soins sont prodigués, et le mal ne paraît pas céder. « Mais tout oppressé qu'il était dans son corps, ses dispositions intérieures n'en étaient pas moins ferventes. Il était en tout temps un modèle de vertu, soit qu'il parlât, soit que plus souvent il gardât un silence, fruit de son recueillement et de son obéissance au médecin. Si la souffrance semblait s'appaiser un peu, il disait aussitôt avec une aimable gaîté, qu'il serait bientôt en état de rentrer au grand-séminaire. Alors, pour lui faire agréer la défense du médecin, et adoucir la douleur qu'il en ressentait, on lui rappelait que cette disposition de résignation était contenue dans le *Pater, fiat voluntas tua ;* et au même instant il faisait un acte d'abandon à la volonté divine.

Pendant plusieurs semaines, son état fut donc ainsi marqué de crises plus ou moins violentes, et entremêlées de ces apparences de mieux qui ne donnent que des espérances d'un moment. Telle fut la variété accablante dans laquelle s'écoulèrent des jours rendus plus longs par la souffrance. Mais avait-il quelques instants de calme ? il en profitait ou pour faire des exercices de piété, ou pour écrire, d'une main tremblante, à son frère ou à son directeur. Il écrivait à ce dernier, dans un de ces bons moments, qui s'était fait attendre assez longtemps.

« Monsieur : Il est juste que le premier usage que je » fais de ma main encore tremblante, soit de vous re- » mercier de la lettre et des visites si consolantes que j'ai » reçues de vous. Voilà trois jours que je me lève un peu. » Ma mère est mieux. Mon frère est avec moi. Le bon Dieu » est trop bon. Remerciez-le pour moi. Je suis avec un

» profond respect et une reconnaissance filiale, Mon-
» sieur, votre pauvre PIERRE-LOUIS ARONDINEAU. »

Ainsi, à cette position si douloureuse se mêlaient encore quelques consolations. On eût même dit que ses tourments perdaient de leur violence, quand il pouvait jouir de la présence de son frère, que l'on appelait « le plus doux et le plus efficace de tous ses remèdes. » Mais ce qu'il avait déjà prouvé plus d'une fois, combien il était disposé à sacrifier à Dieu les consolations de la nature, il le prouva de nouveau, vers ce temps, de la manière la plus touchante.

La rentrée des classes rappelait à Nantes M. Paulin Arondineau; et son cœur affectueux lui reprochait comme une espèce de cruauté, de se séparer d'un frère malade et presque mourant. Celui-ci apprend toute sa peine, et, puisant aussitôt une pensée de courage et d'abnégation dans son esprit de sacrifice, il exhorte lui-même son frère à ne pas différer son départ; il fait plus, il l'oblige à l'avancer de quelques jours, afin de lui donner tout le loisir dont il avait besoin avant l'ouverture des classes. Cette séparation fut pénible et très-pénible à la nature; mais notre jeune saint s'était accoutumé depuis plusieurs années à *abandonner tout pour trouver tout, et Dieu lui était toutes choses*. Soit que de nouveaux accès le rapprochassent de la tombe, soit qu'il parût revenir à la vie, toujours il conservait son âme dans une soumission inaltérable. En voyant ses excellents parents se réjouir du plus faible indice de convalescence, il voulait bien se réjouir avec eux; et si l'espoir disparaissait, il s'en réjouissait encore, prêt à consoler lui-même ceux dont la douleur, dans des circonstances si déchirantes, ne voudrait point être consolée. Voici comment il termine une lettre dans laquelle il envoie à son frère, le bulletin de sa santé :

« . . . . Sur ces données, tu pourras fixer » mon train de vie... Tu règleras tout avec M. de Courson. Je suis entre vos mains et celles de la Providence » sans répugnance ni désir bien vif... Je me recommande » à tes prières. Obtiens-moi la patience, la douceur, la » simplicité et l'oubli de moi-même. »

Telles étaient ses pensées et ses désirs, au milieu de ses souffrances; telles étaient les paroles que lui inspirait la force de sa vertu, dans un temps où il avait besoin d'un courage plus qu'ordinaire, pour supporter dans la patience, un mal qui paralysait presque toutes ses facultés corporelles. Tantôt c'étaient des nausées fatigantes, des souffrances aiguës de poitrine; tantôt des tiraillements douloureux dans les intestins et dans les jambes; une contraction d'entrailles, une faiblesse d'estomac qui permettaient à peine la nourriture la plus légère. «Il ne pouvait prendre le soir, qu'un peu de semoule, et encore ce peu suffisait-il pour troubler son repos de la nuit. »

Cependant dans cet état de faiblesse, le cœur si tendre et si sensible d'Arondineau, souffrait encore plus que son corps. La pensée qu'il offrait à une famille désolée le plus déchirant spectacle, navrait de douleur son âme aimante : il eût voulu pour tout au monde épargner à la tendresse de ses parents, ce triste spectacle des souffrances d'un fils touchant peut-être à ses derniers jours... Il voyait sa mère et sa sœur mal portantes, et pouvant à peine lui prodiguer leurs soins, sans s'exposer à succomber elles-mêmes. D'un autre côté il craignait de plus en plus de devenir importun à la cure, où il continuait de recevoir toutes sortes de soins; mais comment espérer un terme à ces impressions pénibles d'une sensibilité extrême, quand il se faisait un devoir de concentrer, autant qu'il lui était possible, toutes ses souf-

frances au-dedans de lui-même ; « quand toujours abandonné à Dieu, il ne s'inquiétait de rien, et ne demandait rien !... » Dans cet état de choses la Providence arrive à son secours : une fausse convalescence vient encore une fois, en prolongeant son existence, prolonger ses souffrances et son martyre. Plus de fièvre, plus cette faiblesse extrême, plus cette pâleur de la mort, qui naguères commençait à couvrir son front. Il lui semblait « que ses forces augmentaient de jour en jour... » Et il prenait plaisir à le dire. Son frère profitant alors de cet intervalle de soulagement, propose de le faire transporter à Nantes, auprès de lui. Il y était vivement désiré par ses supérieurs, qui se promettaient, d'un changement d'air, un changement consolant dans sa position. D'ailleurs, le séjour de la ville devait lui fournir beaucoup plus de ressources pour un prompt et entier rétablissement ; « et puis on n'aurait plus à craindre pour lui les ennuis de la solitude, une fois qu'on le verrait réuni à la société de ses confrères du séminaire, et de tant de pieux amis. » Toutes ces considérations furent présentées aux parents d'Arondineau, qui, pour le bien de leur fils, voulurent bien consentir à s'en voir séparés. Quant à ce pieux enfant, il se soumit à cette détermination, avec l'obéissance d'un agneau, qui n'a point de volonté propre. Il souffrait, il est vrai, de s'éloigner de ses bons parents. Mais tout ce qu'on lui demandait, on l'obtenait de lui.

Il fut donc conduit à Nantes, et reçu avec la charité la plus tendre et la plus affectueuse, dans une maison qu'il avait habitée deux ans avec tant de délices, et où son frère continuait à enseigner la philosophie. Là, il fut environné de toutes sortes de soins, comme dans une autre maison paternelle ; et il éprouvait du soulagement à la seule vue de ces lieux, dont le séjour était pour lui

un plaisir au-dessus de toutes les joies. Il eut la consolation de revoir plusieurs fois et ses chers directeurs, et ses confrères fervents du grand séminaire. Plusieurs fois il eut la force de les aller voir lui-même. Mais bientôt il fallut renoncer à de si innocentes jouissances. Une rechute qui n'était que la prolongation et le dernier développement de la maladie, vint le condamner à une retraite absolue, pendant laquelle de nombreux amis, d'anciens compagnons d'étude venaient le visiter, moins pour l'engager à la patience, que pour apprendre de lui à souffrir ; moins pour lui adoucir les terreurs du trépas, que pour apprendre de lui à rendre leur mort sainte.

Cependant, malgré ses souffrances, Arondineau ne pouvait manquer de trouver des charmes dans le séjour qu'il habitait. Il avait eu la joie d'y rencontrer un de ses amis d'enfance, atteint d'une maladie de poitrine, presque désespérée, et accueilli comme lui, et pour des raisons semblables, au séminaire des philosophes. Pitre Gillois, (c'était le nom de ce jeune ecclésiastique) était depuis plusieurs années le condisciple d'Arondineau, et des rapports doux et étroits les unissaient ensemble. Tous les deux, plus d'une fois, ils avaient été obligés d'interrompre leurs études à cause de la faiblesse de leur santé ; cependant tous les deux ils donnaient les plus hautes espérances ; et ce n'était pas sans inquiétude et sans douleur, qu'on les voyait réduits à cet état de langueur, au moment où ils allaient pouvoir offrir leur zèle et leurs services à la religion.

Cette réunion des deux amis, dans de telles circonstances, ne parut pas être quelque chose d'indifférent. On crut voir dans cet incident la conduite d'une Providence pleine de bonté, qui avait voulu les rapprocher l'un de l'autre, afin qu'il se servîssent mutuellement de modèle, de consolateur, de soutien, dans ces derniers

jours qu'ils passaient sur la terre. Les deux malades surent mettre à profit cette heureuse circonstance, dont ils bénissaient le ciel. Quand leurs forces leur en laissaient la liberté, ils allaient régulièrement se visiter chaque jour, conduits en cela par des motifs de charité et de piété. On était involontairement édifié et attendri, en voyant ces deux excellents jeunes gens, faire ensemble une promenade de quelques pas, pendant laquelle » leurs entretiens roulaient le plus souvent sur le ciel, le salut et l'éternité. » Si leurs discours n'avaient pas pour objet les choses spirituelles, ils se donnaient réciproquement des avis sur le régime qu'ils avaient à suivre : chacun d'eux s'oubliait volontiers lui-même, pour penser aux besoins et aux souffrances de son ami. Chacun d'eux pensait être le moins malade, et dès-lors, « c'était pour eux un devoir d'être aux plus petits soins l'un pour l'autre : ils se rendaient toutes sortes de services. » Tout était commun entr'eux ; et rien ne pouvait troubler des rapports d'amitié qu'une similitude de position et de souffrance ne faisait que rendre plus étroits. Arondineau parlait assez peu, et son confrère lui pardonnait un silence que son saint ami gardait par vertu. Pitre Gillois, au contraire, multipliait des observations qu'il croyait utiles au rétablissement de son confrère ; et celui-ci ne se plaignit jamais de ce grand nombre de discours dictés par la charité. C'est ainsi qu'ils passèrent un espace d'environ trois mois, et ils auraient vivement souhaité passer ensemble un plus long temps. Mais il ne fut pas possible à Pitre Gillois de résister aux instances d'une famille qui le rappelait à la maison paternelle. Il quitta donc le séminaire de philosophie, et les deux amis se dirent adieu, pour ne plus se revoir en ce monde : l'un avait encore deux semaines à vivre, l'autre n'avait plus que dix jours. Mais pendant ce peu de temps, qui les séparait de l'é-

ternité, la sollicitude réciproque de ces deux jeunes clercs, et leurs pieuses relations ne cessèrent pas de s'exercer de la manière la plus touchante; privés du bonheur de communiquer ensemble de vive voix, ils continuèrent leur correspondance d'amitié ou plutôt de charité (1), par l'intermédiaire des personnes qui allaient visiter les deux malades; et ils le pouvaient facilement parce qu'ils habitaient la même ville. Cependant vers les derniers jours, on remarque le silence de Pitre Gillois, au sujet de son ami; il cesse de s'informer de ce confrère si cher à son cœur, il semble pressentir qu'il a cessé de vivre. Enfin, le mercredi, 2 mars, quand il voit que son heure approche, il rompt tout-à-coup le silence. « Mais voilà plusieurs jours, dit-il, que je me demande si je dois prier pour Arondineau, vivant ou mort: vit-il encore? » On lui répondit qu'il ne vivait plus. Alors il pria quelques moments, « témoigna qu'il regardait son ami comme bienheureux, et ajouta qu'il irait le rejoindre bientôt. » Deux jours après il était mort.

Nous avons cru devoir interrompre l'ordre des faits, et devancer la marche des évènements, pour n'être pas obligés de couper à plusieurs fois ce court épisode de notre récit: on nous permettra donc de revenir maintenant sur nos pas, pour ne rien laisser perdre des traits d'édification qui nous sont offerts.

(1) Au moment même où ces pages sont déjà sous presse, nous recevons l'autographe des quelques lignes suivantes qu'on nous prie instamment d'insérer dans notre récit, s'il en est encore temps. Nous obtempérons d'autant plus volontiers à ce désir, que ces lignes pourront donner une idée de l'esprit dans lequel les deux amis entretenaient leurs relations. D'ailleurs, ce sera conserver les derniers mots tracés de la main d'Arondineau:

« *Il y a peut-être un mois que je n'ai écrit. Mais je ne puis m'empê-* » *cher de te dire combien je prends part à tes misères. Tu dis, comme* » *S. Paul:* Superabundo gaudio. *Et moi!*

» *Adieu.* PIERRE »

En proie à plusieurs maladies compliquées, Arondineau souffrait de bien vives douleurs; mais tous les genres de soulagement lui étaient prodigués, et les consolations spirituelles soutenaient son âme dans une de ces maisons saintes, où la grâce coule par toutes sortes de canaux. Rien n'était plus admirable que la charité de ses confrères à son égard, et la pieuse reconnaissance dont le malade payait leurs services. C'était entre eux et lui, une correspondance touchante de sentiments charitables et fraternels. Il serait difficile de porter plus loin les attentions qu'avaient pour lui des séminaristes qui l'aimaient tous comme leur frère. Il y avait un empressement continuel à le visiter, à l'assister et à lui ménager toutes les consolations de la religion et de l'amitié. On ne cessait de s'informer de sa santé, et toutes les fois que quelqu'un était admis à lui faire une de ces visites que l'ordonnance desmédecins rendait plus rares qu'on n'eût souhaité, il était chargé par les autres de témoignages d'affection, de souvenirs d'intérêt et de recommandation à ses prières; et c'était de la part d'Arondineau, un retour de sentiments non moins pieux ni moins délicats. Jamais il ne recevait une marque d'attachement, sans témoigner sa reconnaissance, « jamais une demande de prières sans promettre et sans exécuter. Ils se rappelaient alors mutuellement leur communion de prières; et Arondineau, dans chacune de ses paroles, témoignait de son amour pour J.-C. et pour Marie, de sa patience et de sa conformité aveugle aux ordres de la Providence. » Ces entrevues devenaient quelquefois plus touchantes encore par les larmes qu'elles faisaient couler. Aussi était-ce un besoin pour tous ceux qui avaient été admis près du malade, de dire aux autres combien ils étaient édifiés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Obligé par obéissance et par nécessité de garder souvent le silence, notre saint jeune homme ne pouvait

quelquefois répondre à ses amis que par un mot, un sourire, un regard; mais « l'expression de ses traits était remarquable. » Un jour il rompit assez longuement, et de la manière la plus touchante, ce silence presque habituel. Un de ses amis, qui avait la charité de remplir près de lui une charge dont il se trouvait très-heureux, celle d'infirmier, venait de recevoir la tonsure. Il s'empresse, aussitôt après l'Ordination, de faire part de son bonheur au jeune Arondineau. Celui-ci sent alors un éclair de joie passer sur son âme flétrie par la souffrance : de doux souvenirs se pressent dans son cœur, ses yeux se raniment, pleins de cette expression qu'on ne rend point. Il arrose son ami de ses larmes, le félicite avec des paroles qui sortaient du cœur le plus sincère et le plus aimant, lui parle du sacerdoce, et lui dit les choses les plus attendrissantes. « Ces paroles, ces larmes de joie, dit celui qui en était l'occasion, me firent comprendre qu'il sentait on ne peut plus vivement, combien sont heureux ceux qui se consacrent au Seigneur. Je ne puis citer ici ses paroles ; mais je me souviens qu'elles produisirent en moi une émotion profonde.... »

Quand son directeur lui avait annoncé à lui-même son appel au sous-diaconat, il avait répondu simplement : « Mon sort est entre vos mains. » Mais il était facile de voir qu'il se réjouissait intérieurement de ce que la Providence se chargeait de justifier une opposition toujours entretenue par le sentiment profond de son indignité. Au reste, il n'oublia point de redoubler de ferveur et de prières, à l'approche de l'Ordination. Il demanda la liste de tous ceux de ses confrères qui allaient recevoir les Ordres. Pendant la semaine de la retraite, il avait presque continuellement cette liste sous les yeux, et il ne cessait d'offrir à Dieu ses prières et ses souffrances,

pour ses amis et pour tous les Ordinands de l'église catholique. Les élèves du grand-séminaire étaient si pleins de vénération pour sa sainteté et de confiance en sa vertu, que plusieurs venaient exprès à la maison de philosophie, pour se recommander, en cette circonstance, à ses prières.

Tant qu'il ne fut pas entièrement abattu par la violence du mal, il s'occupait fréquemment à faire de pieuses lectures. « A quelqu'instant du jour qu'on allât le voir, on le trouvait presque toujours son Nouveau-Testament ou son Imitation à la main. » Il paraissait avoir une affection toute particulière pour l'Evangile du disciple bien-aimé, dont la touchante onction et le ravissant langage de charité avaient la vertu de rafraîchir et de dilater son âme, quand la souffrance tendait à la serrer. Lorsque la maladie l'eut tellement affaibli, qu'il lui fut impossible, malgré l'ardeur de ses désirs, de faire aussi continuellement des lectures de piété, on le trouvait ordinairement occupé à réciter son chapelet. Il portait toutes les nuits, suspendu à son cou, cet instrument d'une dévotion si agréable à la reine des Vierges. « S'il avait oublié de le prendre le soir, il le réclamait bientôt, et il fallait se rendre à ses vœux ; car il eût reposé moins tranquillement, privé d'un secours dont son amour pour Marie lui avait fait une douce, mais indispensable nécessité. » Combien de fois aussi ne l'a-t-on pas vu, une petite croix à la main, les yeux fixés sur l'adorable symbole du salut, et plongé dans une méditation fervente ?

A part quelques moments de crise et d'épreuve, qui achevaient de le purifier, son état habituel était un fond d'abandon sans réserve et sans variation à la Providence. « Aucun accent ne retentissait plus fréquemment dans son cœur que celui de la résignation. *Ita, Pater!* — Mon Dieu, votre volonté en toutes choses » Ces élans de son

âme lui tenaient lieu d'oraison ; et les exercices de piété qu'il ne pouvait remplir, il les suppléait par une continuelle union à Jésus et à Marie, par l'invocation de son Ange Gardien et de plusieurs Saints. Ces dispositions ne l'abandonnèrent point jusqu'à la fin. Chaque jour, quelque fût son état, il ne manquait pas de réciter les actes des vertus Théologales et de Contrition, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique et le Symbole. Pour la méditation, il s'y livrait autant qu'il pouvait, on pourrait dire, plus qu'il ne pouvait. L'autorité de ses supérieurs fut encore une fois obligée d'intervenir à ce sujet, et de lui interdire la pratique de cet exercice d'une manière aussi suivie. Toutefois, tant qu'il put se lever quelques moments avant midi, il ne manquait point, malgré sa faiblesse, de donner à son âme la nourriture dont elle était saintement affamée. Il ne voulait rien prendre de son déjeûner, avant d'avoir prié et médité long-temps. « Une fois seulement, dit son infirmier, je le fis consentir à ne réciter que sa prière vocale, avant de prendre un léger déjeûner dont il avait un extrême besoin. Encore fallut-il bien des instances. Plusieurs fois il m'est arrivé de retourner à sa chambre, une heure ou une heure et demie après lui avoir porté son déjeûner, et je le retrouvais encore faisant oraison, sans qu'il eût touché à rien de ce que je lui avais servi. Il s'en excusait en disant qu'il n'avait pas d'appétit ; mais ce n'était assurément pas là le vrai motif ; car il ne manquait jamais de prendre ses autres repas, à une heure réglée, à moins que la fièvre ou toute autre cause de ce genre ne l'en empêchât. »

Un ecclésiastique qui l'a vu plus d'une fois dans cette continuité de prières et de souffrances, disait, « qu'il était dans un état d'hostie, où il s'entretenait incessamment par une multitude d'actes de religion, qui sortaient,

sans interruption, de son cœur. C'était ainsi qu'il passait ses journées entières. » Il était très-exact à faire son examen particulier, sur la fidélité à se renouveler dans l'esprit de sacrifice, en union avec le Sauveur souffrant et s'immolant pour les hommes. Chaque fois qu'on lui permettait de descendre de sa chambre, c'était son bonheur d'aller visiter le saint Sacrement, et prier Marie qui était, avec Jésus, sa vie, sa douceur et son espérance.

Au milieu des sentiments d'une soumission parfaite à la volonté divine, et d'une joie toute céleste parmi la souffrance, il eut cependant à subir une privation qui lui fut d'une douleur extrême. Hors d'état d'assister, même le dimanche, au saint sacrifice de la messe, dans les dernières semaines de sa vie, il unit à la croix de son Sauveur, cette privation qui, de toutes les croix dont il était chargé, lui semblait la plus dure. Rien ne pouvait mieux le consoler et le dédommager, que la faveur qui lui fut accordée de recevoir la communion, dans sa chambre, une fois chaque semaine. C'était avec des joies ineffables qu'il ouvrait la porte de sa cellule et celle de son cœur à son bon maître, quand il venait à lui pour l'aider à souffrir. Il comprenait plus vivement que jamais, la touchante bonté de ce Dieu d'amour, venant visiter son pauvre serviteur, maintenant que lui-même ne pouvait plus aller à lui dans son temple. Autrefois c'était une des plus douces satisfactions de notre jeune saint, quand il jouissait d'une santé meilleure, d'accompagner le charitable pasteur des âmes, alors qu'il va offrir à sa brebis malade et mourante, son dernier repas sur la terre « et l'on peut dire qu'il l'avait visité jusqu'à la fin, et autant de fois qu'il lui avait été possible ; mais enfin il avait fallu renoncer à de si pures consolations, que ne lui permettait plus son extrême faiblesse. Encore le vit-on, dans les premiers jours où les progrès du mal lui

ôtèrent la force de se rendre seul à la chapelle, s'y faire conduire ou plutôt porter par son frère.

Les jours où il avait le bonheur de communier étaient remarquables par la joie et la ferveur dont il était rempli. C'était pour lui une jouissance dont rien ne pouvait adoucir la privation. Une nuit qu'éveillé en sursaut, il crut avoir pris, selon sa coutume, quelques gouttes d'une potion calmante dont il usait pour apaiser la violence de sa toux, il jugea dès ce moment qu'il ne lui serait plus possible de communier ce jour-là; plus rien ne l'empêchait alors de prendre des adoucissements prescrits par le médecin : il en prend donc sans difficulté. Mais le matin arrive, et, pleinement éveillé, il reconnait qu'il n'avait réellement pris de sa potion qu'au moment où il croyait faussement avoir déjà rompu le jeûne. « Il fut inconsolable de cette erreur; on eut beau lui représenter que le mal n'était pas sans remède, que Notre Seigneur voudrait bien le visiter le lendemain, et qu'il saurait bien le dédommager d'un jour de délai si pénible. Il arrosa son lit de larmes, et s'accusa toujours de n'avoir pas découvert une erreur, que pourtant il lui était alors impossible de découvrir; car l'assoupissement et l'ardeur de la fièvre, qui appesantissaient son esprit, ne lui permettaient pas l'examen nécessaire pour reconnaître l'illusion. »

On était si convaincu de son entier abandon entre les mains de Dieu, qu'on ne craignait point de lui parler quelquefois du danger de sa position. Néanmoins personne ne voulait encore se laisser persuader entièrement de sa fin prochaine, par l'effet du désir extrême qu'on avait de le conserver long-temps, et de l'habitude où l'on était de le voir presque toujours malade. « Pour lui, il consentait à vivre ou à mourir, selon qu'il plairait à celui qui tenait son sort entre ses mains. »

Dans certaines occasions pourtant il se sentait tout-à-coup saisi des frayeurs de la mort ou plutôt du jugement de Dieu. D'un côté le souvenir de ses fautes, et la corruption d'une nature déchue, de l'autre la sainteté de ce Dieu qui juge les justices mêmes, telles étaient les pensées qui se présentaient alors à son esprit, et ne pouvaient manquer de produire sur lui une impression de terreur. « J'ai eu plusieurs fois avec lui des entretiens sur ce sujet, dit son directeur. Ce cher enfant habitué à la docilité, et averti de faire reposer sa confiance, non sur ses propres mérites, mais sur les infinies miséricordes de Dieu, rentrait en un moment dans le calme et la paix, sitôt qu'on lui parlait de la charité de J.-C. et de la vertu de son sang. C'est dans une de ces occasions, où la pensée des divines miséricordes avait redoublé sa ferveur, qu'il me fit la proposition de se consacrer par un vœu à la propagation de l'Evangile. « *Voudriez-vous*, » me dit-il, « *s'il plaît à Notre Seigneur de me rendre à la santé, voudriez-vous m'autoriser à faire le vœu d'aller en Cochinchine, où M. Gagelin vient de subir le martyre, et de m'y dévouer à la Propagation de la foi, supposé que mes supérieurs approuvent ma résolution, quand le temps de l'exécution sera venu.* » « Comme je ne voyais aucun inconvénient à l'émission d'un vœu revêtu de telles conditions, et que j'y voyais au contraire l'avantage de satisfaire sa piété et son ancien zèle pour les missions étrangères, je souscrivis volontiers à sa proposition. Il m'en témoigna sa joie et sa gratitude de la manière la plus vive. »

Mais cette joie et ce calme n'étaient pas de tous les instants. Il avait une conscience trop délicate et trop timorée pour que la frayeur des jugements de Dieu ne revînt pas de temps en temps l'assaillir. Une crainte excessive d'offenser Dieu, soit en cédant trop à la natu-

re, soit en négligeant des pratiques de piété que son état ne lui permettait pas d'accomplir, le faisait trembler sur le compte qu'il devait rendre au souverain juge, de ce qu'il appelait ses innombrables péchés. Que de fois on l'a vu pleurer à cette occasion ! Ce spectacle attendrissait ; mais on n'était guères moins touché de la simplicité et de l'abandon avec lesquels il adhérait aux paroles d'encouragement qui lui étaient adressées. « Il faut dire aussi que plusieurs fois son état de perplexité et de peines, ses craintes d'offenser Dieu ou de l'avoir offensé, produisaient un effet contraire et lui faisaient désirer ardemment la mort. Il voyait dans la mort la cessation de ses fautes, la possession de la paix parfaite, du bien absolu, de cette lumière éternelle qui est Dieu lui-même, et il tressaillait de joie à ces consolantes pensées... » Un jour, assez peu de temps avant sa mort, il consultait son directeur sur un de ces points de conduite que l'on ne peut déterminer avec une précision mathématique ; son directeur tâcha, par sa réponse, de le tranquilliser, puis il ajouta : « Avouez que vous serez bienheureux le jour où vous entrerez dans la région de la vérité pure. » — *Ah ! c'est vrai*, répliqua-t-il avec un empressement, un regard et un serrement de main tout-à-fait remarquables. « Consolez-vous, reprit le directeur ; vous ne tarderez pas beaucoup. » Et à ces derniers mots, le malade témoigna un redoublement de contentement et de joie.

Comme son état d'union intérieure à Dieu ne subissait presque pas d'interruption, on mettait tout en œuvre pour le distraire, dans le but d'essayer tous les moyens de guérison. Ainsi lui conseillait-on, les jours où il se trouvait moins faible, de s'apprêter lui-même ses remèdes, de se promener doucement dans sa chambre ou dans les corridors, et quelquefois même dans le jardin. Ces differents conseils étaient suivis avec une perfection d'obéissance qui ne laissait rien à désirer.

Les heures et les moments, tout était observé ponctuellement. Il n'avait d'inquiétude et de peine que lorsqu'il se voyait abandonné à lui-même. « L'obéissance avait toujours été son ancre de repos; elle l'était plus que jamais. Ce qui lui était prescrit par le supérieur de la maison, par son frère, ou par le médecin, n'était plus pour lui matière à discussion. La veille même de sa mort, on l'a vu faire, par obéissance, quelques pas dans le corridor, appuyé sur le bras de son frère. » On ne se figure pas l'obéissance aveugle et reconnaissante qu'il témoignait au supérieur. « Son unique crainte était de n'en pas faire assez, et, par un effet de cette crainte, quelquefois il en faisait trop. Il n'avait de tranquillité que lorsqu'il avait employé toutes ses forces pour accomplir les recommandations qu'on lui faisait. » Voici un trait de son obéissance filiale. C'est un directeur du grand-séminaire qui le raconte: « Quoiqu'il eût un extrême désir de communier, je l'ai vu, dans une occasion, s'en abstenir pendant plus de quinze jours, sans en dire un seul mot. Et comme je lui demandais combien il y avait de temps qu'il ne s'était nourri de notre Seigneur, il me répondit en pleurant: *Il y a plus de deux semaines.* — Mais, lui dis-je, pourquoi restez-vous si long-temps en cet état? — *M. le supérieur*, reprit-il en versant encore plus de larmes, *ne m'a pas dit de communier.* Le pauvre enfant n'avait qu'à parler; mais il aimait mieux se taire et souffrir. Aussitôt que M. de Courson eut été informé de cet incident qui avait été pour Arondineau un sujet de peine si sensible, il se hâta de satisfaire sa pieuse ardeur. »

Il serait facile de multiplier les preuves de ses sentiments d'obéissance en toutes choses. Lui faisait-on la proposition de quelque traitement ou remède nouveau, il répondait: « *M. l'économe ne me l'a pas dit.* » Ou bien: « *On m'a prescrit le contraire: il faut se conformer.* »

Jamais il ne se plaignait de la qualité des mets ; au contraire , il témoignait toujours les trouver excellents. Lui demandait-on ce qu'il désirait prendre à ses repas , (s'il est permis de donner ce nom au peu de nourriture suffisante à son estomac et surtout à son abstinence) ? Il s'informait, avant de répondre, de ce qu'on devait servir à la communauté ; et le plus souvent il était impossible de lui faire accepter autre chose, à moins qu'il n'y eût défense expresse du médecin , ou danger évident pour sa santé ; car il ne voulait pas négliger entièrement les précautions qu'on jugeait utiles à son rétablissement; mais s'il s'agissait d'adoucissements peu nécessaires , et de ce qu'il nommait des friandises , alors il savait faire résistance. Il suffisait de lui présenter quelque chose destiné à piquer et flatter son goût , pour lui faire de la peine : et c'était dans de telles rencontres seulement qu'il osait se plaindre. « Mon Dieu , disait-il , pourquoi perdre tant de choses , à quoi bon tant de dépenses , pour une pauvre créature ! » Si quelquefois il cédait à des instances réitérées , c'était moins pour flatter sa sensualité , que pour ne pas désobliger un infirmier dont la complaisance et la sensibilité n'avaient point de bornes. Au contraire, « lorsqu'on pouvait découvrir quelque chose qui fît plaisir à d'autres malades , il s'en réjouissait , parce que , disait-il , il fallait prendre tous les moyens d'adoucir un peu leurs souffrances.» S'il se voyait contraint de demander autre chose que les mets préparés pour la communauté , il n'en désignait aucun , et lorsqu'on le pressait de dire celui qui flatterait davantage son goût , « *c'est* , répondait-il , *celui qui coûtera le moins de peine au cuisinier. Demandez-lui pardon pour moi , du travail que je lui occasionne ; dites-lui que j'espère de la bonté de Dieu , qu'il voudra bien l'en récompenser.* » Au reste , jamais d'exigences , jamais de plaintes pour les oublis et les retards dont il pouvait avoir quelquefois à souf-

frir. Un jour on avait oublié de lui apporter son déjeûner, parce qu'il y avait eu du changement dans l'ordre des différents exercices. « Le pauvre enfant n'en disait rien, et l'on ne s'en aperçut que par une question faite au hasard, dont la réponse fit comprendre qu'il était encore à jeun....»

« Pendant tout le cours de sa maladie, écrit le charitable séminariste son infirmier, il ne m'a jamais manifesté qu'une seule fois le désir d'avoir un mets qu'il me désigna, « *pourvu*, » ajouta-t-il, « *que cela ne vous donne de peine ni à vous, ni à personne.* » « Et pourtant il est impossible qu'il n'ait pas éprouvé de fréquents désirs en ce genre. Lorsque je lui étalais avec exagération toutes les ressources de notre cuisine, il me répondait avec un agréable sourire: « *Moi aussi, mon cher ami, j'ai bien mes désirs, mais il est impossible de les satisfaire; et vous ririez trop, si je vous en faisais part.* » « Il trouvait par là le moyen de se soustraire à mes petites importunités. J'étais obligé de lui enlever par force ou à la dérobée, le pain qui lui restait après chaque repas, car il n'en voulait jamais d'autre qu'il n'eût achevé ces petits restes, jusqu'à la dernière miette. Il lui est arrivé, avant que je me fusse aperçu de ses pieux excès de mortification, de manger des restes de pain qui étaient depuis plusieurs jours dans sa chambre, et tellement durs qu'on aurait eu peine à en user en pleine santé. On sait combien il était timide, et je souffris quelque temps de sa timidité, parce que je voyais qu'il n'osait pas me demander ce dont il aurait eu besoin. Mais sa vertu était plus forte que sa timidité : dès que je lui eus fait part de ce que cette dernière me faisait souffrir, il pleura, me demanda pardon, et en usa toujours depuis, envers moi, avec une liberté, dont je ne le croyais pas capable. »

Pendant long-temps on lui fit prendre les mêmes breu-

vages, sans que jamais il en demandât le changement, pour faire cesser les répugnances et les dégoûts de la nature. Il attendait sans désirs et sans impatience, que le médecin prescrivît de nouvelles ordonnances. Il arriva quelquefois que par inadvertance on lui fit prendre un mélange de tisannes différentes, dont, malgré son courage, il ne pouvait goûter, sans que son cœur se soulevât; mais, quelque fût sa répugnance pour ces sortes de boissons, il ne s'en plaignit jamais; « jamais il n'en a dit un mot; » et si d'autres que lui ne se fussent aperçus de leur mauvais effet, il aurait préféré souffrir long-temps encore, plutôt que de s'exposer à contrister ceux qui le soignaient. Il prit pendant quinze jours une potion où l'huile entrait comme composant, sans en éprouver d'autre effet, que des nausées insurmontables et un accroissement de souffrances. Plusieurs fois on lui proposa de lui préparer le remède, sans y mêler l'huile qui lui causait tant de dégoûts et d'incommodités; mais il n'y voulut consentir qu'après l'avis du médecin.

Bien des fois le jour, durant le cours de sa maladie, on lui présentait des calmants, pour rafraîchir sa poitrine brûlante et desséchée; mais quelque peu qu'il en prît, il avait soin auparavant de prier Dieu de les bénir. Au fort de ses plus grandes douleurs, et de ses dégoûts les plus amers, lors-même que, pour employer ses expressions, *toutes les créatures se changeaient pour lui en instruments de supplice*, on ne pouvait lui parler du ciel, sans que la joie rayonnât sur son front, sans que l'espérance et le bonheur parussent se peindre dans ses traits languissants et décolorés.

Toujours admirable et exemplaire, à quelque moment du jour ou de la nuit qu'on l'observât, il ne trouvait point que la souffrance pût l'autoriser à prendre des positions lâches et qui eussent seulement l'ombre de l'immodestie.

Soit qu'il fût seul, soit qu'il fût en présence de témoins, c'était toujours la même attention à s'observer, et à tenir son corps dans la plus parfaite décence. Sa modestie ne lui permit d'accepter de secours pour se lever et pour se mettre au lit, que lorsqu'il lui fut absolument impossible de les refuser; encore avait-il soin de prendre ou de se faire donner sa soutane, avant de sortir de son lit. Un jour que la rigueur du froid le contraignit de venir près du feu, pour mettre ses bas, il en demanda plusieurs fois pardon à ceux qui étaient présents; et le supérieur de la maison étant survenu, il lui fit de nouvelles excuses, lui demanda pardon *de cette immodestie*, et s'accusa *de lâcheté*.

Si la violence du mal lui arrachait quelquefois de faibles plaintes, il était facile de remarquer que la volonté n'y avait nullement consenti; car aussitôt il se reprochait *sa lâcheté*, et il avait coutume de dire de tous les malades, qu'ils souffraient bien plus que lui, mais qu'ils avaient bien plus de courage. « *Ils portent leurs croix*, disait-il, *tandis que moi, je traîne la mienne.* » Prétendre le contraire devant lui, c'était l'affliger profondément; et vainement on eût tenté de le faire changer de sentiments. Cependant il était impossible à qui connaissait ses souffrances, de ne pas admirer la vertu avec laquelle il souffrait. Croira-t-on, par exemple, qu'il ait pu, sans une patience au-dessus des forces de l'homme, demeurer trois jours et trois nuits, sur son lit, sans pouvoir absolument changer de position; meurtrissant ainsi le côté sur lequel il était couché, tandis qu'il ressentait dans l'autre les plus violentes douleurs? Elles étaient si aiguës et si déchirantes, qu'il suffisait de le heurter, de le toucher tant soit peu, pour exciter en lui une commotion nerveuse, qui se communiquait à tout son corps, avec d'inexprimables tourments. Dans ces moments, où tout en lui était comme froissé et déchiré,

la violence de ses maux lui arrachait quelquefois des larmes, mais rarement l'aveu de sa douleur : c'est alors surtout qu'il s'accusait le plus de faiblesse et de lâcheté scandaleuse. Autant il était insensible à ses souffrances, autant il était sensible aux peines qu'on se donnait autour de lui, pour calmer un mal sans remède. Ici nous ne pouvons rien faire de mieux, que de citer encore, mot pour mot, le mémoire auquel nous devons le touchant récit de ses derniers jours.

« Il ne faisait paraître de ce qu'il endurait que ce qu'il ne pouvait couvrir, ou bien ce qu'il ne devait pas cacher. Lorsqu'il voyait que je m'apercevais des progrès de sa maladie, de ses insomnies, de ses crachements de sang, qui étaient si fréquents, il me disait du ton le plus attendrissant : « *Je vous en conjure, mon cher ami, n'en dites rien, cachons-le surtout à mon pauvre frère. Mon Dieu! que lui répondre, s'il me demande comment j'ai passé la nuit, et si j'ai encore craché du sang?...* » Souffrir, ne lui paraissait pas quelque chose de pénible, parce qu'il souffrait pour Dieu, et qu'il regardait ses peines, *comme une justice, comme un petit dédommagement des grandes choses que ce Dieu bon a faites pour nous ;* mais causer de la souffrance aux autres, leur occasionner un exercice tant soit peu dur à la nature, *les clouer à la croix*, selon son expression, c'était pour lui, comme il me l'avoua souvent, *un supplice inimaginable.* Il faut avoir vu toute la peine qu'il se donnait, afin d'en éviter aux autres, pour se faire une idée de sa délicatesse à ce sujet. Pour moi, les efforts qu'il faisait à cette fin, me touchèrent souvent et m'attendrirent jusqu'aux larmes. Lorsque je l'aidais à se lever, à se coucher, ou que je lui rendais quelque service de cette nature, il me disait à chaque instant, avec l'accent le plus expressif de la tendresse : « *Ah! mon cher ami! que je vous fatigue! je vous tue. Laissez-moi, je vous en conjure.* » Inutilement

j'essayais de lui faire comprendre qu'il ne me fatiguait pas ; chaque fois que je laissais seulement échapper un souffle, je sentais de sa part de nouveaux efforts, qu'il faisait pour s'aider lui-même.

» On le contraignit de souffrir que je couchasse dans la même chambre que lui. Mais cette mesure, loin d'apporter du soulagement à ses maux, ne fit que les augmenter; car non-seulement il ne m'appela jamais pendant la nuit, mais craignant de troubler un sommeil *dont j'avais*, disait-il, *tant besoin*, il faisait des efforts incroyables et presque continuels, pour réprimer sa toux. Ces sortes d'étouffements auxquels sa charité le condamnait, duraient autant que la nuit, et encore ne suffisaient-ils point, pour le rassurer pleinement sur mon compte. Chaque matin il me demandait comment j'avais passé la nuit, il me faisait mille excuses *de me tenir ainsi continuellement sur la croix*, et plaignait en moi un sort qui ne m'était pénible, que par les soins qu'il prenait de l'adoucir.

» Alors même qu'il souffrait le plus, il ne m'était pas possible de lui rien cacher sur l'état de ma santé : la moindre altération dans mes traits, la plus légère marque de fatigue, lui mettait la mort au cœur, et lui arrachait ces mots qu'il répétait chaque jour : « *Ah ! mon cher ami, faut-il que je vous crucifie ainsi!* » Sa sollicitude s'étendait à moi en mille manières. Il me fallait lui promettre que j'allais me soigner, dès qu'il me croyait indisposé, ou bien il ne pouvait plus me souffrir près de lui. Au temps où je couchais près de lui, dix jours avant sa mort, il me dit un matin : « *J'ai bien manqué vous appeler cette nuit.* » — « Pourquoi ? » lui demandai-je. — « *Parce que mon mouchoir était tombé, et que je ne pouvais le ramasser.* » — « Mais pourquoi ne m'appeliez-vous pas ? » — « *Parce que je me disais*

toujours : peut-être qu'un nouvel effort va me le faire atteindre ; et puis ce n'était pas là un motif suffisant, puisque je ne vous ai promis de vous appeler que lorsqu'il y aurait nécessité. » Il faut dire que son mouchoir lui était indispensable, et que, d'après ce qu'il m'avoua, je pus juger que ses efforts avaient duré près d'une demi-heure, et pourtant cette nuit-là le froid était très-vif.

» Du reste ce n'est point pour moi seulement qu'il s'inquiétait, qu'il souffrait ainsi. Sa charité s'étendait à tous : savait-il quelques-uns de ses confrères malades, leurs souffrances l'occupaient plus que les siennes ; il voulait qu'ils fùssent servis avant lui ; il n'avait jamais besoin de mes services, quand il prévoyait que je dûsse être occupé près d'eux, tant il craignait de détourner mes soins à leur préjudice. Plus d'une fois il a souffert lui-même de cet arrangement ; mais ses confrères avaient gagné à cette mesure : il eût été content, quand il en eût souffert davantage.

» Lorsque, pendant les heures de promenades, d'autres malades étaient restés avec lui à l'infirmerie, il m'en parlait le soir avec cette charité qui entre dans les détails les plus minutieux ; rien ne lui avait échappé de ce qui pouvait les faire souffrir dans l'état où ils étaient. Il me les recommandait avec beaucoup d'instances, et prétendait qu'ils avaient, bien plus que lui, droit à mes soins. Chaque matin il avait coutume de me demander comment les autres malades avaient passé la nuit ; et si je répondais qu'ils n'avaient pas bien reposé, ou quelque chose de ce genre, il disait : « *Ah! comme le bon Dieu les visite!... Aussi comme ils savent souffrir!...* »

» Il s'était constamment opposé à ce que je restasse près de lui pendant les promenades, même aux jours de sa plus grande faiblesse : et la même charité qui surveillait avec tant de soins les intérêts de ma santé, eût éloigné

de lui, s'il eût été possible, les visites que des confrères affectionnés se faisaient un devoir de lui rendre pendant leurs récréations. «... *Ils ont si grand besoin de se délasser!* » me disait-il ; « *ne puis-je pas me passer des agréments, que me procureraient leurs conversations, bien plus facilement qu'ils ne peuvent eux-mêmes se passer de l'exercice d'une récréation nécessaire? Et puis voyez-donc un peu combien leur soirée serait triste, moi qui ne puis dire que quelques mots de loin en loin. Si donc,* » ajoutait-il, « *quelques-uns de ces Messieurs avaient la charité de s'offrir à me venir visiter, remerciez-les, je vous prie, pour moi.* » Si j'allais le voir pendant les instants où la communauté se récréait, à peine avais-je eu le temps de lui remettre ce que j'apportais, ou de lui dire deux mots, qu'il me conjurait de le laisser seul, et d'aller prendre un peu d'exercice ; tandis que jamais il ne m'a prié de me retirer, lorsque je l'allais voir pendant les heures d'étude. Ce n'est donc point parce que les visites lui étaient à charge qu'il redoutait d'en recevoir, pendant tout le temps que dura sa maladie ; il ne prenait en cela conseil que de sa charité.

» Rien ne le faisait souffrir, m'avouait-il souvent, comme les égards que l'on avait pour lui, et plus d'une fois j'ai été à même de m'en convaincre. Un jour que M. l'économe vint m'aider à lui rendre un service, que mon peu d'habileté me mettait hors d'état de lui rendre seul, le pauvre malade en fut inconsolable. Tout le temps que nous fûmes près de lui, il répétait presque à chaque instant : « *Ah! mon Dieu, faut-il que je mette ainsi tant de monde sur la croix!* » En vain nous lui représentions que c'était le chemin du ciel ; nos paroles n'apportaient qu'un bien léger adoucissement à la peine qu'il ressentait... Et M. l'économe se vit contraint, par ses instances, de se retirer sitôt que sa présence ne fut plus indis-

pensable. Ainsi ne pouvait-il causer le moindre travail à personne, sans une sollicitude qui aggravait son mal.

» Dans les commencements de sa maladie, j'avais coutume de ne lui porter qu'une partie de son dîner à la fois, afin que l'autre partie se conservât plus chaude : cela m'arrivait aussi quelquefois pour les autres malades. Un jour que je descendais de sa chambre pour aller chercher son second plat, il me retint par le bras, et me dit : « *Portez-vous ainsi à deux fois le repas de chaque malade?* » — « Je lui répondis que cela m'arrivait quelquefois. » — « *Et pas toujours?* » continua-t-il. — Quand, par exemple, ils ne prennent qu'un léger potage, il serait fort inutile de faire deux voyages. — « *Eh bien, je vous en prie, ne faites jamais cela pour moi; apportez-moi tout d'une seule fois, autrement je vous donnerais trop de peine; et puis vous ne le faites pas ordinairement pour les autres, je le sais. Je vous en prie, ne le faites plus.* » — Je voulus partir, mais il m'arrêta en me disant : « *Vous allez me promettre que désormais vous m'apporterez chaque repas d'une seule fois.* » — « J'aurai égard à vos désirs, » répondis-je ; « mais tout fut inutile. » « *Il faut*, » dit-il, « *que vous me le promettiez, ou bien vous allez m'emporter à la cuisine, et désormais j'irai prendre mes repas au réfectoire, au risque de rester dans les escaliers; dans ce cas vous aurez la peine de me ramasser.* » — Je fus obligé de promettre, comme aussi de tenir parole.

» Sa charité était au-dessus de toutes les circonstances, et indépendante de tout accident. Un soir que je lui trouvais une fièvre violente et l'esprit égaré, je me glissai, après lui avoir donné ce qui lui était nécessaire, dans la chambre voisine, pensant bien que dans l'état où il était, il ne songerait pas même à ma présence. Mais à peine y étais-je depuis un instant, qu'il m'appela.

J'allai à lui. — « *En avez-vous pour long-temps là?* » me dit-il, « *qu'est-ce que vous y faites? Je ne vois rien qui puisse vous y retenir. Ainsi, je vous en prie, allez prendre votre récréation. Votre présence ici ne peut d'ailleurs m'être utile.* » Il n'y avait rien à gagner; je fus obligé de le laisser seul, quelque violente que fût sa fièvre, et quelque besoin qu'il eût de prendre au moins de temps en temps des rafraîchissements. »

C'est peut-être nous étendre un peu longuement sur des détails qui pourraient paraître petits en eux-mêmes, et dépourvus de tout intérêt, si le spectacle d'une vertu constante et d'une piété sublime pouvait jamais être quelque chose d'indifférent. Toutefois, nous ne nous repentirons pas de les avoir racontés, s'ils peuvent être lus de ces âmes qui savent tout ce qu'il y a d'élévation et de mérite dans l'action la plus chétive et la plus méprisable en apparence, quand elle a pour principe et pour base la charité, pour but et pour limite la charité. Le cœur du jeune Arondineau était initié, pour ainsi parler, à tous les ressorts, à tous les secrets ingénieux de cette admirable vertu.

Cependant ni la multiplicité, ni la variété des remèdes n'avaient pu apporter d'autres résultats, sinon d'exercer la patience du malade, et de suspendre, peut-être de quelques jours, son départ pour le ciel. Tout espoir de guérison s'évanouissait de plus en plus, et l'on jugea bientôt qu'il était assez près de la mort, pour recevoir le saint Viatique. Quand il se nourrit, pour la dernière fois, de ce pain des Anges, on eût dit que déjà il n'appartenait plus à la terre, tant il y avait dans son cœur de charité, de joie et de délices. Une sainte ardeur transportait son âme : il touchait au terme de ses vœux; et, à l'approche de son bonheur, il tressaillait d'allégresse, il sentait redoubler son im-

patience d'aller s'abîmer dans le sein de son Bien-aimé. Mais « la force de son amour et de sa confiance ne diminuait en rien le respect dû à ce Dieu de majesté, devant lequel il eût désiré s'anéantir. » Il demanda avec instance que du moins on le tînt assis sur son lit, pendant que ce doux Sauveur allait demeurer exposé à l'adoration; mais il était trop faible pour qu'on pût déférer aux vœux de son humble piété, et « ce fut pour lui une nécessité pénible de demeurer penché sur des oreillers. »

Son Dieu était dans son cœur : que pouvait-il désirer encore ? plus rien, sinon d'aller consommer dans le ciel une union commencée sur la terre avec un contentement ineffable. Il croyait n'avoir plus que quelques heures à vivre, et sa joie en était au comble. Cependant il lui restait quatre jours à souffrir, et ces jours furent encore, pour les témoins de son martyre, pleins de la plus touchante édification. Il continua de prendre, sans murmurer jamais, des remèdes très-répugnants au goût, comme si les remèdes eussent dû lui apporter un mieux qu'il n'attendait plus; et « il en agissait de la sorte, parce qu'il croyait une telle conduite conforme à la volonté divine. » Soumis à tout ce qu'on exigeait de lui, il était étendu tranquille sur sa couche de douleur, comme une victime qui n'a point de volonté pour résister, point de voix pour se plaindre. « Quand on voulait l'obliger à prier pour son rétablissement, ou à permettre qu'on priât à cette intention, son grand mot était : « *Laissez-moi dans la main du bon Dieu.* » L'amour qu'il avait toujours porté aux pauvres ne s'éteignit point dans l'abattement d'une langueur qui le consumait lentement. Un jour il n'avait pu consommer en entier une boîte de fruits confits; il la remet à son infirmier, et lui dit : « Veillez, je vous » en prie, à ce qu'on la donne vîte aux pauvres. Ah !

» mon Dieu ! peut-être qu'ils ne valent déjà plus rien !
» et pourtant c'est moi qui en suis la cause ! c'est ma
» négligence qui en aura privé les pauvres ! »

Au milieu des plus vives souffrances, et trois jours seulement avant sa mort, on le vit encore donner des marques touchantes de sa tendresse pour le prochain ; car la charité était sa vie : elle devait l'accompagner jusqu'à la tombe, ou plutôt le conduire dans le sein de Dieu. Laissons encore parler un mémoire dont on connaît déjà l'intérêt :

» Jusque dans les derniers jours de sa vie, dans ces moments où il paraissait tout absorbé et comme caché en Dieu, il ne laissa pas de conserver encore le même amour et la même sollicitude pour le prochain. La première fois que je veillai près de lui une partie de la nuit, il versa bien des larmes, accablé qu'il était de me donner cette peine. Dès qu'il eût entendu sonner minuit, il ne cessa de me conjurer de le laisser seul et d'aller me reposer. Lorsqu'on désignait, pour lui rendre ce même service, quelques séminaristes dont la santé n'était pas habituellement bonne, il souffrait doublement. « *Mon Dieu*, disait-il, *faut-il qu'ils soient victimes de leur charité ! faut-il que je les expose à une grave maladie!* » « Ses premières paroles, quand je revenais près de lui le matin, étaient pour me conjurer de remercier, en son nom, ceux qui avaient eu la bonté de le veiller la nuit.

» Quelques jours avant la retraite de l'Ordination, il me demanda si quelques élèves du séminaire de philosophie iraient recevoir la tonsure. Je lui nommai alors ceux de mes confrères que je croyais devoir y aller : « *Ah! mon Dieu*, me dit-il, *il faut que je prie pour eux.* » — « J'espère, Monsieur, lui répliquai-je, que vous vouvoudrez bien aussi penser à moi devant Dieu. Aussitôt ses larmes prévenant sa réponse : « *Ah! mon cher ami*, me

dit-il avec effusion, *comment voulez-vous que je vous oublie? je devrais nuit et jour prier pour vous. Mais j'espère que Dieu suppléera à ce que je ne fais pas.»* «Je me gardai bien de rien ajouter pour lui montrer que sa charité exagérait mes petits services; car je savais que j'y perdrais mon temps et ma peine.

» Sa reconnaissance était extrême pour tous ceux qui lui rendaient quelques bons offices; et ce qu'il faisait pour la leur témoigner, ne lui paraissait rien. Un jour qu'il me priait de remettre de sa part un livre à notre cuisinier : « *Excusez-moi près de lui*, me dit-il, *persuadez-le que je suis tout confus de lui offrir si peu..., j'espère le récompenser plus tard.* » Il se croyait si obligé envers moi, que rien à ses yeux ne pouvait l'acquitter; et cependant il prenait tous les soins possibles pour adoucir ce qu'il appelait *mon martyre.*

» Souvent je le laissais, ou par négligence, ou par complaisance, entreprendre seul des choses dont il ne pouvait venir à bout. Ne croyez pas qu'il m'en fît un reproche; non: il savait toujours se trouver coupable, et prendre sur lui tous mes torts. « *Voyez*, me disait-il, *comme je suis entêté; je prétends toujours être capable de tout, et puis je ne fais rien; et vous, il faut que vous suiviez mes caprices!* »

» Le médecin l'étant venu voir dans les derniers jours de ses souffrances, ordonna qu'on lui fît prendre une tasse de tisanne, pour l'aider à parler moins difficilement. Lorsque je la lui eus servie, comme la fièvre qui ne le quittait presque pas, lui faisait trouver tout amer, dans la violence du mal, il ne put retenir quelque plainte.

» Le lendemain, lorsque je l'abordai, il était tout en larmes : « *Ah! mon cher ami*, me dit-il, *que vous êtes malheureux! que vous devez souffrir d'avoir à soigner*

un malade si hargneux et si maussade! Voyez, je ne m'étais point encore plaint de vos breuvages; mais hier, parce que M. le supérieur et le médecin étaient là, il fallait que je saisisse cette occasion de vous faire de la peine, afin que votre confusion fut plus grande. Pardonnez-moi, je vous en prie; j'espère que le bon Dieu vous tiendra compte de tout.»

» Un jour qu'il lui avait été impossible de rien prendre à midi, je le forçai d'accepter que je lui préparasse quelque chose pour la soirée. Je revins quelque temps après, mais jugeant que son état supporterait difficilement toute espèce de nourriture, je crus devoir attendre encore deux heures. Lorsque le moment convenu fut arrivé, le malade laissa échapper quelques larmes; un séminariste qui était près de lui, en voulut savoir la cause; alors ses pleurs coulèrent en abondance, et il répondit en sanglottant, «*Que peut-être il ne pourrait prendre ce que je lui avais préparé à l'heure dont nous étions convenus.*» « Et ce qui le contristait de la sorte, c'était la crainte de me donner quelque mortification. « *N'a-t-il pas raison de croire, ce pauvre infirmier*, ajouta-t-il, *que je me plais à lui donner de la peine, que je me moque de lui?*» Le séminariste essaya de le consoler, lui dit que ce n'était rien, qu'il allait m'avertir de ce petit contre-temps, et que je ne pourrais prendre la chose en mauvaise part; ce fut en vain, il continua de s'affliger de la peine qu'il prétendait m'avoir causée.»

»...... Un jour, c'était le troisième avant sa mort, resté seul avec lui pendant le dîner de la communauté, j'éprouvai encore la bonté de son cœur. Il mit tout en œuvre pour me forcer de quitter sa chambre, et d'aller au dîner; il pleura, il me conjura, et ce ne fut que lorsque je lui eus fait entendre qu'il était désormais trop

tard, et que je serais bien mieux traité, si j'attendais le second dîner, qu'il put me souffrir près de lui. Il était dans un état à ne pouvoir goûter, ce semble, aucun plaisir. Je m'avisai de lui demander s'il ne souffrirait pas volontiers que je lui lusse une lettre de *Léonie* (1) : « *Pourvu qu'elle ne soit pas trop longue*, me dit-il, *et que cela ne vous fatigue pas, j'y consens.* » « A peine avais-je lu quelques lignes d'un endroit où l'auteur, écrivant à une amie, la console de la perte d'une sœur, par la description touchante des joies du Ciel, et des peines d'ici-bas; à peine, dis-je, avais-je commencé qu'il se mit à sourire. Il voulut m'arrêter un peu, pour savourer de si beaux sentiments : « *Ah! quel cœur!* me dit-il, *qu'il entendait bien ce que c'est que bonheur!* » « Tout le temps que je lus ensuite avec lui, il parut avoir oublié ses maux, et goûter déjà les félicités du Ciel...... »

Mais il faut dire qu'avant d'arriver au port, il traversait avec un grand courage un océan d'amertume et de douleur, et qu'il parcourait avec beaucoup de fatigues et de résignation le chemin escarpé de la Croix. Ce qui le soutenait le plus efficacement, à l'approche du terrible passage, c'était la vue de Jésus crucifié. « Comme il avait, » poursuit le même mémoire, « la dévotion la plus tendre pour Jésus en Croix, il portait au crucifix un respect et une affection que l'amour de celui qu'il représente peut seul inspirer. Jamais je ne l'ai vu plus heureux qu'un jour où il avait reçu du grand-séminaire cette image du Sauveur mourant : « *Que je suis content de l'avoir!* me disait-il avec l'expression de la piété la plus tendre. *Que je serai heureux! je vais le porter toujours sur moi; mes douleurs me paraîtront moins vives.* » » Il me le fit embrasser, et le baisa lui-même avec la

(1) *Vie et Lettres de Léonie*, ouvrage intéressant et pieux.

dévotion la plus touchante. Il ne manquait jamais de rendre, soir et matin, ce pieux devoir à ce symbole de l'amour de Jésus pour les hommes. C'est surtout à ses derniers moments qu'il eût voulu, s'il eût été possible, être collé à la Croix du Sauveur. Il portait sur son cœur ce petit crucifix, avec un reliquaire renfermant une parcelle de la Vraie-Croix. De plus, il voulut avoir sur son lit l'image adorable du Sauveur, afin de ne voir et de ne sentir que la Croix, pour ainsi dire, de quelque côté qu'il se tournât. Il se servit avantageusement de ce secours contre l'ennemi du salut, qui, furieux de ne l'avoir pu séduire durant sa vie, voulut joindre ses fureurs à celles de la mort. C'était le jour même où ce saint jeune homme devait s'aller reposer dans le sein de Dieu. Depuis plusieurs heures qu'il était entré dans un état voisin de l'agonie, il était calme, et s'occupait doucement des objets de son amour. Appuyé sur son lit, je le considérais attentivement, lorsque tout-à-coup ses yeux s'enflammèrent ; il les fixa sur le crucifix, et, de sa main, pressant violemment sur son cœur le reliquaire toujours suspendu à son cou, il parut plein d'indignation, et il proféra trois ou quatre fois ces mots : « *Non, non!* » Cette crise dura bien de six à huit minutes, et, quand elle fut passée, il reposa sur moi un regard si calme, qu'il me fit assez comprendre que l'ennemi était en fuite.

» Avant de se séparer de tant d'amis qu'il allait quitter pour toujours, il eût vivement souhaité leur témoigner, par de pieux souvenirs, combien il était sensible à tout ce qu'ils faisaient pour lui, et il m'en a donné une preuve bien touchante : car, assez peu de temps avant sa mort, voyant que je l'allais perdre, et sentant d'avance tout ce qu'il en coûterait à mon cœur, je crus qu'un petit souvenir, reçu de sa main, pourrait servir à me consoler plus tard, et à me rappeler les touchants

et nombreux exemples de vertus qu'il m'avait offerts, depuis que j'avais le bonheur de le soigner. En conséquence, je lui manifestai mon désir, sans la moindre crainte, je l'avoue, de lui causer de la douleur, en lui déclarant par là ce que je pensais de sa mort prochaine. — « *Que voulez-vous que je vous donne? mon cher ami*,» me dit-il avec un air de bonté, qui ne sortira point de ma mémoire ; « *Que voulez-vous de moi?* » — « Une image, lui répondis-je, ou quelque chose de ce genre. » — — « *Eh bien, je vous l'accorde volontiers* ; *mais ayez la bonté de la chercher dans mes livres ; vous devrez en trouver dans ma Bible ; vous prendrez celle qui vous plaîra davantage, s'il y en a plusieurs* » — « Je feuilletai tous ses livres ; mais, malgré mes recherches, je n'y pus rien trouver. J'en fus profondément affligé ; et je n'en dis rien, de peur de lui causer de la peine. Mais son cœur était trop affectueux pour ne pas s'assurer si le mien était satisfait. Deux jours après ma première demande, voyant lui-même que sa fin était proche, il me dit : « *Avez-vous trouvé une image?* » — « Non, lui répondis-je. » — *En voici bien une*, » reprit-il, en me montrant une gravure du martyre de M. Gagelin. « *Je voudrais bien pouvoir vous la donner ; mais on ne me l'a que prêtée ; elle n'est pas à moi.* » « Après un petit moment de silence, il prit, de sa main défaillante, le petit crucifix dont j'ai parlé, et, me le montrant, il me dit : « *Tenez, voilà ce que je vous donnerai un jour.* » « Je ne refusai point l'offre qu'il me fit ; mais je croyais n'en devenir possesseur qu'après sa mort ; et je ne pensais pas qu'il voulût se dépouiller lui-même de ce cher objet, et me le remettre de sa propre main.

» La veille de sa mort, lorsque j'allai lui souhaiter une bonne nuit, il me retint en me serrant la main ; probablement il ne pensait pas être encore de ce monde le lendemain matin ; car il me serra fortement, et me

dit adieu. J'allais me retirer ; je n'étais pas en état de demeurer près de lui, sans laisser apercevoir mon émotion ; mais il me retint encore pour saisir le moment où nous serions seuls. Il redoutait la tendresse de son frère à qui il eût annoncé trop clairement qu'il s'attendait à mourir cette nuit-là même. Dès qu'il pensa n'avoir plus rien à craindre, parce que nous étions sans témoin, il me présenta son crucifix, en me disant : « *Prenez.* » « Je refusai, j'avais le cœur brisé. Aussitôt il fit des efforts pour l'arracher lui-même de son cou ; mais n'y pouvant réussir, à cause de son extrême faiblesse : « *Prenez-le, je vous en prie*, » me dit-il. — « Non, lui répondis-je, gardez-le, vous me le remettrez plus tard, nous avons le temps d'y penser. » — « *Non, prenez-le de suite, je vous en conjure ; j'en acheterai un autre, si Dieu le juge à propos.* » « Il me fallut céder à ses instances. Je le détachai de son cou, lui remis les bras en croix sur sa poitrine, comme il m'en pria, et je me retirai. »

Avant de recevoir cette dernière marque de sa tendresse et de sa reconnaissance, son infirmier, persuadé que bientôt il allait jouir de la vue de Dieu, lui avait fait ses recommandations pour le ciel, et son exemple avait été imité par un grand nombre de ses confrères. Il va nous raconter lui-même, comment sa demande fut accueillie de son ami, dans un moment si près de l'adieu éternel. « Lorsque je le vis près de sa fin, je désirai lui faire connaître mes besoins, afin qu'il les présentât au Père Céleste ; mais je répugnais un peu à lui parler ouvertement. Pour lui, à peine eut-il compris ma pensée dès mon premier mot, qu'il me mit aussitôt à l'aise par les signes de joie qu'il manifesta : Si Dieu, lui dis-je alors, vous appelle à lui, voulez-vous vous charger de nos petites commissions ? — « *Oh! oui, mon cher ami, dites tout ce que vous désirez* » « Alors je le priai de dire à N. S. com-

bien je désirais l'aimer ; à la sainte Vierge, combien je voudrais la servir ; et puis je lui fis pour un Saint, une recommandation dont je ne puis dire l'objet, mais qui lui fit une vive impression, parce qu'elle intéressait directement la gloire de Dieu. A cette dernière demande, il me répondit : « *Oh! oui, mon cher ami; dès que je serai arrivé, je lui en parlerai.* » « Un peu après, je lui recommandai de nouveau de ne pas m'oublier près de sainte Thérèse, pour un besoin que je lui fis connaître ; et il me répondit encore : « *Dès que je serai près d'elle, je lui parlerai de vous.* » « Ce qui me frappa surtout durant ce petit entretien, c'est la vivacité de ses réponses et le brûlant désir qui se manifestait dans tous ses traits. Son visage était enflammé, et son cœur paraissait battre avec violence ; sa voix était comme étouffée par les soupirs que soulevaient sans cesse l'espérance et l'amour qui le mettaient alors comme hors de lui-même, tant il brûlait de s'unir aux objets de sa tendresse....»

Ainsi des témoignages non moins touchants que certains nous montrent-ils le jeune Arondineau, édifiant jusqu'à la fin ceux qui assistaient à ses derniers moments, et attendant, dans la patience et la joie, l'heure de sa délivrance. Ce n'est pas qu'il n'ait jamais ressenti, comme nous l'avons dit plus haut, ces terreurs involontaires et si naturelles de la mort, dont les plus grands Saints ne sont pas exempts : mais elles avaient enfin disparu pour faire place aux sentiments les plus délicieux de désirs ardents et de sainte espérance. Il ne manifestait qu'une crainte, celle de guérir. Il n'osait s'en ouvrir à son frère, mais il ne le cacha pas à un autre confident de ses joies secrètes. Sa douleur était de penser qu'il allait être un sujet de grande affliction pour des parents qui bientôt ne pourraient plus le voir. Aussi prenait-il toute sorte de moyens pour leur cacher que son mal était sans remède. Chaque fois que son père et sa mère étaient venus le voir, ils

auraient pu encore se tromper sur le véritable état de leur fils, tant il faisait d'efforts sur lui-même pour ne point alarmer leur tendresse. Il affectait en leur présence un air de santé, faisait quelques pas, et évitait avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu les attrister, et confirmer des pressentiments. Mais enfin saintement impatient de connaître d'une manière certaine si une vie meilleure allait bientôt commencer pour lui, il veut obtenir du médecin un aveu qui lui soit comme le signal de son départ pour l'éternité. Et toutefois, comment aborder une question qui va porter la mort au cœur d'un frère!... Il choisit le moment où celui-ci vient de sortir pour un instant de sa chambre; et joyeux de pouvoir satisfaire une pieuse curiosité, sans déchirer l'âme de son frère, il se tourne vers le médecin : et d'une voix calme et touchante : « *Que pensez-vous de moi, Monsieur? Pensez-vous que je puisse guérir?* » Surpris d'une telle demande, le médecin ne savait que répondre; mais enfin rassuré par le calme avec lequel le malade lui parlait : « On voit, » dit-il, « des choses plus étonnantes que ne serait votre guérison, et j'espère que le bon Dieu voudra bien vous conserver à nous. » — « *Vous allez avec raison m'accuser de lâcheté*, » reprit le malade, « *et sans doute que la crainte de souffrir quelque chose a bien sa part dans mes motifs; mais hier soir, M. le Supérieur m'ayant dit que j'avais sensiblement baissé, de ma vie, je vous l'avoue, je n'ai été aussi content qu'à cette nouvelle. Bon! me suis-je dit, nous voilà enfin au terme.* » — « Au fond, vous quittez une vie bien misérable, pour aller dans une bien meilleure patrie. » — « *Ah! je le sais, monsieur* » continua-t-il, « *et je suis loin de m'étonner des suicides que nous déplorons chaque jour; car je ne vois pas que la vie puisse être supportable à ceux qui n'ont pas la foi.* »

Le matin du jour où il s'endormit dans le Seigneur,

on lui annonça la visite de son père ; il venait voir pour la dernière fois un fils que tant de prières et de larmes ne pouvaient soustraire à la mort. Arondineau, dans ce moment de crise, ne perdit point la tranquillité de son âme. Nul trouble dans son regard ni dans ses paroles ; il dit seulement à ceux qui entouraient son lit : « *Relevez-moi un peu, afin que je paraisse moins faible, et que je puisse encore dire quelques paroles à mon père.* » Il reçut dans un calme presque surnaturel les pleurs dont l'arrosaient tour-à-tour et ce père désolé, et ce tendre frère, dont la douleur lui fut toujours si sensible.

C'est alors qu'on vit un spectacle, le plus attendrissant pour la nature et le plus édifiant pour la piété : un père et un frère baignés, pour ainsi dire, dans leurs larmes, et ce jeune saint, mourant à la fleur de l'âge, sans regretter un monde plein d'illusions, sans craindre un avenir qui perd ses horreurs pour le juste... il était tout abîmé en Dieu, et il ne sortait de cette union ravissante que pour adresser quelques paroles de consolation à ceux qu'il voyait plongés dans une si grande tristesse. Ses yeux, fixés d'ordinaire sur le crucifix, retombaient quelquefois sur ce père désolé, et alors il lui disait : « *Enfin consolez-vous, mon père, j'espère que je vais au ciel ; pleurer ma mort, ce serait pleurer mon bonheur.....* » Sa bouche ne s'ouvrait que pour prononcer de semblables paroles, que pour répéter de temps en temps, avec l'accent de la plus tendre piété, ce cri d'amour de Jésus expirant : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

Lorsqu'on envoya près de sa mère, pour prévenir la violence du coup que devait frapper une nouvelle déchirante et prochaine, on lui demanda s'il ne désirait point la revoir, tandis qu'il était encore temps de la faire venir. Mais il répondit par cette belle parole : « *Cela ferait*

trop de peine à ma mère. » Puis il ajouta, avec une paix admirable : « *Dites-lui que je la verrai au ciel ; je vais l'y attendre.* » On lui demanda de nouveau si au moins il n'avait rien de particulier à faire dire à cette mère désolée, à une sœur toujours souffrante elle-même. Alors il tourna doucement un dernier regard vers son père, et il répondit : « *Je vous ai tout dit, mon père, il y a huit jours ; n'avez-vous rien oublié ?* » — « Non, mon fils, » répondit son père, qui avait à peine la force de lui parler. — « *Eh bien, c'est là tout ce que j'avais à recommander.... Priez pour moi, mon père, et dites à mes parents de prier, afin que soit que je vive, soit que je meure, je sois toujours au Seigneur.* » C'est ainsi qu'il prouvait à tous, que la mort ne l'avait pu surprendre en rien, que toutes ses dispositions étaient prises, et pour la terre qu'il quittait à jamais, et pour le ciel qu'il allait habiter pour toujours.

C'était un sentiment commun à tous ceux qui le voyaient dans ses derniers moments, que la mort allait lui ouvrir les portes du ciel. Et cependant, autour de lui tous les yeux étaient mouillés de larmes. On ne pouvait, sans être ému d'attendrissement, considérer ce saint jeune homme mourant en paix à cet âge où la vie semble offrir plus d'attraits et le trépas inspirer plus de frayeur. Son frère surtout ne pouvait comprimer les témoignages involontaires d'une grande douleur. Le mourant l'aperçoit, et, d'une voix presqu'éteinte, il lui dit ce touchant adieu : « *Ne pleure pas : je t'assure que, si je vais au ciel, tu y viendras aussi.* » Un instant après, son frère fait un effort sur sa douleur ; il veut à son tour parler encore une fois à celui qu'il aimait tant ; et, croyant lui rappeler un souvenir agréable, il lui récite cette belle prière qu'il avait faite autrefois à la sainte Vierge, dans un de ses Cantiques :

Que ton sein soit ma couche!
J'y veux vivre et mourir.
Que ton nom, dans ma bouche,
Soit mon dernier soupir!

Mais l'humble malade, craignant un retour de vaine gloire, interrompt son frère, et lui dit « *Non*, *non. Jésus! Marie! Joseph!* » Il n'y eut qu'un intervalle de quelques instants, entre ces paroles du malade et son dernier soupir. Ses vœux furent enfin exaucés. Il rendit doucement son âme innocente entre les mains de son Créateur, le 27 février 1836. Ce ne fut pas une mort: ce fut un sommeil paisible, ce sommeil du juste dont le réveil est dans l'éternité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. I

LIVRE Ier. — Enfance d'Arondineau jusqu'à son entrée au Petit-Séminaire. 1

LIVRE II. — Entrée et séjour d'Arondineau au Petit-Séminaire de Nantes. 15

LIVRE III. — Arondineau, à la Maison de Philosophie de Nantes. 123

LIVRE IV. — Arondineau, professeur à la Psallette de Nantes. 200

LIVRE V. — Arondineau, au Grand-Séminaire de Nantes. 235

LIVRE VI. — Dernières vacances d'Arondineau. — Sa dernière maladie. — Sa mort. . . 305

FIN DE LA TABLE.



